BULLETIN

DE LA

SOCIETE HISTORIQUE

DE

SAINT-BONIFACE

LETTRES DE MONSEIGNEUR JOSEPH-NORRERT PROVENCHER, PREMIER EVÊQUE DE SAINT-BONIFACE

VOL. III

1913



IMPRIMERIE DU "MANITOBA"
Saint-Boniface, Man.

LES LETTRES

DE

Monseigneur Joseph-Norbert Provencher

PREMIER EVEQUE DE SAINT-BONIFACE, MANITOBA.

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

KAMOURASKA, 15 MARS 1818.

MONSEIGNEUR,

Le trouble occasionné par les salles du Presbytère est à peu près calmé, on parle encore mais toujours en diminuant; votre lettre Pastorale, tout en fâchant ceux contre lesquels elle était dirigée, a servi à faire revenir un grand nombre qui suit toujours la foule sans savoir pourquoi; manquer de curé est une chose qui les effraie. J'ai encore un de mes marguillers qui est très entêté contre moi, et qui menace encore de faire du bruit quand son temps sera venu; mais comme il ne sera plus secondé, il faudra bien qu'il se taise; d'ailleurs un feu si ardent ne peut pas s'éteindre tout d'un coup.

Nous sommes après nos pâques, le trouble de la paroisse a arrêté quelques têtes montées de se présenter à confesse; on a eu cette année plusieurs qui ne s'étaient pas présentés l'an passé.

Il y a eu la semaine dernière un dégel considérable qui a fondu beaucoup de neige et mis les chemins impraticables: si c'était déjà le printemps, grand nombre de personnes s'en réjouiraient. Le fourrage est très rare.

J'ai toujours tenu secrète la mission de la Rivière Rouge, mais j'avoue que l'incertitude où je suis est un peu gênante. il faut que j'aille au *jour la journée,* je ne puis rien entreprendre, j'ai des réparations et constructions à faire cet été, il serait temps d'en faire les préparatifs. Si votre Grandeur a jeté les yeux décidément sur quelqu'un, je serais content d'être informé de ce qui me regarde.

En réfléchissant sur la grandeur de l'ouvrage proposé dans cette pénible mission, il m'a semblé que je n'étais pas l'homme qu'il fallait. Je ne me défie pourtant pas de la providence. Je crains, en acceptant cette mission, si toutefois elle m'est dévolue, d'empêcher ou retarder le progrès par mon incapacité. Cette incapacité peut se consi-



dérer sous deux rapports: spirituelle et corporelle. La spirituelle est assez bien connue de votre Grandeur, mon peu de connaissance, etc. etc.. le défaut de langage du pays au moins de l'anglais; une infirmité assez gênante surtout pour voyager beaucoup. une hernie ou fausse hernie dont je suis atteint depuis plusieurs années. Une autre raison, c'est que je suis endetté considérablement pour les revenus que je perçois en ces années de détresse; la dîme de cette année ne couvrira pas mes dettes, il s'en faudra de beaucoup.

Telles sont mes raisons contre, si celles que votre Grandeur a pour cette mission sont prépondérantes, je suis toujours prêt; ce qui m'engage à les déduire, c'est que si cette mission était retardée ou éprouvait quelqu'autre contretemps par ma faute je craindrais les reproches des hommes et de Dieu. Que la Providence conduise maintenant cette grande affaire comme il lui plaira; j'obéirai, sûr de faire la volonté de Dieu je n'aurai rien à craindre.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéiss. serviteur

PROVENCHER PRÊTRE

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUÉBEC.

MONTRÉAL, 7 MAI 1818.

MONSEIGNEUR.

Je suis arrivé à Montréal le quatre mai au soir, après avoir fait la marche suivante: couché en partant de Québec à la Pointe-aux-Trembles, de là à Batiscan, de Batiscan à Nicolet où j'ai passé l'Ascension, puis à St-François vendredi, samedi à Sorel où j'ai pris le steamboat dimanche soir.

J'ai vu M. Tabeau mardi, lendemain de mon arrivée, il n'y avait encore rien de réglé lorsque je suis arrivé, au moins pour les hommes qui ne sont pas encore engagés. M. Tabeau avec sa cure et la difficulté des communications ne pouvait pas se mêler assez de notre voyage; tout est prêt pour lui. mais peu pour nous. Il ne règne pas une parfaite intelligence entre Lord Selkirk et M. Tabeau. Sa Seigneurie voit d'un mauvais œil que M. Tabeau, qui dans son esprit est tout pour le Nord-Ouest, soit chargé de faire les préparatifs d'un voyage qui serait tout pour lui; d'un autre côté M. Tabeau n'approuve guère le plan de la mission permanente à la Rivière Rouge; il aurait sans doute voulu avoir l'honneur de l'exploration sans avoir la gêne de la permanence. Il aurait voulu aussi que nous eussions monté un canot de maître en se

chargeant de nous avoir un canot du nord à la pointe meuron, mais ce canot du Nord il aurait fallu l'avoir du Nord-Ouest, ce qui ne pouvait pas convenir à sa Seigneurie, enfin nous irons en canot du Nord et le chevalier de Lorimier que je pense voir aujourd'hui doit nous accompagner.

Lord Selkirk voudrait que la mission du lac de Lapluie fut remise à une autre année par ce que le temps que nous passerons là sera perdu sur la belle saison pour bâtir. Je sais que d'après les arrangements pris avec M. Mc Gilvray, votre Grandeur se trouve gênée. Je crois pourtant qu'il pourrait accorder quelque chose à sa Seigneurie de préférence au Nord-Ouest qui ne fait rien du tout. Ainsi je crois qu'il vaudra mieux que je ne m'arrête que le moins possible au lac de la pluie, si toutefois les voyageurs s'y rencontrent donnant des ordres pour une mission plus étendue l'année prochaine; d'ailleurs il y a peu de chose à faire là. Je ferai pour le mieux. Sa Seigneurie vous a peut être déjà écrit à ce sujet. Je ne l'ai vu qu'hier au séminaire assez longtemps; je dine chez lui aujourd'hui avec M. Tabeau mais je suis sûr que la présence de M. Tabeau le gênera. M. Tabeau a écrit à votre Grandeur et lui donne les détails qui sont de son ressort, je n'en dirai rien. Le bruit s'était répandu que M. Tabeau montait sur la souscription et cette rumeur choquait les souscripteurs qui ne prétendaient pas favoriser la mission passagère du fort William. Je crois qu'en tout cela M. Tabeau était chargé de trop de choses entièrement opposées, surtout dans l'esprit des deux partis pour pouvoir réussir partout. Cependant tout ira avec de la patience.

La comtesse a un calice consacré. Je laisserai ici notre grand. Elle a des ornements et du linge et bien d'autres effets qui n'empêcheront pas que nous n'emportions tout ce que nous avions déjà. J'ai communiqué à sa Seigneurie les patentes de son Excellence ainsi que les autres papiers qui concernaient la mission elle en a paru très satisfaite. La Comtesse propose, m'a dit la sœur Lepailleur de fournir toute la sacristie de la mission, mais bien des choses ne se feront qu'en Angleterre, ça viendra si ça peut. Votre Grandeur voudra bien ne rien témoigner à M. Tabeau de ce que je lui écris; ce serait chose inutile puisque tout est fait ou doit se faire en peu. Nous ne partirons guère avant le vingt. M. Dumoulin n'est pas arrivé, je l'attends par le premier steamboat. J'écrirai à votre Grandeur à mesure que je connaîtrai quelque chose d'important d'ici à mon départ; je crois que sa Seigneurie s'ouvrira plus facilement à moi qu'à M. Tabeau.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéiss. serviteur

PROVENCHER PRÊTRE

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

MONTRÉAL 18 MAI 1818.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu l'honneur de votre lettre du 16. Les sentiments de zèle dont elle est remplie m'ont pénétré jusqu'au fond de l'âme, et ont servi à alimenter le mien. Je porte dans mon cœur les pauvres infidèles vers lesquels je suis envoyé, comptez sur mon application à mettre tout en œuvre pour leur procurer la connaissance de la foi, mais que suis-je pour une si grande œuvre ? les fautes de ma folle jeunesse et de tous mes âges ne vont-elles pas mettre un obstacle insurmontable à la grâce de Dieu. Il faudrait un autre Fr-X., un autre Boniface pour aller faire entendre la parole de Dieu jusqu'aux limites du globe; mais quand je considère que c'est moi qui suis envoyé pour marcher sur les traces de ces grands hommes, je suis tenté de n'attendre aucun succès d'une si grande entreprise, à moins que Dieu n'ait daigné me choisir (car malgré mes indignités je compte sur ma vocation divine) comme le plus vil instrument afin de faire briller sa grâce davantage, et que l'on aperçoive dès le commencement que ce n'est pas l'homme qui opère mais la grâce toute puissante. C'est dans cette confiance que je pars. Je laisse sans peine (mais pour Dieu seul) mes parents, mes amis, mes espérances et surtout le pays qui m'a vu naître pour aller gagner au loin des biens plus désirables. Je sens qu'il serait indigne d'un ministre de J. C. de craindre d'aller arroser de ses sueurs des terres que l'amour du gain a fait parcourir depuis longtemps à un grand nombre de marchands. Mes yeux versent des larmes en écrivant cette lettre qui sera la dernière que j'aurai l'honneur d'adresser à votre Grandeur avant de quitter ma patrie; mais mon cœur n'est pas abattu, je compte sur la providence avant tout et sur les prières des bonnes âmes du Canada. C'est aux soupirs ardents poussés vers le trône de Dieu de la part de votre Grandeur, de tout le clergé, des communautés religieuses et de tous les fidèles que j'attribuerai toujours les succès de notre mission. Fasse le Ciel que par notre ministère tous les peuples de ces contrées lointaines connaissent et adorent le vrai Dieu et fassent leurs délices de le servir ! La couronne qui nous attend à la fin si nous travaillons comme de bons serviteurs est si belle qu'en l'ayant toujours en vue il est impossible de s'éloigner du but.

Je ferai pour le mieux au lac de LaPluie. Je n'ai aucun engagement avec Mylord là-dessus. Je lui ai toujours dit que je ne pouvais pas déranger votre plan à ce sujet; mais M. Mc Gilvray pense que nous arriverons trop tôt, et que les hommes ne seront pas encore descendus: en ce cas nous passerons tout droit en nous annonçant pour

l'année prochaine. Mylord n'a pas fait de fortes instances pour contrarier ce projet.

Je remplirai les vues de M. Coltman. J'ai été édifié de sa lettre, et je la remettrai en son temps.

Je ne manquerai aucune occasion qui se présentera pour écrire à votre Grandeur sur la route et au poste.

Je suis enchanté de voir l'intérêt que son Excellence prend à tout ce qui concerne notre mission. Si votre Grandeur le trouve bon je la prierai de lui faire agréer nos plus sincères remerciements pour la protection spéciale qu'il nous a accordée jusqu'à présent dans l'espérance qu'il voudra bien étendre cette même protection jusqu'auprès des ministres en Angleterre, et lui exprimant en même temps nos vœux les plus ardents pour le rétablissement de sa santé, et la douleur que nous ressentons en apprenant que son Excellence est sur le point de quitter la province, ce qui nous privera de notre plus puissant appui.

Les titres du terrain de l'Eglise et des terres données pour le soutien des missionnaires sont faits, mais nous ne les emporterons pas avec nous parcequ'ils ne sont pas signés de votre Grandeur. M. Robinson qui montera en juin nous les apportera, nous en emporterions seulement une esquisse. Ces membres sont: votre Grandeur. M. M. Roux Savense de Beaujeu, Henry Provencher et Dumoulin. J'ai livré aujourd'hui à M. Perrault L200 que j'avais emportés de Québec. Il m'a donné reçu pour L253 en joignant trente reçus par mon frère et vingt-trois que son fils a pris en effets de mon ménage à Kamouraska, d'après une lettre de M. Dionne. Ainsi il reste dus L147 sans intérêts qu'il fera payer je crois au moins depuis un ou deux ans. Il a toujours été absent et je ne l'ai vu qu'un moment.

M. Dionne me dit qu'il a de vendus de dîme et d'effets pour L203 et qu'il a encore à vendre pour plus de L100. Je dois sur cette somme L253 ou environ, de sorte qu'il pourrait ne me rester sur le cautionnement qu'une centaine de louis lorsque tout sera terminé. M. Perrault a demandé quelque sûreté du reste de sa dette et je dois lui donner demain une traite de votre Grandeur; mais il m'a promis de donner bien volontiers le temps qu'il vous plaira d'exiger; c'est un bon homme, cependant je crois qu'il a besoin de son argent. J'ai laissé à Kamouraska pour une certaine somme de dettes dont M. Dionne retirera j'espère une partie, ce qui augmentera le capital. Je lui ai écrit de rendre compte à votre Grandeur lorsqu'il aura tout vendu.

Nous devons quitter Montréal demain à midi pour nous embarquer à Lachine. Tout paraît prêt. Les préparatifs sont je crois plus tracassants que le voyage même. Notre bagage est parti ces jours derniers avec une brigade de canots de la société.

J'ai vu M. Mc Gilvray avec M. Dumoulin. Il nous a bien reçu et nous a renouvelé la promesse qu'il vous avait faite cet hiver de nous protéger en tout ce qui dépendrait de lui. Dieu veuille que tout aille

bien par la suite. Vous le verrez car il est à Québec pour la cour. M. Gail est aussi à Québec.

Il y aura chez M. Des Rivières plus d'argent qu'il n'en faudra pour les frais de notre voyage, surtout en y joignant la souscription des paroisses qui se montera probablement dans ce district à quatre ou cinq cents louis, de sorte qu'il restera en dépôt en Canada une somme assez considérable et qui pourra servir aux besoins ultérieurs de la mission. Nous avons fait fondre une petite cloche d'une quinzaine de livres que nous emportons avec nous; elle servira pour avertir le voisinage de notre chapelle de l'heure de la messe. catéchisme etc. On dit que Mylord se propose d'en faire venir une grosse par la Baie d'Hudson; mais en attendant nous nous en serions passé. Il y a dans la plaine Ste-Anne de bons fondeurs. Ils ont bien réussi pour deux qu'ils ont fondues pour le lac des Deux Montagnes, dont l'une va à trois ou quatre cents livres. Ce sera un avantage pour le pays.

J'ai appris la mort de M. Pouget. Voilà bien des trous à boucher.

J'ai chanté la messe et prêché le jour de la Pentecôte à la Pointe Claire. Je me suis aperçu que je n'y étais pas encore oublié. Ils ont un curé qui vaut mieux que moi. Ils ont de la peine à le goûter d'après ce que j'ai pu voir et ce que l'on m'a dit, et M. Fortin n'est fou de la Pointe-Claire. Il ne me reste plus qu'à vous exprimer mes souhaits pour la conservation de votre santé. Conservez la pour votre diocèse. Je desire ardemment que vous viviez assez pour voir la religion formée et bien enracinée dans notre mission; peu d'autres pourraient faire aussi bien que votre Grandeur. Je voudrais voir réaliser tous vos projets présents dont vous avez bien voulu me faire part. Je ne doute pas que vous n'obteniez et en Angleterre et à Rome tout ce que vous demandez pour le bien de la religion Je ne vois pas qu'il y ait quelqu'apparence que le gouvernement allouera quelque chose pour le soutien de la mission. Il me semble en avoir entendu parler. La providence est plus puissante que tout l'or du monde. Elle saura bien tout disposer.

Je ne sais quand j'aurai maintenant de vos lettres. Elles serviront toujours à m'édifier et m'encourager; vous en recevrez de moi à la Rivière Rouge même cet automne par M. de Lorimier. Je ne me flatte guère du même avantage.

Pendant que j'y pense il n'est peut être pas hors de propos d'observer que je désirerais fortement que le prêtre et l'ecclésiastique qui monteront dans deux ans eussent fait un cours d'étude complet et avec avantage et qu'ils se fussent appliqués à l'astronomie sphère et tout ce qui concerne cette partie. Je suis mortifié de n'avoir pas eu le moyen de voir cette science; elle me servirait maintenant. En les choisissant d'avance ils pourraient s'appliquer un peu à revoir cela; car bien que le salut des âmes soit notre but, il serait agréable et utile de mêler dans nos relations des observations qui pourraient servir

pour la suite. Votre Grandeur fera là dessus ce qui lui plaira. D'ici à cet envoi il se passera bien des choses.

Je vous demande votre bénédiction pour moi et mes collaborateurs. Je vous prie d'agréer mes plus sincères remerciements pour tous les bienfaits dont vous m'avez comblé depuis que j'ai eu l'honneur de vous connaître. Vous m'avez vu petit dans le monde comme dans l'église. En passant rapidement par plusieurs guides vous m'avez élevé à un poste éminent aux yeux des hommes et de l'église aussi; c'est assurément poser en moi plus de confiance que je n'en mérite. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne vous pas faire repentir de m'avoir élevé si haut malgré ma jeunesse et mon peu de capacité. Tout cela est fait pour la gloire de Dieu, n'y cherchons point la nôtre, ce qui gâterait tout.

Je m'aperçois un peu tard que je suis long, mais il est difficile de finir en pareilles circonstances. Votre Grandeur voudra excuser mes ratures etc ... je pense que vous lirez tout. Je n'ai pas le temps de recopier un si long ramas de toutes sortes de choses.

J'oubliais de dire que j'ai envoyé à M. Dionne une liste des personnes auxquelles je dois. J'espère que ma lettre se rendra. Au reste j'ai donné un bon ou reconnaissance à chacun de mes créanciers sur lesquels ils seront recevables.

Il est enfin temps de finir. S'il vous en venait souvent de ce calibre, il faudrait bien renoncer à tout.

Je vous prie de vouloir bien me croire avec le plus profond respect

Monseigneur
De votre Grandeur
le très humble et très obéissant serviteur
JH. N. PROVENCHER PRÊTRE

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

PETITE NATION 24 MAI À 8 HRS 1818

MONSEIGNEUR,

Nous voilà rendus sans accident à la petite nation chez M. Papineau où nous avons dit la messe ce matin. Nous avons été retardés au lac. Il nous a fallu changer de canot et il nous a fallu en faire achever un, ce qui nous a menés à vendredi à six heures du soir que nous avons quitté le lac et sommes venus coucher dans — Rigaud; là nous avons engagé un jeune homme auquel nous donnons L500 pour un an sur le même pied des autres. Il a remplacé un nommé Labombarde de St Constant qui a manqué de nous joindre à Lachine. De Rigaud nous sommes venus déjeuner au-dessus des petites lierres que nous avons pas-

sées à pied. Il faisait très chaud, et de là nous nous rendîmes pour dîner à deux heures au-dessus du long sault que nous avons passé à pied. Le chemin est dans le bois, de sorte que nous n'avions pas d'air. Inutile de dire que je suai de la belle manière. M. Dumoulin qui est léger de graisse en a été quitte pour un peu de fatigue, mais peu de sueurs. Du haut du Long Sault que nous quittâmes entre quatre et cinq heures, nous couchâmes à une pointe nommée Thipo — d'où nous partîmes vers quatre heures et arrivâmes chez M. Papineau à 6 h. Nous y avons dit la messe, déjeuné et nous allons nous mettre en route.

Au lac nous avons eu de M. Roupe les prières et le catéchisme en Algonquin et M. Roupe va achever de copier ou de faire copier un examen de conscience dans la même langue, ce qui pourra nous aider par la suite. J'aurais bien voulu avoir la grammaire de M. Thavenet mais il aurait fallu la copier. M. Dumoulin a écrit à votre Grandeur du lac des Deux Montagnes et nous a donné notre route jusque là. Voilà la suite par celle ci. Le reste viendra à mesure que l'occasion se présentera. M. Tabeau a dit la messe ici le jour de la Fête Dieu; il avait fait une fameuse journée la veille. Etant parti de Ste Anne du bout de l'Isle il vint coucher à la Petite Nation à 7 h.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
De votre Grandeur
Votre humble et obéissant serviteur
PROVENCHER PRÊTRE

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

ILE DRUMMOND 8 JUIN 1818.

MONSEIGNEUR.

Nous voilà rendus à l'île Drummond où nous sommes arrivés hier au soir. Notre route jusqu'ici a été sans accident, nous nous sommes heureusement retirés d'un qui paraissait d'abord dangereux. Au rapide des Allumettes dans la grande Rivière, nos canots se suivant de trop près pour traverser, notre canot frappa de côté la pince de celui de M. Delorimier et la coupa à moitié. Nous en fûmes quittes pour une couple d'heures en retard. C'est un endroit dangereux surtout pour des canots qui se suivent de trop près. Pour ma part j'eus une bonne peur, car nous pouvions les briser tous deux. Nous n'avons point couru d'autres dangers. Nous n'allons pas bien vite. Nous ne sommes pas bien montés d'hommes. Il n'y en a à bien dire que quatre de bons. Nous som-

mes très heureux d'avoir M. Delorimier, car nous serions à plaindre. Nos gens n'ont guère d'ambition. Avec notre petit train nous nous rendrons. M. Tabeau qui est parti en même temps que nous s'est rendu au Sault Ste Marie quinze jours avant nous; nous l'avons trouvé à l'île Drummond avec M. Crevier: ils font leur ministère qui ne paraît pas les fatiguer. Ils doivent retourner au Sault ou plutôt au Fort William jeudi. Nous avons eu un peu de dégras dans le lac Huron et dans les îles sans nombre dont il est bordé. Nous aurions pu en avoir davantage.

Nous avons vu au bord du lac Népissing quelques familles de sauvages infidèles; si je m'en souviens bien, ils sont les premiers que j'aie vus. Nous les avons assemblés dans la maison de M. Eustache Laronde qui y fait sa demeure, et leur avons parlé ou fait parler de la nécessité du baptême pour être sauvés etc. . . : et les avons engagés à aller au lac des Deux Montagnes pour s'y faire instruire. Nous en vîmes d'autres dans la Rivière des Français, au Missioayé, à l'île Drummond; tous nous saluaient, nous offraient du poisson et nous demandaient du rhum. Le lac Népissing à mon estime offre un très joli coup d'œil. Je ne le croyais pas tel parce que je n'en avais entendu parler que par des voyageurs; le haut du lac, comme presque tous ceux que nous avons rencontrés sur notre route. est rempli d'îles; mais le bas présente une belle nappe d'eau. Les eaux ne sont pas limpides comme celles du lac Huron et Supérieur.

Mes compagnons sont bien portants. M. Edge engraisse. M. Dumoulin reste *in statu quo*. Nous sommes arrêtés pour une partie de la journée pour prendre des provisions qui ne sont pas prêtes. L'île Drummond offre un beau coup d'œil, elle a un beau port, elle a en face des îles bien boisées à travers lesquelles les bâtiments passent indifféremment. Il y a un établissement considérable pour le temps. Le terrain est couvert de roches de sorte qu'il faut de l'ouvrage pour le mettre en culture. On dit que les profondeurs de l'île sont d'un terrain plus propre à être cultivé. Nous sommes contents de la compagnie de M. Delorimier. C'est un garçon gai, aimable, poli, honnête etc. Mes compagnons se joignent à moi pour présenter à votre Grandeur leurs humbles respects.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monseigneur

De votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

JH. N. PROVENCHER PRÊTRE

***

A MONSEIGNEUR J. O PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

RIVIÈRE ROUGE 12 AOÛT 1818

MONSEIGNEUR,

J'ai écrit à votre Grandeur de la Rivière Rouge par M. Delorimier qui est parti d'ici huit jours après notre arrivée. Je vous ai marqué la suite de notre voyage. Nous sommes maintenant occupés à instruire les enfants pour le baptême, les femmes pour les baptiser et les marier; tous s'y portent de bonne volonté. Nous avons baptisé 72 enfants parmi lesquels se trouve une petite fille de la nation des Sauteux qui est morte peu après son baptême, et que nous avons enterrée. Ainsi les prémices de cette nation ont été sûrement pour le ciel. Si nous savions leur langue je crois que tous se feraient chrétiens.

Nos hommes travaillent à préparer le bois de notre maison, il est presque tout coupé, il y a aussi une partie des madriers de sciés, mais je n'ai point de charpentier pour la tailler, je vais toujours faire les préparatifs, j'ai espérance d'en avoir un bientôt.

Je vous ai donné par ma dernière lettre une bonne idée de notre récolte, mais elle a souffert beaucoup depuis ce temps là. Des nuées de sauterelles sont venues fondre sur elle et en ont détruit une partie. C'est le blé et le grain qui a le moins souffert; les jardinages sont détruits à net, l'orge a été presque généralement coupée, les patates sont rasées dans certains endroits, dans d'autres elles ont moins souffert. On a pourtant espérance d'en avoir encore une assez bonne récolte parce qu'il y en avait beaucoup. Les sauterelles sont arrivées le trois d'août vers midi et la terre en fut couverte aussitôt, elles sont restées cinq à six jours.

Comme nos hommes ne sont engagés que pour un an et qu'il n'y a pas à en avoir ici ou qu'il faut les payer beaucoup plus cher qu'à Montréal, s'il y a de l'argent pour les payer il faut songer à nous en envoyer ce printemps par les premiers canots. Je ne connais point l'état de nos finances. Je n'ai vu aucun compte avant mon départ. Il nous faudrait au moins quatre hommes, savoir: deux charpentiers ou ouvriers, il faudrait que ces deux là sussent faire de tout, parce que nous avons tout à faire; les deux autres pourront être cultivateurs mais en même temps capables d'équarrir, scier et préparer en un mot l'ouvrage des autres. Si on en trouvait à bon marché, il serait peut être bon de les engager pour deux ans, mais qu'on les choisisse bien; que ce ne soit pas des gens qu'il faille suivre pas à pas pour leur faire faire l'ouvrage, que ce soit des gens connus pour leurs bonnes mœurs et leur conduite. car nous sommes bien mal partagés cette année. Si on trouvait aussi un homme fidèle pour tenir notre ménage et faire notre manger ce serait un grand service à nous rendre, nous n'en trouverons pas ici. Il faut encore que les ouvriers que l'on enverra apportent avec

eux un assortiment d'outils parce qu'il n'y en a pas ici et qu'il nous serait inutile d'avoir les gens les plus habiles si nous n'avions pas d'outils pour les employer. Je ferai préparer pendant l'hiver le bois de la chapelle pour la construire l'été prochain après l'arrivée des ouvriers que je demande par cette lettre. Il faudra aussi nous envoyer des toiles de tamis qu'on ne trouve pas ici; il serait mieux que Mylord envoyât cela parce que c'est une chose nécessaire à la colonie, mais qu'on en envoie au moins un ou deux pour notre usage.

Je serais content d'avoir quelques connaissances de mes affaires temporelles. M. Dionne aura sans doute rendu compte à votre Grandeur de ce qu'il aura formé d'argent pour la vente de mes effets. Je désirerais bien que la somme eût été assez forte pour absorber mes dettes. Je suis bien fâché d'avoir laissé des affaires si mal en ordre. Mon imprudence d'abord et ensuite de mauvaises circonstances où je me suis trouvé m'avait plongé dans des dettes d'où je ne serais sorti qu'après plusieurs années. J'ai oublié avant mon départ de payer ma contribution pour la caisse ecclésiastique pour l'année dernière. Je crois que trois ou quatre louis correspondront amplement à mes revenus pour cette année de détresse. Pour l'année actuelle votre Grandeur pourra déterminer le montant de ma contribution après avoir examiné le compte que M. Dionne lui rendra du produit de la dîme qu'il aura vendu; je lui ai déjà écrit, je lui écrirai encore par cette même occasion.

Il nous manque un encensoir. Je désirerais qu'on nous en envoyât un le printemps prochain. M. Fortin de la Pointe Claire à qui j'écris pourra peut-être en donner un de cuivre dont il m'avait parlé avant mon départ, il en préviendra votre Grandeur comme je l'en ai prié. Nous n'avons pas non plus de bénitier pour l'aspersion etc. Milady doit fournir tout cela, mais peut être que cela ira loin.

Nous avons eu de M. Roupe un catéchisme algonquin et un examen de conscience qui nous serviront; je crois vous l'avoir déjà marqué.

Nous jouissons tous trois d'une bonne santé et prions votre Grandeur d'accepter nos très humbles respects avec les souhaits les plus ardents pour la conservation de votre santé. Ménagez-la pour le bien général. Nous comptons toujours sur le secours de vos prières et de celles des bonnes âmes qui s'intéressent au progrès de la religion dans des contrées d'où elle a été jusque à présent bannie.

Je suis avec le plus profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très-humble et très obéissant serviteur

PROVENCHER PRÊTRE.

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

RIVIÈRE ROUGE 13 SEPTEMBRE 1818.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu hier au soir l'honneur de votre lettre du 18 juillet. Elle m'a été d'autant plus agréable que je n'attendais plus de nouvelles de Québec. Cette année nous avons reçu aussi une lettre de M. Desrivières qui nous informe que notre voyage coûte L689 „ 1 „10 et qu'il a encore chez lui L350. Je suppose que dans ce payement sont compris les gages de nos hommes sur lesquels ils n'ont reçu qu'un à compte; il dit n'avoir encore rien reçu de la souscription de Québec; de sorte qu'il peut se faire qu'il reste encore une somme respectable avec laquelle on pourra nous envoyer l'été prochain les hommes et effets demandés par mes dernières lettres. Si dans mes demandes il y en a qui ne vous agréent pas, vous ne les mettrez pas au jour. On voit quelquefois de près tout autrement que de loin, quoique tout paraisse pour le mieux: il peut se faire qu'on n'en juge pas ainsi à Montréal. J'ai écrit à Mylord par les derniers canots. M. Dumoulin a écrit à Milady. Nous leur donnons l'état des choses selon qu'elles nous paraissent.

Dans la même malle étaient pour nous un gros paquet de gazettes et autres papiers, nouvelles dans bien desquels nous nous trouvons M. Dumoulin et moi; il parait qu'un défenseur du Nord-Ouest voulait donner à entendre que des vues d'intérêt nous avaient conduits dans ces régions lointaines. Celui-là était sûrement mal informé. J'y ai trouvé une chose qui intéresse toute l'Eglise, c'est la conversion de l'empereur de la Chine au christianisme. Voilà enfin entré dans le sein de l'Eglise, un royaume que St François-Xavier avait désiré arroser de ses sueurs; mais son temps n'était pas encore arrivé. Puissions-nous tous pécheurs que nous sommes être les faibles instruments dont Dieu voudra se servir pour propager la même religion dans les contrées lointaines du Nord-Ouest. Il y a dans ces vastes régions un grand nombre de nations sauvages qu'il sera toujours difficile de civiliser et d'instruire parce qu'elles vivent éparses çà et là; je crois que l'on peut dire sans crainte de se tromper que leur commerce avec les blancs bien loin de les approcher de la civilisation les en a éloignées parce qu'ils ont gâté leurs mœurs par les liqueurs fortes dont ils sont extraordinairement amateurs et qu'ils leur ont appris le libertinage par leur exemple. La plupart des engagés ont des femmes avec lesquelles ils ont des enfants qu'ils laissent ensuite au premier occupant, ainsi que la mère: c'est, dit-on la politique des Bourgeois de faire prendre des femmes à leurs engagés parce que par là ils ont occasion de dépenser leurs gages en prenant des effets à haut prix pour habiller leurs femmes et leurs enfants. Tous les commis et bourgeois ont

aussi des femmes, et ce qu'il y a de pis c'est qu'on ne se met pas plus en peine des enfants issus de ces prétendus mariages que s'ils n'avaient pas d'âmes. Tous ces enfants qu'on a appelés depuis quelques années Bois-Brûlés n'ont pas plus d'idée de Dieu et de la religion que les autres sauvages. Pourtant ces enfants ont beaucoup d'intelligence, ils apprennent avec grande facilité les prières et le catéchisme que nous leur montrons ainsi que la lecture.

Nous sommes très reconnaissants de l'intérêt que l'on continue de prendre à notre sainte Mission. Nous pensons aussi devant Dieu à tous nos bienfaiteurs.

Il paraît qu'il va devenir nécessaire de bâtir une chapelle à la Rivière Pembina, à une trentaine de lieues du fort Douglas. Plusieurs des colons et autres gens libres se décident à s'y établir; on dit que le climat est plus favorable, ce qui paraît vrai d'après ce que l'on dit des fruits qui y poussent que nous n'avons pas ici; il y a à peu près la différence qui se trouve entre Québec et Montréal. Je crois que ce lieu s'établira plus rapidement que celui-ci parce qu'outre les avantages du climat, il y a celui d'y trouver abondamment des provisions, la vache se tenant toujours dans le voisinage. M. Dumoulin part ces jours-ci pour y aller passer quelques semaines avec M. Edge. Je crois qu'ils y hiverneront tous deux s'il y a facilité dans le logement; ce sera au moins une Mission à visiter de temps à autre. Il me paraît inutile de faire le voyage de la Baie d'Hudson parce qu'il y a peu de monde, ce poste n'étant pas la réunion ou le siège des affaires de la compagnie. La rivière au Brochet à huit ou dix jours de marche d'ici au fond du lac Winipic, est le point central, c'est là qu'il serait plus utile d'aller; je prendrai information là-dessus. Il y a dans le département de la Rivière Rouge d'autres postes des deux compagnies qu'il serait bon de visiter à la première occasion. Presque tous les employés de la Baie d'Hudson sont protestants. Tout est en paix mais sans cordialité. On se fait même amis par politique entre les Anglais et les Français; c'est ainsi qu'on désigne les deux sociétés. A en croire les voyageurs ce sont les sauvages de l'Athabaska qui sont beaucoup plus doux. Ils sont montagnais.

J'envoie à votre Grandeur un précis de notre voyage avec quelques observations sur le nouveau pays que nous habitons. Je l'ai fait pour entrer dans vos vues et répondre à la demande de votre dernière lettre; j'avais déjà pensé à faire ces observations sur des lettres séparées. ensuite dans la crainte de ne pas atteindre mon but j'y avais renoncé dans l'espérance que votre Grandeur voudrait bien les extraire de nos lettres si elle jugeait à propos de les mettre au jour par écrit. Je ne me flatte pas d'avoir atteint le but que j'avais en vue; le pays ne fournit pas autant d'observations que l'on pense surtout à des personnes qui n'y sont que depuis peu de temps. Je ne crois rien avoir avancé de hasardeux. Il sera peut être mieux que votre Grandeur ras-

semble elle-même mes observations en un corps qui, sortant de votre plume, sera plus capable d'être présenté au public; vous craignez peut-être qu'une main étrangère ôte du poids aux choses.

Les Meurons que nous avons ici, qui sont de tous les pays et de toutes les religions, se comportent assez bien; ils n'ont pas de rhum facilement. ils ne sont point mariés; trois ou quatre ont pris des sauvagesses; il y en a un en chemin de se marier avec une métive qui est une de nos catécumènes. Les femmes des canadiens apprennent lentement tout parce qu'elles sont âgées, et parce qu'elles n'entendent pas bien le français. Elles ont de la bonne volonté et de la constance.

Si on pouvait nous envoyer un ornement de toutes couleurs et qui fut facile à rouler en n'y mettant point de Bougran; il épargnerait pour les missions éloignées, ceux que nous avons et qui se gâteront ou couperont bien vite parce qu'ils sont trop raides. Il n'est pas nécessaire qu'il soit précieux. M. Dumoulin part aujourd'hui pour Pembina avec M. Edge. Je voudrais savoir l'aumône fixée dans le diocèse pour les messes.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Votre humble et obéiss. serviteur

PROVENCHER PRÊTRE

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

DU FORT DOUGLAS À LA RIVIÈRE ROUGE
le 13 AOÛT 1818

MONSEIGNEUR,

Conformément à vos instructions et au désir manifesté de son Excellence Sir John Sherbrooke, gouverneur en chef du Bas Canada et du Haut Canada, j'ai l'honneur d'adresser à votre Grandeur un précis de notre voyage de Montréal à la Rivière Rouge, en y joignant quelques observations sur le nouveau pays que nous habitons. Je ne citerai que les principaux postes que nous avons rencontrés sur notre route. Nous quittâmes Lachine le 20 mai et gagnâmes ce jour là le lac des Deux Montagnes. où nous séjournâmes deux jours pour attendre un canot. Le dimanche suivant, vingt-quatre, nous étions chez M. Papineau à la Petite Nation où nous dîmes la messe; de là nous montâmes la grande Rivière ou des Outaouais jusqu'à Mattawa où nous la quittâmes pour entrer dans la petite Rivière qui nous conduisit au lac

Népissing qui a une douzaine de lieues d'étendue. Nous y arrivâmes le deux juin à midi; c'était le mardi. Ce fut sur les rives du lac que je vis pour la première fois des sauvages infidèles.

Du lac Népissing *nous tombâmes* sur la Rivière des Français qui nous conduisit sur les rives du lac Huron dans lequel elle se jette. Ce fut le quatre juin que je vis pour la première fois un lac dont j'avais souvent entendu parler et que je ne croyais jamais voir.

La Rivière des Outaouais est belle, mais coupée d'un grand nombre de rapides où il faut faire portage; jusque vers le fort Coulonge ses bords sont généralement plats et incapables de contenir ses eaux qui s'étendent avant dans les bois au printemps; au delà elle est bordée de rochers et de montagnes presque continuelles. La petite Rivière et celle des Français sont de même bordées de roches arides et souvent inaccessibles.

De l'entrée ou de l'embouchure de la Rivière des Français nous mîmes trois jours à nous rendre à Drummond's Island où nous arrivâmes le huit au soir. Nous eûmes le plaisir de rencontrer MM. Tabeau et Crevier, missionnaires du Fort William et autres postes des environs. Nous quittâmes Drummond's Island le dix et nous nous rendîmes au Sault Ste-Marie c. à. d. au bout du lac Huron et au commencement du lac Supérieur. Il y a là un commencement d'établissement des deux côtés de la Rivière; c'est là qu'est situé le premier poste remarquable de la compagnie du Nord-Ouest. Il se sent *encore* de l'incendie qu'il éprouva lors de la guerre d'Amérique. Après avoir fait notre visite aux MM. qui y résidaient nous entrâmes dans le lac Supérieur le onze au matin.

Du Sault Ste-Marie nous fûmes dix jours à nous rendre au Fort William où nous arrivâmes le vingt juin. Nous y fûmes reçus très poliment par M. de Rocheblave qui eut la bonté de nous faire voir et visiter *tous* les édifices qui la composent; il est très *bien* bâti sur un terrain sablonneux mais un peu trop bas pour se bien présenter de loin. Il y avait alors peu de monde parce qu'aucun canot n'était encore sorti d'hivernement. Nous allâmes de là à la pointe Meuron, poste tout récent, appartenant à la compagnie d'Hudson, où nous nous arrêtâmes trois jours; c'était le samedi. Le lendemain, dimanche, nous revînmes à Fort William où nous dîmes la messe le lundi suivant, 22, n'ayant pu nous rendre assez tôt pour la dire le dimanche. Ce séjour que nous fîmes à la pointe Meuron fut employé à mettre nos canots en meilleur ordre avant que de pénétrer plus avant.

Le lac Supérieur ainsi que le lac Huron sont remarquables par leurs eaux extrêmement limpides et excellentes à boire; ils sont tous deux bordés de roches escarpées et arides presque continuellement. Le 23, à midi, nous quittâmes la pointe Meuron pour entrer dans les terres et gagner le lac de La Pluie où nous arrivâmes le trois juillet au soir après avoir fait le bout le plus difficile de notre route par les

longs portages, rapides, chûtes, rivières sans eau, etc. Nous le fîmes pourtant sans accident.

Au lac de La Pluie les deux compagnies d'Hudson et du Nord Ouest ont chacune un établissement; celui de la Baie d'Hudson est encore dans son enfance n'ayant été fondé que depuis trois ans. Le cinq, dimanche, nous dîmes la messe au fort du Nord-Ouest, y baptisâmes dix-neuf enfants et plantâmes une croix au fort de la Baie d'Hudson: c'est là que commença notre mission proprement dite dans notre marche de la pointe Meuron au lac de La Pluie. Nous avons passé la hauteur des terres en tombant sur des rivières dont les eaux coulent dans la baie d'Hudson.

Nous quittâmes le lac de La Pluie le six juillet et descendîmes la rivière du même nom qui est la pire que nous ayons rencontrée; elle est bien boisée, les bords paraissent propres à la culture; elle nous mena au lac Des Bois qui est rempli d'îles et dont les eaux sont mauvaises.

Du lac Des Bois nous tombâmes sur la rivière Winipic qui est d'un cours très rapide; elle est remplie de chûtes la plupart considérables, de sorte que sa navigation est difficile: ses rives sont généralement un roc vif. Elle nous conduisit à l'entrée du lac Winipic où le Nord-Ouest a un établissement appelé du Bas de la Rivière. Nous y arrivâmes le quatorze juillet au matin; nous y restâmes jusque vers le soir pour aller coucher à l'entrée du lac. Avant de quitter ce poste, nous baptisâmes seize enfants. Nous approchions de notre terme final, nous n'avions plus que deux jours de marche.

Le lendemain, quinze, nous nous rendîmes à l'embouchure de la Rivière Rouge où nous couchâmes. Nous commencions à fouler la terre de notre mission. Enfin, le 16, nous montâmes la rivière et arrivâmes au fort Douglas vers cinq heures du soir. Nous y fûmes reçus par M. Alexandre McDonell, gouverneur de la place. Nous y avons fixé notre demeure jusqu'à ce que nous ayions bâti une maison sur le terrain donné par sa Seigneurie Mylord Selkirk pour l'érection d'une chapelle.

Notre voyage, qui dura deux mois et quatre jours, fut généralement heureux et sans accident. Votre Grandeur sait que nous étions accompagnés du capitaine chevalier Delorimier, du département sauvage, que Sir John Sherbrooke nous avait accordé, pour nous faciliter la route et nous aplanir les difficultés qui auraient pu se présenter. Nous n'avons eu qu'à nous applaudir du choix de son Excellence.

A la Rivière Rouge, appelée communément Lafourche, confluent de la rivière des Assiniboines avec la rivière Rouge, il y a l'établissement ou le fort de la colonie de Lord Selkirk, celui de la Baie d'Hudson et celui du Nord-Ouest qui est précisément au confluent de la Rivière. C'est en face du fort de la compagnie d'Hudson qu'est situé le terrain assigné pour l'élévation de l'église dans une très belle po-

sition. La rivière fait grand nombre de sinuosités. Elle est d'une bonne largeur, ses eaux ne sont pas bien bonnes sans être malsaines; elle est presque en tout temps très poissonneuse.

Le sol du pays paraît excellent et propre à la culture de toutes sortes de grains. Le blé, qui épiait lors de notre arrivée, est venu très beau et à une parfaite maturité. On en a fait la récolte à la fin d'août et au commencement de septembre. Il a le grain très bien nourri. Les patates sont très belles aussi; on en attend une belle récolte malgré le dommage que leur ont causé les sauterelles. L'orge promettait beaucoup, mais elle a été détruite par les sauterelles. Elles ne sont pas un fléau ordinaire.

Je dirai peu de chose du climat étant donné le peu de temps que nous vivons ici pour pouvoir en juger sainement. Nous avons éprouvé depuis notre arrivée de très grandes chaleurs qui égalent au moins celles de Montréal: mais lorsque le vent souffle du Nord le temps devient froid aussitôt. La première gelée que nous avons eue s'est fait sentir du sept au huit septembre, pendant la nuit. Elle a abattu les feuilles de patates.

La colonie paraît bien partie et il y a tout lieu d'espérer qu'elle réussira. Le pays est riche en produits naturels. Les animaux, surtout le buffle, y sont en abondance; le buffle est la nourriture ordinaire de tout le monde.

Les sauvages qui habitent cet endroit sont les Sauteux. Ils ne sont pas très nombreux. Ils ne vivent pas en camp, mais dispersés çà et là; ce qui rendra toujours leur civilisation difficile parce qu'on en pourra instruire qu'un petit nombre à la fois. Il en est de même des autres nations qui sont en grand nombre dans le pays. Les Sauteux ne se donnent presqu'à rien. Leurs terres ne fournissent pas ou très peu de chasse. Il n'y a point ou peu de pelleterie, de sorte qu'ils mènent une vie assez misérable. Ils sont assez doux' mais comme tous les autres sauvages de ces contrées, ils sont fort amateurs des liqueurs fortes, ce qui mettra encore obstacle à leur arrivée au christianisme, dont ils n'ont point d'idée, leur commerce avec les blancs étant plus propre à les corrompre qu'à leur donner quelque idée de la religion et de la divinité.

Ils aiment à faire la guerre aux nations voisines malgré qu'ils aient toujours le dessous. Ils ne se corrigent point. Au commencement d'août dernier, quatorze Sauteux ont été attaqués par les Sioux et se sont tous fait tués et seize Sioux ont été tués aussi. autant par ceux de leur nation que par les Sauteux qu'ils avaient entourés. Les sauvages sont généralement très superstitieux, ce qui vient sans doute de leur grande ignorance.

Les métifs qu'on appelle depuis quelques années Bois-Brûlés sont les enfants des blancs et des sauvagesses. Ils ne manquent pas d'intelligence. Ils apprennent facilement les prières, le catéchisme et au-

tres instructions que nous leur donnons; quoique nés de pères chrétiens, ils ne sont pas plus instruits que les autres sauvages, de la religion et de la divinité.

Le pays est en paix maintenant: les troubles, meurtres et pillages qui ont eu lieu ces années passées paraissent finis pour toujours; et nous avons l'espérance qu'en faisant briller aux yeux de ces pauvres gens le flambeau de la foi et des connaissances de l'Evangile, on ne trouvera plus la même facilité à les induire en erreur que l'on a eue ci-devant. Il y a quelques jours de marche sur la rivière à la Souris et la rivière Assiniboine pour se rendre aux forts des deux compagnies; elles tirent de là un peu de pelleterie de cuir passé et principalement des provisions qui consistent en viandes sèches avec lesquelles sont approvisionnées les canots qui vont dans les postes du nord et ailleurs. On y va par eau, quand les eaux sont hautes. Autrement on fait facilement le voyage en charette à travers les prairies; car elles sont tellement unies que l'on peut aller en toute direction sans choisir de chemin. Elles s'étendent des deux côtés de la rivière, à perte de vue. La rivière est bordée de quelques arpents de bois de chaque côté. Le dominant est le chêne blanc, le tremble. Il n'y a point de pin, cèdre, merisier, érable; de sorte qu'on n'y bâtit pas très facilement surtout pour la menuiserie.

Il y a en nombre d'endroits des salines très abondantes, où l'on peut faire du sel très beau, et autant que l'on veut, surtout en hiver parce que l'eau douce gèle et laisse le sel presqu'à demi fait. Ces salines sont un bien grand avantage dans un pays dont les communications avec les autres sont toujours longues et difficiles. Avec ce secours on peut faire d'excellentes salaisons pour la saison des chaleurs; c'est ce qui a été peu pratiqué jusqu'à présent. On s'est contenté de manger la viande fraîche, à mesure que l'on a tué, ou de la faire sécher.

On dit avoir découvert aussi des mines de charbon de terre qui deviendront nécessaires bien vite, faute de bois. Je m'abstiendrai d'en parler parce que je n'en suis pas suffisamment informé.

Telles sont, Monseigneur, les observations que j'ai l'honneur d'adresser à votre Grandeur. Peut-être les trouverez-vous diffuses. Peut-être n'y rencontrerez-vous pas ce que vous attendiez. Je les crois toutes basées sur la vérité autant que j'ai pu en prendre connaissance depuis mon arrivée. J'aurais désiré avoir plus de talent pour les mettre sous une meilleure forme et une dictée plus agréable, mais j'attends de votre indulgence que vous aurez la bonté de les agréer telles qu'elles sont, vous priant de les refondre; et en gardant le fonds, de les faire paraître sous une diction plus coulante et plus agréable, surtout si votre Grandeur se propose de les mettre au jour, ou d'en donner la lecture à des personnes de connaissance.

Je me ferai toujours un devoir de communiquer à votre Gran-

deur les observations que le temps et les circonstances me donneront occasion de faire par la suite. En attendant que j'en aie de plus intéressantes à faire parvenir à votre Grandeur permettez que je me souscrive avec le plus profond respect

De votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

PROVENCHER PRÊTRE, VICAIRE GÉNÉRAL.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC

DU FORT DOUGLAS, LE 15 AOÛT 1818.

MONSEIGNEUR,

J'ai demandé par ma dernière lettre, mais qui parviendra peut-être à votre Grandeur, par la même occasion, plusieurs choses qu'il aurait été mieux de demander à un agent. Si nous en avions eu un ! Peut-être y en a-t-il un de nommé à présent. Vous ferez remplir mes demandes par qui vous voudrez. Pour les hommes que j'ai demandés, il y aurait un moyen de nous les faire envoyer à bas prix; tous les ans la compagnie d'Hudson engage des hommes qui vont et viennent dans l'été, de la Rivière Rouge et même de plus loin. Nos hommes pourraient prendre leur place pour monter et seraient payés, par la compagnie, pour leur montée et le surplus de l'engagement serait payé par nous. La compagnie n'a besoin d'hommes que pour monter, elle en a toujours trop pour descendre. Si l'année prochaine elle engage des hommes pour monter et descendre on pourra faire cet arrangement. Je vois autant d'avantage d'un côté que de l'autre.

J'ai écrit à sa Seigneurie. Je lui dis que je demande des hommes pour l'année prochaine mais sans entrer dans ce détail. Votre Grandeur y entrera si elle le juge à propos.

En envoyant des ouvriers qu'on n'oublie pas un assortiment d'outils; car ce sera une année de leur temps perdu. Il y en a eu ici mais ils sont tous perdus ou brisés.

J'ai vu M. Shaw aujourd'hui. Il doit hiverner dans le nord sans pouvoir dire dans quel poste il se fixera. Il m'a beaucoup parlé de votre Grandeur qu'il n'a pas pu voir à Québec parce que vous étiez en visite. Il ne vient aucun bourgeois qu'il ne nous visite et vicissim. Nous sommes en bonne intelligence avec eux. Il m'a prié de vous présenter ses respects. Il dit qu'il voyage heureusement parce que vous lui avez donné votre bénédiction lors de votre dernière entrevue. Il dit qu'il vient pour mettre la paix partout par ici. C'est un voyageur de marque pour son expédition.

La Rivière Rouge n'est pas du tout un endroit de commerce Il

n'y a aucune pelleterie. Le plus grand commerce serait les robes de bœuf; encore les sociétés ne les prennent pas et nos Sauteux sont trop paresseux pour en faire. C'est une nation misérable et qui va presque nue; qui ne se donne rien. Elle ne vit point en bandes ou par groupes peu nombreux. Tout ce que le Nord-Ouest et la Baie d'Hudson tirent de ces endroits consiste en viandes sèches, pour nourrir les voyageurs le long des routes pour les postes écartés du Nord et autres lieux.

J'ai engagé comme charpentier un jeune homme des Trois-Rivièses, nommé Dugré, qui était pour descendre à Montréal. Je lui donne L800. Il n'y avait pas à choisir, il n'y avait que lui; encore il n'est pas fort habile. J'ai maintenant neuf hommes pour le payement desquels il faudra huit mille cinquante livres l'automne prochain sans compter les comptes que nous ferons au magasin de la colonie. Il faut de l'argent à force. Les premières années seront de grandes dépenses parce qu'il faudra beaucoup de monde pour bâtir. Il faudra tâcher de s'entendre assez pour ne pas dépenser plus qu'il n'y aura pour payer. Tout est très cher ici parce que les marchands survendent.

Je ne sais si on a espérance d'avoir quelque secours du gouvernement pour cette mission. Je crois en avoir entendu parler avant mon départ. Ce serait nécessaire je pense surtout au commencement. Si vous exécutez le projet que vous avez conçu, de passer à Londres et à Rome, vous pourriez en profiter pour pour pouvoir arranger mieux tout cela. Ce pays-ci est encore bien jeune pour avoir un évêque. Il y a peu de monde, j'entends les blancs, car les sauvages sont nombreux mais occupent un pays immense. Ils deviendront chrétiens bien vite si je ne me trompe. Dieu a sans doute des vues de miséricorde sur les pauvres infidèles. Peut-être aussi la présence d'un pasteur serait-elle propre à propager la foi plus rapidement; faites comme vous le jugerez bon de ce côté-là. Mais une chose qu'il serait peut-être bon de considérer c'est que le choix de ce premier pasteur pourrait tomber mieux que sur moi-même. Vous trouverez facilement dans votre diocèse un prêtre plus capable que moi de remplir cette haute dignité. Je suis déjà bien haut; cependant qu'on ne croit pas que c'est par dégoût ou autres vues humaines que je parle ainsi. Je ne refuse pas le travail: mais consultez Dieu dans cette affaire si délicate. Je me reconnais indigne et incapable de cette place, je laisse agir la Providence. Je serai toujours à ses ordres; elle a pris un si grand soin de nous jusqu'à présent que je serais le plus ingrat des hommes si je lui résistais. Je vous souhaite un voyage heureux si toutefois votre santé vous permet de l'entreprendre. J'attendrai de vos lettres ce printemps. elles m'apprendront bien des choses..

Une part dans vos Saints Sacrifices.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur,

de votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

PROVENCHER PRÊTRE

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

LAC DE LA PLUIE, 6 JUILLET 1818.

MONSEIGNEUR,

Nous sommes arrivés ici le trois du présent sans accident ni malheur. M. Dumoulin à écrit à votre Grandeur du Fort William et vous a marqué les nouvelles jusque là: notre arrivée, notre séjour et les politesses que nous avons eus de la part des Messieurs du Nord-Ouest etc. M. de Rocheblave s'est chargé de nos lettres nous faisant espérer qu'elles se rendraient bientôt. J'écris d'ici espérant faire partir ma lettre par des canots allèges du Nord-Ouest qui vont du Fort William, et de là M. Tabeau l'acheminera en Canada. Nous quitterons cette place aujourd'hui après-midi. Nous avons dit la messe hier au fort du Nord-Ouest, nous y avons baptisé dix-neuf enfants venant des deux forts; aujourd'hui nous l'avons dite à la Baie d'Hudson. Nous avions réuni les deux forts hier pour l'office du soir; nous avons planté une croix, c'est la première que nous ayions eu la facilité de planter jusqu'à présent. Les gens de l'Athabaska ne sont point encore sortis: on ne les attend guère que vers le quinze ou le vingt. Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps dans cette place, parce que nous n'y avons rien à faire.

La Baie d'Hudson n'est pas bien arrangée ici, tout est dans son enfance; elle a une belle place mais non bâtie. On y travaille. On n'a commencé à bâtir dans l'endroit actuel que ce printemps. Les deux forts sont à quinze ou vingt arpents l'un de l'autre.

M. de Rocheblave nous a donné des lettres pour tous les postes par lesquels nous devons passer, donnant ordre de nous fournir toutes les provisions dont nous aurons besoin. Nous nous en trouvons bien ici car les provisions ne sont pas abondantes du côté de la Baie d'Hudson, de sorte que nous prenons tout au Nord-Ouest et tout de là est gratis.

Nous avons mis dix jours de la pointe Meuron au lac de La Pluie; c'est un mauvais bout de chemin par ses rapides, ses portages et ses rivières sans eaux. Nous avons eu un peu de misère sans souffrir personnellement aucun de nous. Nous sommes montés de mauvais voyageurs. Le but de M. Tabeau était de nous donner que de bons voyageurs, il l'a manqué. Je crois que ce n'est pas sa faute. Pour remplir son but, il n'a pas voulu engager d'ouvriers comme Mylord l'aurait désiré de sorte que nous nous trouvons frustrés des deux côtés. Parmi nos hommes, trois ne sont point voyageurs et comptent pour peu. Le gouvernail, vieillard de cinquante-quatre ans, n'a pas été capable de porter le canot, ce qui était son devoir comme bout de canot; il a été obligé de payer des milieux pour le porter à sa place. Tout cela ne se fait pas sans que les autres ne se plaignent, se voyant forcés

de faire seuls l'ouvrage des autres qui sont payés aussi cher qu'eux. Notre canot est très pesant pour un canot du Nord, ce qui fait un autre sujet de plainte. Il n'y a pas un *moyen* de le changer ni à la pointe Meuron ni ici. *Je crains* bien *que* nous soyions encore plus mal rendus là, que le long *de la route*, parce que nos hommes me paraissent bien gauches pour ce que nous avons à faire; je songe à en renvoyer deux ou trois de la Rivière Rouge, si je peux m'arranger à ma fantaisie là c. à. d. si je trouve quelques ouvriers ou charpentiers.

M. Tabeau a à se reprocher d'avoir mis trop de confiance dans un nommé Ste-Marie, à qui il donne 1400, deux cent plus qu'aux autres. C'est un homme négligent, lâche, peu adroit et joliment insolent. Il lui avait donné droit d'engager deux hommes *et* un de ceux-là ne s'est pas rendu après avoir reçu trente piastres; l'autre est un mauvais voyageur sans religion et une mauvaise langue. D'après tout cela. il se trouve que notre voyage coûte cher et que nous sommes mal montés avec la perspective de l'être plus. Je n'écrirai jamais rien là-dessus à personne, mais je suis bien aise que votre Grandeur sache tout. Nous serons rendus le quinze, je présume. Tout est en paix à la Rivière Rouge, j'ai vu des gens qui *en viennent*. Il paraît d'après ce qu'ils disent qu'on y a fait bonne semence. *J'écrirai* à votre Grandeur par M. Delorimier. MM. Dumoulin et Edge se portent bien. Ils se joignent à *moi* pour vous présenter leurs très humbles *respects*.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

PROVENCHER PRÊTRE

* * *

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

RIVIÈRE ROUGE, 21 JUILLET 1818.

MONSEIGNEUR,

Nous voilà rendus au lieu de notre destination. Nous y sommes arrivés le 16 juillet à cinq heures du soir. Nous y avons été reçus très bien par M. McDonell, gouverneur de la place, qui me paraît un brave homme et catholique. On dit qu'il doit partir cet automne. J'en serais fâché surtout si Mylord envoie pour le remplacer le capitaine Mathé, Meuron, qui a déjà ici femme, enfants; femme qu'il ne voudra sûrement pas épouser, ce qui ne sera pas un bon exemple pour la colonie. Nous avons écrit à votre Grandeur M. Dumoulin et moi, de

tous les endroits où il y a eu apparence de faire tenir des lettres à Québec. La dernière est du lac de La Pluie où nous sommes arrivés le trois juillet. Nous y sommes restés jusqu'au six. Nous y avons dit la messe le dimanche au fort du Nord-Ouest et baptisé dix-neuf enfants. Nous y avons aussi planté une croix au fort de la Baie d'Hudson; de là, nous avons descendu la rivière du lac de La Pluie, passé le lac Des Bois et sommes entrés dans la rivière Winipic sur une pointe de laquelle j'ai vu la place où M. Cavana (Keveny) a été tué; j'ai même vu de ses os qui ne sont couverts que de bois. Du lac Des Bois nous sommes tombés dans la rivière Winipic, rivière singulière par son cour. ses anses, ses baies, rapides, chûtes, portages, etc.; elle nous conduisit à l'entrée du lac du même nom, c'est là que se trouve un fort du Nord-Ouest. Nous nous y arrêtâmes trois quarts de jour et y baptisâmes seize enfants. Ensuite nous passâmes dix huit lieues de lac et dix-huit de rivière sur la Rivière Rouge pour arriver au fort Douglas. Nous rencontrâmes au bas de la rivière Winipic les canots de l'Athabaska, avec environ cent cinquante hommes, que j'aurais bien désiré voir au lac de La Pluie; mais ils ne s'y seront rendus que quinze ou vingt jours après notre départ. Nous nous sommes annoncés pour l'année prochaine. Nous avons été très bien reçus partout. Les Messieurs du Nord-Ouest paraissent tenir leur parole en promettant de nous protéger en tout ce qui serait en leur pouvoir. Partout on nous a offert des provisions et autres choses dont nous pourrions avoir besoin.

La Rivière Rouge, ou plutôt le pays qui prend son nom d'elle, est vraiment beau. La rivière est suffisamment large; elle est bordée de chênes. ormes, lières, trembles, etc. Par derrière cette lisière de bois sont des prairies à perte de vue. Le sol paraît excellent à en juger par la récolte de l'année. Le blé, l'orge. les patates sont magnifiques surtout dans la terre qui a déjà été cultivée. Le domaine de Mylord donnera beaucoup de blé, d'orge et surtout des patates. Le blé et l'orge sont épiés. Notre domaine renferme assez de bois de chauffage et des prairies par derrière Le bois de construction est rare, au moins le beau. Nous allons travailler à bâtir. Une chapelle est une chose pressante parce qu'il n'y a pas de lieu commode pour assembler le monde. La place de l'église est belle, elle est située vis à vis les forts du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson qui sont éloignés l'un de l'autre de huit ou dix arpents, et à une quinzaine d'arpents du fort Douglas. Cette place de l'église est distante de notre domaine de vingt ou trente arpents. Il n'y a pas de sauvages ici pour le moment. Tout le monde paraît content de notre arrivée et tous semblent désireux de profiter de nos instructions.

Je renvoie un de nos hommes nommé Ste-Marie qui avait quatorze cents livres; je lui en donne huit cents avec l'équipement qu'il a reçu avant son départ. Nous nous en tirerons comme nous pourrons

avec les autres. Je donnerais beaucoup pour avoir un bon charpentier; il n'y en a pas ici. Il aurait été facile d'en avoir à Montréal. Les provisions sont abondantes. La vache a été commune et proche tout l'hiver et le printemps; elle est un peu éloignée à présent parce qu'elle est tourmentée par les chasseurs; il y en a une petite de dix-huit mois qu'on élève au fort. Il y a aussi un taureau et une vache apprivoisés, point d'autres animaux domestiques.

Il y aura dans quelque temps d'autres ouvriers pour Montréal. Je me propose d'écrire encore à votre Grandeur ainsi que M. Dumoulin qui ne vous écrit pas par celle-ci.

Je souhaite que votre santé se rétablisse parfaitement pour le bien du diocèse et de notre mission. Nous comptons toujours sur le secours des prières des bonnes âmes du Canada pour la réussite de notre mission. Nous sommes une branche bien éloignée du tronc; nous n'y tenons pas moins par de forts liens. Nous n'oublions pas notre patrie, mais on pourrait nous oublier. Mais qu'est-ce que le souvenir des hommes pourvu que Dieu se souvienne de nous. Tout est en paix ici et l'a été tout l'hiver; il paraît que les temps nébuleux sont finis.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

PROVENCHER PRÊTRE, V. G.

***

A MONSEIGNEUR PANET, EVEQUE DE SALDES

RIVIÈRE-OUELLE.

RIVIÈRE ROUGE, 22 JUILLET 1818.

MONSEIGNEUR,

Je vous dois des excuses pour avoir attendu jusqu'à présent à vous écrire. La chose n'a pas été facile le long du chemin. J'ai donné de nos nouvelles à Monseigneur de Québec de tous les postes marquants par lesquels nous sommes passés. Je ne doute pas qu'il n'en ait fait part à votre Grandeur.

Je me flatte que vous jouissiez encore de la bonne santé que vous aviez lors de mon départ de votre voisinage. Je souhaite que la visite de cette année ne vous soit pas aussi funeste que celle de l'année dernière.

Toute notre route a été sans accident aucun et sans malaise au moins considérable. Je laissai Kamouraska le seize avril; ce fut le

plus fort coup que j'eus à soutenir contre bien des difficultés qui semblaient s'opposer à mon départ du Canada. Je quittai Montréal le dix-neuf mai. Nous nous rendîmes au Sault Ste-Marie le dix de juin après avoir monté la rivière des Outaouais et traversé le lac Huron. Nous touchâmes à l'île Drummond, à une douzaine de lieues du Sault Ste-Marie, pour prendre des provisions. Nous y rencontrâmes MM. Tabeau et Crevier qui y faisaient leur mission. Au Sault Ste-Marie, il y a un établissement du Nord-Ouest. Nous le quittâmes pour entrer dans le lac Supérieur que nous mîmes dix jours à parcourir. Le vingt juin, nous arrivâmes au Fort William qui est le siège de commerce du Nord-Ouest. A trois lieues plus haut, sur la même rivière Kaménétigouia, est un fort de la Baie d'Hudson appelé Pointe Meuron. Nous nous arrêtâmes trois jours tant au Fort William qu'à la Pointe Meuron et dîmes la messe dans les deux postes. Nous quittâmes la Pointe Meuron le vingt juin et nous nous mîmes en route pour le lac de La Pluie; c'est ce que l'on appelle entrer dans les terres. Cette route est difficile par les rapides, chûtes, portages et petites rivières sans eau. Nous nous rendîmes au lac de La Pluie le trois de juillet. Nous y restâmes trois jours, dîmes la messe aux deux forts, car il y a là Nord-Ouest et Baie d'Hudson, et y baptisâmes dix-neuf enfants.

Nous laissâmes le lac de La Pluie le six juillet, descendîmes la rivière du lac de La Pluie qui nous conduisit dans le lac Des Bois, de là dans la rivière Winipic sur une pointe de laquelle je vis la place où M. Cavana (Keveny) a été tué et même de ses os qui ne sont couverts que de bois, meurtre qui, joint avec plusieurs autres faits à la Rivière Rouge, fait maintenant le sujet du fameux procès de Mylord Selkirk et le Nord-Ouest. Au bas de la rivière Winipic est un fort du Nord-Ouest: nous nous y arrêtâmes trois quarts de jour et y baptisâmes seize enfants: c'était le quatorze juillet. Nous entrâmes ensuite dans le lac Winipic sur lequel nous fîmes dix-huit lieues avant d'arriver à la Rivière Rouge, qu'il faut monter dix-huit lieues avant d'arriver au fort Douglas près duquel nous nous établissons. Voilà notre route en abrégé. C'est le seize juillet que nous arrivâmes au fort Douglas.

La Rivière Rouge est un bel endroit. Le sol paraît excellent à en juger par la récolte de cette année; toute sorte de grain y est très beau. La récolte donnera pour manger du pain pas à toute la colonie; cependant il faudra encore une récolte pour cela. Le blé est épié généralement, ce qui nous met de niveau avec les habitants de nos cantons dont le blé épie encore plus tard. Le bois de construction est rare, il n'y en a que sur le bord des rivières et encore pas trop large; ce n'est pas que le sol n'en puisse pousser, mais c'est le feu, qui court presque tous les ans, qui le détruit et qui a fait peu à peu les vastes prairies de ces lieux-ci. Tout est en paix, il n'y a eu aucun trouble depuis l'année dernière; il paraît que les temps d'orage sont passés.

Tout le monde paraît content de notre arrivée et désire profiter de nos instructions. Nous allons nous mettre en frais de bâtir.

Mes compagnons de voyage se portent bien et ont supporté les fatigues de la route courageusement; ils prient votre Grandeur d'accepter leurs respects.

Que ce ne soit pas abuser de votre bonté de prier votre Grandeur de me rappeler au souvenir de M. Casgrain et sa famille Madame Perrault et M. N. Lefrançois et Boisseau ainsi que votre voisin M. Painchaud; il ne faut pas oublier Madame Besançon qui, je suis sûr. a prié tout l'été pour ma conservation et qui me régalait de si bons nanans. J'allais omettre nos Sœurs: je ne les ai pourtant pas oubliées ainsi que les trafics que nous faisions ensemble.

Je reverrai le Canada avec plaisir et surtout les personnes qui m'ont honoré de leur estime. On n'oublie pas la patrie facilement. Je suis pourtant sans ennui. On n'est pas ici sans privations, mais comme elles étaient prévues, elles sont moins sensibles et il n'y en a pas de bien grandes.

Permettez que je me recommande à vos prières ainsi qu'à celles des bonnes âmes de votre paroisse, nous et notre mission, afin que tout faibles et indignes que nous sommes d'une si grande œuvre nous remplissions les vues de la Providence sur nous. J'ai écrit à M. Dionne du Fort William, je lui écrirai encore par les derniers canots qui descendront.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
De votre Grandeur
le très humble et très obéissant serviteur

JH. N. PROVENCHER PRÊTRE

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

FORT DOUGLAS, 30 AOUT 1818.

MONSEIGNEUR,

Voilà les dernières occasions pour Montréal; c'est celle des canots qui ont amené des familles ici. J'envoie à votre Grandeur trois lettres par eux de différentes dates. Le capitaine Mathey, conducteur de cette brigade, est arrivé hier au soir avec toutes les familles. Elles vont gagner bien vite la rivière Pembina où la colonie a un fort. C'est là qu'elle fait ses vivres. La vache ne s'éloigne pas de cet endroit là ordinairement. On y vit plus facilement qu'au fort Douglas où les

provisions sont rares parce qu'il faut les faire venir de Pembina distant de vingt ou trente lieues. On y va par eau en berge. C'est là que la plus grande partie du monde va hiverner. Ils y vivent avec abondance et préparent des vivres pour travailler la terre en été.

Il y a apparence que M. Dumoulin y passera une partie de l'hiver. Déjà on y aurait été mais il nous manquait un calice qui n'est arrivé qu'hier. Tous nos effets se sont rendus en très bon état.

M. Dumoulin a reçu une lettre de sa tante Dumoulin, par un canot, qui est venu du Fort William chercher des témoins ici pour York du Haut Canada; il en a reçu une de sa mère qui lui témoigne le désir de le venir trouver l'été prochain. C'est un voyage bien long pour une dame de son âge. Je crois qu'elle ne nous serait pas inutile ici.

Notre récolte, quoique diminuée par les sauterelles, sera encore passablement bonne. Le blé est mûr, on a commencé à le couper; il est beau et bon; il y en aura assez pour faire une bonne semence l'année prochaine et manger du pain.

Jusqu'à ce que nous recueillions par nous-mêmes pour vivre, nous serons toujours gênés. Il faudra tout acheter et ici l'argent n'aura pas de cours, de sorte qu'on ne sait avec quoi payer. Il faut faire prendre au magasin de la colonie qui la plupart du temps est vide. Ce que l'on y prend est à haut prix parce que c'est pour des effets; mais il faudra payer en belles piastres à Montréal et nos finances se seront bien vite épuisées. Je voudrais bien qu'on put nous envoyer l'année prochaine différents effets avec lesquels nous pourrions acheter ce dont nous aurions besoin.

Les effets qui seraient plus utiles seraient du coton à chemises, plusieurs pièces; des mouchoirs de soie, de coton; châles, indiennes, rubans, mousseline et autres articles qui ne sont pas de poids et qui manquent presque toujours ici; avec cela nous aurons de la viande, etc. Je crois que ce moyen sera économique, et que tous ces articles seront bien assortis. Je crois que l'on aura pas de difficultés à mettre dans les canots de la société quelques cassettes pour nous; ils montent presque toujours sans charge parce que tout vient de la Baie d'Hudson. Ce serait le chemin le plus court, mais les choses ne paraissent pas sur un bon pied. Ceux qui sont à la tête de tout ne semblent guère s'y entendre, un homme habile épargnerait bien des frais et ferait mieux. On ne voit pas dans la Baie d'Hudson l'énergie que l'on voit dans le Nord-Ouest; cela vient sans doute de ce que la Baie d'Hudson fait faire son commerce par des commis gagés sans qu'aucun membre s'en mêle; au lieu que le Nord-Ouest fait les affaires lui-même et que les bourgeois sont à la tête de tout et partout.

Notre maison se taille, elle aura cinquante pieds sur trente. Nous n'en ferons qu'une partie cet automne pour nous loger; le reste restera vaste pour servir de chapelle. Une petite maison bâtie près de la nôtre servira à loger nos hommes; nous l'avons trouvée toute construite.

On a de la difficulté à trouver du bon bois pour de la planche, car le pin est très loin, il faut en faire avec du tremble. Je pense à couvrir l'année prochaine cette mauvaise planche avec une couverture de bardeau que l'on ferait facilement de chêne ou de cèdre. Ce serait ce qu'il faudrait par dessus la planche en tremble, mais nous n'avons pas de clous à bardeau. Il n'y en a pas à la Baie. Il faudrait deux ans pour l'avoir parce qu'il n'y a plus d'ouvriers cette année; si on peut nous en envoyer l'été prochain on nous rendra service. Vous savez la grandeur de la maison. On ferait bien d'en envoyer plus que moins. Si cet envoi ne souffre pas trop de difficulté, il servirait pour la chapelle dont je ne connais pas encore la grandeur, mais qu'il faudra bâtir de 70 à 80 pieds afin qu'elle contienne tout le monde pendant plusieurs années.

J'écris à M. Roupe pour demander plusieurs choses sur la langue Algonquine; si on pouvait tirer une copie de la grammaire de M. Thavenet, elle nous servirait beaucoup et nous apprendrait dans un jour ce que nous n'apprendrons qu'en plusieurs mois. Tout est en paix par ici, il n'y a plus d'apparence de trouble.

Je vous souhaite l'entier rétablissement de votre santé, un heureux voyage d'Europe, la réussite de tous les projets que vous avez conçus pour la gloire de Dieu. N'oubliez pas qu'un Evêque à la Rivière Rouge a besoin de pouvoirs très étendus; faites en ample provisions pendant que vous serez à la source. Votre Grandeur connaît mieux que tout autre ce qu'il faut à ce sujet. N'oubliez pas devant Dieu les pauvres missionnaires de la Rivière Rouge pendant le long espace de temps qui va les séparer de toute communication avec leur patrie et leurs amis.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéiss. serviteur

PROVENCHER PRÊTRE

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

FORT DEAR OU PEMBINA, 15 JANVIER 1819.

MONSEIGNEUR,

Les agents de la colonie de sa Seigneurie Mylord Selkirk vont partir ces jours-ci. Un exprès pour Montréal; c'est une occasion trop précieuse pour n'en pas profiter, pour donner à votre Grandeur des nouvelles de notre situation présente. Quand on est pendant sept ou

huit mois sans communiquer avec sa patrie, on est bien aise quand il se présente quelque moyen de le faire. Votre Grandeur aura reçu assez tard, cet automne, nos dernières lettres par lesquelles nous l'informions de tout ce qui nous paraissait devoir l'intéresser. Depuis ce temps nous avons eu peu de relations avec les postes éloignés du nôtre, de sorte que nous avons peu de choses à dire sur le pays sans nous répéter. En hiver, on voit peu de monde excepté les colons qui sont presque tous dans les prairies pour vivre et faire des provisions de viandes sèches pour vivre sur leurs terres en été. Le beau temps, plus tempéré qu'on ne devrait attendre à notre latitude, est la cause que les vaches sont éloignées; du froid et de la poudrerie les feraient gagner sur les rivières qui sont les seuls endroits où il y a du bois, afin de s'y mettre à l'abri; elles n'ont pas été bien abondantes depuis l'automne, cependant on n'en a pas manqué, mais quelquefois on était de court.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, nos travaux ont peu avancé. J'ai mis logeables vingt pieds de la grande maison que nous avons faite à Saint-Boniface, en partageant cette partie achevée en deux. J'ai eu une chambre et une chapelle assez spatieuses pour contenir tout le monde en hiver. Au printemps, je ferai les planchers dans les trente pieds qui restent et j'aurai une chapelle plus que suffisante pour l'été; par là je ne serai pas gêné pour prendre le temps nécessaire pour bâtir une chapelle en forme. Le bois est à peu près équarri. Elle sera toute en chêne, se fendra à la scie, elle aura quatre-vingts pieds. Nous avons beaucoup bâtir; l'été prochain outre cette chapelle en bâtir à une de soixante pieds à la rivière Pémbina avec une maison de quarante qu'il faut mettre logeable pour l'automne prochain. J'espère que toutes ces bâtisses seront terminées lorsque je descendrai dans deux ans. Nous sommes plus contents de nos hommes à présent que nous ne l'étions l'été dernier. Ils paraissent partis pour travailler jusqu'à la fin de leur temps d'une manière satisfaisante. Notre maison quoique faite avec misère est cependant la plus grande et la plus belle du pays. Mylord ou plutôt son fermier en avait bâti une qui avait deux étages et de cinquante pieds; mais, malheureusement elle est brûlée le jour de St André. Elle avait coûté le travail de plusieurs hommes l'hiver et l'été derniers; on dit que la négligence en a été la cause. Les intérêts de sa Seigneurie ne sont pas avant dans le cœur de plusieurs de ceux qu'il paie bien pour veiller. La machine ne roule guère, faute d'être bien montée.

Votre Grandeur peut voir par l'énumération des bâtisses que nous avons à faire ces années-ci, le besoin urgent où nous sommes d'avoir de bons menuisiers, scieurs, etc. J'attendrai avec impatience les deux menuisiers que j'ai demandés par mes dernières lettres ainsi que les deux autres hommes. Ce n'est pas assez je pense, mais je ren

gagerai deux ou trois des meilleurs que j'ai ici et avec ceux qui me viendront de Montréal, s'ils sont actifs et habiles, l'ouvrage ira grand train. J'en demanderais plus à Montréal; je les aurais à meilleur marché, mais ils arriveront si tard que la belle saison sera presque finie. Il faut comme je l'ai déjà marqué à votre Grandeur ne pas oublier d'envoyer un assortiment d'outils de menuisiers, même double, parce qu'ils ne travailleront pas ensemble probablement. On trouve ici les gros outils; plusieurs peuvent être apportés démontés, et ils les monteront ici; ces outils qu'on aura à bas prix se vendront ici après notre ouvrage fini le double de ce qu'ils auront coûtés. Une chose qui ne faudra pas manquer d'envoyer par le premier canot allège qui partira ce printemps, ce sont des limes pour des scies de long. Il n'y en a pas ici et quoique nous soyons beaucoup plus proches de la mer que de Montréal, je vois que nous en aurons de Montréal un mois plus tôt que de la mer. Nous avons une grande quantité de bois à faire scier et je vois que nous allons être forcés d'arrêter les scies faute de limes; qu'on en envoie une grosse. nous en aurons pour faire toutes nos bâtisses. J'avais demandé un cuisinier. Nous pourrons nous en passer. Qu'on n'en envoie pas.

Pour avoir la nourriture de nos hommes et la nôtre, il nous faut de quoi payer. Les effets et marchandises sont la monnaie du pays. Ce qui manque beaucoup est le drap. tabac, indienne, etc. Si on peut nous envoyer trois ou quatre ballots de marchandises bien assorties nous pourrons payer beaucoup de choses ici; du drap de trois ou quatre piastres est ce qu'il faut. Le tabac se vend ici aux gens libres deux piastres la livre; un rôle fait bien de l'argent. Ainsi du tabac, du drap, de l'indienne, mouchoirs, fil sont les choses qui manquent presque toujours. Toutes les marchandises qui viennent de la mer se distribuent dans une quinzaine de jours et le reste de l'année on ne sait avec quoi payer.

M. Dumoulin expose à votre Grandeur plusieurs cas de conscience que je ne répèterai pas.

Si votre Grandeur part au printemps pour Londres et de là pour Rome. il ne serait pas inutile d'exposer au Saint Siége le bien qui résulterait du pouvoir qu'il accorderait de marier les protestants avec les catholiques pour retarder l'introduction des ministres protestants en ce pays. Les Ecossais qui sont ici vivent ensemble en concubinage souvent incestueux parce qu'ils sont, dit-on, tous de la même famille et se marient entre eux sans la présence du ministre. Le pouvoir de dispenser au second degré de parenté légitime et au premier d'affinité illégitime nous deviendront nécessaires, l'un pour marier légitimement des gens déjà habitant ensemble depuis longtemps; l'autre pourra devenir nécessaire *pro angustia loci.*

Si le calice que j'ai laissé à M. Bédard n'est pas vendu, il serait bon de ne le pas vendre; il nous servirait ici si nous l'avions; il faut

le réserver pour le prêtre qui montera dans deux ans. Il faut avoir chacun la chapelle complète, il m'en faudra une pour descendre. J'ai déjà demandé des ornements de voyage. On nous rendra service si on nous en envoie ce printemps, les nôtres n'étant pas du tout commodes.

Nous sommes en très bonne intelligence avec les deux compagnies d'Hudson et du Nord-Ouest. Ces derniers sont toujours prêts à nous rendre tous les services qui peuvent dépendre d'eux. Les gens de la Baie d'Hudson ne sont pas aussi prévenants qu'eux. Il s'en faut aussi qu'ils entendent aussi bien le commerce du pays. Ces braves Ecossais sont toujours contents, ils ne sont d'expédition en rien, ils ne sont assez souvent contents de personne et personne n'est content d'eux. Malgré cela nous ne laissons pas d'en tirer des services. Quand ce ne serait que l'avantage de faire venir de Montréal des effets par leurs canots qui montent sans charge, c'est beaucoup. Votre Grandeur s'apercevra bien que ce récit ne doit pas être mis au jour.

Déjà si nous avions des sœurs pour l'instruction des filles, elles trouveraient de l'occupation. Les parents auraient plus d'ardeur ici qu'au Canada autant que je puis voir d'envoyer leurs enfants à l'école. Mais où pourrons-nous avoir des sœurs ? Ce serait un mystère d'en tirer de la communauté de la Congrégation de Montréal. Je ne crois pas hors de saison de s'en occuper. Votre Grandeur a déjà des vues là-dessus, je ne doute pas.

Ma santé se conserve bonne, quoique je ne ressente aucune altération dans mon tempérament, j'ai cependant maigri considérablement. Le menton superflu est fondu ainsi que le gros ventre; je n'en suis point affligé, je n'en serai que mieux.

M. Dumoulin se trouve mieux portant qu'à Québec sans avoir pris d'embonpoint. M. Edge a engraissé. Je ne suis pourtant pas mal pour la nourriture. Je ne m'ennuie point. J'attribue cela à l'exercice que j'ai eu pour bâtir cet automne. J'étais si mal monté en toute chose, je ne manquerai pas d'occupations en ce genre d'ici à deux ans. Si les menuisiers que j'attends de Montréal sont des gens à qui on peut se fier, je serai soulagé; mais il faut toujours voir et suivre soi-même; sans cela tout languit. Mes chantiers vont être à une trentaine de lieues l'un de l'autre, nouvelle nécessité de voyager. Tout marchera à la fois. Je ne serai pas en peine si on envoie ce que je demande pour ces bâtisses; j'aurai le reste d'York qui est le poste le plus proche de nous à la Baie d'Hudson. Je me propose d'y aller ce printemps; mais les effets n'en viendront guère qu'en septembre, les bâtiments arrivent tard à cause des glaces.

Pour remplir nos demandes, il faudra une somme respectable, je ne sais sur combien d'argent on peut compter. Nous aurons ici trois ou quatre cents louis qui boucheront un trou. Il faut prier d'ici à deux ans. Quand nous serons logés, nous n'aurons plus besoin d'hommes

et nous trouverons moyen de vivre. Nous sèmerons un peu ce printemps surtout des patates qui nous seront d'un grand secours pour hiverner nos hommes. Il faudra acheter moins de viande. Nos hommes sont établis en chantier auprès du fort Pembina; ils équarrissent et scient du bois pour nos édifices. On descendra ce bois par eau.

J'ai un frère à la Pointe du Lac nommé Raphaël qui a la réputation d'être un homme habile dans son métier de menuisier et charpentier: s'il n'est pas marié depuis mon départ, il ferait, je crois, notre affaire. Votre Grandeur pourrait savoir par M. Joyer, son curé, s'il se déciderait à venir dans ce pays... Je le crois fourni des outils de son métier. Il est bon garçon. Étant mon frère je pourrais lui confier la conduite du chantier et les autres hommes auraient moins de difficultés à se laisser conduire par lui. Faites ce qu'il vous plaira à ce sujet; peut-être il y en aura d'autres d'engagés lorsque ma lettre vous parviendra.

Je crois avoir tout dit, il ne me reste plus qu'à exprimer à votre Grandeur mes souhaits les plus sincères pour la conservation de sa santé et l'accomplissement de ses projets pour le bien de la religion et pour moi la bénédiction épiscopale.

Je suis avec le plus profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

PROVENCHER PRÊTRE, V. G.

P. S. J'ai nommé pour patron de la mission de Pembina Saint François-Xavier que M. Dumoulin m'a demandé. Votre Grandeur approuvera cette nomination si elle le juge à propos. Je me rappelle que vous nous aviez suggéré de le mettre au lac La Pluie mais ce ne sera pendant très longtemps qu'une mission passagère, au lieu que l'autre est déjà permanente.

Le drap de défaite en ce pays est le rouge par préférence, le vert, le bleu, peu de noir. Il nous faudra une facture du prix coûtant à Montréal. M. Amiot pourrait avoir bien des choses à bas prix aux encans.

***

A MONSEIGNEUR J.-O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

SAINT-BONIFACE DE LA RIVIÈRE ROUGE.
LE 31 JANVIER 1819.

MONSEIGNEUR,

Il est parti d'ici il y a quelques jours un exprès pour Montréal par lequel j'ai adressé une longue lettre à votre Grandeur. J'imaginais alors que ce serait la seule occasion qui se présenterait cet hiver; mais en voilà une autre que je ne manquerai pas, ce sera autant de lettres en chemin qui arriveront avec le temps et qui apprendront toujours quelque chose.

Les dernières lettres ne partaient pas de plus loin que la Rivière Rouge, mais celles-ci viennent de l'Athabaska. Il paraît qu'il y a eu encore du trouble dans cette partie reculée: le porteur des lettres qui vient de l'Athabaska raconte que M. Collin Robertson a été pris par le Nord-Ouest et est retenu en prison. Heureux s'il n'arrive que cela dans l'hiver.

La dernière fois que je vous écrivis c'était de la rivière Pembina où j'étais allé visiter M. Dumoulin et en même temps pour écrire de concert avec lui. Je devais partir aussitôt après mon retour ici pour aller à la rivière Souris et de là à la rivière Qu'Appelle, mais la neige qui tomba et gâta les chemins déjà peu commodes, et plus que cela, une révolution de bile causée par la fatigue du voyage et qui m'a arrêté quelques jours ont fait manquer ce voyage qui n'est vraiment pas facile à faire en hiver. On le reprendra une autre fois dans une meilleure saison. Une bonne purgation m'a mis sur pied; c'est la seule indisposition que j'ai éprouvée depuis mon arrivée.

Depuis ma dernière lettre, il s'est fait un mariage ici sur lequel je ne sais à quoi m'en tenir. Une fille, montée de Montréal cet été et dont la réputation n'était pas trop bonne, s'est mariée tout à coup avec un protestant suisse Meuron. Le capitaine Mathé, qui est ici à la tête des affaires, m'en parla la veille d'une manière assez vague. Je crus que le mariage ne s'en suivrait pas. Je ne vis point la fille et le lendemain ils allèrent, accompagnés de témoins, donner leur mutuel consentement devant le même capitaine Mathé; dès le lendemain elle ne voulait plus rester avec son époux. Elle y est à présent. On peut douter qu'elle y reste toujours. Il n'y a que quatre ou cinq jours que ce mariage a été ainsi célébré. Comment dois-je considérer ce mariage ? Je ne me souviens pas d'avoir vu de cas semblables en Canada. Je ne sais pas même à quoi l'on s'en tient au sujet du décret du Concile de Trente, de la Clandestineté et de la présence du curé; je ne sais s'il est publié en Canada. Je le crois. En ce cas ne paraîtrait-il pas nul ? Mais je ne pouvais pas célébrer ce mariage et il n'y a point de

ministre protestant; cela est-il une raison suffisante ? Que dois-je faire de cette fille catholique ainsi mariée ? Que faudrait-il faire pour rendre ce mariage valide aux yeux de la religion ? Comment les lois et la jurisprudence du Canada considèrent-elles ces mariages ? Les conférences de Paris et d'Angers qui parlent de ces mariages ne me satisfont pas parce qu'elles appliquent leurs principes à des pays dans lesquels il pourrait y avoir des permissions ou décisions particulières et qui ne feraient pas loi en Canada. En attendant votre décision, je tiendrai cette personne éloignée des sacrements. Veuillez bien m'indiquer tout ce qui a rapport à cette matière car c'est un cas qui reviendra souvent probablement. Si nous avions la permission de célébrer de semblables mariages, on éviterait cet embarras. J'ai prié votre Grandeur dans ma dernière lettre de demander le pouvoir au Saint Siège. vous en jugerez comme il vous plaira. Je crois que ce pouvoir s'accorde. On me dit ici que le clergé d'Ecosse a ce pouvoir ainsi que les Evêques des Etats-Unis. Tout cela ne m'est guère familier.

Je ne vois rien autre chose; tout est en paix dans ce département

Je suis avec le plus profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéiss. serviteur

PROVENCHER PRÊTRE, V. G

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

SAINT-BONIFACE DE LA RIVIÈRE ROUGE,

27 JUILLET 1819.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu l'honneur de votre lettre du jour des Rois. le treize juin et celle du huit mai le 24 juillet avec cette dernière. J'ai reçu onze caisses remplies d'outils. clous, marchandises. etc. . . . Le tout est en assez bon état. Quatre hommes sur cinq que votre Grandeur m'annonce sont arrivés.

Ce que vous m'apprenez au sujet des lignes de ce pays qui mettent Pembina en pays étranger, dérange un peu mes calculs sur ce poste. Nous y avons une boutique de 24 pieds sur 18 de faite, un presbytère de 40 pieds sur 27 de levé que le manque de clous a empêché d'avancer plus, une chapelle de 60 sur 30 sur la place. Heureu-

sement que cet ouvrage est fait par nos hommes à la vérité, mais sur une souscription faite par les gens de l'endroit. Ainsi l'argent souscrit en Canada sera employé sur les terres de Mylord. Ce poste est important pour le *moment*; c'est de là que celui-ci tire toutes ses provisions. Il y a beaucoup de monde. Je vais continuer à y bâtir, du moins achever le presbytère parce qu'il faut que M. Dumoulin y passe l'hiver et si les gens sont déterminés à y rester établis malgré le changement de domination, on y bâtira probablement la chapelle. D'ailleurs on me dit ici que Mylord a des arrangements avec les Etats-Unis au sujet des terres qui pourraient tomber dans leur république. Par là, le temporel ne change pas; je sais bien que le spirituel n'est pas de même parce que ce poste sort du diocèse. Je vais aller sur les lieux et je verrai ce que l'on dira.

Nous avons hiverné tranquilles et sans misères depuis nos dernières lettres. J'ai fait le voyage de la rivière Souris et de la rivière qui Appelle. Je suis parti de Saint-Boniface le mardi avant la mi-carême et j'ai été de retour le jeudi saint avec la fin de la neige; on n'en voyait plus à Pâques. C'est un voyage de huit ou neuf jours de marche; dans des carioles de traînes de clisses entourées de peaux parchemin et traînées par des chiens. Trois chiens mènent grand train une assez bonne charge et mieux qu'un homme. L'hiver qui s'était peu fait sentir jusque-là, avait semblé conservé ses rigueurs pour mon voyage. Néanmoins quoiqu'on soit toujours dehors on ne souffre pas autant qu'on le pense. Je me serais cru perdu s'il m'avait fallu, avec de pareils moyens, faire le voyage de Kamouraska à Québec. J'ai vu à peu près dans ces deux postes deux cent soixante personnes, tant en engagés que gens libres, appartenant aux deux compagnies. J'ai confessé tous les catholiques et baptisé quarante et un enfants.

La chapelle de Saint-Boniface, de 80 sur 35, est équarrie, je la ferai lever aussitôt que les ouvriers auront mis le presbytère de M. Dumoulin logeable; c'est-à-dire une partie, car l'autre servira de chapelle. M. Dumoulin est au lac La Pluie. D'après les informations que j'ai pu prendre, j'ai vu qu'il ne valait pas la peine de faire le voyage du fort du lac Winipic. Le poste où je voulais aller, change, dit-on, cette année, de sorte que je n'y aurais trouvé personne. Je crois que cette compagnie n'a guère de poste de rassemblement où les Canadiens à son service se trouvent réunis; d'ailleurs en m'absentant d'ici j'aurais frustré grand nomdre de personnes qui sont venues pour s'instruire pendant l'été.

M. Edge est à Pembina où il y a beaucoup d'ouvrage de ce temps-ci.

La compagnie d'Hudson avec des Warrants de Montréal a pris plusieurs bourgeois et engagés du Nord-Ouest en juin dernier, treize en tout et les a envoyés en Angleterre. Cette affaire ne contente pas

les Nord Ouest. Les esprits s'échauffent. J'espère que nous resterons en paix. Nous sommes en bonne intelligence avec les deux partis.

J'avais l'an passé demandé de toiles des sas, on les a oubliées. On a deviné peut-être que nous n'aurons point de récolte cette année; les sauterelles ont tout détruit. Nous sommes exempts de manger du pain et il y aura des difficultés pour avoir de la semence pour l'année prochaine; c'est dommage, car selon les apparences, par comportement de la saison, il y aurait eu une récolte abondante. La coqueluche et la rougeole ont régné cet été par ici et ont fait mourir beaucoup d'enfants..

Il serait grandement à souhaiter que le prêtre et l'ecclésiastique qui monteront l'an prochain sussent l'anglais, langue que nous entendons tous trois un peu et que nous ne parlons guère. Une autre chose plus désirable encore serait que l'un deux passât l'hiver au lac des Deux Montagnes pour y étudier le sauvage et transcrire beaucoup de choses que nous n'aurons pas facilement ici. Il apprendra dans trois ou quatre mois là plus qu'ici en deux ans parce que nous n'avons rien sur cette langue. Peut-être pour la gloire de Dieu et le progrès de la religion, les MM. du Séminaire s'y prêteraient-ils ? C'est une chose importante.

Il y a encore peu d'animaux dans la colonie, trois vaches, deux veaux, un bœuf, une soixantaine de cochons, point d'autres animaux domestiques. Il y a aussi une vache de prairie très bien apprivoisée.

J'aurai l'honneur d'écrire à votre Grandeur par d'autres canots qui partiront à la fin d'août. Ma santé n'est pas aussi robuste qu'à Kamouraska. Je pense que M. Dumoulin écrira à Québec. M. Edge ne peut pas profiter de cette occasion, n'étant pas sur le lieu.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
De votre Grandeur
Votre humble et obéissant serviteur

PROVENCHER PRÊTRE, V. G.

***

A MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE SALDES,
RIVIERE-OUELLE, BAS-CANADA.

SAINT-BONIFACE DE LA RIVIÈRE ROUGE.

24 NOVEMBRE 1819.

MONSEIGNEUR,

Par les canots arrivés ici en juillet dernier, j'avais adressé une lettre à Monseigneur de Québec laquelle je pense aura été reçue par votre Grandeur, comme j'en étais persuadé en l'écrivant d'après ce que Monseigneur m'avait écrit par les mêmes canots sur son voyage

d'Europe. J'ai appris depuis ces lettres son départ et sa promotion à l'archiépiscopat, sans connaître si quelque autre changement accompagne cette nouvelle dignité. J'ai reçu au commencement du mois d'octobre des lettres datées cinq jours avant son départ. J'en ai reçu une en même temps de Mylord Selkirk par la Baie d'Hudson par laquelle sa Seigneurie m'envoie quelques articles à mon adresse, surtout une cloche d'une centaine de livres qui a été consacrée à Londres; elle ne viendra pas cette année ainsi qu'un grand nombre d'autres effets envoyés pour la colonie et qu'il a été impossible d'amener, faute de berges pour les transporter. Il y avait du vin envoyé par Mylord qui aurait suffi pour dire la messe (car ici on n'en boit point). Nous n'en avons reçu qu'un baril de sept gallons, c'est à peu près tout ce que nous aurons pour passer l'hiver, et même jusqu'à la fin de juillet. A deux il ne faudra pas être trop dévot si on veut en avoir pour les dimanches et fêtes. Peu s'en est fallu que nous manquassions aussi de fleur pour faire des hosties. J'ai été bien heureux que des colons montés cet été m'en aient fait charité de quelques livres.

Votre Grandeur peut juger par ce petit détail que nous sommes bien loin de manger du pain et d'avoir nos aises. J'avais demandé par la Baie d'Hudson plusieurs choses qui auraient pu nous aider à faire les jours maigres, comme huile, vinaigre, beurre: rien n'est venu de sorte que nous ferons le carême avec de la vache qui est la seule nourriture de ce pays. C'est une bonne viande. On vit dans l'espérance d'être mieux une autre année. Si surtout on peut avoir de la semence, ce qui n'est pas bien facile ! On se propose d'en avoir de chez les Américains par la prairie du Chien. La chose paraît facile, heureuse si elle réussit.

Monseigneur dans sa dernière lettre me dit que votre Grandeur est chargée d'envoyer le printemps prochain un prêtre et un ecclésiastique pour me donner la facilité de descendre ainsi que M. Edge. Il ne faudra pas qu'ils partent trop tard. Il faudrait pour bien faire qu'ils arrivassent ici vers la mi-juillet afin que je puisse descendre avant la mauvaise saison. Le voyage est pénible lorsqu'il fait froid. Sa Grandeur me dit encore qu'elle a pris note de différents effets demandés par nos lettres de janvier 1819 et qui ne lui sont parvenues qu'en juin, afin de les faire monter par les missionnaires. Je suppose tout cela arrangé. Nous n'avons pas reçu de saintes huiles cette année. Il ne faudrait pas que ces Messieurs oubliassent d'en apporter. Il faut aussi une chapelle complète. Nous avons un calice au séminaire de Montréal.

Je désirerais grandement que les deux qui monteront fussent de ces gens prêts à faire tout ce qu'on leur demandera. Il faut faire ici Marthe et Marie, il faut conduire le spirituel et le temporel. Si ce sont des hommes qui n'entendent rien à bâtir, conduire les gens, etc. ça n'ira guère. Le premier venu n'est pas propre à travailler ici. Il faut des

hommes graves, et au-dessus de tout soupçon. Pour tout dire il faut des gens d'esprit mais en même temps animés par le zèle et la piété. J'estime M. Dumoulin un bon missionnaire. M. Edge n'est pas du tout ce qu'il faut. Monseigneur m'écrit qu'il n'a pas trop de répugnance à rester ici, et me conseille de descendre seul. Ce plan me plairait si ce jeune homme était propre à cette œuvre. Il resterait volontiers; mais il descendra très certainement. M. Roux avait dit, avant notre départ de Montréal, que ce jeune Monsieur n'était pas ce qu'il fallait. Je suis fâché qu'il ne se soit pas trompé.

Il serait à souhaiter que ces Messieurs sussent parler anglais; c'est une langue nécessaire ici. J'avais de plus, dans ma lettre de juillet dernier, proposé un plan qui tournerait à l'avantage de cette mission. C'était de faire hiverner au lac des Deux Montagnes ou le prêtre ou l'ecclésiastique qui monteront afin de prendre quelque connaissance de la langue algonquine qui est celle de nos sauvages d'ici. J'en ai parlé à M. Roux dans une lettre que je lui ai adressée par les derniers canots. J'ai reçu en septembre une copie de la grammaire de M. Thavenet que M. Roupe m'avait fait transcrire. Je m'étais persuadé que d'autres canots descendraient, je me suis trompé; c'est la raison pour laquelle votre Grandeur n'a pas reçu de lettres de moi en même temps que j'ai écrit à M. Dionne et M. Taché. J'écris par un exprès qui doit passer par la Prairie du Chien, de là par les Etats-Unis. C'est une route qui m'est peu connue. J'espère au moins que mes lettres se rendront avant la fin de l'hiver.

Le manque de récolte retarde beaucoup le progrès de la colonie. Tout le monde n'est occupé qu'à chercher la Fourche de la Rivière Rouge ou Saint-Boniface. A la rivière Pembina, résidence de M. Dumoulin, toutes les familles se rendent là afin d'être plus près de la vache. Nous sommes même obligés de faire beaucoup plus de dépense, parce qu'il faut nourrir nos hommes à la viande seule; il faut l'acheter quoiqu'elle ne soit pas bien cher. On en dépense beaucoup quand on a que cela à manger. Outre qu'il faut perdre du temps pour charrier cette viande des prairies nous avons beaucoup d'ouvrage en chemin et pas assez d'hommes pour aller vite. Bientôt l'argent manquera et ça ira encore moins vite.

Jusqu'ici les animaux des prairies n'ont pas été bien éloignés. Le feu a couru joliment, il n'a pas heureusement brûlé les prairies des environs de Pembina, d'où la colonie tire toutes ses viandes; à cause de la neige le feu n'est plus à craindre en ce moment, et où il a passé il ne peut venir de vache de l'hiver. C'est une chose effrayante que de voir le feu pris dans le foin et poussé par un grand vent; il va avec une rapidité étonnante, et quoiqu'il soit peu alimenté, il suffit pour brûler des troupeaux considérables de vaches qui ne peuvent éviter la vitesse et qui, si elles ne meurent pas sur le champ, survivent peu de temps.

J'ai ici un ancien voyageur qui a pour femme une fille avec laquelle il y a empêchement du 1er degré. La chose est secrète. Il a plusieurs enfants. Il voudrait se marier légitimement et paraît peu disposé à se séparer d'elle. Je l'avais même publié une fois ignorant cet empêchement. Il demande une dispense. Je ne sais si votre Grandeur peut en accorder à ce degré, en supposant la chose facile; je vous prierais de l'accorder. C'est un empêchement qui n'est pas fort rare ici et dont je ne puis dispenser.

Nous avons besoin pour l'année prochaine de quelques douzaines de catéchismes du diocèse et des alphabets français. Les missionnaires feraient bien aussi d'apporter quelques centaines d'hosties; on les fait avec misère ici.

Nous travaillons à l'instruction des gens avec lesquels nous vivons. Ils en profitent assez. Il y en a un bon nombre de baptisés et mariés. L'école se fait aussi, mais il y a peu de progrès. Les enfants ne sont pas stables. Ils appartiennent à des parents qui ne vivent que de chasse, et ils sont obligés de les suivre dans les prairies. Si le pays prenait un peu plus de consistance et que les gens puissent en cultivant la terre, en tirer leur vie, je crois que l'on pourrait tirer un meilleur parti des enfants. Jusqu'à ce temps je compte peu sur eux, surtout pour en former des ministres de l'Evangile. Ils seraient bien précieux. Il faudra que le diocèse en fournisse encore longtemps.

Je ne sais si Monseigneur a dirigé la marche que doivent tenir les missionnaires de l'année prochaine. Voilà, je crois, celle qu'ils doivent tenir. C'est de monter dans des canots que les agents de Mylord font partir ordinairement au mois de mai, et se rendent sans s'arrêter à la Rivière Rouge. Ils y arriveront vers le quinze ou le vingt juillet. La mission du lac La Pluie, qu'ils pourraient absolument faire en passant, ne s'arrangerait probablement pas avec la route qu'ils ont à faire; ils y arriveront trop tôt. Il vaut mieux, pour le bien même des gens, que ce soit la même qui la fasse pendant quelques années. Ainsi M. Dumoulin s'y rendra en juin comme il a fait cette année. Je dis ceci parce qu'il pourrait se faire que Monseigneur eut donné ordre de charger de cette mission le prêtre qui montera. Si votre Grandeur veut tenir à ses ordres là-dessus, il conviendrait que l'ecclésiastique passât tout droit et qu'il se rendît à la Rivière Rouge. En tout cas il serait nécessaire que votre Grandeur m'écrivit par le premier canot qui arrive ici vers le douze juin. C'est avant le départ de M. Dumoulin. Votre lettre nous apprendrait à quoi nous en tenir. Ce canot part assez ordinairement sans donner connaissance de son départ. Pour ne pas manquer cette occasion il faudrait que la lettre fut envoyée et rendue à Montréal, au bureau de MM. Garden Maitland et Aldjo, agents de la compagnie d'Hudson, vers le vingt avril.

Nous avons reçu cette année douze caisses pleines d'outils et de marchandises. Ces douze caisses ne renferment que pour soixante-

treize louis de marchandises; je suis fâché que cet envoi ait été mal dirigé, tant de caisses embarassent les canots et pourraient rendre les agents difficiles pour les embarquer. Si on nous en envoie l'année prochaine, il faudrait faire des ballots qui embarassent moins et contiennent plus d'effets qu'une cassette. Il y aura assez des effets des missionnaires qu'il serait peut-être nécessaire de mettre en caisse. Je suis fâché de vous donner tous ces détails, je les aurais écrit au missionnaire s'il m'avait été connu.

Nous n'avons pas la feuille qui contient la messe du sacerdoce; j'ai toujours oublié de la demander jusqu'à présent. Nous sommes privés de l'office de ce jour. Il en faudrait trois ou quatre pendant qu'on y pense. Si l'on trouvait un missel *in quarto* des nouvelles impressions, les missionnaires feraient bien d'en apporter un. M. Dumoulin en a un, d'un petit format et très ancien, dans lequel toutes les messes des nouveaux saints manquent. Il serait bon pour faire des missions passagères et éloignées.

Je suis encore à Saint-Boniface, mais je dois partir bientôt pour la rivière Pembina, où je pense passer l'hiver pour y étudier la langue sauvage, au moyen de la grammaire de M. Thavenet et des interprètes que je trouverai là facilement. Ce poste-ci n'exige pas la résidence d'un prêtre en hiver. J'en reviendrai au printemps lorsque chacun reviendra pour faire ses petites semences.

La voie par laquelle j'écris devant parcourir les États-Unis presque en toute leur étendue, pour éviter les frais de poste, je n'écris qu'à votre Grandeur en Canada. Je ne sais pas trop d'ailleurs si ma lettre se rendra assez à bonne heure. Je vous prie de ne pas manquer l'occasion du premier canot pour me donner quelques renseignements sur la route des missionnaires de l'année prochaine et la mission du lac La Pluie.

Le pays est en paix, je n'ai rien d'intéressant à dire sur ce sujet. Il part ces jours ci un exprès pour la Prairie du Chien pour tenter le moyen d'en tirer au printemps du grain de semence. C'est lui qui apporte les dépêches pour le Canada, l'Angleterre, etc.

Permettez, je vous prie, de me rappeler au souvenir de Mme Besançon, de la famille Casgrain et de mes amis de Kamouraska quand l'occasion s'en présentera. Je me recommande à vos Saints Sacrifices et vous prie de me croire avec le plus profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

PROVENCHER PRÊTRE

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

MONTRÉAL, 17 SEPTEMBRE 1820.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé à Montréal aujourd'hui vers midi, et je profite de la première poste pour apprendre à votre Grandeur mon séjour à la Rivière Rouge. Je suis arrivé plus tard que je ne pensais; la saison a contribué pour quelque chose à mon retard. Mon voyage a été sans accident et de deux mois. J'ai laissé la Rivière Rouge le seize août. M. Girard y était arrivé le douze en bonne santé ainsi que M. Sauver. M. Dumoulin était alors absent; depuis le commencement de juillet il était parti pour aller du côté de la Baie d'Hudson, voyage que je m'étais proposé de faire l'an dernier et qui avait été manqué.

J'ai laissé la Rivière Rouge dans une triste situation. Les sauterelles sont encore venues. le 26 juillet, détruire la plus grande partie de notre récolte qui avait la plus belle apparence.

Je me propose de m'acheminer vers Québec dans quelques jours. Je me hâterai d'arranger quelques affaires que j'ai ici et de faire quelques visites indispensables. Je me propose de faire un arrêt à Nicolet pour y voir ma famille et consoler un peu celle de M. Dumoulin. Je crois qu'avant mon départ, votre Grandeur aura le temps de m'écrire à Montréal. Je ne vous donnerai pas de détails plus étendus, je pourrai les faire de bouche lorsque j'aurai l'honneur de voir votre Grandeur.

M. Edge est descendu avec moi après avoir été indécis si je le ferais descendre ou non. Je prie votre Grandeur de ne rien régler de sa destination future avant mon arrivée à Québec, mais de le laisser voir sa famille à Montréal jusqu'à ce temps. Les Messieurs de la Rivière Rouge m'ont chargé de faire agréer à votre Grandeur l'hommage de leur respect surtout M. Dumoulin, brave cultivateur de la vigne du Seigneur. J'ai une lettre de lui et de M. Picard que j'envoie par la même poste.

En attendant l'honneur de vous voir après une absence de deux ans et demi je reste avec le plus profond respect

Monseigneur

De votre Grandeur

le très humble et très obéissant serviteur

J. N. PROVENCHER PRÊTRE

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

YAMACHICHE, 10 JANVIER 1821.

MONSEIGNEUR,

J'arrive de Nicolet où j'ai trouvé tout à l'ordinaire. M. Raiobault était en quête. J'ai dîné aujourd'hui chez M. Joyer qui est mieux. Je me suis trouvé là avec M. Daveluy qui arrivait de voir sa famille dans ma paroisse. Il m'a parlé de la dispense de ses cousins (Lesieur). Un membre de la famille m'en avait parlé lundi. Comme je connais vos intentions à ce sujet, je ne m'en mêlerai point. Ils sont ensemble. M. Parent est passé ici aujourd'hui, m'a dit M. Daveluy qui l'a vu sur le chemin et a dîné après-midi à la Rivière du Loup.

Le bruit s'est répandu par ici que votre Grandeur arrivait aux Trois-Rivières la veille des Rois. On vous faisait acheter la seigneurie de Nicolet à laquelle vous ne songiez pas, il parait. On ne savait pas encore le nom de l'acquéreur à Nicolet. M. Joyer m'a dit que c'était M. Wells de Sorel. Je ne le croyais pas si fortuné. On dit le Seigneur Baby en prison à Québec. La Providence a son tour.

M. Joyer m'a montré une lettre de M. Cuthbert qui annonce de mauvaises nouvelles pour la religion. Je vous suppose au fait de tout, car il dit que cela vient de la part du Lord Bishop qui a annoncé ses pouvoirs à la branche de la législature dont il est membre et où vous vous trouvez vous-même. Il ne dit pas pourtant ce que c'est. L'enfer est aux alarmes.

La même personne qui m'annonçait votre arrivée à Nicolet, me dit que M. Badeau, arrivant de Québec, avait rapporté que le gouverneur avait reçu de la part du ministère la notification des promotions épiscopales. Je souhaite que cette dernière partie de son bulletin soit vraie afin que la consécration de M. Lartigue soit plus authentique.

Je voudrais pour beaucoup qu'il ne fut question que de lui; mais j'y suis malheureusement compris. Jusque là j'approuve de tout mon cœur votre ouvrage; mais cette dernière partie, qui peut être bien vue du côté de la religion quoiqu'il y ait un peu précipitation. (je connais vos raisons) se présente bien mal du côté du sujet élu sans science, sans vertu, sans expérience, sans intelligence pour les affaires. Que fera t-il ce pauvre évêque de Julianopolis naturellement timide, aimant la vie retirée et solitaire. Il ferait peut-être un pauvre religieux occupé à se sauver lui-même, mais jamais un homme d'affaires, jamais surtout un évêque qui n'a pour ainsi dire le temps de penser à lui qu'après avoir pourvu aux autres. Vous lui avez montré une route qui va le perdre et qui perdra tout, car il s'agit de fonder une église. Y avez-vous pensé ! Pauvre église, que tu seras mal fondée !

En vérité, je ne vois pas comment je pourrais accepter un fardeau qui est si visiblement au-dessus de mes forces et de ma capacité. Vous avez trop bonne opinion de moi; vous me croyez capable en tout et il y en a peu qui ne puisse entrer en lice avec moi; vous croyez me connaître et je le croyais aussi. Elevé pour ainsi dire par vous, aurai-je pu croire que vous auriez songé à m'élever si haut. En entrant dans le clergé, je me suis toujours proposé de me laisser conduire par mes supérieurs, sans hésiter ni murmurer; je l'ai fait passablement je crois, me défiant de ma jeunesse, me confiant dans votre prudence; j'ai tout sacrifié pour exécuter je ne vous dis pas vos ordres, car vous ne m'avez pas commandé, mais, votre volonté suffisamment marquée.

Je ne me plains pas, vous m'avez toujours donné plus que je ne méritais: j'ai eu des cures de choix, quant aux avantages temporels (le spirituel est à peu près le même partout) même dans la mission de la Rivière Rouge. Vous m'avez fait grand vicaire c'était trop, je n'avais pas ce qu'il fallait pour remplir cet office; je le sentais, je le dis alors; je l'ai accepté cependant parce que vous vouliez donner un peu plus de lustre à une mission qui partait bien. On a murmuré contre ma promotion. On n'avait pas tout à fait tort dans tout cela. Je découvre trop de confiance en moi; j'en avais tant en vous que je faisais tout sans dire mot. Mais que n'en êtes-vous resté là ? Pourquoi me mettre à la tête d'un clergé quand j'ai peine à me soutenir dans mon état actuel. Bon Dieu ! que ne suis-je encore dans le simple rang des vicaires, on ne penserait pas à moi. Faut-il qu'en avançant en âge, plus qu'en vertu, je me vois pour ainsi dire forcé de regretter d'être entré dans un état pour lequel j'ai eu du penchant dès mon enfance.

Ne croyez pas que ce soit la peur de la misère et des fatigues attachées à ma mission. Je ne me suis pas mis prêtre pour amasser de l'argent. Mon cœur s'attache malheureusement trop aux choses de ce monde. J'irai s'il faut consacrer ma jeunesse à la Rivière Rouge, mais comme simple prêtre. Je vous ai déjà dit que j'étais peu propre, par mon caractère naturel; je m'y porte d'ailleurs assez mal, mais malgré cela, je ferai, avec l'aide de Dieu, un sacrifice qui me coûtera beaucoup mais dans lequel il ne s'agit que de fouler un peu plus fort la terre.

Dans tout cela j'obéis à mon évêque. Quoique je voie que l'œuvre en souffrira, je marcherai. Mais Monseigneur vous apercevez-vous que vous me faites sortir de ma sphère. Je dépends de vous, parlez et j'obéirai; mais pour l'épiscopat, vous me tirez de mon rang, vous m'égalez à vous, vous ne commandez pas là. Je crains que tout cela soit plus l'ouvrage des hommes que de Dieu.

Jamais je ne pourrai me persuader que je suis né pour être élevé à un si haut rang, et en ce cas que ferais-je, que deviendrais-je ici-

bas et que deviendrais-je en l'autre vie ? Mon âme, mon âme, je n'en ai qu'une. Ecoutez un peu la voix publique, elle est contre moi. Rome a parlé. je suis plein de respect pour la chaire de saint Pierre, mais c'est sur votre parole. Le Saint Père ne me connaît pas et je suis persuadé qu'il ne m'aurait jamais admis s'il m'eût connu.

Je ne suis découragé par personne car personne ne me parle de cela; et tel est le pauvre état où je me trouve, que je ne puis m'ouvrir à personne pour m'aider. Je le fais aujourd'hui après y avoir mûrement et longtemps réfléchi devant Dieu. Il n'y a qu'à vous que je le puisse faire dans ce moment et vous êtes contre moi; par mille raisons vous allez chercher à m'enfoncer dans l'abîme. Pensez-y donc ! Vous répondrez de mon âme; on admet guère de caution en pareil cas. Ne traitez pas à la légère une affaire d'où dépend mon salut et peut-être le vôtre; une affaire qui absorbe tous mes soucis, qui m'a déjà fait verser plus d'une larme quoiqu'il n'en paraisse rien.

Je ne demande pas de miracle, je suis trop misérable mais quelque chose de plus divin, de plus marqué au coin des œuvres de Dieu. Je vois en tout beaucoup de confiance en moi, mais ce n'est pas la voix de Dieu. Ayez la patience de lire ces expressions des sentiments de mon cœur: ils sont sans fard.

Le progrès de la mission de M. Dumoulin avance-t-il ? Avez vous eu occasion de voir McGillivray. M. Garden, agent de Mylord, doit être à Québec comme membre du parlement. Vous aurez peut-être occasion de le voir aussi.

J'ai parlé d'engager des hommes pour la Rivière Rouge; il s'en est présenté beaucoup. je n'ai conclu avec aucun au moins par engagement; j'ai voulu vous écrire auparavant. Il parait qu'il faudra donner 800 louis; ce n'est pas très cher, sans ce qu'on appelle équipement que je ne leur veux pas donner; mais avec quoi les payer ? Je ne vois guère jour à cela; il n'y a plus d'argent. Il ne faut toujours pas tromper. Si je restais curé de Yamachiche ! Je me chargerais d'envoyer plusieurs, mais dans les circonstances actuelles je ne le peux pas. Avisez-moi un peu.

J'aurai j'espère l'honneur de vous voir à la fin du mois si vous montez à Nicolet.

Veuillez bien recevoir mes souhaits les plus sincères ponr la conservation de votre santé, etc. quoique un peu tardifs ils n'en sont pas moins sincères.

J'ai l'honneur d'être

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéiss. serviteur

PROVENCHER PRÊTRE

11 JANVIER.

P. S. Je n'ai pas encore fait la visite de la paroisse, je me propose de commencer la semaine prochaine; j'ai perdu une belle semaine dans celle-ci. Je n'ai appris que le bruit de votre arrivée était faux qu'après avoir annoncé une absence à la messe dimanche. J'en ai profité pour aller faire une visite du jour de l'an à Nicolet; c'est autant de fait, mais ma quête me contenterait davantage.

J'ai toujours assez d'occupation, cependant j'aime mieux Yamaska avec son ouvrage que l'épiscopat de la Baie d'Hudson avec son loisir. Je l'ai quittée dans l'espérance de n'y plus retourner, je pensais bien que ce ne serait pas facile mais que je réussirais. Cependant le projet de me faire évêque m'a toujours si paru extraordinaire, que je m'en suis mis peu en peine; me persuadant qu'il ne se réaliserait jamais; mais il marche à grands pas et il est temps de rompre le silence. Je n'ai encore rien accepté; j'ai tout vu sans dire définitivement ce que je pensais quoique je puisse dire que je vous l'aie donné assez à entendre. Je m'arrête, car je suis fécond sur cette matière, elle est fertile aussi; j'en ai écrit suffisamment hier au soir. On a des moments critiques dans la vie; mais de la manière dont celui-ci finira dépend toute ma vie et mon éternité; j'ai peine à faire un curé commun, il ne faut pas s'en tenir au témoignage des hommes, ils ne jugent que de l'apparence, ils donnent du mérite à bon marché.

Quelqu'un m'a dit que M. Dionne, mon bon ami, devait venir me voir. Je le crois à Québec; je lui écrirais si je l'y savais présent. Peut-être est-il en chemin. Si vous avez occasion de le voir, je vous prierais (passez-moi cette liberté) de lui faire mes compliments et mes amitiés en l'assurant que je suis toujours son ami comme je sais qu'il est le mien.

PROVENCHER PRÊTRE



A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

POINTE DU LAC 12 FÉVRIER 1821.

MONSEIGNEUR,

Avec le grand plaisir de voir M. Dionne, j'ai reçu votre lettre avec l'indult pour dispenser au premier degré; tous ces envois me poussent toujours vers un but qui n'est guère de mon goût. Vous paraissez tout décidé à me faire repartir après l'épreuve et le noviciat que j'ai déjà fait; je n'incline pas fort au retour parce que je ne m'en sens pas la capacité; vous en êtes persuadé mais vous ne l'avouerez pas. Je ne m'en sens guère plus la force: j'ai été deux ans là, je m'y suis porté mal et en cet état que peut-on faire dans un pays sembla-



ble ? Il n'y faut sûrement pas d'infirme ni d'invalide. J'ai écrit de là mon état. M. Dumoulin l'a écrit encore plus fortement et il était persuadé de mon incapacité pour y retourner quoiqu'il désirât mon retour.

Ne pourrait-on pas au moins retarder un an? On verrait quelle tournure prendrait cette colonie et le reste des affaires. J'économiserais mes revenus pour subvenir aux plus grands besoins; peut-être que la terre pourra produire quelque chose alors, et qu'il y aura moyen de vivre un peu mieux. Il est tout assuré qu'il y aura encore des sauterelles l'été prochain. Il me faudrait hiverner à la viande seulement, ce que je ne peux pas supporter.

Si la mission de M. Dumoulin n'a pas lieu, deux suffisent à la Rivière Rouge. Je crains de me trouver en peine pour avoir des sujets. Quand il y aura un évêque là, on lui dira: formez des sujets, cherchez-en; tout cela est facile à dire mais non à faire. Je ne doute pas que vous ne favorisiez l'établissement, mais déjà vous manquez pour vous-même. Un autre ne verra pas probablement comme vous, ce qui est d'autant plus à croire qu'il ne manquera de raisons plausibles qu'il sentira et qu'on ne manquera pas de lui insinuer. Je suis tout prêt à donner démission de tous mes titres en faveur d'un autre et de me déclarer protecteur de la mission. J'ai idée que je ferais plus de bien par ce moyen que je n'en ferais à personne. Aplanissez toujours les difficultés, c'est autant de gagné; si ce n'est pas pour moi, ce sera pour un autre.

J'aime mieux traiter par lettre que de bouche parce que j'écris ce que je pense et je ne peux pas toujours le dire quand je suis près de vous.

Je suis un pauvre aveugle qui ne sait où aller; priez pour que Dieu daigne m'éclairer et ne permette pas que je m'égare. J'écris de chez M. Joyer où je couche en reconduisant M. Dionne.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

PROVENCHER PRÊTRE.

***

A MONSEIGNEUR J. O PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

YAMACHICHE, 1 MARS 1821.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu par M. Crevier l'honneur de votre lettre laquelle m'apprend que nos affaires n'avancent guère. Je me doute bien que le Nord-Ouest ne fera aucune avance pour la mission de la Rivière Rouge surtout; elle est opposée à toutes leurs idées et à leurs intérêts.

Comme leur commerce est un peu ténébreux, il n'aime guère la lumière des missionnaires qui se trouvent directement en opposition avec eux. Il est honteux pour eux de l'avouer, mais il est facile de le comprendre sur les lieux.

M. Garden, n'étant que simple agent, ne fera aucun frais sans ordre d'Angleterre et je doute qu'on lui en donne relativement à moi. Je le crois lié avec le Nord-Ouest; c'est par son influence qu'il a été élu représentant cette année, d'après ce que l'on m'a dit cet automne. Il faut prendre garde de se confesser aux Renards.

Je ne sais pourtant pas où vous en êtes à présent. Je suis assuré que la mission du Fort William pèse sur les épaules de ceux qui ont paru la désirer d'abord; si elle avait eu lieu aux dépens de celle de la Rivière Rouge ces braves Messieurs auraient été au comble de leurs vœux.

Je crois que le projet que j'ai mis au jour dans ma dernière lettre par M. Dionne n'est peut-être pas mauvais; c'est de renoncer à mon retour là cette année; la mission n'en souffrira pas. J'imagine bien que le projet de M. Dumoulin ne se réalisera pas, faute de correspondance de la part des compagnies. Pendant ce temps on aura des nouvelles. Le parlement d'Angleterre décidera peut-être quelque chose sur le fameux procès. La colonie prendra de l'accroissement ou viendra à rien. Le fléau des sauterelles finira; enfin les choses se présenteront mieux. On pourra écrire en Angleterre peut être. Les représentants de Mylord Selkirk désireront et demanderont mon retour comme évêque. C'est un appui tout clair de leur colonie. Je ne les crois pas ennemis de la mission. Il paraît qu'on leur en a donné une haute idée autant que j'ai pu voir.

La cure de Yamachiche a une terre à l'usage du curé; cette terre donne de trois à quatre milliers de foin sans autres frais que ceux de la récolte et de la réparation des clôtures au printemps. Ce revenu doit-il être partagé en proportion de la desserte comme les dîmes ? M. Amiot qui a desservi quatre mois s'est approprié tout le foin. Les exécuteurs du testament de feu M. Lucier demandent s'il en avait le droit.

Les indulgences de la neuvaine sont-elles attachées aux exercices des neuf jours ? Des gens qui vont communier à la Rivière du Loup pendant la neuvaine sans pratiquer d'autres exercices gagnent-ils l'indulgence ?

Il revient encore à Michel Félix, un de nos hommes de la première année 454 Louis. 18 Sch. Sa femme m'a fait demander par M. Kelly, son curé, si je pouvais payer cette somme. J'ai reçu sa lettre hier et je n'ai point d'argent en ce moment. M. Kelly me dit qu'il doit venir à la Rivière du Loup au commencement du carême et qu'il s'en chargera. Voyez si vous pouvez en envoyer de Québec. Vous pourriez éviter l'envoi en me donnant une traite sur M. Noiseux sur les compo-



nendes, s'il y a espérance qu'elles pourraient former cette somme. Vous la reprendrez à Québec.

Je confesse dans ce temps-ci comme dans la quinzaine de Pâques; les Quarantes-Heures me procurent cette besogne. Je souhaite que ces grands préparatifs soient suivis de grands fruits.

Je devais aller à Nicolet aujourd'hui où je devais rencontrer M. Cadieux; mais il fait une grosse pluie capable de décourager les plus hardis. Mon absence annoncée et le gros temps font que je suis libre.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect
Monseigneur
De votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

JH. N. PROVENCHER PRÊTRE

2 MARS 1821.

Je viens de recevoir une lettre de Mgr de Telmesse auquel j'avais écrit pour lui ouvrir mon cœur. Il dit que mes malheurs le consolent en quelque sorte parce qu'il est dans le même cas. Il me console et m'encourage bien cordialement. Ne trouvez pas mauvais que je me débatte un peu; faites le cas que vous voudrez de mes objections, au moins ne craignez pas que j'aie assez de mauvaise volonté pour faire échouer le projet, s'il ne dépend que de moi. J'avoue cela contre mon cœur et la nature mais pour Dieu seul.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

YAMACHICHE, 19 MARS 1821.

MONSEIGNEUR,

Je désirerais être à Québec aujourd'hui et pour aujourd'hui seulement. Je me joindrais à bien d'autres pour vous souhaiter votre fête. Il est un peu tard pour vous offrir mes hommages; mais c'est le seul jour libre que j'aie eu depuis longtemps.

Nous avons fini hier nos jours de dévotion dans ce canton. La neuvaine n'a pas été favorisée de beau temps; malgré cela elle a été fréquentée. Il y a eu moins de communions que de coutume quoiqu'il y ait eu plus d'ouvriers. M. Marcoux, de Saint Cuthbert, y a passé trois jours, celui de Maskinongé M. Delaunay Paquin et moi y avons passé la semaine. M. Paquin s'est trouvé dégradé par le temps horrible qu'il a fait depuis vendredi jusqu'à dimanche au soir. Il ne pourra traverser que demain. Il doit dîner aujourd'hui avec les

curés de Saint-Léon et de la Rivière du Loup à Maskinongé. J'étais de la bande et déjà rendu à la Rivière du Loup pour la clôture de la neuvaine; mais un malade qui m'a fait faire une dizaine de lieues avant de me coucher m'a fait tenir tranquille aujourd'hui. M. Kelly qui était annoncé n'a pas paru ainsi que M. Lamothe que M. Marcoux nous avait fait espérer. Il y a eu 1019 communions aux Quarante-Heures d'Yamachiche. C'est de l'ouvrage de moins pour le carême. Je n'y avais ni perdu ni gagné car j'avais fait, avant les jours gras, ce que dans d'autres paroisses on ne fait qu'en carême; mais il est plus consolant de voir les gens fréquenter la confession dans ces jours de carnaval que les danses et les bals.

J'ai reçu l'honneur de votre lettre accompagnée d'un petit paquet d'argent que je ferai parvenir avec le temps à Sorel; l'occasion de M. Kelly ayant manquée.

Je ne sais où est M. Joyer. Il m'a dit dans les Quarante-Heures qu'il passerait la première semaine du carême à l'hôpital; je ne sais s'il l'a fait. Je le crois parti pour ne pas confesser son monde. Il est en arrière depuis longtemps.

Je n'ai pas eu de réponse de Mgr de Saldes auquel j'avais écrit par M. Dionne. Votre Grandeur n'a pas été contente de la lettre que je lui avais écrite par le même M. Dionne. Je crois bien qu'elle ne contenait pas assez de résignation. Je tâcherai d'en avoir plus dorénavant; j'ai voulu n'avoir pas à me reprocher par la suite d'avoir toujours tout accepté sans mot dire. Quand on est dans l'infortune, on s'en tire comme on peut. Je n'ai jamais eu en tête de faire échouer ce projet; j'ai toujours donné mon acquiescement aux ordres de la Providence, mais dans mon cœur seulement.

La lettre de Mgr de Telmesse m'a beaucoup consolé, rassuré et aidé à me rendre aux vues de la Providence manifestées par mes supérieurs. Vous avez assez à combattre contre le contre-temps qui s'oppose à mon retour, dans mon district, sans lutter contre moi. Je vous en exempte le trouble et la peine. J'accepte en tremblant et en gémissant le fardeau qui m'est imposé pour la punition de mes péchés, pour le salut des fidèles et des infidèles confiés à mes soins. Dieu sait qu'il m'en coûte pour faire tous les sacrifices qui vont accompagner cette acceptation. Je ne me réserve que la liberté d'observer que le retardement à l'année prochaine me paraît pour le mieux à moins que les choses ne se présentent sous un meilleur point de vue qu'à présent.

Dieu se sert souvent de ce qu'il a de plus vil pour opérer de grandes choses et faire ses volontés; c'est sous ce point de vue que je me considère. Soyez désormais sans inquiétude sur mon compte. J'at-

tendrai les événements et pour preuve de ce que j'ai avancé dans cette lettre je me souscris entre nous du nom de mon titre épiscopal. C'est le bouquet que je vous présente pour votre fête; soyez sûr qu'il vient du cœur.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Év. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

Yamachiche, 3 avril 1821.

Monseigneur,

J'ai reçu hier votre lettre du 31 mars. Je suis content que ma dernière lettre vous ait pleinement satisfait. Je crois bien qu'il aurait peut-être été mieux d'accepter du premier coup. J'avoue qu'il est difficile de ne pas voir le doigt de Dieu dans ce grand ouvrage. Je n'ai point fait de bruit à l'extérieur, j'ai voulu sonder, consulter, etc.; condamné de toutes parts il m'a fallu me rendre. Dieu soit loué, je serai évêque comme j'ai été tout le reste par sa pure miséricorde. Il m'a tiré de bien loin pour m'élever au rang sublime des premiers pasteurs; priez-le de me faire la grâce de correspondre à ma vocation de peur qu'après avoir prêché la foi aux nations assises dans les ombres de l'infidélité, je ne sois moi-même exclu du royaume de Dieu. Je crains, et non sans raison, qu'après avoir été l'instrument de sa miséricorde pour les autres, je ne sois jeté au feu ensuite.

Je me propose d'écrire à M. Dumoulin et autres à la Rivière Rouge pour profiter des premiers canots. J'aurais bien souhaité faire monter un ou deux hommes pour aider à achever les bâtisses commencées pendant qu'il y a des ouvriers sur le lieu. Si je ne monte pas comme il paraît probable, je pourrai me charger de leurs gages; on les a bien meilleur marché que dans l'endroit. Qu'en pensez vous? Il faudrait obtenir leur passage gratis s'il est possible. Je crois et c'est l'usage que le commis qui conduit la brigade de canots, pour la compagnie, aille à la Rivière Rouge porter des lettres. Il fera la même chose cette année probablement. J'ai fait faire deux soutanes pour M. Dumoulin que je voudrais envoyer aussi par les mêmes canots s'il ne doit pas y en avoir d'autres; tâchez de savoir si ces effets seront acceptés; je les enverrai je ne sais trop comment.

J'ai été à Nicolet aujourd'hui. J'ai prévenu Madame Dumoulin de profiter de la même occasion, elle n'y manquera pas.

M. Joyer est toujours très occupé de sa maladie. Il confesse cependant. Il fera faire les pâques à quelques-uns. Il doit commencer dimanche prochain. Il ne m'est pas possible de lui donner du temps dans cette semaine; j'ai des confessions ici plus que je ne puis en entendre; d'ailleurs les gens de M. Joyer n'étant point prévenus, je ferais très peu de chose. J'aime mieux si besoin en est lui porter secours après les pâques faites ici. Nous pourrons alors nous réunir quelques voisins.

Un homme de Nicolet qui arrivait de Montréal m'est venu dire de la part de M. Forest qu'il voulait savoir si j'avais des hommes à faire monter, ayant entendu dire que j'en avais engagés. Je n'ai pas encore répondu. Si vous agréez le projet d'en faire partir, demandez vous-même leur passage à M. Garden et faites-moi connaître votre volonté afin que je passe l'engagement.

Je serai économe autant que possible de mes revenus, je tâcherai de rester comme je suis chez M. Caron, excepté que j'occuperai peut-être le presbytère en été comme faisait M. Amiot, et en hiver je reprendrai mon ancien logement malgré toute économie. Je ferai toujours petite épargne parce que le grain est à très-bas prix. Je serai pourtant plus en état de supporter les frais de ma consécration et de mon voyage; de plus par le retardement j'aurai le temps de me préparer un peu mieux; pourtant je suis et serai aux ordres de la Providence.

Je suis au dépourvu de livres pour étudier les matières que vous me recommandez. L'Ecriture Sainte et la Théologie peuvent se trouver dans le voisinage, mais la discipline je ne sais où et par qui elle est traitée solidement et avantageusement pour un novice. Je ne sens que trop que j'ai besoin d'étude; c'est bien aussi ce grand manque de connaissances ecclésiastiques qui me faisaient hésiter à accepter une charge qui était au-dessus de ma portée; mais puisque Dieu le veut il pourvoira au besoin.

J'ai reçu par Montréal la réponse de Monseigneur de Saldes à la lettre que je lui avais adressée par M. Dionne; elle me paraît bien remplie de l'esprit de Dieu et propre à soulager dans le moment présent. Je lui en ferai mes remerciements aussitôt que je serai moins occupé.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur
J. N. PROVENCHER PRÊTRE.

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

YAMACHICHE, 14 JUIN 1821.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. Dumoulin et une de M. Sauvé datées du commencement de janvier. M. Lacroix, qui en a été le porteur jusqu'à Montréal, m'a écrit un mot pour s'annoncer, arrivant et repartant dans une quinzaine de jours. Il me dit avoir acheminé des lettres pour votre Grandeur.

Je lui écris aujourd'hui pour connaître un peu mieux son départ et s'il pourra se charger de quelques effets que M. Dumoulin me demande. M. Sauvé demande des grammaires, des A-B-C, des épitomés et autres petits livres classiques et de dévotion. Si M. Lacroix peut se charger de quelque chose, je ferai probablement le voyage de Montréal la semaine après la Fête-Dieu, afin de voir M. Lacroix et de faire mes envois. Je vous en donne avis en cas que M. Dumoulin n'ait fait les mêmes demandes à votre Grandeur; ayez la bonté de me dire ce que vous êtes disposé à faire afin que je ne double point.

Il paraît toujours ce qu'il a été, brave missionnaire. Il paraît que M. Picard ne prend guère là. M. Sauvé donne de grandes espérances par sa bonne volonté et son application à son école; il paraît avoir cinq latinistes qui font bien. Si je croyais vous apprendre quelque chose je vous adresserais sous enveloppe les deux lettres que j'ai reçues d'eux. Ils m'attendent comme évêque cette année. Il a été près d'être tué par un sauvage du fort du lac Supérieur ou un pilleur; je présume qu'il vous en parle. Il appréhende que le ministre arrivé l'automne dernier ne cause du dommage à la mission que parce qu'il paraît très soutenu par la propagande d'Angleterre, ou société pour les missions étrangères. Ils paraissent pourtant vivre en bonne intelligence avec lui ainsi qu'avec les compagnies.

Que va devenir M. Joyer et sa Pointe du Lac ? Lui avez-vous répondu ? Il était sur la braise en attendant votre réponse à sa demande pour partir pour les bains de Kamouraska. Si vous avez quelque chose de plus, je l'apprendrai avec joie surtout sur un pays où il faut se résoudre d'aller mourir pour répondre, dit-on, à sa vocation.

Je suis avec un très profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Votre très humble et très obéissant serviteur

J. N. PROVENCHER PRÊTRE

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

YAMACHICHE, 1ER SEPTEMBRE 1821.

MONSEIGNEUR,

J'ai laissé entre les mains de M. Fortier l'automne dernier un calice dont la vis était faussée, deux burettes qui toutes deux coulaient; le tout pour être mis en meilleur état, ce qu'il a fait sans doute. Je vous prie de me les faire renvoyer pendant que la navigation est ouverte. J'y avais laissé aussi une boîte aux saintes-huiles de fer blanc qu'il faut garder jusqu'au printemps et qu'il me renverra avec des saintes-huiles nouvelles pour ma route. Si pourtant vous aviez besoin de calice gardez-le, car je n'en ai aucun besoin pour l'hiver. Je ne me rappelle pas si j'ai laissé autre chose au secrétariat.

J'achève de lire les devoirs de l'épiscopat que je ferai parvenir à Mgr de Telmesse par la première occasion. Ce traité est propre à donner une vraie idée des hautes dignités de l'Eglise, idée plus juste que celle que l'on se forme ordinairement. Dieu veuille qu'il me guide par la suite.

Je n'ai pas encore reçu Benoît-XIV. J'ai écrit à M. Manseau de me le faire tenir chez M. Cadieux; en attendant je ne suis pas à rien faire pour m'instruire.

Je vous suppose un peu débarrassé des calculs des nominations; j'en ai appris quelques-unes. Je crois que personne ne pensait à M. Demers pour St-Grégoire. Je souhaite qu'il soit un ange de paix, ce qui sera le cas j'espère.

L'abbé Edge est-il revenu au séminaire ou s'est-il décidé pour quelqu'autre état ? Je crois qu'il quittera la soutane difficilement. C'est un homme qui voulait être prêtre à quelque prix que ce fut sans se mettre en peine des antécédents et on peut ajouter des conséquences. J'ai cherché plusieurs fois à le dégoûter de cet état sans qu'il y ait mordu.

Si vous rencontrez quelque prêtre qui se trouve surchargé de livres, soit d'histoire ou de piété, j'en accepterai volontiers pour la mission de la Rivière Rouge car il n'y en a pas assez.

Un cérémonial de St-Lazare me serait-il utile ? Je ne le connais pas. Ne serait-il pas avantageux que je visse d'avance le pontifical ou cérémonial des évêques pour en étudier les rubriques et peut-être faire des quaeres ? Avez-vous de ces livres à me procurer? Je n'en ai pas une grande idée n'ayant jamais eu occasion ni besoin de m'en occuper; l'envoi en serait plus facile à présent qu'en hiver.

Avez-vous eu une réponse de Lady Selkirk ? Attendez-vous d'autres lettres d'Angleterre avant l'hiver ? Devez-vous y écrire relativement à la Rivière Rouge pour avoir des réponses avant mon départ. Passez moi toutes ces demandes.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

PROVENCHER PRÊTRE

* * *

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

TROIS-RIVIÈRES, 23 SEPTEMBRE 1821.

MONSEIGNEUR,

J'ai ici un ménage qui n'est pas uni selon les formes usitées dans l'Eglise. C'est un jeune homme de cette paroisse, parti depuis plusieurs années, qui s'était réfugié à la Petite Nation; là, il s'est marié avec une catholique devant un ministre (M. Le Chasseur). La fille était mineure de quinze ans. Elle dit que son oncle, chez lequel elle restait, l'a forcée à contracter ce mariage ne voulant pas attendre le passage de M. Roupe; elle était orpheline de père et de mère depuis trois ou quatre semaines après sa naissance. Elle voudrait se mettre en meilleur état. Je n'ai pas vu son mari qui est à la Baie du Febvre pour quelque temps. Elle paraît disposée à faire tout ce que l'on voudra. Elle est prête à accoucher de son premier enfant, son mariage ayant eu lieu il y a environ un an. Elle n'est ici que depuis quelques jours Personne ne connaît l'irrégularité de ce mariage. Elle a été élevée au Grand Brulé. étant née au lac des Deux Montagnes où son père et sa mère qui étaient protestants se sont noyés. Je vous prie de me donner vos instructions sur la conduite à tenir à leur égard. Pourrait-on mettre dans l'acte du baptême de l'enfant: *du légitime mariage*, vu qu'il n'est connu de personne, que ce mariage est nul ? Les protestants admettent-ils donc les mariages de deux catholiques contractés devant un ministre ? En ce cas il faudrait aux yeux du civil mettre: *du légitime mariage*.

J'ai reçu le Benoît XIV de M. Manseau qui consiste en deux volumes in 12 savoir: deux *de festis*. quatre *de synodo*, deux *de sacrificio missae* et trois *de institutionibus*. Il paraît qu'il manque plusieurs

traités: les cas de conscience et la canonisation des saints qui, je crois, sont contenus dans d'autres éditions. J'ai commencé à voir les *institutions* ecclésiastiques.

J'ai envoyé les trois volumes des devoirs de l'épiscopat chez M. Cadieux pour être, par lui, confiés en main sûre à l'adresse de Mgr de Telmesse; je ne sais s'il les a reçus.

M. Jean Caron va passer l'hiver chez M. Lebourdais, ce qu'il aimera mieux sans doute que St-Thomas, qui l'éloignait de ses parents et de l'air natal. Il m'a remis votre lettre et l'ouvrage de Bauldry sur les cérémonies dont je vous fais mes meilleurs remerciements. Il y a des cérémoniaux de St-Lazare à Montréal chez M. Bossange au rapport de M. Leprohon qui en a eu un pour Nicolet, si je ne me trompe.

J'achève cette lettre aux Trois-Rivières où je suis ce soir à coucher. On m'a dit en arrivant que Mgr Dubourg était passé en route pour Québec; ensuite M. Caffin m'a dit que c'était l'évêque de Philadelphie. J'aurais été bien aise de voir Mgr Dubourg parce qu'il doit être mon plus proche voisin.

Je commence à désirer avec impatience de voir arriver des lettres de M. Dumoulin. J'ai écrit à M. Forest pour avoir quelques nouvelles des quartiers de l'Assiniboia et pour savoir s'il attendait encore des canots; je n'ai pas encore eu de réponse. Dieu veuille que les nouvelles soient un peu consolantes.

J'ai appris ce soir que M. Gauvreau était curé de Ste-Anne, que M. Morin avait résigné et que M. Jean en avait fait autant. Il est plus facile de laisser sa cure que de trouver un successeur. M. Halket a-t-il paru à Québec ? S'il est possible, il faudrait pourvoir à mon retour et au retour d'autres prêtres qui seront par la suite obligés de voyager d'ici à la Rivière Rouge et encore plus dans l'intérieur du pays. S'il pouvait régler tout cela lui-même, ce serait une excellente chose. Je ne sais s'il doit passer l'hiver en Canada, peut-être aller ce printemps à la Rivière Rouge.

Je vous souhaite une bonne santé surtout de bonnes jambes.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

J. N. PROVENCHER PRÊTRE.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

YAMACHICHE, 21 FÉVRIER 1822.

MONSEIGNEUR,

Le porteur de la présente est Adelaïde Paul Lesieur qui descend à Québec dans l'espérance d'obtenir sa dispense. Il pourra être le rapporteur de vos dépêches pour Yamachiche si vous en avez, surtout la lettre de M. Dumoulin si la demande n'est pas indiscrète.

Votre Grandeur n'a pas eu probablement le temps d'avoir une réponse décisive des agents de la compagnie d'Hudson à *Montréal* au sujet de mon passage. Cette incertitude est inquiétante. En supposant le passage accordé, de combien de bagages pourront-ils se charger ?

La vocation de M. Maguire prend-elle de l'accroissement ? Il serait peu-être bon que cette affaire fût décidée de bonne heure. j'aurai quelques arrangements à prendre avec lui lorsque la *chose* sera décidée. Comme il faudra traiter par lettre à une distance éloignée, il faut un certain temps. Je serai charmé de sa compagnie. J'admire d'avance sa vertu et surtout le grand zèle qui lui a fait faire les premières démarches. Je prie Dieu de le soutenir après l'avoir appelé lui-même. S'il y a quelque chose de mal arrangé en tout cela, c'est que je ne suis guère à ma place. Votre Grandeur va dire que je me défie de la Providence. Non, j'attends tout d'elle: mais je me vois porté au delà de ma sphère que je ne m'y entends guère.

MM. Leprohon et Amiot ont été les prédicateurs de mes Quarante-Heures qui m'ont donné beaucoup de consolation. Il y a eu 1030 communions; c'est autant que la brièveté du temps pouvait permettre. Voilà maintenant la neuvaine de la Rivière du Loup que je dois ouvrir par une instruction sur les indulgences. Je ne suis pas assez panégyriste pour entreprendre celui de St-François-Xavier. Vous allez entrer dans le même travail à Québec. Votre Grandeur ne sera pas sans doute la moins chargée. Dieu veuille bénir tous ses moyens de salut pour son peuple.

Je demeure avec respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

J. N. PROVENCHER PRÊTRE

***



A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

YAMACHICHE, 28 MARS 1822.

MONSEIGNEUR,

Je présume que votre Grandeur attend depuis longtemps une réponse à sa lettre du 5. Il m'était impossible de faire le voyage de Sorel dans cette semaine là, votre lettre ne m'étant parvenue que le samedi. J'étais alors malade et fus obligé de prendre des remèdes la semaine suivante de sorte que je n'ai fait le voyage de Sorel que vendredi dernier. J'avais déjà écrit à M. Kelly pour prendre des informations sur des voyageurs. J'ai fait peu dans mon voyage parce qu'il n'est pas facile de voir des gens dispersés; depuis M. Kelly a pris des renseignements.

Il m'a écrit aujourd'hui pour me rendre compte de ses recherches; il me dit avoir trouvé un guide pour 1000 livres, des bouts de canot pour 700 et des milieux pour 550, premier prix qui diminuera j'espère. J'ai passé par St-François pour voir des faiseurs de canot que je n'ai pu voir, mais d'ordinaire un canot coûte de 12 à 15 louis. Outre le prix d'engagement, il faut encore donner un équipement qui consiste en une couverte, chemise, culotte, mouchoirs. etc. et les provisions du canot qui sont chères sur la route quoique mauvaises. Je crois qu'on aura beau ménager, ce voyage approchera la somme de 500 louis et dépassera sûrement 400, car outre les hommes, il faut beaucoup de petites choses qui ne paraissent pas et qui ne laissent pas que de coûter; il faut toujours être prêt à payer. Si on est obligé d'équiper un canot, il faudra bien plus d'argent que je n'en ai. La dîme de cette année sera considérable à l'ordinaire, mais outre que le grain n'a pas de prix, plus de la moitié du mien a souffert de la pluie et a germé. Je donnerai ce que j'ai. Mon foin ne se vendra pas. Le côté pécuniaire ne se montre pas avantageusement. Les frais de ma consécration prendront encore une partie de mon petit avoir; je m'attends de recevoir de nos mères des comptes qui ne laisseront pas que de monter.

Il paraît décidé que je n'aurai qu'un écolier pour compagnon. Vous comptez sur le retour de M. Dumoulin et moi je ne compte guère sur la permanence de M. Sauvé. Ainsi nous restons trois. Si M. Picard était un peu entendu ! mais il paraît que ce n'est pas le cas. La mission ne peut faire aucun progrès avec si peu de prêtres. Ne serait-il pas possible de me donner un prêtre ou l'écolier. Si l'on forme un canot, M. Dumoulin ne remontera pas sans doute. Les moyens lui manqueront comme pour moi au moins. Puisqu'il faut faire des frais faut-il les faire le plus utilement possible pour l'avancement spirituel

de la mission. Si Sauvé persévère ainsi que l'autre ce sera un moyen de faire descendre M. Picard quand on pourra se passer de lui. Mais il faut plusieurs qualités à un prêtre qui aura le courage de se donner à ces missions qui n'ont rien que de rebutant pour la nature. Je ne sais si vous en avez de propre à cela, si toutefois vous goûtez ce projet. Les choses demeurent telles que projetées. Il faudra que je sois sans cesse ambulant, ce qui est opposé à vos idées, de m'appliquer à former des jeunes gens. C'est la conversion des nations qui en souffrira le plus, tant qu'il y aura des prêtres *cum animo redeundi*; ils s'appliqueront peu à l'étude des langues. Je fais cette réflexion d'avance afin que vous ayez le temps d'y penser.

M. Viau m'a demandé des renseignements sur Yamachiche. Je crois bien que 1800 communions et plus l'effraieront un peu; du reste je lui en ai donné une assez bonne idée. On est bien inquiet de savoir par ici qui sera curé de Yamachiche et assurément personne ne pense à M. Viau.

M. Amiot m'a écrit aujourd'hui qu'un canot coûtera $50. Madame Ducharme se dit être dans la misère ayant perdu une partie de sa récolte à cause de la pluie et pour avoir été engrangée trop humide; elle m'a prié de la recommander à votre Grandeur pour lui faire avoir quelques minots de blé: voilà ma commission.

La lettre de M. Garden ne paraît pas s'accorder avec celle de M. Halket si je m'en souviens bien. M. Halket dit qu'il a chargé M. Garden de traiter de mon passage avec les agents et M. Garden dit qu'il pense que M. Halket aura arrangé cette affaire avec M. Colville. Il pourrait se faire que personne ne s'en serait mêlé. Il n'y a rien à faire tant qu'on sera indécis.

Je désirerais bien que Harper, s'il est décidé que ce soit mon compagnon, prit connaissance du calendrier; c'est une chose nécessaire et que je ne comprends guère ne m'en étant jamais occupé.

J'ai l'honneur d'être

Monseigneur

de votre Grandeur

Votre humble et très obéissant serviteur

J. N. Provencher Prêtre

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

MONTRÉAL, 25 AVRIL 1822.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé de Montréal vendredi dernier. Samedi j'ai gagné la Pointe Claire où j'ai préparé ce que j'y avais laissé en descendant ma chapelle et ma tente. J'ai retenu à Lachine une maison pour loger les hommes et les effets. Je vais descendre à Sorel pour engager des hommes. J'aurai les bouts de canot pour 600 et les milieux pour 400. Si je puis trouver un bout de canot capable de guider, j'épargnerai un homme, de l'argent et de l'embarras; c'est ainsi que faisait le Nord-Ouest à la fin. Ce moyen est suggéré par eux. Un guide n'a point droit d'avoir une cassette et il est nourri comme le bourgeois, ce à quoi ne prétendrait pas un bout de canot. Je n'ai pas trouvé de bon canot ici, il faut que j'en fasse faire un à St-Laurent.

Il partira un canot pour le lac Winipic le cinq mai et un autre le quinze. Vous pouvez écrire par cette voie à M. Dumoulin; j'en préviendrai sa famille.

Mgr de Telmesse a très bonne opinion de Paisley pour la mission. Il est mûri par l'âge, il a connu le monde, il lui a fallu surmonter bien des obstacles pour se convertir, etc. M. Chauvin qui connaît les deux donnerait la préférence à Paisley. Pour moi, je désire que le choix soit bon; je ne connais ni l'un ni l'autre. M. Roux croit Paisley sérieux. Son opinion en faveur de la mission à ce sujet vaut quelque chose; elle arrête un cri mais toujours je suis neutre. M. Drolet, ecclésiastique, m'a écrit ici pour me demander instamment à être participant des travaux de la mission. Il m'affirme que vous lui avez dit qu'il était trop léger et je le crois volontiers. Je lui ai répondu que je prendrais celui que vous me donneriez.

Serait-il prudent d'obtenir un titre pour Sauvé. Pourrais-je ordonner à titre de mission mon compagnon ? Aura-t-il ce qu'il faut pour être ordonné par la suite ?

J'attends de Québec tout ce qu'il faut pour ma consécration. M. Turgeon s'était chargé de m'acheter une soutane violette. Je n'ai pas encore vu le pontifical; je ne serai pas fort habile dans les cérémonies.

Mgr de Telmesse aimerait mieux que ma consécration fut fixée au dimanche avant l'Ascension; je l'aimerais mieux aussi parce que je serai libre ensuite pour quelques jours. On a beau préparer d'avance, il reste toujours assez à faire quand il s'agit de partir. Il m'a prié de lui faire savoir le quantième aussitôt que je l'aurai appris de votre Grandeur, à moins que vous ne vous en chargiez.

M. Aldjo m'a dit qu'il attendait M. Halket à Montréal. Je serais content. Je voudrais faire connaissance avec lui avant mon départ.

On ne trouvera pas ici de livres classiques *Epitome De Viris Illustribus*, grammaires, etc. M. Roch m'a renvoyé à Québec. Il en faut quelques exemplaires et des dictionnaires, un exemplaire au moins de livre de chant. M. Fortier se souviendra de ma boîte à saintes-huiles de fer blanc laissée au secrétariat.

M. Dumoulin doit avoir une mesure pour une soutane à Québec; il n'a pas reçu celle que je lui ai envoyée l'an passé. M. Fortier pourrait lui en faire faire une d'été. Je me propose d'emporter quelques aunes d'étoffe pour lui et les autres.

Voilà une nouvelle qui va déranger nos plans. Il y a ici des ordres de me donner passage sur un canot de la compagnie, selon votre demande, avec droit de porter une cassette et une petite valise pour papiers. Il n'y aura pas moyen de prendre un compagnon. Je pourrai envoyer un peu de bagage je pense par un nommé Dauphiné de Berthier qui est pauvre et qui sera bien aise de gagner. Pourrait-on envoyer sur ce canot le jeune homme en question ? Je verrai pour cela à Berthier. Je pars d'ici. J'arrêterai à Sorel où je ne concluerai rien avant d'avoir reçu votre avis. A mon sens, il vaudrait mieux profiter de cette offre et de ménager l'argent pour autre chose que l'on pourra avoir d'Angleterre ou d'ici par la même voie. Pour cela il faut avancer la date du sacre, il faut que je sois prêt au 15 mai le plus tard. Calculez là-dessus. je vous écrirai de Yamachiche où je serai dimanche surtout sur ce qu'il y a à espérer de ce Dauphiné, ou bien qu'il reste un an au séminaire et il montera une autre année en s'y prenant d'avance. On pourra peut-être lui avoir un passage. Je demande votre avis et prompte réponse. Tout sera prêt pour un canot en écrivant un mot ici, mais tout est suspendu par la lettre de M. Colville à M. Aldjo qui est le seul de la maison à Montréal. M. Garden est en Angleterre. Le canot sera formé par M. Thain, agent de la compagnie, qui a aussi eu des ordres à ce sujet. Voilà où en sont les affaires.

J'ai l'honneur d'être
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

J. N. Provencher, Prêtre

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

YAMACHICHE, 5 MAI 1822.

MONSEIGNEUR,

Votre Grandeur a dû recevoir de moi une lettre datée du 25 avril et écrite de Montréal. J'en attendais la réponse aujourd'hui à Yamachiche. Je suis dérangé un peu par ce contretemps; je crains qu'elle ne se soit peut-être écartée. J'écris celle-ci en cas que la première ne vous soit pas parvenue quoique je l'ai fait mettre à la poste. Peut-être aussi votre réponse est-elle aux Trois-Rivières où elle traînera faute d'occasion. La poste cependant apporte jusqu'ici mes lettres de Québec. Je vais répéter sommairement ce que je vous disais dans l'autre.

Pendant que j'étais à Montréal, il est arrivé des lettres d'Angleterre pour me donner un passage sur un canot qui doit partir le quinze mai dans lequel je ne pourrai prendre que quinze cassettes. J'ai retardé mon départ d'un jour pour attendre la poste de New-York qui a apporté une lettre de M. Colville à M. Aldjo au sujet de mon passage. Je vous ai écrit avant mon départ tout ce que je savais là-dessus à mon arrivée à Yamachiche (qui n'a eu lieu qu'hier au soir parce que j'ai été arrêté deux jours à Varennes par une révolution de bile).

J'ai trouvé une lettre de M. Forest par ordre de M. Aldjo qui me dit que mon compagnon pourrait avoir passage sur un canot qui partira le cinq en ne prenant que son lit et une cassette. Tous ces passages viennent bien tard quoique je vous aie écrit différemment. Je ne vois guère jour de profiter ni de l'un ni de l'autre passage. Je vous écrivais pour avoir votre opinion; j'ai suspendu mes préparatifs en attendant votre réponse. J'ai vu à Berthier Dauphiné qui part avec deux canots mais qui sont chargés et qui ne pourraient prendre que deux ou trois pièces. S'il y avait du temps pour combiner un peu, on pourrait peût-être s'aranger; mais tout arrive tard. Je n'ai qu'à écrire à Sorel et à Montréal pour avoir tout, surtout le canot à St-François qui pourra retarder si je ne suis bien vite décidé à le recommander ou non. Il faudrait tout accélérer et précipiter. Je ne sais à quoi m'en tenir; décidez-moi pour l'un ou pour l'autre. J'aurai les bouts de canots pour 600 et les milieux pour 400 et l'un deux sera guide pour le même prix. Ce sont les Messieurs du Nord-Ouest qui m'ont suggéré ce moyen pour épargner le gros prix d'un guide en forme qui ne fait presque rien.

Je vous disais aussi que Mgr de Telmesse aimerait mieux que le jour de mon sacre fut avancé au lieu d'être renvoyé au dimanche dans l'octave de l'Ascension. Je ne sais s'il est en votre pouvoir d'a

vancer ou de reculer cette date vu certains arrangements déjà faits. Nicolet sera-t-il le lieu fixé pour la cérémonie? Je le voudrais bien. C'est là qu'il convient qu'il soit. Je ne sais où en est l'église.

Mon compagnon est-il connu ? On me souhaite Paisley partout où il est connu mais on ne connaît pas l'autre.

2 MAI AU MATIN.

Je reçois en ce moment votre lettre du 29 avril. Je suis content d'être décidé pour mon passage sur le canot qui part le quinze. Je me préparerai en conséquence comme je vous l'ai dit plus-haut. Harper aura un passage sur celui qui part le cinq s'il est décidé à partir pour Montréal où il attendra le départ. Il a droit de prendre une cassette et son lit; qu'il prenne des choses utiles au moins. J'ai un lit ou petit matelas de voyage chez mon beau-frère au village de la Pointe Claire; qu'il le prenne en passant, j'en ferai faire un autre. Donnez-lui quelques livres à l'usage de la mission. Si sa caisse n'est pas pleine de ses hardes, adressez-la à M. Plessis ou autre pour la loger. Notre grand pontifical sera embarrassant, vous n'en avez point un petit qui est à St-Roch. Je n'ai point d'anneau: cet hiver vous vous en êtes chargé et même vous m'avez donné à entendre que vous me donneriez votre anneau avec rubis que vous m'avez fait essayer. Je n'ai que ma croix et mes bulles.

Je vais écrire aux Trois-Rivières pour prévenir M. Cadieux que je serai sacré là le cinquième dimanche; je suis fâché que ce ne soit pas à Nicolet. Votre Grandeur a toujours voulu choisir elle-même le lieu de mon sacre. J'ai été surpris d'apprendre que c'était à moi de l'indiquer; je le mets là faute d'autre; calculez pour le reste. J'écrirai à M. Dionne. Il faut que les envois soient en petit. S'il reste quelque chose dont je puis me passer pour le moment, on pourra l'envoyer par l'Angleterre. M. Aldjo m'a promis de s'en charger.

Je vais écrire à Vaudreuil pour le titre clérical, à Montréal au sujet de mon passage et de celui de mon compagnon que je vais annoncer par le premier canot; ce sera autant de passé pour rien. Dauphiné n'ayant point de passagers pourra prendre plus d'effets. Je vais écrire à MM. Lamothe et Kelly pour leur dire que je n'ai pas besoin de leurs canoteurs. M. Halket parle bien français. Comment aurait-il pu traiter avec M. Roux qui l'a vu souvent ? Je n'ai point d'objection au départ de Harper. Je le verrai à la Rivière Rouge.

Je suis avec le plus profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

PROVENCHER PRÊTRE, V. G.



A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

YAMACHICHE, 18 MAI 1822.

MONSEIGNEUR,

Dauphiné m'amusa tellement aux Trois-Rivières que je fus privé de l'honneur de vous faire un dernier adieu; heureusement que je l'avais fait le matin. Il fallait m'embarquer pour Nicolet. Les adieux ne sont pas ce qui coûte le moins quand il s'agit de partir pour longtemps.

Je n'ai rien conclu avec Dauphiné. En y réfléchissant, j'ai vu qu'il m'en coûterait autant et peut être plus, pour être, je suis presque sûr, plus mal que je ne serai avec mes premiers hommes de Sorel. Il n'avait pas compris dans son mémoire bien des choses qui survenaient à tout instant. Il voulait me mettre de moitié dans la dépense et il avait des hommes engagés pour hiverner et qu'il payait par là même plus cher. Je n'aurais pas été aussi libre, quoiqu'il en dit, sur un canot à moi. Cet homme est pauvre, il aurait eu peu de crédit partout où nous serions passé. Il m'aurait fallu probablement répondre pour lui pour avoir des vivres, et qui répond paie. Bref, je ne me repens pas d'avoir manqué ce coup.

J'ai recommandé un canot à St-François, il sera prêt à la fin du mois me dit M. Amiot qui vient de partir d'ici, peut-être quelques jours avant. J'ai écrit à M. Thain pour le prévenir que je monterais un petit canot que j'ai recommandé aussi grand que peut le permettre un canot du Nord; je l'ai prié d'en faire les agrès. J'ai écrit à M. Kelly pour avoir des hommes. Ainsi je calcule mon départ à la fin de mai.

L'huile qui est dans les ampoules d'étain est-elle bénite? M Harper a-t-il monté au moins un exemplaire de livre de chant, quelques dictionnaires latins-français et français-latins, quelques petits livres classiques. Ma carte du Nord je la réclame.

Je chargerai mon canot de toutes sortes d'effets propres à notre usage et à vendre pour avoir la vie. Il faudra pourtant me régler un peu sur ma bourse. Je ne partirai probablement d'ici que dans les fêtes de la Pentecôte, à moins que je n'aie nouvelle que le canot sera prêt plutôt que je ne pense; ce dont M. Amiot doit me faire avertir. En ce cas je partirai à la fin de la semaine prochaine pour avoir le temps de faire les préparatifs. Si vos deux bonnes âmes complètent 100 louis je serai un peu plus au large; s'il se découvrait d'autres bonnes âmes semblables, ce serait encore mieux.

J'ai officié pontificalement le jour de l'Ascension, c'est probablement l'office le plus solennel de ma vie. J'ai donné la confirmation au

petit Hubert de Yamachiche qui avait manqué son coup cet hiver à Nicolet où il était écolier.

Je me donnerai l'honneur de vous écrire encore plusieurs fois avant mon départ.

Je demeure avec respect

Monseigneur

Votre humble et obéissant serviteur

† J. N. Év. de Juliopolis.

P. S. Je préviens votre Grandeur que Madore Lesieur, frère de celui dont vous avez accordé la dispense cet hiver, est séparé d'avec sa cousine dans l'espérance d'avoir une dispense par la suite.

Pourrais-je ordonner Sauvé *ad titulum missionis* s'il n'a pas le titre patrimonial. Je ne me rappelle plus trop ce que vous m'en avez dit chez les Ursulines des Trois-Rivières.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

Montréal 30 mai 1822.

Monseigneur,

Je pense que votre Grandeur ne sait plus où j'en suis. Je vous ai écrit de Yamachiche avant d'en partir; j'ai laissé cette fidèle épouse jeudi dernier. Je me suis rendu le même jour à Sorel après m'être arrêté à St-François pour voir où en était mon canot. Duguay me l'a promis rendu ici pour ce soir ou demain midi, les hommes doivent arriver aussi aujourd'hui ou demain. Je prépare tout pour partir de Lachine samedi, 1er juin. ne dussè-je aller qu'à la Pointe Claire dimanche. Je ne suis pourtant pas trop sûr si tout sera prêt du côté des provisions que je ne peux amasser moi-même.

L'eau est extrêmement haute dans la Grande Rivière, elle nous gênera beaucoup. On ne sait où passer quand elle est ainsi répandue partout dans les bois, elle commence à baisser. Si je fusse parti huit jours plus vite, j'aurais probablement été forcé de m'arrêter en chemin. J'ai trouvé la carte du Nord-Ouest, mon acte de consécration et votre lettre, de plus les envois de M. Desjardins qui est toujours inépuisable quand il s'agit de mission.

J'achèverai de réunir tous mes comptes avant mon départ et vous en enverrai une copie où j'en chargerai M. Plessis. Je ne sais si je pourrai tout avoir.

J'ai fait la Pentecôte à Varennes, les vêpres de la seconde fête à Boucherville et le reste à la Pointe aux Trembles d'où je me suis rendu au séminaire après vêpres. M. Michel Caron est chargé de gérer mes affaires; il vous en rendra compte ou du moins vo-

tre Grandeur pourra par la suite lui faire savoir ce qu'il y aura à payer et où faire les paiements. Je souhaite qu'il y ait de quoi couvrir mes dettes, ce dont je doute surtout si nos bonnes âmes ne réalisent point leur cent louis. Je ne vois pas plus clair dans mes dépenses qu'auparavant parce que je n'ai encore reçu aucun compte.

Mgr de Telmesse ne doit arriver qu'aujourd'hui. Je m'attendais à trouver une lettre de votre Grandeur ici en arrivant. Il me semble que je lui avais fait quelques demandes dans ma dernière. Je ne pourrai pas avoir de lettres après celle-ci rendue. Je crois que vous avez fini avec moi. Je vous écrirai encore quand je serai parti ou sur le point de partir.

Voilà mes hommes qui arrivent et non mon canot, c'est pourtant une chose nécessaire. Je ne connais pas tous les bienfaiteurs de la mission; je suis privé par là de les remercier de leur charité, mais je ne me crois pas exempt d'une reconnaissance générale et de prier pour eux. Votre Grandeur pourra mieux que personne m'acquitter auprès d'eux. Dieu à qui rien n'échappe les oubliera encore moins. A la tête de tous est votre Grandeur, mes sentiments lui sont assez connus; je présume pour suppléer même aux écrits. Le titre de fils qu'elle prend quelquefois à mon égard remplit plus que tout autre l'idée de ce que je vous dois au temporel et au spirituel. Je voudrais que la semence de vos bienfaits fut tombée sur une meilleure terre; celle de mon cœur est bien desséchée par les mauvaises herbes qui en ont sucé la meilleure substance dans mes tendres années, priez qu'elle se bonifie. Je ne suis pas sans crainte et sans être abattu.

J'ai l'honneur d'être avec respect

Monseigneur

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

Montréal 31 Mai 1822.

Monseigneur,

Je pars aujourd'hui après dîner pour Lachine et de là pour la Pointe Claire où je coucherai et assisterai à l'office de demain. Je pars en grand canot et onze hommes dont quatre ne vont que jusqu'à Fort William et descendront de là par la première occasion et au compte de la compagnie. Je me rendrai de là à la Rivière Rouge en canot du Nord, avec sept hommes car Messieurs les agents ici m'ont engagé à

cela afin de me mettre autant que possible à l'abri du danger que la hauteur extraordinaire des eaux pourrait me causer. Il m'en coûtera 25 à 30 louis de plus. Ils me donnent même un homme que je n'ai qu'à nourrir. Je puis dire à leur louange (de M. Thain tout particulièrement) qu'ils ont mis tout leur savoir faire pour me faciliter la route. Je n'ai pas encore reçu le canot de M. Duguay. J'aurais été obligé d'attendre si je n'avais pas changé de plan et de payer pension aux hommes auxquels j'avais donné rendez-vous à Montréal, selon sa promesse, que le canot serait rendu ici aujourd'hui ou vendredi. M. Thain le prendra et me fournit un grand ici et un petit à Fort William pour le même prix $45, que M. Amiot a en main pour les lui remettre sur un ordre ou reçu de M. Thain, si le canot n'était pas recevable car il doit être examiné; cet argent reviendra à mon avoir. Je commence à voir un peu clair dans mes comptes, je vais vous en donner une idée. M. Plessis est entièrement payé avec l'argent qu'il avait en main. Il est resté une trentaine de louis que j'ai remis à M. Thain. Le canot de Duguay vient d'arriver, M. Thain l'a pris.

Le compte de M. Thain pour fourniture monte à 90 louis. 12, 5; celui de M. Plessis, à 135 louis, 19, y compris les gages d'un homme payées l'an passé, un compte de 24 louis à la compagnie du Nord-Ouest, de l'année passée aussi. Il avait en main 165 louis de sorte qu'il est resté 29 louis auxquels j'ai ajouté pour former 60 louis donnés à M. Thain à compte. Les gages des hommes montent à 129 louis, 1. 8 à compte desquelles ils ont reçu 24 louis, 5. D'après tout cela, je crois qu'il reste dû à M. Thain seulement pour ses avances et pour les gages des hommes qu'il paiera à leur retour; gages 104 louis, 10, 8 sur ses avances pour provisions; équipements, etc. 30, 12, 5; ainsi le total de la dette forme 35 louis. 9, 3. J'ai fait cet aperçu à la hâte, il pourrait y avoir erreur; j'ai une copie de tout. M. Thain pourra vous donner le détail de ce qu'il a fourni ainsi que M. Plessis.

Votre Grandeur voit par ce que je viens de dire que les hommes se sont payés ici, sans autre formalité, sur ma recommandation; c'est plus facile. Ce Monsieur attendra à l'année prochaine si on est gêné pour payer.

Je ne sais maintenant si M. Caron formera de quoi payer cette somme avec mon blé, etc ; j'espère qu'il y restera quelque chose en y comprenant ce que vous me mentionnez dans votre dernière lettre, qu'il y a un petit magot à Québec; je laisse le tout en vos mains.

J'ai écrit à M. Caron de vous rendre compte de tout mon avoir l'année prochaine; je saurai où j'en suis. Voilà du temporel, il faudra ajouter les vivres des hommes depuis le Sault Ste-Marie en montant

et de la Rivière Rouge en descendant. J'en enverrai note à votre Grandeur. Tout ceci est écrit à la hâte.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
De votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

Ile Drummond, 24 juin 1822.

Monseigneur,

Voilà la première lettre que j'ai l'honneur d'adresser à votre Grandeur depuis mon départ de Montréal. Je suis arrivé ici samedi avant-midi 22 et j'en partirai aujourd'hui après-midi. Il est difficile de faire long séjour dans chaque poste à la saison où nous sommes.

J'ai dit la messe hier et aujourd'hui; j'ai fait un mariage, baptisé 24 enfants et confessé plusieurs personnes. Il y a ici 400 ou 500 âmes tous catholiques mais assez pauvres chrétiens. Il y en a de mariés devant un magistrat, d'autres devant un prêtre, d'autres sont ensemble sans autre cérémonie. Nos canadiens valent moins que leurs femmes et leurs enfants. Je n'ai vu à confesse que des filles et femmes et point d'hommes. Il serait très à propos qu'il vint un prêtre passer quelque temps ici, au Sault et à Makinac; un séjour un peu long pourrait faire du bien; au lieu qu'une mission passagère se termine à peu près au baptême des enfants. Ces gens sont un peu instruits sur les prières chrétiennes et quelques-uns sur le catéchisme; on pourrait faire des premières communions, des Pâques, etc. Il y a peu de moyens de subvenir aux frais de voyage. Ils sont tous pauvres. Je m'arrêterai au Sault pour faire le plus pressé.

Nous avons eu un beau temps presque continuellement à l'exception d'un jour et demi de dégras dans le lac Huron; la grande Rivière était très haute et nous avons pris beaucoup de temps. Nous n'allons pas très vite. Je n'ai pas de désagrément avec les hommes.

On m'a dit ici qu'il y avait eu un peu de misère à la Rivière Rouge cet hiver par l'éloignement des animaux. Ce sont des nouvelles de vieilles dates parce que personne n'en est descendu depuis le printemps.

Je vais prendre des provisions ici, j'adresserai le compte à M.

Thain qui m'a promis de tout payer. Je vous en donnerai une idée ainsi que des autres dépenses sur la route.

Ce *poste-ci* doit être changé parce que l'île est aux Américains. Il *doit être transporté* à quelque distance sur le territoire anglais. Ce changement ne fera rien pour la mission, le monde suivra au nouveau poste.

Je me suis rendu ici sans accident et en bonne santé ainsi que M. Harper qui me paraît un bon sujet et qui n'écrira à Québec que de la Rivière Rouge.

Je n'ai que le temps d'écrire à votre Grandeur. Ceux qui s'intéressent à mon voyage pourront savoir de vous où j'en suis. Je compte toujours sur le secours de vos prières ainsi que sur celles de toutes les bonnes âmes du Canada. J'ai attribué plusieurs fois notre heureux voyage aux vœux et aux prières de toutes ces âmes bien intentionnées surtout des communautés qui s'y sont engagées charitablement; je leur en tiens compte devant Dieu.

Je vous souhaite meilleure santé et prolongation de vos jours nécessaires pour terminer plusieurs choses qui ne sont qu'ébauchées. Je vous prie de me rappeler au souvenir de Monseigneur de Saldes et de Telmesse et d'autres dans l'occasion surtout des Messieurs du Séminaire, de M. Desjardins.

J'écrirai du Fort William s'il y a espérance de faire parvenir des lettres avant le retour de mon canot.

Je demeure Monseigneur avec les sentiments de respect qui vous doivent être connus, dans l'union de vos Saints Sacrifices et autres bonnes œuvres pour le moment et pour la vie.

Votre très humble, très obéissant serviteur et fils,

† J. N Ev. DE JULIOPOLIS

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

FORT WILLIAM, 8 JUILLET 1822.

MONSEIGNEUR,

Je me suis donné l'honneur d'écrire à votre Grandeur de l'île Drummond le 24 juin si je me souviens. Du Sault Ste-Marie j'ai écrit à M. Caron, mon ancien hôte; d'ici j'écris à M. Raimbault et à vous. Je suis parti du Sault Ste-Marie le 27 juin et suis arrivé ici le 6 juillet avant-midi sans accident.

J'ai laissé au Sault Michel Trudel, de St-Grégoire, qui était malade; il ne devait venir que jusqu'au Fort William. Mon guide iroquois

va retourner d'ici. Il s'est blessé en tombant de dessus les poutres d'un hangar à canot où il était allé pour en choisir un. Heureusement que je pourrai continuer ma route avec un autre de mes hommes qui connaît le chemin. Je garde à la place de l'iroquois un de ceux qui devaient rester ici. Je partirai demain avec un seul canot et sept hommes. Je serai très chargé de mes effets et de vivres qu'il faut prendre jusqu'à la Rivière Rouge. Il n'y en a pas au lac La Pluie. La disette s'est fait sentir à la Rivière Rouge; il n'est pourtant mort personne de faim.

J'ai reçu une lettre de M. Dumoulin à l'entrée du lac Supérieur par un canot de gens libres qui sortent de la Rivière Rouge. Il était en bonne santé ainsi que ses compagnons. Il dit que M. Sauvé est toujours dans les mêmes sentiments, sans dire rien de plus; ils n'ont pas été exposés à souffrir de la faim, il ne paraissait pas de sauterelles et les semences avaient belle apparence.

Les Sioux ont tué dans les prairies au delà de Pembina un canadien et blessé deux autres. deux autres ont disparu, on les croit tués mais par des blancs ou métifs (affaire de jalousie et de querelle).

M. Dumoulin se plaint que la mission a souffert des scandales cet hiver; la dispersion de son troupeau en a été la cause en grande partie. Il me dit qu'il devait passer l'été avec eux dans les prairies et que M. Picard irait à la Baie d'Hudson et attendait une quarantaine de familles du Fort des Prairies.

Je suis rendu à 77 enfants baptisés en route, j'atteindrai la centaine j'espère avant mon arrivée, 23 à l'île Drummond, 41 au Sault, 12 à Fort William, 1 au Pic. Il est bien nécessaire qu'il vienne un prêtre pour le Sault. l'île Drummond et Michillimakinak. Il faut de l'instruction que ne pourra jamais donner un passant.

Les Américains vont bâtir un fort au Sault, ce qui attirera du monde. Je suppose que vous pourrez autoriser un prêtre pour les deux côtés. Je vous ai déjà parlé de ce besoin urgent dans ma première. Je n'en écris pas à Monseigneur de Bhesine qui, je crois, serait en peine de donner quelqu'un. Il faut un canadien ou du moins un prêtre parlant français et anglais ferait encore l'affaire.

Dauphiné s'est rendu au Sault et là ses hommes l'ont laissé; il faut qu'il retourne sans savoir que faire de ses effets. M. Harper avait resté là aussi sans doute. Loranger entre dans l'intérieur. Un de ses hommes a été blessé mortellement par un fusil parti par accident, entre ce poste et le lac La Pluie; il court risque de voir ses effets confisqués par la compagnie.

Sa Grandeur va recevoir de mes lettres de temps en temps d'ici à l'automne je désirerais bien des vôtres mais il faut attendre encore bien longtemps.

Ayez la bonté de me rappeler au souvenir des personnes auxquelles il est convenable de le faire. Je retiens toujours part dans vos Saints Sacrifices etc., ainsi que dans les prières des bonnes âmes qui ont la charité de s'intéresser devant Dieu pour le pauvre évêque de Juliopolis et ses collaborateurs. Daigne le Dieu des miséricordes se servir de lui pour sa plus grande gloire.

Si je vois jour de faire rendre des lettres à Montréal avant le retour de mon canot j'en écrirai sur la route.

J'ai l'honneur d'être avec respect

Monseigneur

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

P. S. Il ne serait pas inutile je crois que j'eusse un cachet épiscopal. S'il y avait moyen de m'en faire parvenir un l'an prochain j'en serais content. Je crois qu'il restera à M. Caron de quoi le payer.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

Du Lac La Pluie. 24 juillet 1822.

Monseigneur.

Me voilà enfin rendu au lac La Pluie. J'y suis arrivé aujourd'hui après-midi et en repartirai demain matin. On crie misère partout cette année. La rareté des vivres s'est fait sentir presque partout dans le Nord; nous n'en sommes pas trop riches pour nous rendre à la Rivière Rouge. Les sauvages nous ont volé un sac de blé, un sac de blé d'inde et une soixantaine de livres de farine dans le lac Lacroix; cette diminution inattendue nous met de court. Il n'y a rien ici. Tous les canots que nous avons rencontrés se disaient tous jeûnants.

On dit que les sauvages sont encore à la Rivière Pouge. Toutes ces mauvaises nouvelles ne sont pas fort propres à faire oublier les fatigues et incommodités du voyage. Dieu soit loué. Il faut s'abandonner à la Providence; personne n'est encore mort de faim. Si c'est le cas, cet hiver nous tâcherons au moins d'aider à bien mourir; peut-être exagère-t-on. Les lettres écrites sur les lieux feront foi de tout. Je désespère de voir M. Halket qui doit passer par la Baie et qui aura laissé la Rivière Rouge quand j'y arriverai; j'en suis fâché. Je suis si chargé que je ne puis aller qu'à petite journée. J'arriverai dans les premiers jours d'août et je rendrai grâces à Dieu de bon cœur, si le

reste de la route se passe sans accident comme ce qui a précédé. J'espère que Dieu continuera à écouter les ferventes prières de tous ceux et celles qui prieront pour nous.

Je crains que M. Dumoulin n'ait peut-être pu se procurer des vivres pour renvoyer mon canot. M. Halket lui a écrit en mon nom à ce sujet. J'ai baptisé ici douze enfants, en voilà 90 depuis l'île Drummond.

Je me recommande à vos ferventes prières ainsi que tout le monde confié à mes soins. Je m'en tiens là pour aujourd'hui; de la Rivière Rouge j'écrirai ce que je croirai y trouver d'intéressant. M. Dumoulin, plus au fait, pourra donner des renseignements plus satisfaisants.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect
Monseigneur
Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVÊQUE DE QUEBEC.

Rivière Rouge, 11 août 1822.

Monseigneur,

Me voilà enfin rendu à mon poste. Je suis content puisque la Providence me veut ici et je suis persuadé que vous l'êtes encore davantage. Je souhaite que tout ce grand ouvrage soit durable et serve à la gloire de Dieu; continuez à le bien demander.

Je suis arrivé ici le 7 août et le canot repartira demain. J'ai trouvé tous ces Messieurs en bonne santé. M. Dumoulin, qui n'est descendu ici que deux jours après mon arrivée, était déjà tout décidé à rester comme je l'en avais prévenu par mes lettres du printemps; il se serait cependant volontiers embarqué à bord de mon navire, mais il n'a pas été difficile de le décider à rester. Je désire que la maladie du pays ne le prenne pas d'ici à longtemps. Il est toujours dans le même état que lorsqu'il a quitté Québec. Sa famille criera un peu mais elle se consolera avec le temps. Je crois que sa première espérance étant manquée il ira loin.

M. Halket était parti de la Rivière Rouge depuis quinze jours quand je suis arrivé; il passe par la Baie. M. Dumoulin n'a pas été fort réjoui de sa visite à Pembina parce qu'elle était tout entière pour la destruction d'une place qui lui est bien chère. Il m'a laissé

une lettre qui ne parle que de cela. Je lui ai répondu à York Factory que je ferais tout mon possible pour engager les gens de Pembina à abandonner; mais que je ne pouvais rien pour le moment parce qu'il n'est pas probable qu'ils viennent ici pour mourir de faim, n'ayant point de récolte pour les faire vivre et que ce ne serait qu'au printemps que je retirerais le missionnaire, car il croit bien que c'est la mission qui attire le monde là. Je doute que nous réussissions à les amener ici.

Je parle à M. Halket de les établir sur le lac Manitoba que je n'ai jamais vu mais par lequel il est passé en allant à York. Ce lac est peu éloigné d'ici et fournit du poisson et de la chasse, ce qui convient mieux aux Bois-Brûlés que la pioche. Je ne puis dire comment la chose tournera, nous la mènerons de notre mieux. Sans nous compter il y a plusieurs personnes établies à Pembina qui y ont fait de grands frais parce que jusqu'à ce ce moment il n'a jamais été question de le quitter. Ces personnes vont se trouver plus au dépourvu qu'en arrivant, c'est le cas pour nous.

L'établissement de Pembina vaut bien plus que celui-ci. Si les gens consentaient à descendre sur la Rivière Rouge à quelque distance d'ici, on y pourrait transporter la chapelle. Je doute qu'ils le veuillent parce qu'ils craindront d'être ensuite inquiétés peut-être pour la ligne et encore plus par les Sioux qui paraissent très irrités dans ce moment; ils ont tué dix personnes depuis le printemps dans les plaines au-dessus de Pembina; leurs courses continuelles rendent la chose dangereuse. Ce qui rend les vivres rares; ils l'ont été extraordinairement tout l'hiver et l'été.

La rivière par son abondance de poisson a été la seule ressource, depuis quelque temps. On se procure de la viande mais il faut que les gens aillent par grosses bandes afin de se mettre à l'abri des Sioux.

Il y a la plus belle apparence de récolte cette année; les grains et jardinages sont aussi beaux que l'on peut le désirer Il n'y a pas eu de sauterelles. La moisson donnera presque la nourriture des colons, il leur faudra moins tirer de viande de Pembina. M. Halket est arrivé ici dans la force de la disette; j'en suis content parce qu'il pourra mieux juger de l'état des choses. M. Dumoulin ne l'a pas trouvé disposé à favoriser beaucoup la mission sans pourtant qu'il n'ait rien fait contre. Il dit qu'il paraissait très disposé pour M. West, ministre anglican, envoyé pour des presbytériens qui ne fréquenteront guere ses meetings. Les Suisses ne le reconnaissent pas non plus. J'espère qu'avec le temps nous pourrons attirer quelqu'une de ces brebis égarées.

Il y a une écossaise mariée avec un catholique irlandais qui va

faire son abjuration dans quelque temps. Il vient un autre ministre; je ne sais de quelle croyance il est. La disette en décourage plusieurs qui sont partis; il en reste encore assez.

Je fais descendre M. Sauvé qui donne peu d'espérance pour l'avenir. M. Picard serait parti volontiers et reste de même. Si tous les gens de Pembina se réunissent ici, il n'y aura pas besoin de trois prêtres pour les desservir. Nous pourrons peut-être travailler à instruire les sauvages, ce que fait ou veut faire le ministre West. Si on les fixe au Manitoba, il faudra un prêtre là avant de me défaire de ceux que j'ai. Il faut voir un peu plus distinctivement quelle tournure prendront les affaires et garder en attendant des gens sûrs, pour faire face à l'ennemi. Il est toujours facile de sortir du pays et non d'y rentrer.

J'ai renvoyé tous mes comptes à M. Thain. J'étais resté endetté envers lui de trente louis en y comprenant un baril de vin de Madère fourni par M. Forest et que je n'ai point reçu; j'en ai parlé à M. Thain. Il sera bon de prendre garde si on l'a retranché; je crois qu'il ne coûte guère moins de 10 louis.

Compte des hommes	Prix	Avances	Dû
Michel Trudel	150	100	50
Jh. Desfonds	200	60	140
Louis Kataratiron	300	162	138
Léonard Vandal	600	72	528
J.-B. Potvin	400	60	340
Pierre Aucoin	400	48	352
Pierre St-Martin	400	63	337
Jh. Aucoin	600	138	462
		Total	2347

Provisions prises à Drummond	9 louis,	10, 11	—	228, 5
„ „ à Fort William	11 „	17, 8	—	285, 4
				2890, 7

Il faut ajouter trente louis restés dus à mon départ et les provisions pour descendre; j'en donne ici pour aller à l'île Drummond. J'ai écrit à M. Caron pour mes comptes, il sera peut-être en peine. Si votre Grandeur peut lui aider en ne lui laissant que celle de payer, ce sera le mieux. Vous n'auriez pas eu autant à payer que vous pensiez pour nos engagés surtout pour Moisan, car les autres ont à peu près leurs gages rondes. M. Dumoulin vous envoie leurs comptes.

L'école est peu de chose en ce moment. Les gens manquent de vivres et sont obligés d'en chercher où ils peuvent. Il y a deux en-

fants qui promettent quelque chose, l'un est métif et l'autre a beaucoup de talent dit M. Dumoulin qui l'a chez lui.

Je vous ai écrit de l'île Drummond, du Fort William, du lac La Pluie et d'ici; en réunissant toutes mes lettres vous avez tout ce que l'on peut dire pour cette année. Je n'ai pas le temps d'écrire à d'autres à Québec, votre Grandeur fera connaître ce qu'elle jugera nécessaire.

Je demeure dans l'union de vos Saints Sacrifices et bonnes œuvres.

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

P. S. Il y a vingt et une livres à déduire sur le compte des engagés pour avances faites après ma lettre écrite.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PELSSIS EVEQUE DE QUEBEC.

Rivière Rouge, 1er septembre 1822.

Monseigneur,

Lorsque je vous fis mes adieux par ma lettre partie avec mon canot le douze avril, je pensais bien que c'était pour jusqu'au printemps, ne soupçonnant pas alors qu'il se présenterait d'autre occasion pour Montréal cet automne; mais en voilà une qui se présente à peu près trois semaines après, il ne faut pas la manquer. C'est un canot de la compagnie qui doit passer vers le huit de ce mois au bas de la rivière Winipic. Je vous ai dit à peu près tout ce que j'avais à dire dans ma lettre datée d'ici et dans celles datées des différents postes sur la route.

Nous sommes tous bien portants. M. Dumoulin est dans les prairies au-dessus de Pembina. Il suit les Bois-Brûlés qui désertent presque entièrement le poste quand ils partent pour la chasse, étant obligés d'aller par grosses bandes pour se mettre à l'abri des insultes des Sioux qui n'ont pas fait de mauvais coups depuis ma dernière lettre. Il s'y occupe à les instruire pour préparer au baptême les nouveaux venus; il dit aussi la messe les dimanches. Je n'ai pas encore fait le voyage de Pembina. La promenade n'est pas sans danger, peut-être que j'y passerai l'hiver ou une partie. Il est plus facile d'y vivre. Alors M. Harper qui est tonsuré me suivra.

Je tâcherai de remplir les vues de M. Halket en engageant les gens à venir s'établir à Lafourche ou dans les environs. Je pense que

le départ de M. Dumoulin, et par là même. la perspective d'être sans missionnaire les fera abandonner assez facilement. D'après ce projet nous serons réunis ensemble le printemps prochain à moins que les gens de Pembina ne s'établisent assez loin pour qu'on ne puisse les desservir d'ici; ce que j'ignore encore.

Il nous est arrivé des Illinois 150 ou 160 vaches et bœufs qui vont être distribués aux colons; presque tous pourront en avoir en déduisant ceux qui en ont déjà de l'envoi de l'année dernière.

Mes hommes ont embarqué en partant d'ici un engagé de la compagnie, nommé Dupra, qui est parti en déserteur. nous n'en avons rien su que quelques jours après. Je n'avais voulu donner passage qu'à ceux qui se fourniraient de vivres, ce que le dit Dupra n'avait pas que je sache, par conséquent il faudra le nourrir jusqu'à Montréal ou au Sault Ste-Marie, car je ne sais où il doit s'arrêter. Tout cela a été fait en cachette entre les hommes et lui; ils l'ont embarqué plus bas que le fort afin que personne ne s'en aperçût. Je ne sais quel conte ils auront fait à M. Sauvé puisqu'il ne s'y est pas opposé. Maintenant on nous accuse comme si tout cela eut été fait avec notre participation, ce qui n'est pas plaisant. Ce Dupra est un menuisier dont la compagnie avait besoin. Je crois que celui qui lui a procuré son passage est Joseph Aucoin de Sorel, qui était le devant de canot conjointement avec les autres de Sorel. Il serait possible de leur en faire faire compliment par M. Kelly.

Pour le cas exprimé dans l'indult expirant au mois de février, ces Messieurs disent que vous leur avez demandé ne pas user de ce pouvoir, et même vous avez ajouté que vous ne pouviez pas dispenser en ligne directe. Cette restriction les a empêchés de procéder au mariage. C'est justement pour lui, autant que je me rappelle, que je vous avais prié de demander ce pouvoir en cour de Rome. Je n'ai point vu votre lettre qui est à Pembina; je ne sais si vous avez voulu mettre cette restriction pour eux seuls; au moins vous ne m'en avez rien dit dans la communication de l'indult. M. Dumoulin vous en a demandé l'explication et vous n'avez point répondu à sa demande; je ne sais à quoi m'en tenir. Le pouvoir va finir, tâchez de me l'envoyer le printemps prochain en cas que je ne passe pas outre ou qu'il s'en découvre d'autres.

La récolte est à peu près faite, elle est abondante. Ce sont pourtant encore de très petites moissons. Il y aura beaucoup de patates et autres légumes, nous aurons une quarantaine de minots de blé. Pembina en donnera autant et plus; au moins il y a eu plus de semences. Il y aura là aussi beaucoup de patates, blé dinde et un jardinage abondant, car M. Dumoulin a un fameux jardinier; il a une vache qu'il a achetée l'automne passé 25 louis, elle est très belle, dit-on, mais ne

lui donne point de lait. Pour nous, nous devons en avoir une demain, elle nous coûtera bien une vingtaine de louis, ce qui augmentera la somme de nos dettes qui dépassent déjà 400 louis. Si on nous payait, nous payerions; mais il n'y a point d'argent et le monde doit au magasin de la colonie. On ne prend les bons de ceux qui nous doivent que quand ils ne doivent pas eux-mêmes; par là nous ne pouvons pas payer. Nous allons pourtant avoir du grain qu'ils prendront en paiement.

M. Dumoulin a aussi une poule et un coq qui lui ont donné en deux couvées treize poulets; il n'y a que lui qui en a dans le pays. Il y a de plus quelques moutons venus l'an passé mais qui ont peu multiplié.

Ayez la bonté de me rappeler dans l'occasion au souvenir des personnes que vous jugerez convenable de ne point oublier. Je me recommande bien instamment à vos Saints Sacrifices. N'oubliez jamois devant Dieu celui que vous avez poussé beaucoup trop loin dans les dignités de l'Eglise afin qu'il ne les déshonore point par sa vie ou par ses gaucheries.

Vous connaissez les sentiments avec lesquels je me souscris

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,

29 novembre 1822.

Monseigneur,

Votre Grandeur a dû recevoir deux lettres de moi, une par M. Sauvé et une seconde par un canot de la compagnie parti tard de la Baie d'Hudson pour porter les dernières nouvelles. Voilà un exprès qui va partir d'ici dans l'espérance de se rendre à Montréal assez de bonne heure pour que les dépêches, dont il est porteur, se rendent à Londres avant le départ des envois qui partent ordinairement en mars pour venir ici par les premiers canots de Montréal. Je souhaite que le projet se réalise. Je profiterai de cette occasion pour vous donner connaissance de notre situation présente.

Il ne s'est passé rien d'extraordinaire depuis ma dernière lettre. La saison a été très sèche de sorte que les prairies sont brûlées presque généralement, ce qui va nous mettre probablement dans la diset-

te, au moins pour la viande. Heureusement, que la récolte a été assez abondante, mais sans viande on fait pauvre vie. Non-seulement le feu a couru à la Rivière Rouge mais encore il s'est répandu jusqu'au Fort des Prairies d'où la compagnie tire beaucoup de vivres par les dernières berges de la Baie.

J'ai reçu de M. Halket la réponse à ma lettre du mois d'août; cette réponse est de quatre pages et roule sur Pembina. Il s'efforce de réfuter les raisons alléguées dans ma lettre, du reste elle est très polie. Il me congratule sur ma promotion et dit qu'il met beaucoup de confiance en moi pour promouvoir la colonie. Il parait désirer que nous quittions Pembina immédiatement comme la compagnie, car ce poste est abandonné par la compagnie, par résolution prise à la Baie après l'arrivée de M. Halket; mais elle n'a pu l'abandonner pour cet automne parce que la saison était trop avancée; nous en ferons autant.

Je n'ai reçu sa lettre que la veille de la Toussaint et déjà les rivières étaient gelées depuis une douzaine de jours, assez fort pour porter les hommes et même les chevaux en quelques endroits. Il est vrai que le doux temps a fait partir cette glace et que maintenant les rivières sont libres.

Nous ne sommes pas assez bien logés pour hiverner tous ensemble. Nous n'avons qu'une maison de 24 pieds sur 18. M. Harper, qui passe l'hiver à Saint-Boniface, fait son école dans une autre maison qui sert de cuisine. ~~Nous avons~~ une grandeur de maison de 50 pieds sur 30, levée et couverte depuis trois ans, que le temps ne nous a pas permis d'achever et que les moyens ne nous permettront guère à présent. La main d'œuvre est très chère par ici. Il nous faudrait encore un ouvrier pour quelques années, afin de finir cette maison, la chapelle et bien d'autres choses; mais sans moyens. il faut rester comme nous sommes. Si nous étions une fois logés, nous pourrions vivre avec nos récoltes et ce que nos fidèles nous donneraient.

Je regrette le baril de vin resté à Montréal; je n'ai pu en avoir qu'un baril ici; et encore c'est du mauvais vin, de sorte qu'il nous sera impossible de dire la messe tous les jours. M. Destroismaisons ira j'espère faire une mission cet hiver jusqu'à la rivière du Tègne qui est le troisième poste d'ici. Il a déjà été sur le point de partir, mais nous avons appris que ces postes étaient dans la disette de vivres, ce qui a fait retarder son départ jusqu'à meilleures nouvelles.

M. Dumoulin est toujours à son poste. Je me propose de lui faire faire le voyage de la Baie l'été prochain. M. Halket ne veut pas qu'il se fasse d'autre établissement que sur la Rivière Rouge en continuation de celui déjà commencé; c'est assurément le meilleur plan. Il paraît que la compagnie va réunir ses anciens serviteurs dispersés dans

le Nord à un endroit appelé *Lapresse* sur cette rivière; à cinq ou six lieues plus bas que Lafourche. C'est là aussi je présume que les gens de Pembina se réfugieront. En ce cas, il sera facile de faire descendre la chapelle et le presbytère de Pembina, car la distance sera trop grande pour desservir d'ici commodément cet établissement qui tient à l'ancien. Il vaudra mieux que Pembina par sa proximité et parce qu'il réunit tout le monde en faisant éviter le voisinage des Sioux.

Il paraît que la compagnie désire la prospérité de la colonie. Il paraît qu'elle va tomber entièrement sous sa gestion. Je ne puis dire si ce sera pour le mieux. Il y a eu un peu de mésintelligence entre le capitaine Bulger, gouverneur de la colonie, et M. Clark, agent pour la compagnie. Je crois que c'est en grande partie le sujet de l'exprès qui va partir.

On n'est pas en général satisfait du passage de M. Halket; il parait très attaché aux intérêts de la compagnie ainsi que M. Colville sans paraître beaucoup s'occuper de ceux de la colonie; mais peut-être que leurs intentions ne sont pas encore bien connues, car dans un endroit si éloigné les choses se font lentement. Je ne doute pas que M. Halket, sur le rapport duquel on comptera sans doute, ne fasse quelque mauvaise impression. On le croit très au courant des affaires de ce pays; ce qui n'est pas le cas par le rapport de ceux qui étaient ici en même temps que lui. Le capitaine Bulger, qui dit avoir été trompé grandement, écrit fort au long et doit lui dire qu'il aurait mieux fait de n'être jamais venu ici. Pour nous, nous attendons les événements et en attendant nous tâcherons de faire le bien.

Je vous prie de ne pas oublier de nous envoyer copie du contrat des terres données à la mission par feu lord Selkirk afin de pouvoir les faire borner par un arpenteur venu cette année. Je ne sais si votre Grandeur a en main quelques papiers au sujet de l'emplacement de la chapelle de 25 arpents en superficie; nous en jouissons mais sans titre. Il serait bon que tout fut arrangé plus sûrement.

Il n'est pas venu d'autre ministre comme je vous le disais d'après une rumeur circulant ici. Celui qui est ici ne paraît pas fort estimé, ce qui le rend moins dangereux; il n'a pas encore de chapelle mais seulement une maison d'école où il y a un maître et une douzaine d'écoliers. Il y a aussi un ou deux petits sauvages mais qui ne sont pas d'ici. Il a, dit-on, beaucoup de moyens pour faire du mal dont j'espère il ne tirera pas parti, c'est-à-dire qu'il peut tirer de l'argent pour soutenir son école. Dieu veuille que sa doctrine ne prenne pas dans le cœur des sauvages.

J'écris comme les choses me viennent à l'esprit. Voilà des cas qui me sont venus depuis mon arrivée ici.

Un métif encore infidèle est marié depuis plusieurs années avec

une métive infidèle aussi. Depuis quelque temps il a rejeté cette femme dans l'espoir d'en prendre une autre. Il l'avait prise à la façon du pays sans grande cérémonie, car les canadiens, au moins, se contentent de demander à une fille ou à son père si elle veut aller avec eux. Le consentement donné le mariage est fait. Celui-ci étant fils de canadien a sans doute fait de même. La femme veut bien se convertir et demeurer avec lui, c'est lui qui ne veut plus d'elle et ils ont des enfants ensemble. Ce cas m'ayant été proposé par M. Dumoulin qui m'en avait déjà parlé à mon voyage de Pembina, je me suis prononcé en faveur du mariage que j'ai estimé valide comme le sont les mariages des infidèles. Je n'ai pas pu voir dans les différents ouvrages que j'ai ici, et surtout dans Benoît XIV rien qui put me porter à juger autrement. Il n'y aurait je crois que la manière dont il a été contracté qui pourrait lui être favorable, c'est-à-dire si en se prenant l'un l'autre, ils n'avaient pas eu intention de se lier pour toujours, mais seulement tant qu'ils seraient contents l'un de l'autre; ce qui n'est pas facile à connaître. Le garçon dit que c'était le cas, mais la femme prétend qu'il lui a promis de ne jamais la quitter.

Voilà ce que j'ai cru devoir décider. Mais maintenant cette femme trouvant à se marier avec un chrétien en se faisant chrétienne elle-même, peut-on la marier après qu'elle aura sommé son premier mari de la prendre et qu'il l'aura refusée? Supposant que cela se puisse faire, ne pourrait-on pas le marier aussi lui à son tour après qu'il sera devenu chrétien parce que son mariage se trouve dissout par celui de sa femme. Il me semble avoir vu pareil cas dans Benoît XIV dans son traité *De synodo Diœcesana*, en parlant du mariage. Ce sera le moyen de mettre en sûreté le salut de ces deux âmes qui ne paraissent pas disposées à vivre ensemble.

Un sauvage élevé par les français était marié avec une sauvagesse qui ne parlait pas sa langue. Cet homme a été malade longtemps et a désiré et a demandé le baptême; sa femme n'était pas instruite pour être baptisée et mariée, lui ne l'était guère non plus, mais pouvait l'être facilement. Pouvait-on le baptiser et le laisser avec sa femme demeurant infidèle, surtout dans la supposition que cet homme déjà malade ne pouvait vivre longtemps. La pensée que cela ne pouvait se faire, a, je crois empêché que cet homme n'ait été baptisé et il est mort de même s'étant éloigné d'ici avant de mourir. On aurait voulu attendre qu'il fut mourant. Il me semble que cette manière de voir fait risquer et peut-être perdre le salut d'une âme. Ne pouvait-on pas baptiser sans attendre à l'extrémité? Il me semble que cela est conforme à la doctrine de Saint-Paul qui permet que la partie fidèle demeure avec la partie infidèle, si cette cohabitation peut se faire sans danger de perversion. Ce cas peut se présenter plus d'une fois. La femme ne refusait pas de se faire chrétienne mais ne pouvait l'être qu'en étant instruite en sa langue.

M. Harper continue à bien faire. Il s'applique à son école sans négliger l'étude de sa théologie dont il a déjà vu les traités *des sacrements, du baptême, de l'eucharistie* et commencé le traité *du Saint Sacrifice de la Messe.* M. Picard étudie le sauvage et réussit. M. Dumoulin ne s'applique guère de peur d'être en quelque sorte forcé à rester trop longtemps. Il parle souvent de retourner en Canada pour toujours. Il serait bien prêt à partir l'été prochain, ce que je ne pourrai guère faire; mais je crois qu'il n'aura pas le courage de se sacrifier pour de longues années. Il se présente peu de sujets qui donnent espérance d'en tirer du secours; il y en a deux en syntaxe mais ce n'est pas viande prête.

Je souhaite que Mgr Dubourg vous ait envoyé plus de détails sur les pouvoirs afin d'être moins gêné surtout pour dispenser au premier degré; ce qui se présente et se présentera souvent si la compagnie assemble ici tous les vieux voyageurs du Nord.

En voyant votre lettre de 1825 à M. Dumoulin, j'ai vu tout le contraire de ce qu'il m'avait dit et que vous ne suspendiez pas l'usage de l'indult qui va finir avec janvier prochain. Par conséquent il avait différé un mariage qu'il aurait pu faire depuis plus d'un an et qui n'a été célébré que depuis peu, n'ayant pas osé dispenser avant d'avoir reçu votre lettre. Je vous avais parlé de cela dans ma dernière lettre.

Je reviens au mariage de cet infidèle dont je vous ai parlé plus haut. La raison qui me fait douter qu'on puisse marier l'un ou l'autre après leur baptême, c'est qu'ils ne veulent se séparer que par dégoût et non parce que l'un ne veut pas se convertir, ni parce qu'il y a danger de perversion, ce qui paraît toujours avoir été le fondement des décisions en cours de Rome. Peut-on dire que le danger de faire mauvais ménage est une raison suffisante ? Je vois quelques auteurs qui mettent le péché mortel pour raison. De plus un évêque peut-il sans pouvoir particulier prononcer sur une semblable matière et permettre le mariage avec une autre en supposant le cas tel qu'il est ordinairement annoncé dans les questions adressées à Rome c'est-à-dire que l'une des parties ne veut pas se convertir et qu'il y a danger de perversion ? Ce cas viendra probablement. Il ne serait pas inutile de le demander en cours de Rome. L'indult que j'ai me donne pouvoir de permettre d'accorder le choix sur plusieurs femmes; mais s'il n'y en a qu'une. Voilà mes doutes. Je présume que votre Grandeur entendra ce que je veux dire.

Je n'écris que cette seule lettre en Canada et je crains qu'aucun de ces Messieurs n'écrive à moins que ce soit M. Dumoulin dont je ne connais pas l'intention. Nous jouissons tous d'une bonne santé. Votre Grandeur voudra bien se donner la peine de faire connaître notre état actuel dans les lieux et aux personnes auxquelles elle le jugera convenable.

J'ai écrit par la même occasion à M. Colville et à Lady Selkirk. Je parle à M. Colville de la manière de concéder nos terres, de la rente à y mettre et des personnes auxquelles on peut les concéder; tout cela afin de ne pas faire des concessions qui ne seront pas soutenues. Il paraît qu'on ne considèrera comme ayant droit de prendre au magasin de la colonie que ceux qui tiendront des terres de lord Selkirk; en ce cas nous ne retirerons jamais ou du moins de longtemps, le profit de notre seigneurie. Je voudrais avoir l'opinion de M. Colville. Les rentes qu'il a fixées sont trop hautes pour le pays. M. Halket en a retranché plus de la moitié et elles sont encore trop fortes. Toutes les rentes sont rachetables moyennant somme d'argent. Je voudrais concéder avec une rente permanente afin de remplir le but de la concession qui est de soutenir la mission. Je parle aussi de cela à M. Colville. Peut-être que le titre donné par lord Selkirk prescrit la manière dont on doit concéder. Je ne m'en rappelle plus, non plus que de la quantité en longueur et en largeur au moins au juste.

Voilà M. Dumoulin qui m'adresse des lettres pour votre Grandeur, sa maman et M. Tabeau. Il me propose deux cas en même temps que je vais vous soumettre. Il s'agit encore du mariage des infidèles.

1o Une infidèle a eu autrefois un mari infidèle qu'elle a laissé pour se mettre avec un chrétien qu'elle voudrait épouser maintenant en se faisant chrétienne. Son premier mari n'est pas par ici, peut-on la marier ? Je vois dans Benoît XIV des décisions de Rome qui permettent ce mariage, mais il paraît qu'il faut avoir ce pouvoir *actu* ce qui me manque.

2o Un homme a pour femme une infidèle dont il a connu la cousine germaine; il se trouve lié au second degré. M. Dumoulin demande si je puis dispenser à Pembina. Je ne puis ni là ni ici, mes pouvoirs ordinaires ne vont au second degré que pour les mariages déjà contractés. Or peut on dire que cette union illicite est un mariage contracté ? Je ne le pense pas. L'autre petit bref que Votre Grandeur a apporté de Rome ne parle que du premier degré. Je crois qu'il faut s'en tenir aux termes et qu'on ne conclut pas du plus au moins dans cette matière.

A la fin du b. article des facultés extraordinaires, le pouvoir de dispenser s'étend jusqu'au second degré pourvu qu'il n'atteigne pas le premier. ~~Cela peut-il s'entendre~~ des catholiques ~~aussi bien que des~~ hérétiques ou infidèles auxquels la phrase paraît se rapporter entièrement ? Faut-il de plus que les deux partis soient hérétiques ou infidèles ? S'il n'y en avait qu'une pourrait-on dispenser ?

Comme les décisions de plusieurs des cas proposés sont importan-

tes pour nous conduire par la suite, je vous prie d'avoir la bonté de faire mettre à côté de votre réponse la question proposée.

Cas. Une femme infidèle demeure depuis plusieurs années avec un protestant qui ne veut pas se faire catholique mais qui n'empêche pas que sa femme le soit. Peut-on la baptiser après l'avoir instruite afin qu'elle se marie ensuite avec le même protestant qu'elle a pour mari. Si on ne la baptise pas elle le sera par un ministre protestant. En ce cas, faudrait-il lui faire faire abjuration, car elle veut être catholique ? Le cas ne s'est pas encore présenté mais se présentera car les femmes qui ont eu des pères catholiques n'aimeront guère à se faire protestantes.

Cette lettre a été commencée il y a déjà près de trois semaines et je ne la finis qu'à la fin de novembre. L'occasion ne part que le premier de décembre. Je doute fort que nous ayions réponse d'Angleterre par le premier canot; j'aurai du moins une réponse par Votre Grandeur. J'attendrai avec hâte. Les nouvelles de la patrie intéressent toujours beaucoup. Je crois qu'il s'écoulera bien des années avant que j'y sois indifférent.

Votre Grandeur voit par cette lettre que le pays fournit matière pour écrire surtout pour des cas embarrassants et qu'on ne rencontre jamais en Canada. Ainsi il ne faut pas me demander s'ils me mettent à la gêne. J'ai assez de peine à m'en tirer dans les difficultés communes; c'est bien pire dans les extraordinaires. Il me manque des pouvoirs pour les infidèles, qui s'accordent à Rome; ayez la bonté de demander ceux qui me manquent pour agir dans les cas proposés dans cette lettre et de me donner tous les éclaircissements dont vous êtes capable afin que je fasse le moins de gaucheries possibles. Elles retomberaient peut-être en partie sur vous qui m'avez fait élever à une dignité dont j'étais incapable et indigne. Priez Dieu qu'il daigne se servir de moi pour tirer sa gloire et que du moins je ne mette pas d'obstacle à ses vues.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Év. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

RIVIÈRE ROUGE, 16 JUILLET 1823.

MONSEIGNEUR.

L'honneur de vos lettres du 6 et du 26 avril m'est parvenu le quinze juin. J'ai reçu en même temps tous vos autres envois ainsi que ceux de Mgr Telmesse. Je vous prie d'en recevoir mes très humbles remerciements. Je vais répondre à vos lettres sans chercher à y mettre beaucoup d'ordre; pourvu que je n'oublie rien, c'est tout ce que je désire. Je sais que votre Grandeur passera facilement sur le reste.

Nous avons passé l'hiver assez bien. La récolte de l'année dernière a donné des aisances (nécessités ailleurs) qu'on n'avait pas eues auparavant. Cette année la récolte donnera peu; la sécheresse a fait périr du grain et encore plus de jardinage dont une partie n'a levé qu'au mois de juillet alors que la pluie est venue arroser la terre. Le peu de consistance que paraît acquérir cette colonie encourage peu les colons. Il ne manque à la plus grande partie que le moyen de sortir du pays.

On ne sait comment vont être gérées les affaires après ce temps. Notre gouverneur le capitaine Bulger, qui est un brave homme et très estimé de tout le monde, passe en Angleterre. Il n'a pas encore de successeur et il a reçu ordre de remettre les affaires entre les mains de la compagnie. Va-t-elle être chargée de tout ? C'est ce que j'ignore. Il paraît qu'on n'a pas écrit clairement là-dessus d'Angleterre au moins au capitaine Bulger. La compagnie, souvent assez mal représentée ici, n'est pas aimée des colons. Si la chose est ainsi, je ne doute pas qu'un bon nombre va gagner chez les Américains. Il y en a déjà de parti ce printemps. En laissant le pays, ils laissent leurs dettes aux héritiers de lord Silkirk. La compagnie est revêtue de pouvoirs considérables et qui tombent par ici entre mauvaises mains.

Depuis que le comité d'Angleterre a donné des parts aux anciens commis du Nord, ils sont devenus très intéressés. Il faut de l'argent, peu importe le moyen. Je ne crois pas que la colonie les occupe fort. Les exécuteurs de lord Selkirk épargnent autant qu'ils peuvent. Je crois que si la mission était à demander, elle le serait longtemps. Je doute qu'on vous voie d'un bon œil ici. M. Halket l'a fait voir en plus d'une rencontre, il paraît être parti monté. De York, il avait écrit au capitaine Bulger de ne nous point donner de vin. Il paraît qu'il en avait dit autant à l'agent de la compagnie. J'ai pourtant eu un baril de vin du capitaine Bulger qui ne m'a dit que ces jours derniers, l'ordre qu'il avait reçu, Il n'avait pas défendu de nous faire d'autres avances, ce qui paraît singulier; excepté cependant si nous n'étions évidemment

décidés à quitter Pembina, qu'il menaçait de porter ses plaintes au gouvernement de Sa Majesté. Les comptes des colons ont été diminués de vingt par cent parce qu'on avait apparemment vendu trop cher, mais les nôtres ne l'on pas été.

M. Halket a la réputation d'être très haut, ne voulant d'avis de personne et ce qui est pis, c'est qu'il ne paraît pas se donner la peine d'entrer dans le détail. L'opinion est que son passage ici a fait du mal. Je crois que nous nous en sentirons plus que tous les autres. Je ne douterais pas que nous n'eussions pas de vin cet automne. Le baril que j'avais laissé à Montréal a été mis en route par M. Thain et est resté je ne sais où. J'ai reçu la lettre qui l'annonçait.

Si la compagnie est chargée de tout gérer je doute que nous puissions avoir crédit. En ce cas, nous ne serons pas fort à l'aise. Enfin la perspective offre bien des contradictions que la Providence fera peut-être disparaître. Je n'en suis pas fort étonné parce que je les avais prévues en partie et que je m'y attendais. Dieu veuille me donner le courage d'en tirer avantage pour l'autre vie.

Tout paraît mal dirigé pour encourager. Il n'y a personne d'intéressé au progrès de la colonie. Dans le pays des agents qui y viennent sont gênés par les ordres qu'on leur donne en Angleterre et ils se donnent bien garde de les outrepasser, car on s'en prend à leur bourse.

M. Halket qui a tant fait de bruit pour détruire Pembina n'a pas voulu dire un mot au gouverneur sur ce qu'il avait à faire avec eux. Ce printemps nous avons fait descendre presque tous ces gens et rendus à Lafourche on ne pouvait leur faire aucune avance. Ils finirent par se camper le long de la rivière en attendant que la vache fut grasse et sont retournés à la chasse. Il semble pourtant que des gens accoutumés au pays et qui y sont nés devraient être encouragés de préférence à des gens qu'on fait venir d'Europe et qui se trouvent trompés dans leur attente et ne cherchent que le moyen de partir.

Votre Grandeur voit par cet aperçu que notre position n'est pas des plus agréables. Je ne dis pas tout cela pour me plaindre mais pour vous donner une idée juste de notre état. Du reste je tâcherai de ménager les esprits autant que possible; les mauvaises mœurs de tous ceux qui composent la compagnie font craindre des yeux plus clairvoyants que les leurs; c'est pourtant, dit-on, à condition qu'ils civiliseront le pays qu'ils ont obtenu de si grands privilèges.

J'ai passé quelques semaines à Pembina. Cet hiver, pendant que j'y étais, M. Picard est parti pour la rivière Qu'Appelle pour porter les secours de la religion à M. John Mc Donald, ancien bourgeois du Nord-Ouest, et il y est resté deux mois; ce qui lui a donné moyen de faire plusieurs baptêmes et mariages.

Je n'ai donné les ordres mineurs à M. Harper que le jour de la Pentecôte, n'ayant pu le faire convenablement plus tôt. Il ne parait pas y avoir de danger pour sa vocation; c'est ce qui m'a fait aller moins vite avec lui: d'ailleurs il a beaucoup d'occupations et le bréviaire lui prendrait du temps qu'il donne à la théologie. Je me propose de le faire sous-diacre vers la Toussaint.

Il vient cette année plusieurs familles des différents coins du Nord. Elles serviront à alimenter notre zèle car l'ignorance ne manque pas dans ces pauvres gens.

J'avais nourri le projet de faire faire le voyage de la Baie à M. Dumoulin. J'en avais parlé plusieurs fois pendant l'hiver à M. Clark qui était en charge pour la Compagnie ici. Il avait paru approuver ce plan et quand il s'est agi de partir je lui renouvelai ma demande par écrit et il me répondit qu'il ne pouvait accorder ce passage, pour des raisons inexplicables en ce moment.

M. Dumoulin, ayant reçu permission de descendre, écrivait au Gouverneur à la Rivière au Brochet pour avoir un passage sur les canots de la Compagnie. Il lui répondit le 27 juin qu'il passerait une brigade de canots chargés, au bas de la rivière Winipic, le deux ou le trois de juillet et qu'il pourrait prendre son passage dessus. Mais il fallait que la lettre vint du fond du lac Winipic à la Rivière Rouge, et que de là, M. Dumoulin se fit conduire au bas de la rivière; ce qui était de toute impossibilité en si peu de temps. Voilà une manière de refuser poliment. Par là, M. Dumoulin a été forcé de former associé avec d'autres, un canot qui sera probablement mal gréé et qui ne laissera pas que de lui coûter cher. Je crois qu'il ne faut rien attendre de ce qui peut favoriser la mission de la part des gens auxquels le monde catholique est odieux. Il faut pourtant avoir nécessairement recours à eux dans un pays si désavantageusement situé.

J'ai reçu le 12 février une lettre datée de Saint Louis le 12 juillet de l'année dernière venant de Mgr Dubourg. Elle m'est parvenue par le moyen des commerçants américains qui viennent assez près de nous. Je lui ai répondu par la même occasion, mais ma lettre ne lui sera parvenue que ce printemps quand ces mêmes commerçants auront sorti leurs pelleteries à Saint-Louis. Il me parle de pouvoirs qu'il vous a donnés pour M. Dumoulin dont il accuse la réception d'une ou deux lettres et de sa lettre de Grand Vicaire que j'ai reçue avant mon départ, mais toujours sans entrer dans le détail de ses pouvoirs. Je lui en ai parlé au long, et je pense qu'il répondra plus clairement Il le pourra peut-être par la même voie s'il est à la Nouvelle-Orléans. Il répondra peut-être par Québec et alors ça ira à l'année prochaine.

En évacuant Pembina nous y avons laissé une maison et une chapelle qui finiront peut-être par disparaître par le feu ou autrement. J'a-

vais espérance de vendre la maison au gouverneur de la colonie, ce qui aurait été autant de défalqué sur nos dettes; ce coup est manqué par son départ. Si je puis la vendre à d'autres je le ferai.

M. Dumoulin doit partir d ici le seize du mois ce qui formera cinq ans révolus, jour pour jour. Il quitte le pays sans trop de chagrin et il vaut mieux, ou du moins autant, qu'il parte cette année puisqu'il ne peut se déterminer à s'y fixer d'une manière permanente. Les néophytes le voient partir avec peine et je crois bien que leur bien spirituel en souffrira. Il pourrait se faire que M. Dumoulin ne pût s'arrêter longtemps au Sault Sainte-Marie et à l'île Drummond parce que son canot ne pourra attendre longtemps. Il y a pourtant de grands besoins; la dépravation des mœurs y fait des progrès rapides.

Je ne vous parle pas de pouvoirs ni de cas pour cette fois. J'ai reçu les solutions que je pouvais attendre des théologiens. J'attendrai l'année prochaine les décisions de Rome. Il nous faudrait ici les facultés accordées autrefois par S. S. Pie V et Grégoire XIII; peut-être en sentira-t-on la nécessité à Rome? Presque tous les cas proposés l'année dernière venaient de M. Dumoulin et il est parti sans les mettre à exécution.

Votre Grandeur voudra bien recevoir M. Dumoulin comme un bon ouvrier qui a rendu service à la religion ici et qui en rendra encore en Canada. Il a peut-être accordé un peu à la nature en pressant son retour, mais je crois qu'il faut laisser la Providence l'en faire repentir si en cela il a contrarié ses vues. Son caractère peu flexible de sa nature pourrait bien lui attirer des déboires dans une cure. La religion le corrige pourtant. Un voisinage de confiance lui rendrait service et il payerait de retour. Sa santé n'est pas très forte, le ministère le fatigue et il n'en est pas grand amateur naturellement; malgré cela, je suis sûr que ses paroissiens n'auront pas à se plaindre de lui de ce côté-là. Sa famille va être dans la joie s'il est placé à sa proximité. Il en sera souvent visité. Je crois qu'il est dans les sentiments de faire un saint usage des revenus de son bénifice et qu'il n'oubliera pas la Rivière Rouge si par la suite il est appelé à lui faire du bien. Dieu veuille que tous ces bons sentiments ne s'évanouissent pas par la fréquentation du monde.

M. Destroismaisons reverrait le Canada sans peine si la Providence lui en ouvrait l'entrée, mais il est bien raisonnable de ce côté-là; il est tout plein de bonne volonté, mais il a de la difficulté à s'annoncer et par là même il est peu goûté. Il aura peine à faire un missionnaire sauvage.

Je ne sais trop que dire à la Propagande sur la religion de ce pays. Elle se soutient dans ceux qui l'ont embrassée et elle acquiert toujours par le retour des anciens chrétiens et la conversion ou le

baptême de leurs enfants. Il n'a pas encore été possible de travailler directement à la conversion des sauvages.

M. West, qui était ministre anglican ici, est parti cette année pour l'Angleterre. Il en doit venir un autre. Il a je crois deux ou trois petits sauvages à son école dans l'espérance d'en avoir d'autres, mais les sauvages n'aiment pas à se défaire de leurs enfants. Il a de l'argent pour pourvoir à leurs besoins.

M. le Secrétaire de Mgr de Telmesse a mis en route des livres classiques qui sont restés au Fort William. Dieu sait s'ils ne se rendront jamais jusqu'ici.

J'ai fait une petite relation sur la mission pour être envoyée à Rome. Je ne vous l'adresse point cachetée avec toute permission d'y changer ou retrancher. Je ne connais pas le style de ces sortes de rapports. Benoît XIV indique les choses dont on doit rendre compte, mais je n'ai ici aucune des choses dont il parle excepté ce qui regarde le peuple. J'ai fait pour le mieux.

M. Dumoulin a pourtant envoyé l'année dernière des comptes de Moisan et de Bolduc qui n'a pas achevé son temps et est gagné la Prairie du Chien. Moisan est resté au Sault Sainte-Marie et y a hiverné ou du moins dans le lac Supérieur. Lapointe a encore écrit cette année à M. Dumoulin pour son compte. Il parait qu'il lui revient encore quelque chose.

Enfin il faut en finir et ce pour d'ici au mois de juin 1824.
Je me recommmande à vos Saints Sacrifices ainsi que tout mon troupeau.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

P. S. Ayez la bonté de me rappeler au souvenir des communautés de Québec.

* * *

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

RIVIÈRE ROUGE, 1ER JUIN 1824.

MONSEIGNEUR,

J'aimerais mieux écrire cette lettre après l'arrivée des canots de Montréal, j'aurais probablement alors à dire des choses que je ne puis deviner en ce moment; mais il faut prendre les occasions quand elles se présentent, n'ayant pas la facilité de choisir les plus idoines. Le nommé Benjamin Gervais, un de nos colons originaires de la Rivière du Loup, sera porteur de la présente et pourra même fournir à votre Grandeur le moyen de m'honorer d'une réponse cette année, car il part pour revenir aussitôt. Je lui recommande de demander au Séminaire de Montréal au moment de son départ les lettres pour la Rivière Rouge. Je crains seulement que votre Grandeur ne soit éloignée pour la visite de son diocèse et que cette lettre ne lui parvienne trop tard. Je pense pourtant que le dit Gervais fera quelque séjour à Montréal. A mon ordinaire, je ne m'appliquerai guère à mettre de l'ordre dans cette lettre, mais je vais dire les choses comme elles se présenteront, connaissant votre indulgence à passer sur le reste. J'ai encore des cas par lesquels je vais commencer.

1o Une femme infidèle demeurant depuis plusieurs années avec un protestant a été mariée l'automne dernier par notre nouveau ministre, M. Jones, sans avoir été baptisée auparavant. Elle n'a pas voulu recevoir le baptême de lui parce qu'elle était fille d'un père catholique et qu'elle veut l'être elle-même. Le ministre a décidé que le baptême n'était pas nécessaire. Que penser de ce mariage? Est-il frappé de nullité par l'empêchement de disparité de culte? En supposant que le pouvoir vienne de marier les protestants avec des infidèles convertis, faudrait-il qu'ils se présentent devant nous? Ce cas vient et viendra encore plus fréquemment.

2o De quelle formule de baptême faut-il se servir pour donner le baptême sous condition aux adultes comme protestants? M. Harper dit l'avoir vu administrer avec la formule du baptême des enfants; la grande formule paraît cependant être celle dont il faut se servir.

3o Peut-on dire la messe de l'aurore aussitôt après celle de minuit, donner la communion à la messe de minuit ainsi que le samedi saint? Benoit XIV est contre ces trois usages que j'ai vu pratiquer en Canada. L'usage fait-il loi à présent? D'où vient cette pratique dans le diocèse?

Je présume que M. Dumoulin s'est rendu heureusement l'année dernière. J'ai reçu avant la clôture de la navigation de l'automne dernier une lettre de lui, datée du Sault Ste-Marie dont il me parle sur le ton que j'en avais parlé à votre Grandeur l'année précédente.

Une partie de ses métifs de Pembina sont venus s'établir cette année à cinq lieues d'ici sur la rivière Assiniboine. Je m'en réjouis parce que nous pourrons les desservir plus facilement qu'à Pembina où il reste encore un assez bon nombre de personnes qui se sont mis en tête qu'elles allaient avoir un missionnaire d'Amérique. Il est passé au mois d'août dernier des découvreurs ou ingénieurs Astronômes, des Américains qui avaient à leur tête le major Long.

Nous avons passé l'hiver en paix. Le Gouverneur de la colonie, M. Georges Simpson, a hiverné ici. M. Robert Pelly, gouverneur de la colonie, a vécu en bonne intelligence avec lui.

L'année dernière on a cessé d'avancer à crédit aux colons qui ne peuvent acheter maintenant au magasin qu'argent comptant. La compagnie a mis en circulation des billets dont le plus haut est de 1 louis 0. 0 et le plus petit un chelin, c'est une grande facilité. Tout est fourni par la compagnie et la colonie n'a plus de magasin. M. Simpson avec lequel je suis en bonne intelligence, m'a laissé avoir au magasin sans payer immédiatement ce qui aurait été fort gênant pour nous. Nous pourrons payer ce petit compte et nous avons donné cinquante barils de blé en déduction sur nos dettes envers la succession de la Seigneurie Lord Selkirk. On a dix chelins par baril et vingt par cent de rabais d'après annonce publiée par ordre du gouverneur Pelly qui ne nous a pas exceptés, ce qu'avait fait M. Halket ou M. Colville au dire du capitaine Bulger comme je vous l'ai marqué l'an passé. Je pense que moyennant notre argent nous aurons maintenant ce dont nous avons besoin, surtout du vin pour la messe dont nous avons encore une quantité, grâce aux soins de votre Grandeur et à la bienveillance de M. Thain.

Malgré la sècheresse et la grêle de l'année dernière la récolte a donné bien du grain. La semence de cette année est considérable. Dieu veuille qu'elle n'ait point d'accident.

Je n'ai point écrit en Angleterre l'automne dernier. Les exécuteurs de feu Lord Selkirk ont donné une réponse à ma lettre ou plutôt à des questions que j'avais faites au capitaine Bulger et qu'il leur avait référées.

Je demande six piastres de rente annuelle et perpétuelle pour cent arpents de terre sur l'état de la mission; je trouverai à les donner sur ce pied. Il me semble que le plan suggéré par votre Grandeur de les vendre à constitut, ne peut pas être exécuté parce que d'après les *deeds* on a le pouvoir de tirer du profit de ces terres et non pas de s'en défaire; ce qui serait le cas en les donnant à rente rachetable. On ne parait pas opposé à ce plan ici.

M. Destroismaisons est toujours le même. Il a fait plusieurs fois le voyage de Pembina depuis le départ de M. Dumoulin. J'ai donné

le sous-diaconat à M. Harper le jour de la Saint-Pierre. Il a désiré différer l'automne dernier. Il a profité de ce délai pour étudier sa théologie dont il a vu à présent 16 ou 17 traités des plus longs et des plus nécessaires. Je n'en avais pas vu autant lorsque votre Grandeur m'a cru capable d'être prêtre. Il fait toujours son école assidûment. elle est peu fournie de sujets à talent. Il m'a donné cet hiver deux jeunes gens pour le latin qui ont assez de capacité. L'un a dix ans et l'autre 13. Mes deux autres écoliers ont expliqué à présent tout l'épitome. de *viris illustribus*, Cornelius Nepos, les quatre Evangiles, les Actes des Apôtres et la moitié de l'Imitation. Ils commencent à comprendre la versification, ont vu un abrégé de géographie et écrivent les belles-lettres pour les voir cet été. Je les pousse autant que je puis pour en tirer service. Dieu veuille qu'ils ne m'échappent point. Ils sont assez sages, faisant montre de mœurs réglées.

Les vaches des prairies ont été abondantes tout l'hiver et à proximité de Pembina de sorte que la vie a été facile à se procurer. Depuis le départ des glaces le poisson a donné considérablement. Nous en avons salé ainsi que de la viande pour nous mettre à l'abri de la disette pour l'été.

Nous avons fait une bonne semence. Nous avons deux vaches qui donnent du lait, deux veaux de l'année et un de l'année dernière, douze poules, des poulets, enfin nous commençons à nous monter.

Nous sommes logés dans notre maison de 50 pieds sur 30 que M. Halket se plaint d'avoir vue démantelée. Je l'ai faite achever l'année dernière et nous en avons pris possession à la Toussaint. Cette année je me propose de faire travailler à la chapelle qui est encore en mauvais état; j'ai déjà commencé.

Le conseil du pays, composé des gouverneurs et autres principaux, a autorisé le payement de la dîme pour cette année sur le même pied qu'en Canada. On y a pourtant compris les patates. La résolution est passée pour l'autoriser dans chaque mission. Je ne sais ce qu'en pensent les protestants mais je sais que les catholiques aiment mieux la payer que de donner six jours qui nous valent peu de chose parce qu'ils sont mal donnés. Cette résolution doit être référée en Angleterre. Les exécuteurs de Lord Selkirk, en réponse à une question proposée à ce sujet au capitaine Bulger, ne veulent pas l'autoriser mais laissent la liberté de faire avec les habitants chaque année, tel arrangement qui nous semblera bon là-dessus ce qui était déjà assez.

Je souhaite que les lettres qui vont arriver ne nous apprennent rien de trop affligeant. Il faut s'attendre à tout événement.

Je me recommande à vos prières ainsi que mes collaborateurs.

Je suis avec le plus profond respect

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

†. J. N. Ev. de Juliopolis

P. S. Quelle est la componende de la dispense de trois bans ? Peut-on l'augmenter pour cette place ?

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

Rivière Rouge, 13 juin 1824.

Monseigneur,

J'ai reçu aujourd'hui vos lettres. Je me mets en frais de vous en accuser réception par un canot qui part demain pour le Sault Sainte-Marie dans l'espérance que ma réponse se rendra avant les lettres d'automne. Je ne répondrai point par cette occasion aux lettres de Monseigneur de Telmesse, de M. Mil Caron, A. Dionne, P. Taché, et autres; je remets cela à une autre occasion. Je me suis donné l'honneur de vous écrire au commencement de ce mois par un canot qui va à Montréal pour revenir cette année. J'ai écrit par cette occasion là comme je le fais par celle-ci à M. Dumoulin. Je lui ai obligation pour sa circulaire et sa souscription. Je vais épargner cet argent pour les besoins pressants. Je ne vois pas en ce moment que j'en emploie pour cette année. J'ai donné un mémoire au Gouverneur pour nous faire venir des étoffes noires, des livres pour l'école, ardoises, etc. Il s'en est chargé volontiers. J'ai demandé aussi des dictionnaires et gradus. On verra si ça viendra l'année prochaine.

Je suis sensiblement affligé des troubles de Montréal. Au milieu de tout cela Mgr de Telmesse bâtit en grand. Dieu achèvera j'espère. Il faut que l'œuvre de Dieu soit persécutée; c'est peut-être la preuve la plus certaine que c'est son ouvrage. Le monde et le démon ne se votent pas en contradiction avec eux-mêmes.

Je n'ai rien reçu de Rome. La mort du Pape, et peut-être plus que tout cela le manque de temps ont empêché ou retardé les réponses; elles seraient grandement nécessaires. Si du moins j'avais reçu quelques pouvoirs de Mgr Dubourg ! et ces pouvoirs

sont le premier et le deuxième degré qu'il n'a peut-être pas je pourrais mettre en ordre quelques mariages de Pembina. Il faut donc attendre encore un an.

Je suis bien aise de voir, dans votre lettre à M. Halket, que votre Grandeur va au-devant des accusations que nous craignions devoir être intentées contre nous;- ce que je ne crois guère pourtant. M. Clark, qui paraissait le plus animé le printemps dernier, aura assez à se défendre lui-même sans accuser les autres. Peut-être M. West qui est passé en Angleterre pourrait donner un bon coup quoique je ne pense pas qu'il veuille s'embarquer dans une affaire qui pourrait aller loin et qu'il pourrait difficilement entretenir en disant vrai.

Si je puis détacher une demoiselle Nolin, je vais la métamorphoser en religieuse de la Rivière Rouge et lui confier l'éducation des filles. Je ne serai pas fâché d'avoir une école sur pied avant les protestants qui parlent d'en établir une sur un grand plan depuis longtemps sans avoir encore mis la main à l'œuvre. J'avais bâti l'année dernière une petite maison que je destinais à cette œuvre. Elle a été brûlée par accident aussitôt après avoir été finie. J'ai encore celle qui nous logeait avant d'être dans la maison que nous occupons à présent. Elle était destinée à faire une sacristie, elle fera une bonne école en attendant une plus grande.

Les gens de Pembina n'ont pas voulu laisser enlever le presbytère qu'occupait M. Dumoulin, s'étant mis en tête qu'ils allaient avoir un missionnaire apparemment de Mgr Dubourg. Ils seront cause que cette maison périra par le feu qui court assez souvent. La chapelle aura le même sort. Peut-être que leur espérance étant frustrée, ils renonceront à leurs prétentions.

Sans faire de frais ni dépenses, je pourrai disposer des terres de la mission sur lesquelles bien du monde tente à cause de leur proximité de l'église, surtout à présent qu'il y a de l'argent dans le pays et que chacun peut, par son industrie, se procurer ses besoins. Seulement je désirerais savoir si le plan dont je parle à votre Grandeur dans la dernière lettre est légal, car en examinant le titre, vous verrez qu'on ne peut s'en défaire entièrement, mais seulement en tirer des revenus pour le soutien perpétuel de la mission. Je demande six piastres de rente annuelle et perpétuelle pour cent ans. J'en ai donné sur ce pied sans avoir encore donné le contrat en forme. Je me propose pourtant de ne pas exiger la rente entière pendant quelques années pour donner le temps de les ouvrir.

Je me réjouis du secours que votre Grandeur va donner aux pauvres fidèles du Sault. Je n'ai rien reçu de Nicolet. Veuillez bien me rappeler à la mémoire des saintes filles qui composent les communautés de Québec et autres lieux dans l'occasion. J'ai confiance dans les prières ferventes de ces vierges.

Je souhaite bien ardemment que la paix revienne dans votre diocèse. Ces tribulations serviront à épurer vos derniers ans et à enrichir votre couronne. Dieu qui les permet saura y mettre fin. Je désire que vous viviez assez pour voir la fin de ces maux et le calme parfait. La douceur, la patience et la charité ont toujours été le partage des enfants de Dieu. Je ne renverrai pas pour cette fois le mémoire sur mon district n'ayant pas eu le temps même de lire le plan que vous m'envoyez.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect
Monseigneur
Votre très humble et très obéissant serviteur

J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

Rivière Rouge 15 juillet 1824.

Monseigneur,

C'est la troisième fois que j'ai l'honneur d'écrire à votre Grandeur cette année et par trois occasions différentes. J'écris aujourd'hui par un nommé Lacerte, Bois Brûlé, qui va s'établir à la baie du Febore. Il descend libre et à ses frais. Il pourrait se faire qu'il n'irait pas bien vite. J'espère pourtant qu'il se rendra avant l'occasion que nous fournira le dernier canot de la compagnie en automne.

Je vous envoie avec celle-ci la relation de ce qui regarde mon district. J'en ai retranché la phrase qui renfermait les plaintes à faire en Angleterre contre le ministre protestant, parce que, dans le fond, il n'y a rien de certain là-dessus. Celui qui l'a remplacé est bien tranquille et ne parait pas se donner grand trouble. Nous lui avons enlevé plusieurs femmes protestantes suisses mariées avec des catholiques. Il y a espérance d'en avoir d'autres. Outre les enfants des mêmes suisses qui n'entendent point l'anglais, ils finiront par être élev dans la religion catholique comme quelques-uns l'ont déjà fait.

Votre Grandeur pourra remarquer une bonne augmentation de baptêmes et de mariages depuis le départ de M. Dumoulin, ce qui annonce une population allant en croissant rapidement.

Le temps a été favorable pour les grains qui ont la plus belle apparence. Le blé et par suite le pain ne sera pas rare, si toutefois il y a des moulins pour moudre, car cette année nous mangeons du pain avec misère, faute de moulin; il y en a en chemin ou mieux en construction.

Depuis la réception des lettres de Montréal j'ai écrit au père de la famille Nolin pour avoir la fille en question pour une école de filles et j'ai reçu une réponse négative. Le vieux qui a 82 ans et 1 mois dit qu'il a besoin d'elle pous l'aider à vivre quoiqu'il lui en reste encore quatre; mais ce sont plutôt je pense ces quatre qui s'opposent au départ de leur sœur parce qu'elles se voient sur le point de se séparer d'avec leur père pour vivre de leur travail et industrie. L'Angélique en question est la plus habile comme la plus industrieuse. Je tenterai encore un dernier effort.

J'ai donné le diaconat à M. Harper le jour de St-Pierre.

Je vous adresse un mémoire de différents articles à demander en Angleterre, surtout des livres pour le latin, des traductions dont je n'ai que celle d'Horace. Il y a ici assez d'Epitome, de Viris Illustribus et Cornelius Nepos dont il faudrait une traduction. Il y a deux exemplaires des oraisons de Ciceron, trois gros Virgile avec la traduction en prose latine en marge, un Salluste. Je prie votre Grandeur de demander encore quelques exemplaires de ces ouvrages et une bonne traduction; il serait peut-être bon de nommer l'auteur. J'ai demandé par mon mémoire adressé au gouverneur Simpson 4 dictionnaires latins-français et 4 dictionnaires français-latins, quelques douzaines d'a-b-c et de *journée du chrétien* et de plus des ardoises. Il serait mieux que le tout fut mis ensemble. Il y aurait moyen de le faire en priant le Monsieur auquel vous adresserez votre mémoire de le remettre aux agents de la compagnie à Londres auxquels sans doute M. Simpson adressera le mien.

J'ai demandé aussi des étoffes noires que nous ne pouvons trouver ici; je ne les ai pourtant pas demandées en mon nom mais j'ai demandé d'en faire venir au magasin. Je ne doute pas qu'elles ne viennent si toutefois le gouverneur n'oublie pas d'en faire la demande. Je me propose pourtant de lui écrire à York Factory avant le départ du vaisseau et de lui envoyer des échantillons qu'il m'a demandés; s'il n'en vient point par le bateau de l'année prochaine nous en manquerons. Il pourrait en venir cette année parce que j'avais fait prendre une note au capitaine Bulger là-dessus l'année dernière. Vous en réitèrerez la demande si vous voulez. Nous n'en serons pas en peine s'il en vient plus que le besoin actuel.

Il serait possible de m'envoyer de Montréal ou de Québec quelques garnitures de boutons violets, des porte-croix de différentes couleurs. Je n'ai point d'étoffe pour en faire faire. Le tout ne serait pas d'un gros volume.

La pauvreté de cette mission peut-elle passer pour une raison de donner des dispenses de bans à des gens qui n'ont guère d'autres mo-

tifs de la demander que celle de ne pas faire publier trois fois leurs bans?

M. Dionne m'a appris l'interdit de M. Morin sans m'en dire plus long. Je suppose bien que ce n'est pas pour les beaux faits. Je ne vois pas non plus sur l'Almanach M. Arcenau de St-Joseph de la Beauce

J'attendrai le printemps prochain un cachet épiscopal et peut-être un anneau que M. Dumoulin s'est chargé de faire refaire, un peu de velours rouge et violet pour mes soutanes. Toutes ces petites choses pourront je pense trouver place dans le canot de Montréal.

Permettez-moi de prier votre Grandeur de me rappeler au souvenir des Messieurs du Séminaire de Québec, de M. Desjardins, de nos mères des communautés de la ville et de Mgr de Saldes. Pour moi, je me recommande, ainsi que mes collaborateurs et mon troupeau, à vos prières et Saints Sacrifices. Je suis aussi reconnaissant que possible envers les bienfaiteurs de cette mission, surtout envers ceux qui ont contribué à la souscription mise en circulation par M. Dumoulin. Je leur fais mes plus sincères remerciements en général, n'en connaissant aucun en particulier.

J'ai l'honneur d'être
Monseigneur
Votre très humble et très obéissant serviteur
† J. N. Ev. de Juliopolis

19 juillet 1824

Le canot part aujourd'hui; avec ce canot part pour Montréal mon frère qui était monté il y a cinq ans. Il s'est déterminé subitement à quitter le pays. Je ne l'ai point forcé à y rester. Il ne trouvera point une pareille occasion. Sa famille déjà de trois enfants le mettrait hors d'état de partir par la suite. Il a formé cent louis. Je garde cet argent ici et je lui donne une traite sur M. Demers, procureur du Séminaire de Québec, pour 75 louis avant son départ; je lui en donnerai une autre pour le reste de l'année prochaine quand j'aurai tout retiré. Avec de l'argent ou les billets en circulation dans le pays on fait très bien son affaire ici. Je me suis procuré plusieurs vaches, veaux et chevaux cette année par ce moyen et une quarantaine de louis en or qui étaient restés ici depuis 1818. J'ai eu le tout à bon marché de deux Meurons qui passent en France par la Baie d'Hudson.

J'ai reçu hier un baril de vin qui vient de Montréal sans lettre pour l'accompagner. C'est celui sans doute dont votre Grandeur me parle dans sa lettre du printemps. J'ai beaucoup d'obligation à votre Grandeur et à M. Thain. J'ai écrit au Gouverneur pour le prier de me



faire parvenir cet automne les deux ou trois barils que votre Grandeur a demandés par l'entremise de M. Halket. Nous en avons encore un baril des deux reçus l'an passé.

Il est arrivé ces jours-ci beaucoup de familles catholiques et protestantes du Nord pour s'établir à la Rivière Rouge, de sorte que celles qui partent sont remplacées largement.

Je n'écris pas à M. Dumoulin pour cette fois. M. Picard lui écrit. J'écris à Mgr de Telmesse, à M. Dionne et M. Taché qui m'ont écrit ce printemps sans que j'aie pu encore leur répondre.

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
12 juin 1825

Monseigneur,

J'ai reçu le 5 juin votre lettre du 18 avril et celle datée du 21 avril 1824 qui me sont parvenues au mois de février. Je vais répondre à l'une et à l'autre, toujours à mon ordinaire, comme les choses vont venir.

J'ai donné la prêtrise à M. Harper le jour de la Toussaint. Il continue à faire son école qu'il tient bien et qui fournit peu de sujets d'espérance; il prêche avec facilité et grâce et sera propre à tout. J'étais bien éloigné de penser que les *Extra tempora* fussent restreints à certains jours. J'ai pourtant revu mes pouvoirs qui n'en mettant point, j'ai pris les jours les plus solennels pour ces ordinations, pour la Toussaint qui m'a fait douter un peu. J'ai cru me rappeler d'avoir entendu dire à M. Roupe qu'il avait été ordonné sous-diacre ce jour-là à Québec en 1803 par feu Mgr Denault. Une autre fois je ferai attention, mais j'aurai peut-être le temps de l'oublier en attendant. Je ne sais comment font les autres qui sont sur le même pied que moi, mais j'ai fait donner le *Promitto* à l'Evêque de Québec.

Je suis encore sans école de filles. Le vieux Nolin, dont la fille brûle du désir de se consacrer à Dieu, s'obstine à la retenir. Je crois qu'il faudra attendre qu'il soit mort. Il a 83 ans et elle ne veut pas le

contrister ouvertement. A tout dire elle est bien nécessaire à la maison.

N'ayant eu connaissance de M. de Laporte que par votre lettre du mois d'août, arrivée cet hiver, je n'ai pu encore lui écrire. Je le ferai cette année.

J'ai reçu tout ce que votre Grandeur mentionne dans sa lettre, savoir: une bague, un cachet, du velours. soie, etc. Je vous en fais mes très humbles remerciements. Le cachet étant entre le grand et le petit pourra me suffire sans en faire graver un second. J'ai reçu la procuration de tous les membres de la corporation. Je continuerai la concession des terres de la mission sur le même pied. c'est-à-dire six piastres de rente annuelle attachée sur le fonds. J'ai déjà donné toutes celles que je veux donner pour le moment. Je garde le reste pour nous fournir du bois pour y établir des fermes dont une est déjà en chemin depuis l'automne dernier et donnera quelque revenu cette année si la récolte n'a point d'accident.

Mon mémoire pour des étoffes noires et des livres est passé en Angleterre. J'attends les effets demandés cet automne. Nous sommes au bout de tout surtout pour nous habiller.

Je ne me souviens plus pour qui est venue la solution du cas du mariage mentionné dans l'indult que vous m'avez envoyé. C'est probablement un cas de M. Dumoulin qui se présentera sans doute; mais ce n'est qu'une dispense particulière qui pourra peut-être devenir encore nécessaire. J'en serai quitte pour la demander une seconde fois et l'oublier de même.

Il est venu à York l'année dernière une barrique de vin de Tincrife sur laquelle j'ai reçu quatre barils, les trois autres ne viendront que cette année. Je crois que nous pourrons nous en procurer dorénavant sans en faire venir exprès.

Je ferai publier le décret du Concile de Trente et enregistrerai cette publication pour faire foi par la suite.

La traite de 75 louis donnée à mon frère se rendra avec le temps. Je ne sais où il est. Je n'en ai point eu de nouvelles ce printemps. Il m'a écrit du Sault Sainte-Marie l'automne passé et il ne savait alors s'il irait à Montréal ou à Détroit.

J'ai donné une seconde traite datée du 13 mai cette année en faveur de la compagnie de la Baie d'Hudson et est de 31 louis 9 3. Je n'ai pas eu assez pour payer mes dettes sans recourir à l'argent de la souscription. J'ai fait travailler la chapelle pour la mettre un peu plus décente et la main d'œuvre est chère ici. Dieu est logé décemment pour la Rivière Rouge et nous le sommes passablement nous-mêmes.

Le conseil de l'honorable compagnie d'Hudson m'a fait un présent l'année dernière valant environ vingt ou vingt-cinq louis en vin,

sucre, thé, chocolat, raisin, riz, etc accompagné d'une très obligeante lettre du Gouverneur, dans laquelle il me dit entre autres choses qu'il se fera un plaisir d'informer le comité à Londres des services importants que la mission rend dans le pays par notre zèle infatigable. Il était alors partant pour la Colombie où il a passé l'hiver et contre toute attente, il est arrivé ici le 29 mai après un voyage d'une immense longueur. Il est parti pour York Factory le sept du courant.

Ma lettre de remerciements, écrite quelques jours avant son arrivée, lui a été présentée ici; j'ai cru m'apercevoir qu'il en avait été content. Il y a en chemin une chose qui marque encore mieux sa bonne volonté et qui prouvera celle de tout le conseil siégeant à York, si elle s'exécute. Il a dessein de nous former un petit revenu annuel. Il doit le proposer de 50 louis pour commencer, dans l'intention de l'augmenter les années suivantes. C'est M. Donald Mc Kensie, frère de celui de Terrebonne, membre du conseil et hivernant ici depuis deux ans, qui a fait cette confidence à M. Destroismaisons avant son départ d'ici pour la rivière au Brochet, d'où il doit revenir ici à la fin de ce mois avec le canot monté de Montréal qui emportera nos dépêches. Tout cela marque que nous sommes assez bien dans l'esprit de ceux que nous connaissons ici. Je ne sais ce que pensent ceux d'Angleterre.

Messieurs Destroismaisons et Harper voudraient savoir si c'est l'Evêque de Québec ou l'Evêque du district qu'il faut nommer à la messe. Pour moi je nomme l'Evêque de Québec.

Je suis bien sensiblement affligé du peu d'harmonie qui règne dans le district de Montréal. Mgr de Telmesse m'en parle un peu; malgré cela il espère se loger chez lui cet automne. Peut être que le voyant un peu plus fixé on le laissera tranquille. Je le souhaite et le demande à Dieu qui prendra sans doute la défense de son ouvrage.

Les deux écoliers sur lesquels je comptais un peu l'année dernière sont sans espérance cette année; un est déjà parti depuis le mois de janvier, l'autre, encore ici, est sans vocation pour l'état ecclésiastique. Ceux qui viennent après eux sont encore jeunes et peu avancés, de sorte que manquant de ressources ici et ne pouvant toujours tenir M. Harper à faire l'école, je m'adresse à votre Grandeur pour avoir encore un sujet pour l'année prochaine afin de le remplacer. Peut-être qu'en attendant que ce nouveau venu devienne nécessaire ailleurs, je pourrai en former un autre.

J'ai demandé au Gouverneur une place pour cet ecclésiastique qui passera sous le nom de teacher. Il me dit qu'il n'y aurait pas de

difficulté. Il doit écrire au comité en Angleterre et le prier de faire savoir à votre Grandeur sa réponse dans le cours de cet hiver. J'espère qu'elle viendra affirmative et je pense de plus qu'il ne faut pas manquer cette occasion, car quoique nous soyons encore tous ensemble, il faudra probablement nous séparer bien vite. car outre Pembina où les gens s'obstinent à rester et qu'il est question de rétablir, il y a à cinq lieues d'ici un établissement qu'il faut visiter et qui augmentera peut-être à moins que Pembina ne se rétablisse.

Il y a de plus à sept ou huit lieues de cette mission (Saint-Boniface) un autre établissement qui a déjà demandé le secours d'un prêtre, du moins d'une manière passagère, de sorte que M. Picard est souvent en route. Si Pembina se rétablit, il y faudra un prêtre résident et il y trouvera de quoi s'occuper, car les gens en ont bien perdu depuis le départ de M. Dumoulin. C'est l'intention du Gouverneur de la colonie, Sir Robert Parker Pelly que l'établissement de Pembina soit continué au-dessous de la ligne. Il a même encouragé les gens du lieu à y rester ce printemps. Il va en Angletrre cette année pour revenir le printemps prochain par Montréal. Il n'y trouve pas d'opposition insurmontable. La chose réussira et si elle ne réussit pas elle excitera des murmures à Pembina. Je ne pense pas que M. Halket soit le premier à approuver son plan. Il faudra en ce cas descendre la chapelle de deux ou trois lieues afin qu'elle se trouve au centre d'un établissement sur le territoire Britannique. Qu'ils s'arrangent, je ne m'en suis pas mêlé ni nem'en mêlerai jusqu'à ce que je sois sûr du côté des exécuteurs de feu Lord Selkirk. Je suppose qu'on vous en informera dans le cours de l'hiver; du moins j'en prierai M. Pelly avant son départ.

L'eau est montée considérablement cette année comme il est déjà arrivé quelquefois. Elle a presque tout couvert les prairies à Pembina et au-dessus, et a noyé toutes les maisons du lieu sans en excepter la chapelle où elle entrée plusieurs pieds de haut. Si on eut rien dit du projet de rétablir ou continuer cet établissement, ce déluge, ou manque d'animaux, qui a eu lieu une partie de l'hiver, aurait sans doute dégoûté le plus grand nombre; mais cette nouvelle à engagé à y retourner des gens qui l'avaient déjà abandonné sans plus de sûreté que des mots, qu'un mot aussi détruira peut-être en Angleterre.

J'ai obtenu aussi du Gouverneur Simpson que la compagnie ne traiterait plus avec du rhum, du moins à la Rivière Rouge non plus qu'aux autres petits postes auxquels elle a abandonné le traité de ce département, moyennant qu'ils lui vendent leurs retours qu'elle paie un bon prix. Cette prohibition pourvoiera au salut spirituel et corporel des noirs et des blancs.

Lorsque j'ai donné la confirmation à Yamachiche, je m'étais imaginé que ma qualité de Grand Vicaire pouvait suffire pour exercer une

fonction, que je ne savais alors requérir une autorisation spéciale de la part de l'évêque diocésain. J'ai trouvé la chose peu de temps après dans Benoît XIV, mais il n'était plus temps de m'apercevoir que j'avais fait une gaucherie.

Il est très vrai que lorsque le major Long est passé à Pembina, les gens du lieu l'ont chargé d'une requête pour le congrès américain; mais il est très faux qu'elle ait été faite à notre instigation puisque, aucun de nous n'y était, qu'il n'en avait jamais été question et que nous avons appris la chose que longtemps après le passage du major. Je ne sais comment était conçue cette requête qui a fait peu de bruit ici.

L'évêque en s'habillant, doit-il dire en mettant le rochet la prière que les prêtres disent en mettant le surplis ? La prière qu'il dit en recevant la croix pectorale losqu'il célèbre *in pontificalibus* doit-elle se dire toutes les fois qu'il la prend, outre cette circonstance ?

Il n'est pas nécessaire d'observer à votre Grandeur qu'il faut un peu de choix dans le jeune homme que je vous demande, qu'il soit capable d'instruire en particulier et en public, capable de se montrer sans aimer le monde et donne espérance de parvenir à la prêtrise par la suite.

Vous avez prévenu ma demande en me disant, il y a déjà longtemps que je n'aurais pas d'autres sujets de votre diocèse. Je souhaiterais pouvoir m'en passer; je l'avais un peu espéré, mais je suis trompé dans mes premières espérances et les secondes iront tourner trop loin. Je ne perds pas de vue l'instruction propre à me procurer de l'aide, j'en fais presque toute mon occupation. Je prends des moyens de me procurer la vie plus largement afin de pouvoir en élever un plus grand nombre et enfin je prie le Maître de la moisson d'envoyer lui-même des ouvriers pour cultiver sa vigne.

Je me recommande avec mon petit clergé, les fidèles et les infidèles confiés à mes soins, aux prières de votre Grandeur, des communautés de Québec et des saintes âmes de toute description qui s'intéressent à la gloire de Dieu. Je remercie tous les bienfaiteurs de ma mission. Je prie Dieu tous les jours pour eux, et outre cela, je fais chanter au moins une grand'messe tous les ans pour la même fin.

Je n'ai rien reçu de M. Dionne, est-il mort ou a-t-il manqué l'occasion ? Si votre Grandeur a occasion de le voir, je serais bien aise qu'il sût que je pense ~~encore à lui; M. Dumoulin me dit~~ que M. Painchaud a été aux prises sur les gazettes avec les MM. Taché de Kamouraska. Ils ne sont guère amateurs du clergé, mais que gagnent-ils

à faire tant de bruit ? Peut-être ai-je encore des lettres dans un canot qui vient derrière celui déjà arrivé.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

18 juin 1825.

M. Harper présente à votre Grandeur ses très humbles respects et lui demande sa bénédiction comme à son évêque naturel ou de naissance, et vous remercie de l'avoir mis en route pour la prêtrise. J'espère qu'il ne fera pas déshonneur à votre choix. Je souhaite que celui que je demande pour l'année prochaine soit de même trempe. Il serait bon que ce dernier apportât avec lui des cahiers de philosophie, mathématiques, etc.

Quelle préface faut-il dire les dimanches dans lesquels il tombe un double qui n'a pas de préface propre ? Le missel parait indiquer une préface pour les dimanches. Un manuscrit du Séminaire de Québec dit qu'il faut toujours dire la préface de la Trinité. Je ne sais lequel a droit.

Je ne sais si vous prenez une note dans vos régistres des ordinations de M. Harper; mais vous me demandez la date de sa prêtrise. Je vais vous envoyer celle de toutes les autres ordinations: la tonsure le 12e dimanche après la Pentecôte, 18 août 1822; les ordres mineurs le jour de la Pentecôte, 13 mai 1823; le sous-diaconat l'Ascension, 27 mai 1824; le diaconat la Saint-Pierre, 29 juin 1824; la prêtrise la Toussaint, 1er novembre 1824.

Dans la même enveloppe votre Grandeur trouvera une longue lettre de M. Destroismaisons à M. Dumoulin. Comme elle renferme plusieurs petits détails que je n'ai pas répétés, elle pourra les connaître en se donnant la peine de la lire et en la faisant parvenir ensuite à M. Dumoulin.

J'ai écrit à M. Raimbault pour faire parvenir de mes nouvelles à mes frères et le remercier d'avoir dessiné mon cachet épiscopal.

Je me propose d'écrire à M. de Laporte pour avoir de la moire de laine rouge et blanche pour des ornements, et peut-être quelques autres choses pour le paiement desquels je les ferai tirer sur M. Demers ou le Séminaire de Québec. Je ne saurai qu'au mois d'octobre ce qu'il m'aura envoyé cette année.

† J. N.

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface, 8 août 1825.

Monseigneur,

Je crois qu'en ce moment votre Grandeur a reçu mes lettres du printemps, parce que le canot devait faire toute la diligence possible afin que les dépêches dont il est porteur, fussent rendues à Londres avant le départ du vaisseau qui part à la fin d'août pour la Colombie. Le fils de M. Forest avec sa dame et mon ci-devant écolier Senécal sont descendus par la même occasion.

Victor Chénier, mon autre écolier, est parti. il y a huit jours pour rejoindre son père à Pembina. Il y avait longtemps qu'il était décidé de ne pas être ecclésiastique. Je l'avais gardé pour lui montrer les règles et enfin, n'en espérant rien, je l'ai envoyé apprendre à gagner sa vie et aider son père qui est pauvre. J'avais eu envie de lui confier l'école de M. Harper, mais il y était moins propre de plus en plus, de sorte que tout s'est en allé en fumée; raison de plus de ne pas manquer l'occasion du printemps prochain si le passage vient gratis comme je l'espère, d'après ce que le Gouverneur Simpson m'a dit. Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai appris qu'il passait à Londres cet automne, pour les affaires de la Compagnie et qu'il devait revenir par Montréal. On m'a dit qu'il se proposait d'être de retour de bonne heure ce printemps pour avoir le temps d'aller à Québec. Je l'ai prié par une lettre que je lui ai écrite, de la fin du mois dernier, de faire connaissance avec votre Grandeur et je suis sûr que, s'il va à Québec, il n'y manquera pas. C'est un homme plein d'esprit et de politesse. Le Gouverneur de la colonie est aussi parti pour conduire sa famille en Angleterre. Il dit qu'il reviendra aussi par Montréal mais on ne le croit guère ici. Probablement que M. Simpson prendra avec lui l'ecclésiastique que j'ai demandé à votre Grandeur.

M. Pelly est parti avec le projet de s'intéresser au rétablissement de Pembina. Je ne serais pas fâché qu'il réussit pour le bien des âmes qui y demeurent et qui y sont bien gâtées; d'un autre côté la distance d'ici est gênante pour le prêtre qui y demeurera. Il y a autant de monde que du temps de M. Dumoulin ou à peu près autant, gens qui courent les prairies et qui ont tous les vices qu'entraîne avec elle cette vie fainéante. Un prêtre au milieu d'eux les fixerait là, et les engagerait à s'y établir, à cultiver la terre et surtout les moraliserait. J'ai demandé à Dieu de disposer les esprits en Angleterre pour sa gloire. J'ai prié, et M. Pelly et M. Simpson, de faire informer votre Grandeur de ce qui aura été décidé dans le cours de l'hiver ainsi que pour le passage d'un teacher.

Je crois déjà avoir fait observer à votre Grandeur qu'il fallait un

peu de choix dans le sujet à envoyer. Si avec les autres qualités, il avait de la voix et sut ou du moins fut capable d'apprendre le chant, ce serait une chose bien commode. M. Harper n'est pas bien partagé de ce côté-là. Que votre Grandeur ne regarde pas comme perdu un sujet d'espérance envoyé ici, il s'agit d'y implanter la foi; en Canada il ne faut que l'entretenir.

M. Picard a fait une mission, il y a quelques jours, chez les sauvages de l'endroit qui demeurent en été à l'entrée de cette rivière. Il n'y a pas fait grand chose, mais il a été écouté à l'aide d'un interprête. Il a expliqué les principales vérités de la religion, leur a chanté des cantiques et leur a promis une seconde visite qu'ils ont agréée.

Je vous ai parlé dans ma première lettre de l'ouverture que M. Mc Kensie avait faite à M. Picard du projet qu'il avait de nous faire donner par la Compagnie une somme annuelle d'une quarantaine de louis. Depuis ce temps, il n'en a rien dit quoique l'occasion ait paru s'en présenter. Peut-être veut-il laisser au Gouverneur le plaisir de l'annoncer au nom du conseil d'York. Il m'a fait dire par M. Nolin (en juillet) qui partait pour la Baie, que nous aurions 50 louis annuels outre le présent que j'ai eu l'année dernière.

J'ai écrit à M. de Laporte. Je ne lui ai pas demandé d'étoffes noires parce que si mon mémoire de l'année dernière a été rempli, (je le prie de s'en informer à M. Smith) j'en aurai assez pour deux ans. Je lui demande un missel in 4o, l'école des mœurs, de quoi faire des bas d'aubes et de la moire de laine rouge et blanche pour des chasubles et une chape, etc. Une autre année, si mes finances sont plus longues je demanderai plus.

Il est arrivé ici la semaine dernière un nommé Dickson, de Saint-Louis sur le Missouri, avec des vaches qu'il cherche à vendre. Je pense qu'il ne les vendra pas cher cette année, faute d'argent. Il pourrait se faire que j'en achèterais quelques-unes si elles sont à bas prix, moyennant une traite sur M. Demers. J'ai vingt-cinq louis provenant de rétribution de messes acquittées chez M. Dumoulin, outre d'autres qui le seront d'ici à l'année prochaine. Je l'ai prié de joindre cet argent à celui dédà déposé au Séminaire. J'en parle afin que si cette traite vient, elle ne surprenne point.

J'aurais désiré savoir si je puis compter sur les 50 louis de la Compagnie, mais je ne veux pas avoir l'air trop empressé. Cette nouvelle me mettrait en mesure d'acheter des animaux que je voudrais avoir en bon nombre, afin de me passer de vivres sauvages qui ne valent pas grand chose pour le goût et qui ne laissent pas de coûter cher.

La récolte se présente bien. On coupe large dans ce temps ci. Le blé mûrit bien mais il y en a de noir encore cette année, en grande

quantité par place. M. Donald Mc Kensie est chargé des affairés de la Compagnie et de la colonie d'ici au printemps.

J'aurais besoin de trois garnitures de boutons violets et d'une au moins de rouge, des porte-croix que j'ai demandés l'année dernière et qui ont été oubliés. Votre Grandeur pourra donner cette charge ou commission à M. Fortier qui se fera un devoir d'y penser à temps.

Nos habitants bâtissent cette année une maison de 40 pieds sur 27 pour servir de salles publiques et pour y faire l'école. Ma maîtresse d'école est toujours attendue.

Il y a de la misère pour vivre cette année. Les gens libres sont revenus de la chasse et ont mis l'abondance.

Mon frère Simon a hiverné au Sault Ste-Marie, il y a aussi passé l'été. Il doit en partir au mois de septembre. C'est à son arrivée à Montréal qu'il présentera sans doute à M. Demers la traite datée du 19 juillet 1824 de 75 louis; il en a eu une autre du 25 juin 1825 de 49 louis et la Compagnie en a eu une du 13 mai 1825 de 31 louis 9. 3. Voilà autant de défalqué sur la souscription de M. Dumoulin outre ce qui aura été demandé d'Angleterre. Il ne me restera pas une grosse somme au printemps.

Les Sioux ne se sont pas montrés depuis deux ans. C'est une visite dont les gens qui courent la prairie se passent bien facilement.

Cette lettre ne contenant rien de particulier pourrait être communiquée à M. Dumoulin qui la verra avec plaisir. Je n'aurais rien de plus à lui dire, si ce n'est que M. Aug. Nolin, son ami, a eu un garçon depuis qu'il lui a écrit comme il lui disait qu'il en aurait un quand sa lettre serait rendue. Il est parti pour la Baie depuis quinze jours. On lui a fait espérer qu'il aurait le poste de Pembina seul cette année, ce qui le favorisera. Le reste de la famille va bien.

Je me recommande à vos Saints Sacrifices et j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monseigneur

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. O. PLESSIS EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,

2 février 1826.

Monseigneur,

Voilà une occasion pour Montréal que je n'attendais pas cet hiver mais que je ne laisserai pas passer sans écrire à votre Grandeur. C'est le capitaine Franklin, de la marine royale, qui est monté le printemps dernier pour aller tenter de découvrir un passage entre le nouveau continent et l'ancien qui envoie du fond du nord un exprès pour porter ses dépêches en Angleterre. Cet homme, nommé Fagoran, est parti depuis la mi-août et n'est encore rendu qu'ici. Il arrivera je pense à Montréal avant le départ des canots pour la Rivière Rouge.

Depuis ma dernière lettre, j'ai reçu par les dernières occasions de York Factory une lettre de M. de Laporte par laquelle il m'adresse une bonne quantité de livres classiques demandés par votre Grandeur; de plus une pièce de drap noir d'une fort belle qualité avec une pièce d'étoffe d'été, du velours noir, rouge et violet; le tout sans compte qu'il a sans doute envoyé à Québec. J'ai reçu aussi, d'après ma demande à M. Simpson transmise au comité de la Baie d'Hudson, quelques dictionnaires, des abécédaires et deux pièces d'étoffes noires pour l'été, de sorte que nous en avons pour deux ans au moins pour l'été. Le drap est d'une trop belle qualité pour tous les jours, dans ce pays où l'on est peu exposé aux visites de cérémonie: mais il n'en est venu qu'une pièce.

J'ai écrit à M. de Laporte, mais avant d'avoir rien reçu de sa part, je lui demande quelques livres et les mêmes choses à peu près que l'année dernière si toutefois mon mémoire n'avait pas été rempli. En ce cas, je le prierais de ne rien envoyer parce que ma demande pouvait suffire pour deux ans. Je le référais à M. Smith, secrétaire du comité, de sorte que votre mémoire et le mien ayant été remplis, j'attendrai peu de chose cette année. Je ne sais où en sont nos finances après tout cela payé. Je serai probablement obligé de donner encore un billet à la Compagnie ce printemps. Votre Grandeur pourra faire ajouter à l'argent de la mission (la souscription de M. Dumoulin dont je n'ai jamais su le montant) la rétribution de cinq cents messes qui sont toujours abondantes à la cure de Québec et me les faire connaître par les canots du printemps. Je l'ai demandé jusqu'ici à M. Dumoulin mais la chose peut se faire plus facilement à Québec. Il y en aura ce printemps mille d'acquittées. C'est je crois tout ce que j'ai demandé par mes lettres.

J'ai parlé à votre Grandeur du projet qu'avait formé le Gouver-

neur Simpson de faire donner à la mission cinquante louis tous les ans. La résolution en a été passée dans le conseil de York et envoyée en Angleterre afin de la faire approuver. Je ne sais si on jugera autrement là. Le Gouverneur en me l'adressant l'a accompagnée d'une lettre des plus obligeantes et des plus polies. Il est tout étonné que nous fassions tant de bien (Dieu n'en juge pas de même) avec le peu de moyen pendant que leurs ministres, avec tant d'argent, ne font rien. C'est ce que me rapportait un membre de la Compagnie auquel il avait fait cette réflexion. Il était en brouille avec le ministre auquel il a écrit très dûrement à ce que m'a dit M. Mc Kensie qui ne l'aime guère lui-même. Il y a deux ministres à présent, mais je crois qu'un partira ce printemps.

J'ai reçu le même présent cette année que l'année dernière et il est inclus dans la résolution du conseil dont je vous envoie une copie 50 louis et les gratifications y ajoutées nous mettront un peu plus au large dans nos affaires, surtout pour l'habit. C'est en comptant sur cet argent, d'après ce que m'avait dit M. Mc Kensie, que j'ai acheté des Américains une dizaine de vaches à 4 louis dont j'ai gardé quelques-unes pour la maison et les autres pour la ferme. M. Destroismaisons parle de tout cela à M. Dumoulin dans sa lettre que j'envoie décachetée à votre Grandeur.

Extract from the minutes of council held at York Factory, 2d day of July 1825.

"Great benefit being experienced from the benevolent and indefatigable exertions of the catholic mission at Red River in Welfare moral and religious instruction of its numerous followers and it being observed with much satisfaction that the influence of the mission under the direction of the Right Rev. the Bishop of Juliopolis has been uniformly directed to the best interests of the settlement and of the country at large; it is:

"Resolved 90th "that in order to mark our approbation of such laudable and desinterested conduct on the part of said Mission, it be recommanded to the honorable Committee that a stipend of 50 pounds per annum be given toward its support and that an Allowance of luxuries be annually furnished for its use from the Depot."

Je pense que votre Grandeur est maintenant plus au fait de la suite qu'aura eue en Angleterre cette demande du conseil d'York ainsi que d'autres demandes que j'avais faites au Gouverneur au sujet de l'établissement de Pembina et du passage d'un ecclésiastique. A tout cela il m'a répondu avant son départ pour Londres d'une manière aussi satisfaisante qu'il pouvait le faire. Il m'a promis d'en informer votre Grandeur dans le cours de l'hiver; mais j'ai su depuis que son plan était d'être en Canada avant Noël, de visiter Montréal, Québec.

Trois-Rivières où il y a des bureaux de la Compagnie, de partir pour arriver à la Rivière Rouge en mars, aller à York sur la neige et partir par les premiers canots pour la Colombie. Je ne sais si tout cela se réalisera. Je n'en serais point surpris, car c'est un voyageur infatigable. Comme je le priais d'aller visiter votre Grandeur, voilà ce qu'il m'a répondu:

"In the course of my visiting Quebec on my way from England next season I shall unquestionably do myself the honor of waiting on his Lordship the Bishop of Quebec to express to him the great and important benefits which your numerous followers derive from the most worthy exertions of the catholic mission."

Quant au passage d'un ecclésiastique, il me dit qu'il ne doute pas que le comité en Angleterre ne soit disposé à seconder mes désirs. Ainsi j'attends l'événement soit par le Gouverneur cet hiver ou par les premiers canots en juin. Dieu veuille que tout soit pour sa gloire et pour le plus grand bien.

J'ai fait cet automne le voyage de Pembina dans l'espérance de mieux réussir à faire consentir le vieux Nolin à laisser partir sa fille; mais j'ai perdu mes peines. Il faut attendre qu'il plaise à Dieu d'enlever le vieux de ce monde. Il a toutes sortes de raisonnettes, mais surtout il ne veut pas que sa fille soit servante. Ce n'est sûrement pas sur ce pied que je veux la mettre.

Notre école va toujours mais il y a peu de sujets. Nos canadiens et autres catholiques sont si pauvres qu'il faudrait faire des dépenses au-dessus de nos moyens pour avoir des enfants.

Tous ces gens ici comptent trop sur la prairie pour vivre, ce qui les empêche de semer autant qu'ils devraient, et sur le magasin pour s'habiller ce qui fait que les femmes qui ne savent rien faire, en fait d'étoffe et autres choses qui servent à habiller, se mettent peu en peine de l'apprendre. J'ai commencé cet hiver à faire montrer par la femme de notre fermier, qui est canadienne, aux filles de l'école à travailler le lin et la laine afin d'en donner l'idée et l'envie aux autres. Elles réussissent assez bien.

J'avais peu de lin cette année mais je vais en faire semer et engager les autres à en faire autant. Il vient bien par ici. N'ayant pas de laine de mouton, on fait de l'étoffe avec de la laine de bœuf, mais on manque d'instrument, principalement de cardes que l'on ne peut faire venir d'Angleterre que par contrebande. S'il y avait moyen d'en envoyer du Canada, ce serait plus prompt et plus facile peut-être. Cette lettre arrivera en temps pour en faire passer sur les canots de la Compagnie autant qu'ils pourront en prendre. Je ne sais si toutes ces choses temporelles entrent dans les desseins de Dieu. J'en jugerais peut-être autrement ailleurs qu'ici; mais je crois

que si la mission ne met pas cela en marche, personne ne s'en mêlera, la pauvreté ira toujours croissant. Qu'en pensez-vous ?

M. Destroismaisons est en ce moment à la Prairie du Cheval Blanc, à cinq lieues d'ici, pour y faire une mission. C'est un poste où il va de temps en temps. Il a passé trois ou quatre semaines au bas de la rivière Winipic où M. John McDonald (Leborgne) est malade assez dangereusement. Il devait venir ici pour avoir le secours du docteur et il n'est pas encore venu. Il est catholique, de nos amis et de plus de nos bienfaiteurs. Une partie de sa famille est dans le Haut Canada à St-Raphaël. Je crois que deux de ses filles sont à l'école de la rivière Duchaine. Il est parent je crois de Mgr de Rhésine (si autre titre il n'a pas). En voilà bien trop sur un homme que vous ne connaissez pas, mais dont vous aurez peut-être occasion de parler à ses amis qui sont tous les anciens du Nord-Ouest. Le docteur a fait un voyage chez lui et lui a coupé le doigt suivant l'index de la main droite dont le mal menaçait de gangrener tout le bras.

Je ne sais ce qui sera décidé au sujet du rétablissement de Pembina; mais j'aimerais mieux qu'on persistât dans le plan de M. Halket parce que ce poste est trop éloigné et qu'il est inondé presque généralement dans les années d'eau haute, ce qui n'a pas lieu ici ni à la Prairie du Cheval Blanc. Je crois que la misère qu'éprouvent en ce moment les coureurs de prairies et la perte générale de leurs chevaux va les forcer de s'établir et de cultiver en dépit de leur paresse et fainéantise. Cela contribuera grandement à leur bien moral, ce en quoi ils sont bien en arrière.

Nous avons maintenant un moulin à vent bâti par la colonie et vendu à un particulier. Dans le contrat de vente, on a mis qu'il prendrait la mouture comme en Canada, au jugement des Messieurs de la mission catholique. On ne m'a parlé de cela que lorsqu'il n'était plus temps de demander en Canada quels étaient les règlements là-dessus. En attendant il prend le dixième que je crois trop haut; mais je n'ai pu rien dire parce que je n'étais pas sûr. Je serais bien aise d'avoir une copie de ce règlement afin d'en faire foi.

L'hiver a commencé de bonne heure et a été dur par le mauvais temps et le froid. Le fourrage pour les animaux, quoique abondant dans nos immenses prairies, est presque aussi rare par le manque de précautions que les vivres pour les hommes. Nos habitants en général sont peu entendus dans un état qu'ils ont peu exercé dans leur jeunesse: l'expérience les redressera avec le temps. On aurait besoin d'avoir le printemps avec Pâques afin que les bêtes trouvent leur vie sur la terre et les gens dans l'eau.

Votre Grandeur aura sans doute, depuis les dernières dates, reçu quelques réponses de Rome dont elle voudra bien me faire part.

Je désirerais bien apprendre que les dissensions sont terminées à Montréal. Je pense que Mgr de Telmesse est maintenant logé à la nouvelle église de St-Jacques. Peut-être l'y laissera-t-on plus en repos. La nouvelle église de Montréal avance-t-elle ? Les sentiments du clergé sont-ils encore partagés à ce sujet ?

M. Harper jouit toujours d'une bonne santé. Il écrit à sa famille.

Je me recommande aux prières de votre Grandeur et de toutes les bonnes âmes de Québec ainsi que toute la mission. Je souhaite que votre santé se soutienne pendant cette année.

J ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR B. C. PANET EVEQUE DE QUEBEC

St-Boniface de la Rivière Rouge,

15 juillet 1826.

Monseigneur,

Depuis mes dernières lettres. il s'est opéré des changements dans le diocèse de Québec que j'étais bien loin de prévoir. Quoiqu'on ne doive jamais compter sur la stabilité des choses humaines, j'espérais au moins que ces changements ne se feraient pas si tôt, mais enfin il faut adorer la Providence qui âgit toujours en tout avec une sagesse au-dessus de notre portée.

Je n'ose vous féliciter et vous complimenter sur votre exaltation sur le Siège de Québec quoique votre prédécesseur vous l'ait laissé plus brillant que jamais. A votre âge on n'est guère affamé d'honneurs et encore moins de charges qui les accompagnent. Je crois bien que vous aimeriez mieux le repos de la Rivière Ouelle mais, malgré cela, j'espère que vous tiendrez par vous-même le timon des affaires le plus longtemps possible. Je suis bien heureux d'apprendre par Mgr de Telmesse que votre Grandeur soutient de toute son autorité les institutions de son prédécesseur. Je crois que l'on peut marcher sur ses traces sans craindre de s'égarer.

J'ai réçu par Mgr de Telmesse, mais comme venant de votre Grandeur, votre mandement d'entrée, la décision de cinq cas proposés



en cours de Rome il y a déjà plusieurs années, un petit bref pour bénir les médailles; mais je n'ai pas reçu de votre part communication des pouvoirs extraordinaires en vingt-neuf articles que je ne tenais de feu Mgr que comme délégué; ils devaient cesser en 1829. Je pense que vous en avez ou en aurez avant l'année prochaine d'une date plus récente et qui vous seront communs avec vos suffragants. Enfin si vous avez quelque chose qui puisse m'intéresser, je vous prie de m'en faire part.

Notre Rivière Rouge n'est pas trop en ordre cette année. La disette s'est fait sentir cet hiver parce que la chasse a manqué totalement dans la prairie. L'hiver a été très long et très sévère. La glace n'est partie que le cinq de mai; elle était encore à cette saison aussi verte qu'en janvier. Elle a rasé une bonne moitié des maisons. La grande abondance de neige a causé une inondation comme jamais personne n'en a vu en ce pays. Tous les bords de notre rivière ont été noyés. Nous nous sommes sauvés sur les hauteurs où il a fallu transporter aussi les animaux. Je pense que l'eau s'est élevée de 30 ou 40 pieds au-dessus du niveau de l'eau basse. Elle a enlevé presque le reste des maisons. Elle est montée cinq pieds dans la nôtre et dans notre chapelle et y a causé beaucoup de dommage. Nous avons été deux mois sans dire la messe et nous n'y sommes rentrés que vers le quinze de juin. C'est alors que nous avons pu semer de l'orge et il s'est semé très peu de blé, de sorte qu'il y a à craindre la disette surtout si la chasse manque.

J'ai réitéré à M. Simpson, gouverneur de la Compagnie, ma demande pour le passage d'un ecclésiastique. Il doit hiverner à Montréal et il m'a dit qu'il donnerait le passage s'il n'y avait pas plus de trois passagers sur le canot. Je vous prie de vous intéresser à ce passage. Probablement que je vous donnerai en échange M. Destroismaisons dont je pourrai me passer en attendant que le nouveau venu soit ordonné.

Notre colonie a perdu à peu près 250 âmes en Suisses, Meurons et autres. Ils quittent le pays effrayés par les accidents de cette année. J'avais demandé par ma lettre de cet hiver, un envoi de cardes. Il ne faut pas en envoyer, on en aura d'Angleterre à meilleur marché. J'avais demandé aussi 500 messes dont les rétributions devaient être ajoutées à l'argent de la mission au Séminaire. Je me charge encore de les acquitter.

Je vois avec plaisir que Mgr de Telmesse est enfin logé chez lui. Je souhaite que les troubles qui ont agité la fin de l'épiscopat de votre digne prédécesseur se terminent enfin pour la plus grande gloire de Dieu.

Je me recommande ainsi que mon petit clergé et mes ouailles à



vos ferventes prières et suis dans l'union de vos Saints Sacrifices et bonnes œuvres,

Monseigneur
de votve Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur
† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR B. C. PANET EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boninace de la Rivière Rouge,
31 janvier 1827.

Monseigneur,

Il se présente une occasion pour Montréal que je ne laisserai pas passer sans donner signe de vie. Cette occasion est formée par un envoi de dépêches de la part du capitaine Franklin qui depuis deux ans est en découverte dans le Nord. Il tentait de découvrir un passage pour retourner par la Russie. Il paraît qu'il n'a pas réussi au moins quant à ce dernier point. Je n'entreprendrai pas d'entrer dans un grand détail dans cette lettre parce qu'elle ne se rendra pas assez tôt pour avoir une réponse par le canot du printemps. Votre Grandeur aura sans doute reçu une lettre écrite l'hiver dernier par une occasion semblable à celle-ci que je pensais devoir se rendre avant le départ du Gouverneur Simpson ce qui n'a pas eu lieu.

Je n'ai reçu votre lettre du 19 avril 1826 que le 22 décembre dernier. Elle avait manqué la seule occasion qu'il y avait au mois de mai et c'est un grand bonheur qu'il s'en soit trouvé une autre. Votre lettre était accompagnée de lettres de Vicaire Général à mon adresse, d'un indult de la cour de Rome, du testament de feu Monseigneur de Québec. J'avais reçu par le canot du printemps des solutions de cas présentés en cour de Rome depuis plusieurs années. Mgr de Telmesse me les avait adressées avec votre mandement d'entrée, un indult pour bénir des chapelets, etc; le tout m'était envoyé comme venant de votre Grandeur, ce qui m'avait induit à croire que vous ne m'aviez pas écrit. J'en étais tout étonné comme je vous l'ai peut-être témoigné par ma lettre de l'été dernier, mais je vois avec plaisir que votre Grandeur avait pourvû à tout ce qui était nécessaire et même à ce qui n'était que de pure satisfaction: tels que les détails sur la mort du vénérable évêque de Québec, la copie de son testament et autres petits détails qui pouvaient être omis sans qu'on y pût trouver à redire.

Je prie votre Grandeur de recevoir mes plus sincères remerciements pour toutes ces marques d'attention à mon égard.

J'ai reçu par la même voie une lettre de MM. Raimbault et Cadieux qui tous me donnent des détails sur différentes choses que j'ignorais, sinon tout à fait, du moins avec des détails si étendus. Ils auront peut-être été surpris que je ne leur aie pas répondu, ce que je ne fais pas encore faute de temps.

Je n'ai point reçu de réponse de M. de Laporte à ma lettre de l'année dernière, mais j'ai appris dernièrement qu'il y avait une boîte à York à mon adresse venant d'Angleterre. Je suppose qu'elle renferme ce que je lui avais demandé par ma lettre. C'est de l'étoffe (moire de laine) pour des ornements dont notre chapelle est assez dépourvue, surtout depuis qu'ils ont tous passé à l'eau le printemps dernier. Nous espérons ne pas avoir un pareil déluge cette année. Il n'y a pas tant de neige et l'hiver est bien plus doux.

Notre colonie ne vit pas trop largement cet hiver. Il n'y a presque pas eu de récolte. La plupart des gens ont été forcés d'émigrer dans les endroits de pêche, car la chasse de la vache sauvage manque tout à fait cet hiver après avoir donné passablement pendant l'été. J'espère qu'il ne mourra personne de faim. Pour nous nous sommes assez bien.

M. Destroismaisons a fait, aux fêtes de Noël, une mission à une vingtaine de lieues d'ici sur un lac Manitoba où une certaine portion de nos colons s'est retirée pour passer l'hiver. M. Harper est parti en même temps la semaine d'avant Noël pour Pembina et beaucoup au delà de la grande Fourche où il y a un plus grand nombre de nos gens. Il n'est pas encore de retour, peut-être ne sera-t-il ici que vers le quinze de février. C'est pour lui une raison de ne pas écrire à sa famille.

J'attends ce printemps un ecclésiastique. Je ne suis pas trop sûr de son passage mais je verrai probablement ce qui en sera avant que votre Grandeur reçoive celle-ci.

Je suis gêné ici au sujet des gens de Pembina qui est sur un terrain américain et qui est réputé du diocèse de l'évêque de la Louisiane. Je suis son Grand Vicaire sans savoir quels sont ses pouvoirs. Je suppose qu'il a l'indult en 29 articles mais ce n'est pas assez. J'aurai des pouvoirs que vous m'avez communiqués cette année et que probablement il n'a pas, du moins avec le pouvoir de les communiquer. Plusieurs choses languissent dans ce coin, faute de pouvoirs. Ne serait-il pas possible de demander en cours de Rome d'étendre les pouvoirs que j'ai ou aurai par la suite sur cette partie du diocèse de Mgr Dubourg avec son consentement qu'il ne serait pas difficile d'obtenir

je pense mais par le Canada parce que la communication n'est pas facile par ici.

Je me recommande avec mon petit clergé et mon troupeau à vos prières et Saints Sacrifices et demeure avec le plus profond respect,

Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR B. C. PANET EVEQUE DE QUEBEC

Rivière Rouge, 22 juin 1827

Monseigneur,

J'ai reçu par M. Boucher vos dépêches du mois d'avril; celles de l'année dernière ne sont arrivées ici que le 23 décembre. Je vous en ai accusé réception dans une lettre du mois d'avril. C'est dans cette lettre que je me suis permis quelques observations sur les pouvoirs que votre Grandeur me communique et que je pense ne pouvoir pas communiquer aux prêtres de la mission; ce qui parait nécessaire à cause de l'éloignement du Siège de Québec et de la distance considérable où vont quelquefois les missionnaires en ce pays.

Je suis toujours gêné par rapport aux gens de Pembina qui sont décidément des Etats-Unis. Je ne puis donner des pouvoirs pour y dispenser là et je ne puis y aller faire l'ouvrage. J'ai encore écrit à Mgr Dubourg cet hiver à ce sujet mais je n'aurai de réponse que l'hiver prochain si toutefois il me répond car j'ai déjà écrit sans réponse. Je suis son Grand Vicaire sans connaître ses pouvoirs.

M. Boucher n'ayant point rapporté le calice que M. Dumoulin a descendu, lequel est, dit-il, au Détroit, M. Destroismaisons n'emporte pas ce qu'il faut pour dire la messe mais seulement pour baptiser; c'est tout ce à quoi je puis l'autoriser dans son district. Je ne crois pas pouvoir l'autoriser à autre chose au Sault Ste-Marie. Cette place est du Haut Canada et je ne connais pas de qui les pouvoirs peuvent venir pour cette place. Je désirerais avoir ce calice en question, il appartient à ma mission.

Le Gouverneur Simpson ne m'a apporté qu'une petite lettre menteuse qui disait que M. Boucher ne montait pas. J'aurais mieux aimé recevoir mes lettres par lui. Il n'aime pas à se charger de paquets mais il m'a dit que de simples lettres seraient toujours prises dans son canot, et les paquets dans les canots chargés quand il en montera. Ce

gentil homme s'applaudit beaucoup de la manière polie dont votre Grandeur l'a traité ainsi que Mgr de Telmesse et le clergé en général dont il m'a fait de grands éloges, relevant sa dignité, sa régularité de vie exemplaire, etc. Il a surtout apprécié la permission que vous lui avez donnée de visiter les Ursulines. Enfin, il m'a fait à moi aussi beaucoup de remerciements de l'avoir fait connaître surtout dans le clergé. Il parait toujours bien disposé envers la mission. Il est arrivé ici le cinq de juin en 22 jours de marche depuis Montréal. M. Boucher est arrivé le 19. Le Gouverneur doit aller encore passer l'hiver à Montréal.

Pendant que j'y pense, il serait nécessaire que Mgr de Kingston me fit son Grand Vicaire en me donnant des pouvoirs que je pourrais communiquer au besoin. Je ne lui écris point. Le Sault Ste-Marie est de son diocèse et le côté américain est de celui de Bardstown. Je n'ai point de pouvoirs de ce brave évêque. Mgr Defont m'avait autorisé, me disant qu'il était Vicaire Général de tous les évêques des Etats-Unis. Au reste je n'en ai pas beaucoup de besoin, seulement pour autoriser les prêtres qui passent par là et moi-même si je n'y passe jamais.

Je suis tout heureux d'apprendre les préparatifs et l'empressement avec lequel tout le clergé se porte à bâtir un magnifique collège à Nicolet. Ce sera un grand moyen de propager l'éducation et de multiplier le clergé. Si M. Brasard revenait à Nicolet, il serait bien étonné de voir que le noyau qu'il a semé a produit un si grand arbre et de si beaux fruits.

C'est une grande consolation pour moi d'apprendre les bons effets qu'a produits le Jubilé à Québec et dans les campagnes.

M. Dionne voit d'un mauvais œil le collège de son comté placé à Ste-Anne. Il le voudrait à Kamouraska et il dit que personne de ce coin là ne veut se joindre à M. Painchaud qu'il épluche un peu en passant. Je ne connais pas les raisons qu'on a eues de le fixer à Ste-Anne, mais s'il doit se bâtir à frais communs par les membres du comté, il eut peut-être été mieux de leur donner le choix du site. M. Dionne dit que la majorité était pour sa paroisse si M. Painchaud n'avait pas intrigué. Il parait se réjouir ou du moins il juge d'avance que ce projet échouera parce que M. Painchaud n'est pas assez fortuné pour réussir seul. Dieu veuille que tout aille pour sa plus grande glore.

Je suis bien charmé d'apprendre que Mgr de Telmesse est si bien logé et ayant un séminaire. C'est merveille qu'il ait tant fait avec rien, pendant que le séminaire et toute la ville de Montréal vont peut-être resté en chemin avec leur église immense. Il parait qu'on ne s'était pas assis avant de mettre la main à l'œuvre pour calculer la dépense.

Je suis bien affligé de la nouvelle des prétentions du Gouvernement sur les possessions de cette maison. Le temps j'espère rapprochera les esprits et tout ira bien dans ce district important. Mais il faudra du temps pour changer l'esprit de cette maison; c'est un corps, souvent ils aiment mieux rompre que plier. Pour vouloir tout avoir ils vont peut-être tout perdre. A Dieu ne plaise.

Nous avons passé l'hiver très bien quoique la vache ait manqué. La mission a beaucoup d'animaux domestiques qui fournissent à nos besoins. Nos colons ont gagné l'automne dernier les endroits de pêche où ils ont vécu tel que tel.

Notre colonie n'a pas été inondée cette année quoique tous les bords de la rivière aient été noyés au-dessous de nous.

Chacun a semé autant qu'il a pu se procurer de semence. La sécheresse fait du tort. Si la récolte ne manque pas par accident, il y aura de quoi nourrir la population; ainsi je ne songe pas à quitter mon poste. Je veux fermer la porte de la colonie si j'en sors un jour et j'espère fermer les yeux à la lumière avant ce temps.

En attendant je suis bien reconnaissant envers votre Grandeur d'avoir pensé à me nommer son successeur. M. Dionne me croit déjà à demi rendu à la Rivière Ouelle. Il attend une réponse verbale à sa lettre du printemps. Il dit que le manque de Grand Vicaire dans ce canton a fait dire et faire bien des choses contre la religion. C'est dommage que votre Grandeur n'ait pu avoir un prêtre propre à être Grand Vicaire tout de suite dans cette partie éloignée de Québec. Il parait qu'on ne verrait pas bien M. Viau avoir cette dignité. Il faut avouer qu'il a marqué bien de l'inconstance jusqu'à présent. Il ne serait pas agréable de le voir se promener avec le grand vicariat comme il a fait par le passé; mais peut-être qu'il n'est pas question de lui.

Je remercie votre Grandeur de tous les détails qu'elle a eu la bonté de me donner sur les affaires de Montréal et autres. J'espère qu'elle aura la bonté de me favoriser autant une autre année. Je souhaite bien d'apprendre que toute cette grande affaire est terminée à la plus grande gloire de Dieu. Dieu le veuille !

Ayez la bonté de communiquer vos pouvoirs extraordinaires aux prêtres du pays, du moins pour les circonstances où je le jugerai convenable, parce que je ne me crois pas autorisé à les leur communiquer étant délégué moi-même. J'ai parlé de cela au long dans ma lettre de cet hiver. J'en voudrais autant de la part de Mgr de la Louisiane.

J'attends par les premières berges de la Compagnie une caisse à moi adressée par M. de Laporte contenant des effets demandés il y a deux ans. Le retard du vaisseau l'année dernière a été cause que je

n'ai point reçu cette caisse. J'ai demandé l'an passé un ornement que j'attends cet automne. Cette année j'ai demandé de l'étoffe noire et autres articles.

Je ne vois point sur le compte de la mission aucun article de paiement fait à ce Monsieur depuis longtemps. J'ai aussi donné de petites traites qui n'ont pas encore été présentées; il y en a une de 15 louis d'Halifax à François Doré, le 14 juin 1826, une à M. Lacroix, de Montréal de 11 louis, Halifax, 26 juin 1827 et je crois une à Jérémie Leduc de 7 louis; je ne l'ai point marquée ici par oubli; une de 7 louis à J.-H. Lamer 21 juin 1827.

La mission ne doit rien ici quoiqu'elle ne reçoive absolument rien des colons depuis deux ans parce qu'ils sont trop pauvres. La dîme est fixée ici comme en Canada par autorité du conseil, le Gouverneur présent il y a trois ans.

J'ai nourri tout l'hiver vingt-cinq personnes en nous comptant. Une canadienne qui était du nombre a montré à des métives à faire de l'étoffe dont elles ont fait 30 verges depuis qu'elles sont seules.

Nous attendons des moutons cette année.

Notre école est peu nombreuse parce que nos gens sont trop pauvres. Ils ne peuvent dans ces années-ci se fixer pour longtemps dans un lieu. Si je puis me procurer des vivres, je me propose de prendre plusieurs pensionnaires; j'en ai déjà deux et j'attends le troisième; le quatrième viendra dans l'automne et il a commencé le latin comme externe. J'en ai un depuis plusieurs années qui pourrait finir dans deux ans en s'appliquant. Il ne manque pas de talents mais il n'est pas bien sûr quoiqu'il m'ait dit que son intention était pour l'état ecclésiastique. Il est métif i. e. fils d'une mère métive et d'un nommé Bruneau, oncle du curé de ce nom. Il parle cris.

M. Destroismaisons est un bon prêtre plein de bonne volonté. Il ne donnera pas de trouble à son évêque. Il redoute les cures du Canada et il a de la difficulté à parler en public. Il était tout prêt à rester encore un an.

Je prie Dieu qu'il conserve votre santé, qu'il prolonge votre carrière pour sa plus grande gloire. Je me recommande à vos Saints Sacrifices ainsi que mon petit clergé et mon peuple. Qu'il plaise à votre Grandeur de faire agréer mon meilleur souvenir aux Messieurs du Séminaire, M. Ant. Bédard, mon ancien ami, qui pourra se charger de saluer pour moi son voisin, M. Cooke, mon confrère de classe.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

A MONSEIGNEUR B. C. PANET EVEQUE DE QUEBEC

RIVIÈRE ROUGE, 18 JUIN 1828.

MONSEIGNEUR,

Votre lettre du 12 avril m'est parvenue le dernier de mai. M. Simpson a fait un voyage extrêmement prompt. Il avait laissé Montréal le premier de mai et s'était arrêté cinq jours au Sault Ste-Marie pour les affaires de la Compagnie. Cette année il va hiverner à la rivière Colombie au-delà de la montagne de Roches. Il nous fait toujours beaucoup de politesse.

Je suis très obligé et reconnaissant pour la peine que votre Grandeur se donne de m'écrire tout ce qui peut m'intéresser en Canada. Elle entre même dans les détails que je n'oserais attendre. Tout cela me prouve votre sollicitude paternelle pour cette portion de votre nombreux troupeau. Je me réjouis surtout de ce que Dieu vous donne la force pour gouverner avec fermeté le diocèse dans un temps qui semble plus difficile que jamais. Je crois que ceux qui vous encensaient autrefois, dans l'espérance de mieux réussir sous votre règne, se trouvent un peu trompés. Je souhaite que Dieu vous continue encore longtemps cette vigueur et de plus que votre coadjuteur, ayant de si beaux modèles dans ses prédécesseurs, s'efforce par la suite de marcher sur leurs traces. On me dit beaucoup de bien de cet aimable prélat.

Je suis affligé de la mauvaise tournure que prennent les affaires du Séminaire de Montréal. De vieilles têtes étrangères, qui vont disparaître au premier jour, auront tout perdu. Ils ne laisseront rien à leurs successeurs, la désunion en aura été la cause. Qu'il est difficile de ramener un corps quand il est parti de travers ! J'ai toujours pensé que le Séminaire aurait le dessous mais j'étais loin de soupçonner le reste qui pourrait en découler comme de source. Prions Dieu qu'il ne nous aveugle pas. Je serai toujours charmé d'apprendre de votre Grandeur tous les détails qui concernent cette maison que je voudrais pour tout au monde voir subsister. Elle a rendu et rendrait encore les services les plus importants. Je me considère comme son élève. Je suis fâché de tous les troubles politiques qui ont agité la province. Je désire que tout se termine par une heureuse paix.

J'attendrai l'an prochain les pouvoirs que votre Grandeur a demandés pour moi en cour de Rome par la communication que vous avez faites aux prêtres de la mission de ceux que j'ai déjà. Je serai un peu plus à l'aise. Si votre Grandeur a quelque réponse des évêques de la Louisiane et de Bardstown, je serai encore plus au large. Ils sont je crois les plus voisins d'ici, peut-être Bardstown plus que la Louisia-

ne. Mais il serait plus court que Rome donnât des pouvoirs pour les territoires qui nous avoisinent et qu'on ne sait à quel évêque donner. Ils n'ont personne pour y envoyer et de plus cela ne vaudrait pas la peine.

M. Simpson voudrait avoir M. Destroismaisons pour les postes du roi. C'est sans doute pour le favoriser, apprenant qu'il a une cure d'un petit revenu, mais qui est sur la route de ces postes. Il m'a demandé d'écrire à votre Grandeur et lui-même en écrira à M. Henry Mc Kensie, agent pour la Compagnie à Québec, si cela entre dans vos vues et que M. Picard s'en accommode. Il serait peut-être bon d'acquiescer à sa demande; j'en ai parlé à M. Picard. La demande vous sera faite par M. Henry Mc Kensie dont le frère Donald est ici à la tête des affaires. Nous n'avons qu'à nous louer de lui; tous ces Messieurs sont pleins d'estime pour M. Picard.

Je désire que votre Grandeur vive assez longtemps pour achever le beau Séminaire de Nicolet. C'est assurément un édifice qui fera beaucoup d'honneur à votre épiscopat. Toutes les lettres sont pleines de détails sur la cérémonie pompeuse de la bénédiction de la première pierre. M. Simpson, m'a dit le Gouverneur de Québec, était nommé gouverneur dans les Indes avec cinquante mille louis de rente.

J'ai un écolier en Rhétorique depuis Pâques; s'il ne change pas d'idée il pourra rendre service au clergé par la langue crise qui est celle de sa mère.

Le Jubilé n'a pas eu lieu ici. Notre petite congrégation était trop éparse l'année dernière par la disette pour pouvoir les réunir. J'accorde ordinairement une indulgence plénière le jour de Pâques en réunissant pour ce jour-là tous ceux qui doivent communier cette année à la Pentecôte. J'ai donné la bénédiction papale. J'avais ce jour-là confirmé cinquante-trois personnes. On y avait préparé autant de communions que possible par des exercices préparatoires la veille.

M. Harper est presque toujours en route pour le bien des âmes. Au mois d'août dernier, il est parti pour aller avec les chasseurs dans la prairie où il a passé deux mois sans faire grand bien; les gens étaient trop occupés. Il a passé l'hiver à six lieues d'ici, place appelée la Prairie du Cheval Blanc. Il a réussi à y instruire des filles et des femmes qui ne pouvaient venir ici. Maintenant il part pour York Factory ou la Baie d'Hudson. Je pense bien qu'il n'y trouvera pas grand chose à faire, mais ce voyage j'espère ne sera pas tout à fait inutile. J'en ai parlé au Gouverneur lors de son passage ici et c'est par lui que j'écris. Il ne passe pas d'occasion par ici et le Gouverneur m'a dit qu'il n'y en aurait que vers l'automne; ainsi ma lettre sera probablement de vieille date.

Notre école n'est pas brillante. Il y a peu de sujets et le maitre

ne parait guère calculé pour la tenir sur un bon pied. Ce Monsieur me semble peu propre pour ces pays éloignés. Il n'a aucune fermeté, peu de ressource dans son génie, parlant beaucoup et réfléchissant sans doute après, si toutefois il réfléchit. Il me parait avoir mincement réussi dans ses classes; du moins il ne sait pas écrire sa langue, avec tout cela bonne opinion de lui-même. Je ne suis pourtant pas mécontent de lui pour ses autres qualités, mais vous voyez que les plus essentielles pour le bien de la mission manquent. Je prie pourtant votre Grandeur de ne point parler de cela. Il sera toujours ce qu'il est mais cela pourrait faire de la peine surtout à son oncle qui doit pourtant le connaître un peu. Il parle souvent de partir d'ici, il fixe déjà ses années, il lui en reste peu. Tout cela n'est pas l'effet de trop de réflexion.

Nous avons passé l'hiver heureusement. Notre récolte de blé ne montait qu'à quarante minots mais celle des patates en donne 400. Les écossais qui avaient semé de bon grain avaient eu beaucoup de blé et d'orge; chacun y a eu recours. J'ai acheté une centaine de minots de blé et d'orge pour le besoin de la maison et pour semer. Notre semence est de 26 minots de blé, 8 m. d'orge, 12 m. d'avoine, 21 m. de pois et 25 m. de patates; le tout a bonne apparence.

En général tout le monde a bien travaillé pour semer et tout a bonne mine. Dieu veuille conduire à une parfaite maturité le fruit des petits travaux de tous ces pauvres malheureux qui ont été à plaindre jusqu'à ce moment. Je crois qu'un peu plus d'aisance pour la vie contribuerait à leur bien moral, car les mœurs et l'éducation chrétienne souffrent beaucoup dans tous les voyages qu'ils ont été forcés de faire pour subsister.

Le passage de M. Boucher était gratis, c'est ainsi que je le pensais. J'ai fait mes remerciements au Gouverneur dans cette croyance. Aucun compte n'est venu, c'est fini à présent.

J'ai espérance d'avoir une école de filles. Les demoiselles Nolin sont décidées à quitter Pembina et veulent s'établir ici. Elles ont intention de faire l'école, de travailler pour la mission et de faire de l'étoffe et de la toile. Je ne doute pas qu'elles ne réussissent à apprendre et même à montrer aux autres. Cette fabrique est absolument nécessaire ici et pour commencer. Je ne vois personne de plus entendu que ces filles. Je vais les encourager et l'on verra ensuite comment tout ira.

Je prie Dieu de conserver votre santé et je me recommande à vos prières ainsi qu'à celles des bonnes âmes de Québec surtout des communautés peut-être aurai-je encore l'honneur d'écrire à votre Grandeur dans le mois d'août; si l'occasion se présente je le ferai. Par votre lettre je soupçonne que M. de Laporte n'a pas reçu une de mes

lettres par laquelle je lui demandais trois barils de vin pour la messe puisqu'il vous dit qu'il craint que nous ne manquions de vin; je lui demandais des livres, etc. Je ne sais par quelle lettre car je lui ai écrit deux fois l'année dernière. Je lui écrirai au mois d'août.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect
Monseigneur
Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Év. de Juliopolis

* * *

A MONSEIGNEUR B. C. PANET EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
10 août 1828.

Monseigneur.

Je me suis donné l'honneur de vous écrire une lettre dans le mois de juin mais peut-être que cette première ne vous parviendra pas avant celle-ci faute d'occasion pour Montréal. M. Harper l'avait prise avec lui en partant pour la Baie d'Hudson pour l'envoyer par la première occasion.

J'ai peu de chose à dire à votre Grandeur, en ce moment. Notre Rivière Rouge n'offre pas une grande variation. Dans les nouvelles, la plus intéressante est que la récolte a la plus belle apparence pour toutes sortes de graines et denrées. Tout le monde mangera du pain cette année. La récolte de la mission est très belle et le blé sera bon à couper vers le quinze ou le vingt de ce mois.

Si notre récolte ne souffre aucun accident je vais profiter du temps qu'on aura de quoi à manger pour bâtir une maison en pierre: notre maison quoiqu'assez grande est peu solide et très froide. L'inondation lui a fait bien du dommage. Je vais tâcher d'en bâtir une assez grande et assez solide pour durer longtemps. Je ne suis pas sûr si ma bourse est assez pleine pour commencer cette dépense. La pierre n'est pas proche, ce sera la plus grande dépense. Je voudrais hiverner dedans l'an prochain, je ne sais si je pourrai réussir. Je pense que je serai obligé de tirer un peu d'argent de Québec s'il en reste encore après le payement des comptes d'Angleterre. J'ai écrit à M. de Laporte. Je lui demande peu de chose pour épargner la dépense.

J'ai fait une traite de 30 louis au nom de J.-B. Lagimonière; elle est endossée du même nom mais de mon écriture. J'ai pensé que si ma

lettre se perdait on pourrait tirer cette traite sans qu'elle allât à sa destination. Je l'ai adressée à mon frère Simon Provencher qui réside à Saint-Timothée; s'il y avait quelque chose à craindre on pourrait avoir recours à lui pour savoir s'il l'a reçue ou la donner au porteur ou demandeur.

M. Harper n'est pas encore de retour de la Baie; je ne l'attends que vers le vingt; ainsi je ne puis donner à votre Grandeur des nouvelles de la réussite de ce voyage.

Je n'ai point reçu de lettre de M. Dionne. Votre Grandeur me dit qu'il se porte bien. Je m'en réjouis. Si vous avez la bonté de lui faire mes compliments dans l'occasion, je vous aurai beaucoup d'obligation.

Aurez-vous objection à ce que je donne la tonsure à un jeune homme né d'une mère métive. Il pourra peut-être être admis à la fin de l'année 1829 ou dans la suivante. S'il y a quelque formalité à prendre ou quelque dispense, outre celle que je puis accorder d'après mes pouvoirs, il serait temps d'y penser à cause de la difficulté de communication. Je n'aimerais pas que cette nouvelle fut répandue parce que ce jeune homme pourrait changer et ce serait parole en l'air. Si je parle d'avance c'est pour être prêt à temps.

Je prie Dieu de conserver vos jours précieux pour sa gloire. J'attendrai avec empressement de vos nouvelles par les premières occasions du printemps prochain. Veuillez bien vous souvenir devant Dieu de moi, de mes collaborateurs et de mes ouailles enfin qui sont aussi les vôtres.

J'ai l'honneur d'être avec respect et vénération
de votre Grandeur,
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR B. C. PANET EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface, 6 juin 1829.

Monseigneur,

A cette date, je n'ai pas encore reçu les dépêches que votre Grandeur m'adresse sans doute de Québec mais je les attends d'un moment à l'autre. Le Gouverneur Simpson est arrivé ici le 29 mai de la rivière Colombie où il a passé l'hiver, si l'on peut dire qu'il y a hi-

ver là. Il me disait qu'il avait mangé des fraises en janvier. Il fait partir immédiatement un canot pour Montréal. J'aurais mieux aimé qu'il ne fut parti qu'après l'arrivée des lettres du Canada, mais en attendant une autre occasion qu'il y aura en juillet, et cette occasion sera le Gouverneur lui-même qui, d'ici va au lac Winipic, de là gagne le lac Supérieur monte par la rivière Michipicoton au fort de Moos sur la Baie St-James, passe ensuite par Témiscamingue et enfin à Montréal, de là en Angleterre pour être au commencement de juin à la Rivière Rouge. Je pense qu'il ira à Québec aussi.

Je n'écrirai que peu de mots à votre Grandeur ayant peu à dire quand les nouvelles sont concentrées dans notre pays. Nous avons eu un hiver doux en janvier, ensuite des froids excessifs: malgré cela la neige était partie dans les premiers jours d'avril. J'ai fait semer du blé le treize. Les semences dans le pays sont plus abondantes que jamais. Les grains ont belle apparence pour la saison après avoir passé tout le printemps sans pluie. Nous en avons depuis quelques jours d'abontes qui feront dommage si elles continuent encore quelques jours.

La maison de pierre, dont je vous annonçais l'automne dernier le projet, est maintenant rendue à un pied au-dessus des lambourdes qui sont à deux pieds au-dessus du niveau de la terre. Les fondations sont de trois pieds en terre, toutes les ouvertures et les coins sont de pierre de taille partie taillée, partie à tailler. Elle a quarante-six pieds sur trente-cinq. J'espère de finir la maçonnerie cet automne. Si je pouvais hiverner dedans je serais bien plus content car j'ai eu bien froid l'hiver dernier dans mon vieux palais.

Je ne sais si je pourrai la bâtir sans faire banqueroute. J'ai déjà dépensé joliment mais je ne suis pas endetté. Mon maçon qui est bon quoique unique ici me coûte environ quarante louis pour un an et il est déjà payé presque entièrement. J'ai et je tire des corvées des habitants qui étaient tous pauvres et qui ne peuvent me donner que le secours de leurs bras. Je ne leur ai encore demandé que deux voyages de pierre en berges ou bateaux. On fait un voyage par jour.

S'il se rencontre à Québec ou ailleurs quelque âme bienveillante, leur offrande sera reçue avec reconnaissance. En attendant j'irai tant que je pourrai, si je puis m'exempter de prendre sur l'argent déposé entre les mains de M. Demers, je le ferai de peur de détourner l'emploi de cet argent de la fin que M. Dumoulin a mise en avant, en proposant sa souscription.

Le Gouverneur Simpson m'a paru voir cette bâtisse d'un bon œil et est disposé à me faire des avances quand je manquerai, mais je n'aime guère à endetter la mission. Voilà pour la maison. Autre chose plus importante: le Gouverneur de son propre mouvement m'a offert cent louis si je voulais bâtir une église de pierre. Ils sont à ma dispo-

sition dès ce moment et je me propose de les employer cet hiver à faire tailler de la pierre. Il paraît disposé à faire circuler une souscription à Londres et m'a engagé à écrire à M. de Laporte. Il désirerait que je la fisse passer à Paris ce qui pourrait peut-être réussir par le moyen de M. Thavenet. M. Desjardins pourrait y contribuer en la recommandant à son frère si toutefois il vit encore. Je crois que c'est un moment dont il faut profiter; la Providence paraît l'offir. J'avais conçu tout ce projet sans en rien dire, cette circonstance le fait mettre au jour plus vite que je n'avais d'abord pensé. Je désirerais que M. Demers dressât le plan pour être envoyé le printemps prochain, car si les moyens viennent j'en jeterai les fondations l'été prochain. Je reviendrai là-dessus dans mes lettres de juillet.

M. Boucher n'est pas encore dans les ordres sacrés. Je vous en dirai la raison une autre fois, elle n'est pas de nature à inquiéter personne. Je l'ordonnerai cet été probablement jusqu'à la prêtrise.

M. Harper est bien portant et réside presque continuellement à la Prairie du Cheval Blanc où il a une petite chapelle depuis l'automne dernier. Elle est sous l'invocation de St François-Xavier qui avait été mis patron à Pembina qui n'existe plus.

Le jeune homme dont je parlais à votre Grandeur l'automne dernier est maintenant décidé à ne pas entrer dans l'état ecclésiastique. Je lui ai proposé de faire l'école pendant quelques années ce qu'il parait disposé à faire; par là j'en déchargerai M. Boucher qui s'en est acquitté d'une manière assez vague pendant longtemps, il s'en acquitte mieux maintenant.

M. Harper a aussi une école de garçons tenue par un ancien commis qui ne sait où se jeter mais qui s'applique bien à faire son école. J'ai de plus une école de filles tenue par les demoiselles Nolin et elle est commencée en janvier. Les petites filles ont fait assez de progrès. Dieu veuille que tout cela réussisse à prouver sa gloire.

Il était parti de St-Louis l'année dernière quelques centaines de moutons avec des vaches, bœufs, chevaux; le tout a été détruit par les Sioux.

Cette année le Gouverneur a formé une société composée des membres de la Compagnie d'Hudson, et autres encore à trouver, pour faire venir ces moutons de tous côtés pour en former des troupeaux de plusieurs milliers pour de la laine. faire un objet d'exportation après avoir fourni le pays d'étoffes, etc. Le capital projeté est de soixante mille louis. Si j'en avais autant, je ne serais pas en peine pour bâtir mon église.

J'ai eu près de cent minots de blé de récolte outre ma dîme qui monte au moins à vingt-cinq minots de blé, sans compter les menus

grains en proportion. Vous voyez par là que la cure de la Rivière Rouge vaut la peine d'être ambitionnée.

M. de Laporte me sert toujours de son mieux, c'est un Monsieur bien obligeant.

J'ai reçu le trente mars une lettre de Mgr Rosati, évêque de St-Louis, dans laquelle il m'envoie une copie de ses pouvoirs et des lettres de Grand Vicaire, ce qui me délivre d'embarras si toutefois c'est son diocèse qui avoisine mon district.

Il ne me reste plus que de me recommander à vos Saints Sacrifices et bonnes œuvres ainsi qu'aux prières des bonnes âmes qui s'intéressent au bien de la religion.

J'ai l'honneur d'être avec grand respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR B. C. PANET EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
1er juillet 1829.

Monseigneur,

J'ai reçu le 19 juin votre lettre du 18 avril. Tous les détails dans lesquels votre Grandeur a la bonté d'entrer me font le plus grand plaisir. Ne craignez point que j'en trouve jamais trop. Je me suis donné l'honneur d'écrire à votre Grandeur il y a une quinzaine de jours de sorte qu'il me reste peu à dire aujourd'hui.

J'attendais votre réponse pour ordonner M. Boucher ou plutôt les nouvelles de l'année. Je vous ai dit dans mon autre lettre ce qui m'empêchait de l'ordonner plus vite. Je voulais le faire sous-diacre au retour de M. Harper, de la Baie, mais je n'étais pas trop sûr de ce qu'il pensait. J'avais chargé M. Harper comme plus familier avec lui de tâcher de connaître ses vraies intentions. Or, de premier abord, il lui dit et le chargea de me dire qu'il était décidé à partir par la première occasion. Alors je lui dis que je ne l'ordonnerais point dans les dispositions où il était et de faire sa volonté. Les choses en sont restées là jusqu'à l'avent. Il fit une retraite à la fin de laquelle il me dit



qu'il avait renoncé à partir. Néanmoins je ne me suis pas pressé de l'ordonner. Je ne lui en ai parlé qu'après l'arrivée des lettres du Canada et il paraît content. Je lui ai dit en même temps que je ne voyais pas jour de lui donner congé de plusieurs années ce qui ne l'accommode guère mais il ne peut faire autrement. Il voulait toujours être prêtre. Il était bien loin de vouloir quitter la soutane en disant qu'il voulait quitter le pays.

Je vois avec bien de la satisfaction que votre Grandeur fait sa besogne avec plus de facilité qu'on ne pouvait espérer à votre âge. Je prie Dieu de vous accorder votre bonne santé encore plusieurs années.

Tout ce que vous me dites sur le pays, le gouvernement et le clergé m'intéresse beaucoup, comme il est facile de le croire dans la position où je suis. Il reste toujours quelque chose à Montréal. Je souhaite bien que votre requête en Angleterre réussisse à maintenir le Séminaire des cessions extorquées par la nécessité. Misères humaines!

Notre récolte continue à bien se montrer.

Ma maison a peu avancé depuis ma dernière lettre, elle arrive aux appuis des fenêtres. Les pluies abondantes ont fait monter l'eau considérablement, ce qui a empêché de charrier de la pierre et à présent j'en fais venir avec peine parce qu'il faut monter le courant avec la charge, Je ferai autant que je pourrai dans l'espérance d'être plus libre pour commencer une église si Dieu m'envoie des moyens. J'ai à peu près cinq cents louis à ma disposition pour cette bâtisse, si je puis m'exempter de diminuer cette somme pour finir ma maison. Je ne sais pas trop si le dernier compte de M. de Laporte contient toutes les avances qu'il m'a faites.

Je n'ai reçu de M. Dionne ce printemps qu'une lettre du printemps 1828 qui était restée en arrière ainsi qu'une de M. Raimbault duquel je n'ai rien reçu cette année.

Je m'attendais de recevoir des pouvoirs qui m'auraient mis plus à l'aise si votre Grandeur les a demandés comme je les ai exposés. Je puis pourtant faire les affaires avec l'explication que vous m'avez donnée l'année dernière. Je crois vous avoir dit que j'avais reçu une lettre de l'évêque de St-Louis qui m'envoie ses pouvoirs et me constitue son Grand Vicaire; je ne sais si j'avoisine plus Bardstown que St-Louis. De bonnes cartes pourraient en faire foi.

Oserai-je prier votre Grandeur d'assurer de mes respects votre respectable coadjuteur, les Messieurs du Séminaire et autres prêtres de la ville ou de la campagne que votre Grandeur se souviendra avoir été de mes amis. J'aurai peut-être encore moyen de vous écrire vers la fin d'avril mais ce n'est pas sûr; si je le puis je le ferai.

Il n'y a point d'espérance de conversion de protestants par ici. Ils sont tous très attachés à leur croyance et ils font même les

dévots. Ils font de longues prières et pour cela des rassemblements par les maisons outre les prédications du ministre trois fois la semaine. Il n'y a eu qu'un ministre depuis le mois d'août mais M. Jones, qui était passé à Londres, revient par la Baie avec une femme qu'il a été prendre dans son pays.

Je vis en bonne intelligence avec le Gouverneur qui est mon ami et tous les membres de la Compagnie que je connais, car je n'en connais pas un grand nombre; mais ils paraissent tous bien disposés à notre égard.

Le voyage de M. Harper ne lui a pas donné occasion de faire grand bien à la Baie. Il a baptisé quelques enfants, fait un mariage, etc. Il y a été bien reçu. Il reste ici et va quelque fois à la Prairie du Cheval Blanc faire l'office. Les habitants de ce poste souffrent beaucoup de la récolte en ce moment par la crue des eaux dans la rivière Assiniboine. L'eau a couvert une partie de leurs champs. Il n'y a presque que des femmes et des enfants. Les hommes vont les uns à la chasse dans la prairie, les autres à la Baie engagés à différentes personnes qui transportent les marchandises de la Compagnie.

Nous allons peut-être rester jusqu'au printemps prochain sans savoir au sûr si le Pape est mort. Je pense pourtant que M. de Laporte me le fera savoir au juste. Il écrit à la fin de mai et ses lettres arrivent ici dans le mois d'octobre. Ce brave Monsieur me rend bien service, il me sert à merveille ainsi que M. Thavenet auquel il s'adresse pour ce qu'il fait venir de Paris. J'écrirai probablement à ce dernier par la Baie à la fin de juillet mais seulement à M. de Laporte auquel M. Simpson doit parler pour faire circuler parmi les catholiques de Londres une souscription pour bâtir l'église de St-Boniface. Je tâcherai de l'exciter à s'en mêler. Je souhaite que Dieu la fasse réussir sinon je croirai que son temps n'est pas encore venu. Si votre Grandeur trouve occasion de l'encourager je présume qu'elle voudra bien le faire.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR B. C. PANET EVEQUE DE QUEBEC

HÔTEL-DIEU DE MONTRÉAL, 19 FÉVRIER 1831.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé hier au soir de chez M. Belcourt que j'ai décidé à partir pour le lac. Il se propose de s'y rendre jeudi prochain. Il fait assurément un beau sacrifice d'obéissance. Il m'a dit qu'il avait écrit à votre Grandeur. Je présume que la réponse ne changera rien. Je pars aujourd'hui pour Varennes et en même temps pour Québec où j'arriverai je ne sais quand. Je descendrai probablement par échelons par le sud depuis Nicolet. Je me propose d'aller à St-Hyacinthe.

Mgr de Kingston est à l'Hôtel-Dieu malade d'un pied ou plutôt d'une jambe; je ne pense pas que cette maladie soit dangereuse. Mgr de Telmesse est faible et moi j'ai le rhume. M. Naud est second vicaire de St-Benoît. M. Bédard de St-Denis est mieux. Ste-Martine va être desservie par le curé de St-Clément.

Je n'ai que le temps de me souscrire très respectueusement

Votre très humble serviteur

† J. N. EV. DE JULIOPOLIS.

***

A MONSEIGNEUR B. C. PANET ÉVEQUE DE QUEBEC.

ST-BONIFACE, 23 JUILLET 1831.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé à la Rivière Rouge le 17 juin sans accident fâcheux. J'ai trouvé les choses à peu près sur le même pied que je les avais laissées. M. Harper a, pendant mon absence, administré convenablement le temporel et le spirituel de la mission. Le voilà qui part pour Québec. J'avais eu dessein de le laisser ici pour le mettre à la tête de l'éducation, ce à quoi il est propre; il y avait même consenti sans difficulté et avait déjà mis la main à l'œuvre. Suivant ce plan, M. Boucher devait descendre pour toujours, après avoir obtenu une permission de partir. Il m'offrit ses services si j'avais besoin de lui pour la mission du Cheval Blanc, mission à cinq lieues d'ici, où il y a cinquante et quelques familles qui ont, grands et petits, un très grand besoin d'instruction. J'ai accepté son offre pour deux ou trois ans afin de le charger de cette mission que M. Belcourt n'aurait pu desservir que difficilement parce que je ne voudrais pas l'occuper à autre chose

qu'à l'étude de la langue sauvage pour se donner ensuite entièrement à cette œuvre qui devient de plus en plus urgente.

La moisson parait mûrir assez rapidement. Il y a déjà plusieurs familles prêtes à se faire instruire; un bon missionnaire en gagnerait bien d'autres.

M. Harper voyant M. Boucher décidé à rester est revenu à la charge et a demandé à aller pour revenir. J'ai consenti à cette condition. Après une absence de neuf ans, il aurait sans doute désiré descendre une autre année, ce qui m'aurait peut-être mis dans un grand embarras. Avec un peu d'aide de M. Belcourt nous pourrons suffire à la besogne cette année. Voilà ce dont je suis convenu avec M. Harper, ayant appris que son frère Charles, de Nicolet, n'aurait pas d'objection à se consacrer pour la vie à la mission de la Rivière Rouge afin d'y travailler à instruire la jeunesse, chose à laquelle il est très propre. Il m'a proposé de faire monter son frère l'année prochaine pour être à la tête de nos écoles et de ne remonter lui-même que dans deux ou trois ans avec une de ses sœurs pour aller s'établir avec elle à la Prairie du Cheval Blanc pour desservir ce poste, y tenir une école pour les garçons en même temps que sa sœur en tiendrait une pour les filles; voilà le projet s'il s'exécute.

Je pense que ce serait pour le mieux parce que toutes ces personnes, venant tout exprès pour ces différentes besognes, s'y livreraient mieux que tout autre qui n'ont point d'idée du pays, ni de ce qu'il y a à faire.

J'approuve ce plan et je le crois très avantageux pour le pays dont la population croîtra assez vite et tout moyen d'instruction manque. Il n'y a personne ici capable de faire des maîtres; de plus point de moyen de les payer.

Je pense que votre Grandeur rendra un grand service à la religion, dans cette partie éloignée de son diocèse, en sacrifiant M. Chs Harper pour venir instruire ici. Il pourrait former des sujets pour instruire la génération qui commence et dresser pour le clergé des enfants d'espérance que l'on découvre parmi la foule, dans les écoles quand elles sont bien tenues. Il faut absolument viser à former des prêtres ici. Il y a trop de difficulté à en trouver en Canada et probablement impossibilité par la suite à les faire monter, outre l'inconvénient très grand de les changer souvent. Votre Grandeur en jugera comme elle le trouvera bon et qu'elle se souvienne que ce district est aussi sur ses charges. Je sais que M. Chs Harper serait venu dès cette année volontiers.

M. Jean Harper, qui part, s'est engagé à revenir même dès le printemps prochain s'il y a impossibilité que son frère monte. Ce Mon-

sieur est capable d'exercer le ministère et de desservir une cure; il ne manque pas de capacité. S'il tombe sur une paroisse de quelque revenu, il pourrait peut-être épargner quelque argent qui lui aiderait à s'établir à la Prairie du Cheval Blanc. Comme il arrivera tard, il n'aura probablement que petite chance à courir.

Ici M. Boucher va aller cet automne résider à la mission et moi je vais desservir St-Boniface avec l'aide de M. Belcourt. Il faudra de plus veiller et même aider à faire l'école que tient un jeune homme qui a fait un certain cours d'étude (nommé Bruneau). Il a été l'aide de M. Harper depuis mon arrivée.

Je ferai peu pour mon église cette année, je tâcherai de préparer des matériaux pour l'année prochaine. J'ai pourtant fait marcher pour la planche de la couverture, elle aura le temps de sécher.

Votre Grandeur peut apercevoir que les besoins augmentent et les moyens n'augmentent pas en proportion. Je crois qu'elle fera bien de ne pas mettre en oubli le projet que j'ai émis de me procurer un tiers d'une cure.

Je désirerais savoir aussi si Mgr de Jussala a obtenu quelque chose auprès du Gouverneur comme paye de missionnaire sauvage.

Je prie votre Grandeur de rendre cette lettre commune avec Mgr le Coadjuteur auquel je n'ai pas le temps d'écrire parce que M. Harper, qui ne pensait partir que dans huit jours, part ce soir et je crains bien que ce soit trop tard pour embarquer dans les canots au bas de la rivière Winipic. S'il y a une autre occasion. comme je l'espère. j'écrirai encore à votre Grandeur. Dans ce moment, il me manque une chose importante: c'est l'assurance d'un passage pour M. Harper le printemps prochain. Il n'y a que le Gouverneur qui peut le donner et il est à la Baie. J'espère que le canot qui l'amènera ici au mois d'août descendra à Montréal et me procurera le moyen d'informer votre Grandeur de la certitude d'un passage. C'est un inconvénient que je prévois et que je ne puis éviter en ce moment.

Votre Grandeur aura-t-elle la bonté de me rappeler au souvenir de Mgr de Jussala et de Messieurs du Séminaire. J'écris trop à la hâte pour penser à tout ce qui sera nécessaire; j'y suppléerai si j'ai une autre occasion.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

A MONSEIGNEUR B. C. PANET EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
26 septembre 1831.

Monseigneur,

Il part d'ici aujourd'hui deux hommes envoyés par la Compagnie, à St-Louis de Missouri, pour porter des lettres; j'en profite pour écrire un mot à votre Grandeur. Ma lettre vous parviendra je ne sais quand, mais toujours bien avant le départ des canots du printemps. Vous aurez reçu par M. Harper tout ce qui regardait votre petit pays jusqu'à son départ depuis ce temps.

Il n'y a rien eu d'extraordinaire depuis quelque temps. J'emploie des hommes à lever de la pierre que l'on transportera en hiver. Je me propose de bâtir aussitôt les maçons arrivés. Cette bâtisse va entraîner de grandes dépenses. Je ne sais pas trop jusqu'où j'irai avec ma souscription dont je ne connaîtrai le montant que le printemps prochain si on me le fait connaître.

M. Belcourt se porte bien et offre l'hommage de son respect à votre Grandeur. Il paraît faire de jour en jour des progrès dans la langue sauvage. M. Boucher est parti, il y a huit jours, pour aller dans les prairies avec les chasseurs qui y retournent pour la seconde fois cet été.

J'ai demandé M. Chs Harper à votre Grandeur pour monter ce printemps. Je désire beaucoup qu'il y consente ainsi que vous, malgré son infirmité. Il pourra rendre de grands services ici en instruisant. Son frère, qui est parti d'ici, m'a dit avant son départ qu'il était prêt à monter le printemps prochain si son frère Chs ne pouvait ou ne voulait pas venir: mais j'aimerais mieux voir arriver M. Chs que M. Jean. Nous ne nous arrangions pas toujours ensemble et nos caractères ne sympathisent pas. Je pourrai juger d'après ce qu'il m'écrira l'an prochain et si je me déciderai à le redemander. Il a dit à M. Boucher que son intention était de ne plus revenir, lui donnant à entendre qu'il serait plus disposé à détourner son frère qu'à l'encourager à venir. C'est tout le contraire de ce qu'il m'a dit plusieurs fois. Auquel des deux a-t-il dit sa vraie intention ? C'est ce que l'avenir prouvera et ce que vous pourrez connaître avant moi.

M. Belcourt, qui connaît très bien celui de Nicolet, dit qu'il y a une très grande différence de caractère entre les deux et j'ai cru l'apercevoir aussi dans le peu de temps que j'ai connu celui de Nicolet. S'il ne peut venir, ayez la bonté d'en envoyer un autre pourvu qu'il soit d'un bon caractère et décidé à rester longtemps, sans dire pour toujours. Tant que la Compagnie donnera des passages gratis il y au-

ra moyen de changer, mais cette bienveillance ne durera peut-être pas toujours. Cette contradiction de M. Harper est le principal motif de cette lettre.

Votre Grandeur pourrait peut-être ne pas s'en tenir au premier refus de M. Charles car il y aura à croire que son frère l'aura détourné. Je crois que son frère croyait avoir quelque plainte contre moi. Je le crois assez sage pour n'en rien faire connaître; mais à tout événement, je pense qu'il m'a bien payé avec usure. Je ne voudrais pas que ces petites plaintes fussent connues.

Ayez donc la bonté de dire à M. Caseau de s'informer et de me faire savoir quelle est la capacité du Barrique de chaux, combien de minots ou de gallons elle contient et combien il faut de chaux pour employer une toise de pierre.

J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de M. de Laporte qui m'annonce une lettre de M. Thavenet et qu'il a envoyée à Québec où je n'étais plus quand elle y est arrivée. Vous l'aurez sans doute reçue. Il ne me dit pas ce qu'elle contient, il dit pourtant que M. Thavenet avait collecté quelque argent à Rome pour mon église.

J'ai écrit à votre Grandeur d'une manière avantageuse pour M. Harper. Je n'avais pas, absolument parlant, de raisons graves d'en agir autrement. J'aime et j'aimerai toujours que les prêtres qui sortent d'ici soient bien vus à leur retour à Québec. Je le ménageais un peu pour qu'il engageât son frère à venir. Je lui ai lu la lettre que je vous envoyais, il en était satisfait et il pouvait l'être. J'espère qu'il ne vous donnera pas de désagréments. Il avait des prétentions qu'il ne pourra pas avoir là. Il n'a jamais mis le pied dans un séminaire que comme externe, c'est un désavantage pour lui. Je le trouvais haut, hardi, aimant à mortifier, ce en quoi il réussissait avec une grande facilité. Que Dieu oublie tout cela.

Je jouis d'une assez bonne santé, mais j'ai commencé à maigrir le long de la route en montant et j'ai toujours continué depuis.

Nous attendons des moutons l'été prochain; leur arrivée rendra un très grand service à nos pauvres gens qui ont beaucoup de difficulté à s'habiller. Les grains et autres vivres sont à un très bas prix; le blé est à trois chelins et demi; on a le bœuf à trois sous, etc.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect

Monseigneur,

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY EVEQUE DE QUEBEC.

RIVIÈRE ROUGE, 16 JUILLET 1834.

MONSEIGNEUR,

Vos dépêches me sont parvenues le 16 juin. Je vous remercie de tous vos envois; il y en a qui étaient nécessaires, d'autres utiles et enfin d'agréables. Il me semble que vous n'ayez rien omis de ce que vous ayez cru pouvoir m'intéresser. C'est ainsi qu'il faut faire quand on envoie si loin et qu'on n'a qu'une occasion par année. Il faut tâcher de deviner ce qui pourrait être nécessaire à ceux à qui l'on écrit pour les exempter d'attendre deux ans pour l'avoir. Je vois en tout cela votre bonne volonté et votre désir de me rendre service.

J'ai été affligé d'apprendre les longs retardements que vous avez éprouvés pour vous assurer un coadjuteur; mais enfin, je crois cette affaire terminée pour le mieux. Vous aurez sans doute connu les raisons d'opposition si on les a mises au jour; ce qui fera prendre les moyens de prévenir pareil embarras une autre fois.

Vos troubles en politique ne laissent pas d'être inquiétants. Que Dieu daigne dissiper tous ces nuages qui s'amoncellent depuis plusieurs années sur le pauvre Canada.

Mon église va lentement. Je ne peux fournir de pierre aux maçons. Il n'y a pas eu de neige pendant l'hiver et l'eau a été trop haute pendant l'été; ce qui a empêché pendant les deux saisons de charrier autant qu'il fallait. Une partie des habitants tirent en arrière. Il aurait fallu les forcer par l'autorité civile, elle s'en est mêlée un peu cet hiver. J'y aurais eu recours plus vite si j'avais pressenti son penchant à m'aider, ce que je n'avais pas lieu de croire.

Je laisse partir mes maçons qui ont encore un an à faire. ils coûtent trop cher pour les employer à faire des riens. Je tâcherai de finir avec les maçons du pays. Le plus difficile est fait et les arcades des couvertures sont bandées. Je ferai travailler à mesure que j'aurai des matériaux, avant des maçons à la journée; je ne dépenserai pas tant. au lieu que les autres à l'année et à haut prix m'occasionnaient une dépense épouvantable. J'étais obligé de faire des dépenses pour leur fournir des matériaux, ce que je pourrai attendre des habitants maintenant. La dépense de cette année monte bien trop haut; j'ai peur de manquer avant de mettre mon église logeable. J'attends encore de l'association de la Propagation de la Foi. Je n'ai pourtant entendu parler de rien cette année.

L'église de M. Poiré n'est pas non plus finie. J'ai fait là aussi quelque dépense et je vais tâcher de la mettre logeable sans espérer la

finir entièrement. Je fais bâtir en ce moment une maison au bout de cette chapelle pour loger le prêtre desservant qui a toujours été logé chez M. Grant, premier de cette mission; je vais tâcher de mettre cette maison logeable pour y placer M. Poiré cet automne. Il desservira, fera l'école et aura les revenus qui ne sont pas gros. Il a envie de se mettre ainsi à son particulier, je le veux aussi; avec l'aide de ses écus il vivra, çà sera un dont je serai déchargé. Il va falloir bien vite que chacun s'émancipe pour vivre comme il pourra.

Pendant que je suis sur le compte de l'abbé Poiré ce brave homme est dans la prairie avec les chasseurs; comme il n'y avait pas facilité pour vivre à son poste, pendant l'été, il a abandonné son école pour la reprendre à son retour. Cette mission qui est peu nombreuse en été est desservie par M. Thibault ou M. Belcourt les dimanches seulement. Il entend passablement le sauteux et le parle un peu; s'il peut s'attacher à ce poste ce sera bonne affaire. M. Thibault commence aussi à parler sauvage; je compte sur lui pour cette pénible besogne d'après les apparences du moment. J'augure qu'il sera un sujet précieux pour les missions.

Nos gens ont trouvé qu'il prêchait bien. Il instruira et parlera bien sauvage quand il aura mieux appris la langue; il a fait l'école jusqu'au mois de juillet alors que je l'en ai déchargé pour lui confier la classe de latin que j'avais faite moi-même ab initio. Je l'ai remplacé par M. Shaw, ancien commis, qui tenait une école dans le haut de la rivière; il donne deux leçons d'anglais par jour à mes latinistes qui ont la première partie de la grammaire latine et française. Ils sont sept parlant tous sauteux et cris. Dieu veuille qu'il y ait des prêtres parmi eux. Ils sont tous prêts et n'auront pas envie d'aller voir le Canada comme ceux qui en viennent.

Votre Grandeur verra par la réunion de tous les comptes de cette année que la dépense a été grande sans que les ouvrages aient avancé en proportion. Il ne restera presque plus rien le printemps prochain. Je vais tâcher de ménager parce que un pareil compte ne pourrait pas être couvert par ce qui restera à Québec.

M. Belcourt m'a dit sans détail qu'il vous parlait de plusieurs cas qui auront lieu dans la mission pour avoir sans doute le pouvoir d'en dispenser au besoin. Comme je suppose qu'il a exposé les plus difficiles et de manière à se faire comprendre pour demander le pouvoir et tout le pouvoir qu'il faut en même temps je n'en parlerai point.

Il a changé le lieu de sa mission. Il n'est plus qu'à neuf lieues d'ici et à quatre lieues de la Prairie du Cheval Blanc. On a craint le danger de la part des ennemis à l'autre poste beaucoup plus éloigné, mais le dernier est moins bien situé pour les sauvages; ils y trouveront

moins facilement à vivre. J'avais bâti l'an passé et il a fallu recommencer cette année.

Il y a peu de sauvages, ils n'ont point semé cette année. Ils disent toujours qu'ils veulent se faire instruire et diffèrent sans cesse à dire: je le veux *hic et nunc*.

M. Belcourt en instruit quelques-uns cette année. Il a peut-être trop différé l'année dernière à leur parler de Dieu. sous prétexte qu'il lui fallait une maison pour les assembler. Je l'ai poussé à parler en public. Tout le monde entendrait. Il pense qu'on ne réussira pas de même. Il a un peu peur que les sauvages rient de lui. Il convient qu'ils sont effrayés des vérités terribles de la religion. Il me semble qu'il faudrait les leur faire retentir aux oreilles le plus souvent que possible; c'est une semence qui germerait avec le temps.

Il fait l'école, c'est bien une bonne chose mais qui ne pourra probablement pas être continuée, faute de moyens. Où prendre des livres dans leur langue ? Il voudrait nourrir des gens qui ne lui feraient pas même la grâce de l'écouter; c'est un mauvais pied à leur donner. Où prendre pour subvenir à cette dépense ? J'ai toujours cru qu'il ne fallait pas faire des missions à la protestante c'est-à-dire acheter les sauvages mais les gagner par la persuasion.

Je ne vois pas toujours comme lui sur cette partie de sa besogne, mais il n'est pas aisé de le faire changer de sentiment. ni même de lui dire qu'il faudrait faire autrement. Il a bien lui aussi la petite portion de bonne opinion de lui-même, chose gênante pour les autres. On a trop vanté et plaint ce jeune homme. Il est assurément plein de talents mais d'une sensibilité épouvantable. Il croit toujours qu'on ne cherche qu'à le mortifier lorsqu'on s'y est pris vingt fois pour lui dire des choses qu'on dirait tout bonnement à d'autres, pensant bien qu'on ne peut mieux penser que lui, joliment revêche lorsqu'on le contrecarre dans ses idées, affable et aimable au suprême degré en le voyant. En passant il est estimé de tout le monde. Ceux qui vivent avec lui n'ont pas toujours des douceurs; malgré cela nous nous arrangeons toujours, je le laisse faire.

Le plus grand service qu'il rendra sera de faire un dictionnaire qu'il a commencé mais qui est loin d'être fini. Sa mission prend lentement. Il faudrait un missionnaire qui se transporterait dans les réunions de sauvages çà et là et il ne parle qu'à ceux qui vont le trouver. On le plaint plus qu'il n'est à plaindre excepté qu'il n'a pas de société; mais en venant ici il s'attendait sans doute à quelque privation.

Comme il ne pense pas rester longtemps, il se met peu en peine comment s'en tireront les autres après lui. Il dit tout bonnement qu'il s'en va dans deux ans et il ne m'en a pas parlé; mais je pense qu'il

vous demande son congé cette année pour 1836, nouvel embarras ! Ce sera probablement le temps qu'il sera le plus nécessaire aux sauvages.

Je pense que son départ, si vous l'accordez, sera très nuisible à sa mission naissante; mais je crois aussi que l'envie de voir pays, parents, amis, le fera partir quoiqu'on en dise. Il s'annonce partout cette année; en ce cas, sa demeure ici aboutira à faire un curé en Canada. sachant une langue qui ne lui servira pas une fois dans sa vie. à moins de l'employer dans les chenaux ou au Saguenay. Pourvu qu'il voie ses parents de temps en temps tout ira bien. Tâchez de le dissuader à quitter son poste; j'y engage aussi Mgr de Telmesse pour moi. Je suis sensé ignorer tout ce projet de retour.

Pour nous mettre en avant envers lui, je crois qu'il faudrait lui annoncer d'avance la mission des chenaux où il a désiré aller autrefois ou du Saguenay. Il faudrait profiter de son sauvage en faveur des sauvages. Il pourrait former d'autres prêtres et se donner des successeurs. Les sauvages sont trop négligés si près de Québec. J'aimerais mieux qu'il restât ici.

Je crains bien qu'il communique son envie de partir à M. Poiré qui en parle moins souvent maintenant que dans les premières années mais qui saura bien que c'est lui qui vient ensuite; au moins on ne lui dira pas que son père a besoin de lui pour vivre. Les parents de M. Belcourt peuvent bien aussi se passer de lui.

J'ai appris avec plaisir la nomination de M. Gaulin à la coadjutorerie de Kingston. Si vous avez des relations avec le père Mc Eacham engagez-le donc à se donner aussi un coadjuteur dans la personne de quelque prêtre canadien. Son coin y gagnerait pour la discipline, etc.

Par le nouvel arrangement que j'ai fait de mes maîtres d'école, je me trouve avec un qui peut montrer l'anglais; par conséquent je ne demande personne pour l'année prochaine. Vous en viserez un d'avance pour remplacer M. Belcourt, si vous lui donnez permission de descendre dans deux ans. S'il sait l'anglais tant mieux. mais ne sacrifiez pas d'autres bonnes qualités pour celle-là. Nous sommes assez de quatre pour le moment. S'il avait fait un bon cours d'étude et. ça sera le cas, s'il a des talents, il pourrait servir pour la fin des études de mes Bois-Brûlés, si le dégoût ne le prend pas avant le temps. Il pourrait se munir de bons cahiers de rhétorique et de philosophie.

Je crains bien de perdre un de mes latinistes. Il n'avait qu'un frère de dix-sept ou dix-huit ans sachant bien le métier de tonnelier et il s'est noyé hier au soir devant notre porte, en courant en canot après les petits canards. Son père ne pourra peut-être plus s'en passer. Son nom est Caron. Je regrette ce noyé, il avait été élevé à nos écoles qu'il fréquentait depuis son enfance, il servait au chœur et aurait fait un chantre. Heureusement qu'il était bon chrétien.

Votre Grandeur peut demander tous les cas qu'on a jamais de-

mandés à Rome pour les missions sauvages; ils se trouveront tous ici. Il faudrait surtout avoir quelque décision sur les mariages des infidèles. On est embarrassé même avec nos Bois-Brûlés qui sont infidèles aussi quand ils arrivent ici des différents coins du nord.

La corporation pour les terres de la mission a perdu Mgr Plessis, M. Roux et M. de Beaujeu, il ne reste plus que MM. Henry, Dumoulin et moi. Il n'y en a pas eu plus de nommé au moment de notre départ en 1818, mais nous devrions être sept. J'ai écrit à M. Dumoulin à ce sujet afin de remplacer les morts. Je vous ai mis pour un. M. Tabeau, M. Destroismaisons et M. Jean Harper; si on trouve bon d'en mettre d'autres j'y souscris. Ayez donc la bonté de faire arranger cette affaire par un acte, les minutes des actes sont aux archives 1818.

Je souhaite que tout se passe en paix en Canada d'ici à l'année prochaine. Veuillez bien vous souvenir de moi devant Dieu.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,

4 septembre 1834.

Monseigneur,

Voilà assurément la dernière occasion pour le Canada qui va partir demain. Ce canot, arrivé aujourd'hui de la Baie, se rendra tard à Montréal et sera peut-être retardé par les glaces. Arrivera que pourra, toujours je ne le laisserai pas partir sans donner signe de vie. Voilà bientôt deux mois écoulés depuis mes dernières lettres qui étaient aussi les premières cette année, elles sont parties d'ici vers le vingt de juillet.

Depuis cette date, il n'y a rien eu d'extraordinaire dans notre pays. M. Poiré est revenu avec sa caravane de chasseurs en bonne santé et il va probablement retourner au second voyage. La caravane est revenue médiocrement chargée. Sa maison se fait à la Prairie du Cheval Blanc. Il pourra s'y loger à son retour. J'aurais mieux aimé

qu'il eut repris son école, mais il y a quelque empêchement qui la retardera probablement jusqu'à son second voyage.

M. Belcourt est à son poste minant toujours l'édifice de Satan. Je crains que la mine soit encore longtemps à faire explosion. Il paraît toujours gagner un peu de terrain. Ces pauvres sauvages sont si abrutis qu'il faudra un miracle de la grâce pour leur ouvrir les yeux. Que Dieu daigne le faire bien vite afin de donner du courage à M. Belcourt qui trouve que le temps de sa prédication passe et que les fruits ne sont pas encore en fleurs. Je pense qu'il reviendra en octobre pour passer l'hiver avec nous.

M. Thibault se porte bien quoique maigre. Il ne paraît pourtant pas s'ennuyer. Il fait sa classe de latin que je voudrais bien voir plus avancée, i. e. proche de finir.

Notre récolte qui est finie à peu de chose près est bonne. Les gens ne se plaignent point. Le blé et tous les grains sont très beaux et surtout sont très bons. Il y a pourtant encore du blé noir par place. Je souhaite que l'abondance que Dieu leur a donnée leur inspire un peu plus de courage pour m'aider à le loger un peu plus décemment.

Notre pauvre chapelle s'en va; dernièrement un coup de vent a brisé un châssis et il en arrivera autant aux autres à la première occasion, ils sont pourris. J'ai fait maçonner encore un peu depuis le départ des maçons. J'ai espérance de travailler après les récoltes; c'est la pierre qui manque. Je ne suis pas trop sûr de finir cette église, j'entends seulement de la mettre en état d'y dire la messe. Mes fonds sont épuisés et il ne restera presque plus rien lorsque tous les comptes seront réunis à Québec. Outre les comptes envoyés cette année, il va en arriver d'autres cet automne d'Angleterre pour clous, vitres, mastic, peinture, huile, etc. La planche et les madriers sont payés, le bardeau ne l'est pas. Il doit être de cèdre, bois bien rare par ici. Il est tiré du lac Winipic.

Je n'ai rien reçu de la Propagation de la Foi, mais peut-être qu'on a reçu pour moi à Québec. Il faut beaucoup d'argent pour bâtir une église avec aussi peu de secours que je n'ai des habitants du pays, qui à dire vrai sont très pauvres.

Mon clergé voudrait bien que je passe en Europe l'année prochaine par la Baie pour aller jusqu'à Rome pour, dit-il, ramasser des aumônes et achever mes établissements. Si j'étais sûr de réussir, ce voyage, me tenterait peut-être. Au reste ce n'est qu'un projet dont nous badinons ensemble et qui est loin d'être résolu, il faudrait deux ans pour l'exécuter. On me fait partir par la Baie et revenir par le Canada.

La coqueluche a passé par ici cet été et a enlevé plusieurs enfants; tous ont été malades sérieusement et longtemps.

J'ai demandé des dictionnaires à M. Bourget s'il a de la place dans les cassettes; faites-lui donc dire d'envoyer des dictionnaires de Lallement. ceux de Noël ne marquent pas la quantité, ce qui est incommode pour les commençants.

M. Belcourt qui a commencé à faire l'école à ses petits sauvages trouve à charge d'écrire lui-même leurs livres. Il avait demandé une petite imprimerie l'an passé et on lui a répondu qu'elle coûterait 50 louis et pèserait 1000 livres. Il en a demandé une d'une dizaine de louis qu'il ne recevra pas plus que l'autre; elle formera encore un trop gros poids.

Je crois qu'il aurait mieux fait de suivre ce que dit Jésus-Christ: Allez, prêchez, etc. et non allez faire l'école. C'est une entreprise au-dessus de ses forces et des moyens pécuniaires de la maison et qui fera murmurer les sauvages si on l'abandonne.

Je souhaite bien sincèrement que le pays soit en paix et qu'une bonne récolte répare le vide de l'année dernière. Ici nous avons eu de très grandes chaleurs et un temps magnifique pour toute la saison des foins et des récoltes.

Veuillez bien me rappeler au souvenir de votre digne Coadjuteur, des Messieurs du Séminaire et encore plus au souvenir de Dieu.

J'écris à la hâte et au milieu de la nuit. Votre Grandeur s'en apercevra par tout le contenu de ma lettre dans laquelle elle verra plus de ténèbres que de jour. MM. Belcourt et Poiré sont absents et n'écriront pas par cette occasion. ou plutôt des lettres écrites par eux deux se rendront par le même canot. mais elles sont écrites il y a déjà quelques jours et rendues au poste voisin pour prendre la première occasion.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

'A MOSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
17 et 18 décembre 1834.

Monseigneur,

Il est arrivé ici, au commencement de ce mois, un courrier porteur des dépêches d'Angleterre et du Canada quoique je n'aie rien reçu moi-même. J'ai appris par les lettres des autres et par quelques



gazettes communiquées, le gros des nouvelles de mon pays. Le choléra a encore visité le Canada. Le nombre des morts à Québec de 1200 et a Montréal de 800 aura peut-être augmenté après le départ de ces dépêches. Nous sommes bien affligés des ravages de ce terrible fléau sur nos compatriotes.

J'ai vu une liste de plusieurs paroisses du district de Québec. à la tête desquelles était la pointe Lévis, sujet de crainte pour MM. Poiré et Thibault qui ont tous leurs parents dans cette paroisse. J'ai vu que la ville des Trois-Rivières n'avait pas été épargnée cette fois-ci, mais je n'ai rien vu sur les paroisses de ce district. Nous attendrons tous de mauvaises nouvelles ce printemps.

J'ai appris par les mêmes papiers la mort de MM. Grenier, Bte Bédard, Chaboilly et Robitaille. Je suis sensiblement affligé de la mort du brave curé de Varennes. Je l'estimais sincèrement et il était vraiment estimable. M. Belcourt, qui ignore encore sa mort, va ressentir un terrible coup en l'apprenant. Il était entièrement lié avec lui; il était chaud partisan de ses missions et il aurait été leur généreux bienfaiteur. Il lui avait écrit encore dernièrement.

Nous avons fait le jubilé depuis le second dimanche de l'avent jusqu'au troisième dimanche: je ne l'ai annoncé que pour une semaine; tous les exercices pouvant s'y faire elle a suffi, mais nous avons eu de l'occupation. Cette nouvelle dévotion a produit un grand effet parmi nos gens. Tout le monde s'est approché de la sainte table. C'était merveille de nous voir trois constamment au confessionnal du matin au soir.

M. Poiré a peu de monde ici. Si M. Demers ou autres avait la bonté de me faire un petit plan pour partager l'éventail des châssis de mon église qui sont à la gothique, il me rendrait service. J'ai adopté ce mode le croyant plus solide, mais le partage de cet éventail est difficile pour n'avoir pas des carreaux trop grands; peut-être pourrait-on donner un plan élégant sans cet inconvénient qui est grand ici parce que les grandes vitres sont difficiles à faire venir. Les fenêtres ont cinq pieds trois pouces de large.

Je vous ai écrit tard cet automne et encore plus tard à Mgr de Telmesse. Je vous donnais notre position. Rien n'est changé depuis. M. Belcourt, qui a peu de ministère en hiver à son poste, travaille à un dictionnaire sur un grand plan qui sera d'une grande ressource pour les nouveaux venus; mais il est loin de la fin n'étant encore qu'à la lettre c. Melle Angélique Nolin avec des sauvages sur le lieu lui aide à le confectionner.

Il est assez bien établi. Il voudrait faire une chapelle. J'aimerais mieux qu'il attendit que la perspective de la conversion des sauvages la rendît nécessaire; depuis deux ans à l'entendre, il est toujours sûr

de son coup. Cependant il n'y a réellement encore que des espérances.

Il a déjà bâti dans un endroit qu'il a abandonné l'année suivante. Je crains qu'il n'en arrive autant pour la seconde place qui n'est pas située avantageusement pour les sauvages. J'ai vu autrefois de plus grandes dépenses encore faites à Pembina qu'il fallut abandonner en 1822 et qui furent absolument perdues. Le grand malheur de M. Belcourt c'est de décider seul ses entreprises et il souffre si je ne dis pas comme lui.

Dans ce moment je me vois surchargé de travaux et sans moyens suffisants pour les finir. J'ai à cœur autant que lui la conversion des sauvages et je lui donne tout moyen de faire son œuvre qui va et ira doucement avec des gens si abrutis. Pour les grandes dépenses telles que pour une chapelle, il me semble qu'il faudrait attendre au moins quelques chrétiens. Il se tue à projeter d'avance, ce qui le rend malheureux parce que je ne peux pas toujours dire comme lui. Pourtant je le laisse agir autant que possible pour ne pas trop le chagriner.

M. Poiré n'est pas encore chez lui mais il le sera bien vite. Il est bien portant et même gras. M. Thibault commence à s'en tirer en sauvage. Il confesse en cette langue et parle passablement, il ne lui faut plus que de la pratique; s'il ne change pas, il sera de ressources pour les missions. Ayez donc la bonté de faire dire aux familles de ces deux missionnaires à la Pointe Lévis qu'ils se portent bien et leur disent milles choses. Je ne serais pas fâché que l'on sût à Nicolet et à la Baie que M. Belcourt et moi vivons encore.

Nous avons eu notre part de maladies pendant l'été. La coqueluche a roulé dans le pays et a enlevé des enfants. Depuis l'hiver il y a eu une autre maladie — mal de tête, mal d'estomacs, vomissement; — on n'en meurt pas ordinairement, mais bon nombre en a été attaqué. Il y a eu aussi un mal d'yeux qui dure encore et qui fait souffrir longtemps ceux qui en sont attaqués. Vous voyez que nous sommes aussi ici dans le grand hôpital du genre humain.

A cette date nous n'avons pas assez de neige pour traîner. J'ai de la pierre (belle) de levée assez je pense pour finir l'église, mais elle n'est pas rendue sur la place; j'espère pourtant la rendre.

Je salue de tout cœur tous ceux qui pensent encore à moi en Canada, surtout Mgr le Coadjuteur. Nous attendrons avec anxiété ce printemps des nouvelles de nos amis dont le nombre sera peut-être diminué par les ravages du choléra. Priez pour nous et croyez-moi très respectueusement.

Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY EVEQUE DE QUEBEC

LIVERPOOL, 27 DÉCEMBRE 1835.

MONSEIGNEUR,

Jusqu'à l'an passé, un peu avant cette date, je n'avais jamais pensé que j'aurais l'honneur d'adresser à votre Grandeur une lettre datée de Liverpool. Les événements de la vie dépassent tellement notre prévoyance qu'il est bien difficile à un pauvre mortel d'annoncer d'avance ce qu'il deviendra par la suite, quelque envie qu'il en ait. Assurément personne n'a été moins prévoyant que moi sur un voyage qui me met déjà au-delà d'une vaste mer; mais grâce à la divine Providence. nous avons parcouru sans accident cette partie de l'Atlantique.

Embarqués à New-Zork le 1er décembre, nous n'avons vu la terre que le vingt-trois et nous aperçûmes d'une dizaine de lieues le matin. les montagnes d'Irlande. Le vent était faible depuis le dix-sept et contraire, de sorte qu'il nous jeta au nord et nous obligea de longer l'Irlande par une route qui n'était pas l'ordinaire, allant toujours par un faible vent. Nous nous trouvâmes hier matin devant Liverpool, mais l'entrée dans le port par un canal étroit et tortueux, était encore rendu plus difficile, par un vent qui obligeait de louvoyer dans ce petit chenail; mais enfin nous abordâmes les beaux quais de Liverpool à trois heures de l'après-midi. Nous débarquâmes mais notre bagage resta pour passer à la douane demain matin. Après cette opération, nous nous embarquerons pour Londres où nous serons apparemment mardi. J'écrirai de là à votre Grandeur où je verrai un peu plus clair dans mes affaires.

Nous avons eu un passage heureux. Un vent favorable nous poussa constamment jusque vers le 16 ou 17; s'il eût continué, nous serions arrivés trois ou quatre jours plus tôt. Nous avons été préservés de tempêtes mais non de vents très forts et qui agitaient notre vaisseau, assez forts pour faire danser parfois les plats et les assiettes sur la table et les porte-manteaux dessous. J'avoue que les premières fois j'étais effrayé du balancement du vaisseau; on s'y accoutume un peu. mais c'est une vie qui ne me plaît pas. J'ai été peu incommodé par le mal de mer. Je mangeais peu, je digérais difficilement et de plus je ne trouvais rien de bon.

Nous étions trop de passagers pour être à l'aise; nous étions une dizaine du Canada, dont deux avec lesquels j'étais descendu de mon pays; les autres étaient des marchands de Québec et de Montréal.

M. Lebourdais, qui avait déjà été sur la mer et se croyait exempt de ce vilain mal, en a été attaqué dès la première nuit pour n'en être guéri qu'à Liverpool. Constamment il a été sur le grabat sans manger ni boire que des bagatelles.

Je pense que votre Grandeur n'aura pas tardé à acheminer vers

Londres les dépêches survenues après mon départ ou plutôt celles qu'elle n'avait pas eu le temps d'expédier alors. Je ne puis dire combien de temps je passerai à Londres; il sera aussi long que mes affaires le demanderont. Aussitôt après il faudra continuer la route voyageant aux dépens d'un autre; je ne voudrais pas lui faire des frais inutiles.

Votre Grandeur voudra bien faire savoir, même par une notice publique si elle le juge à propos, que je suis arrivé à Liverpool le 26 octobre en bonne santé après un passage heureux. Je sais qu'on s'intéresse assez à mon voyage, et mes amis à ma personne pour apprendre avec plaisir la nouvelle que je suis rendu ici sain et sauf. Je salue bien cordialement le clergé qui vous environne et assure tout particulièrement Mgr de Sidyme de mon respect et meilleur souvenir.

Comme il s'écoulera encore du temps d'ici à une autre lettre, je prie votre Grandeur de penser à la mission de la Colombie. Pensez que des ministres protestants ravagent cette vigne sans racine; un an de plus la fera peut-être sécher. Dieu, qui vous a arrangé tout cela, a sans doute pensé à disposer les choses en Canada, et vous trouverez, je n'en doute pas, de bons sujets si vous faites connaître votre désir. Vous serez peut-être surpris de trouver dans un sujet, auquel vous n'aurez jamais pensé, ce que vous cherchez. Fiat !

Demandez à Dieu que mon voyage qui a été heureux depuis le commencement d'août dernier, devienne maintenant consolant par la vue d'un avenir lumineux pour des hommes assis dans les ombres de la mort et pour cela, selon mes faibles conceptions, il faudrait que ce Dieu bon, dont je cherche à faire connaître le nom, daignât bénir mes projets, mes plans et mes demandes en Angleterre, en France et à Rome, O utinam !

Je n'ai plus que la place qu'il faut pour assurer votre Grandeur de mon projond respect et pour lui souhaiter une bonne nouvelle année, celle-ci devant bientôt finir et porter son fruit tel qu'il est.

P. S. Je n'écris qu'à votre Grandeur de Liverpool.

Votre très humble serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY EVEQUE DE QUEBEC

LONDRES 19 JANVIER 1836.

MONSEIGNEUR,

Je vous ai écrit de Liverpool, j'espère que ma lettre sera rendue avec le temps. Je suis arrivé à Londres le trente décembre à 11 h. du matin. Nous nous sommes mis en pension dans les environs de la chapelle française où nous disons la messe.

M. de Laporte, toujours aimable et de service, nous a procuré ce logement, etc; il m'a montré une suite de lettres de M. Thavenet, dans lesquelles il se plaint de ses constituants en Canada et n'épargne pas M. Maguire. Vous avez du recevoir son adresse à ses constituants, dans laquelle il menace de plaider et dit qu'il a un avocat de retenu à Québec. Il répète très au long un écrit signé de Mgr de Sidyme, M. Parant, M. Demers et M. Desjardins qui l'accusent de plusieurs choses y mentionnées; il se plaint qu'on ne lui répond pas et qu'il est par là incapable de terminer ses comptes.

En vous écrivant de Liverpool, je pressais pour avoir des prêtres prêts à partir au mois d'avril. Je me trouve dans la nécessité de presser encore plus aujourd'hui si vous voulez que la mission commence. La Compagnie ne veut pas de prêtres étrangers mais des canadiens; il n'est pas aisé de les contrarier. Comme tout marche par leur moyen, rien ne marchera sans eux. La Compagnie se prête volontiers à cette mesure.

Ici on approuve tout ce que M. Simpson a fait; c'est bien autant que l'on peut attendre. Il s'attend à trouver à Montréal deux prêtres prêts à s'embarquer et profiter d'une faveur ménagée par la Providence. Ils pourront aller passer un mois et peut-être plus à la Rivière Rouge. Il sera bon qu'ils prennent information du Gouverneur à ce sujet. Il faudra tâcher de leur procurer de quoi dire la messe par achats, dons ou autrement. Ils ne pourront prendre que le nécessaire pour leurs chapelles et leurs habits parce que le passage de la montagne de Roches n'est pas aisé et qu'ils s'attendent à manquer de bien des choses en commençant; mais j'espère qu'ils ne manqueront jamais de quoi à manger.

Tâchez que ce ne soit pas des gens qui se démontent à la première difficulté. Si je ne suis pas trompé ils seront bien en peu d'années. La Compagnie leur sera d'un grand secours et qu'ils se donnent garde de se brouiller avec ses agents. Il faut quelquefois fermer les yeux sur ce qu'on ne peut empêcher. Ils pourront s'informer à la Rivière Rouge sur la conduite qu'on a tenue là envers les blancs et les noirs. Nous avons eu le bonheur de tomber de suite dans le chemin,

je n'ai jamais été obligé de changer la pratique malgré les consultations et les réponses de Rome ou ailleurs. Dieu nous a aidé alors, car j'avoue que je n'entendais rien alors à tout ce qui concerne les infidèles.

Une bonne chose pour eux c'est que la Compagnie n'a pas encore envoyé de ministres et peut-être qu'elle ne se presse pas parce qu'il faudra le payer, et, que de plus, il n'y a pas de protestants dans le pays excepté les bourgeois qui s'en passeront.

Qu'ils prennent peu de livres, ils auront moyen de les faire venir par les vaisseaux de la Compagnie. Je pourrais ordonner ce qui sera le plus pressant, si je le connaissais, par le vaisseau de l'automne prochain. Il faut se contenter du pur nécessaire dans un endroit nouveau et attendre des nouvelles des employés.

L'argent n'est pas abondant. La société de la Propagation de la Foi n'a rien alloué cette année. Je vais tâcher de la rendre aimable comme par le passé. Il faut avouer que voilà bien des trous à boucher, mais il faut compter sur la Providence qui, en permettant les choses, pense sans doute aux moyens. Si mon église était finie ! ! ! !

Ils pourront, faute d'autre, prendre à la Rivière Rouge le calice qui vient de M. Tabeau; je vais en acheter un en France pour le remplacer.

Qu'ils se rendent à Montréal avant les mauvais chemins. Il paraît qu'ils n'auront que le port de chacun, une cassette. Quand je saurai qu'il part quelqu'un, j'ordonnerai le plus pressant par le cap Horn. M. Bourgette pourra lui être d'un grand secours. M. Cazault pourra faire savoir aux pères Poiré et Thibault qu'ils ne pourront rien envoyer à leurs chers fils. Ils seront peut-être plus heureux.

Ici j'ai parlé à Lord Glenely au sujet de l'évêché de Montréal. J'ai été reçu poliment et il m'a dit qu'il examinerait cette question et qu'il répondrait. Il paraissait en avoir la volonté en prenant mon adresse. Je lui dis alors le temps de mon départ. Je suis retourné une autre fois et il était allé à la cour. Son frère, qui est secrétaire, me dit: il reviendra ce soir et vous aurez votre réponse demain. Je crois qu'elle viendra demain pendant longtemps.

Je pars demain pour Boulogne, de là je me rendrai à Paris où je serai je ne sais combien de temps. Je reviendrai par le Hâvre si quelque affaire imprévue en ce moment ne me rappelle par l'Angleterre. J'espère que j'aurai le plaisir de recevoir de vos lettres et peut-être de quelque autre avant qu'il soit longtemps.

Je salue Mgr de Sidyme auquel je ne puis écrire en ce moment.

J'ai trouvé sa lettre chez M. de Laporte; elle est arrivée le même jour que moi et elle était venue par Liverpool par le Paquets du huit décembre, elle allait mieux que nous.

Je n'écris pas à Mgr de Telmesse pour cette fois. On dit que les affaires ne vont pas très bien en Canada; j'en serais fâché. M. Lebourdais se porte bien et fera bien l'affaire. Sa bourse reçoit de fréquentes visites; elle est encore bien montée et il y a moyen de la remonter le long du chemin.

Je vous souhaite bonne santé et me souscris très respectueusement.

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY EVEQUE DE QUEBEC

Rome, 1er avril 1836.

Monseigneur,

Je suis à Rome depuis le 21 février. J'y ai reçu le 30 mars votre lettre du 11 janvier avec les duplicata qu'elle contenait; j'aurais aimé à y voir un mot de nos affaires politiques mais j'augure de là qu'il n'y a rien d'extraordinaire.

Nos affaires sont finies ici. La Congrégation des cardinaux, tenue le 21 mars, a admis sans restriction l'érection de Montréal en évêché séparé de Québec tel que demandé par toutes les dépêches du Canada. On aurait bien voulu faire une province ecclésiastique, un archevêché et des suffragants, mais on n'ose pas encore à cause du gouvernement; on en viendra là aussitôt que possible. Le secrétaire de la Propagande a fait rapport de la Congrégation le dimanche des Rameaux et le St-Père a tout admis.

J'ai écrit une lettre à Mgr de Telmesse que je salue le premier évêque de Montréal: je lui détaille bien des choses que je ne répéterai pas toutes ici. Je vous dirai seulement qu'il y avait plus d'une opposition à cette érection telle que demandée. Le Séminaire a fait agir ses ressorts par M. Thavenet pour conserver les privilèges de la maison, surtout le grand vicariat prétendu. On a fait aucun cas ni mention de sa demande dans la Congrégation des cardinaux qui avaient

reçu tout ce qui concernait ce nouvel évêché. Il y avait aussi une notice sur la ville et le district de Montréal que j'avais écrite à la demande de la Propagande et qui fut imprimée avec toutes les lettres, requêtes, etc.

J'ai été content en arrivant à Rome d'apprendre que vous aviez envoyé la requête. M. Thavenet en faisait un sujet d'accusation contre vous auprès du St-Père, pour prouver que vous étiez ennemi du Séminaire, que vous ne vouliez point donner votre consentement parce que vous attendiez la mort de Mgr de Telmesse pour nommer un autre évêque aussi ennemi que vous. L'arrivée de votre requête avec votre approbation a fait plaisir ici et a fait tombé l'avancé de M. Thavenet; il avait deux écrits qui ont été distribués en même temps. J'ai été obligé d'écrire un mémoire sur les affaires de Montréal ou plutôt une réfutation des propositions de M. Thavenet qui offrait, au nom de ses confrères l'église de Montréal pour cathédrale, une vingtaine de chanoines dans la maison et de pourvoir aux besoins de tout ce monde. J'ai combattu tout cela dans mon écrit que la Propagande a voulu garder mais en manuscrit; le St Père en a eu le précis par le secrétaire.

Le secrétaire voit nos affaires comme nous. Le cardinal préfet les connaissait moins, mais après m'avoir donné à craindre, il est devenu plus disposé en devenant mieux informé. Je l'ai vu plusieurs fois et il avait un air de satisfaction en me parlant du résultat de la Congrégation. Je lui ai exprimé ma satisfaction et mes remerciements.

J'ai des copies de toutes mes opérations à Rome, je vous les montrerai. Le titre d'agent que vous m'aviez donné m'a autorisé à demander et m'a forcé d'agir; ce n'a pas été sans répugnance parce que je n'avais que ma tête pour faire face à tout, et vous savez qu'elle n'est pas richement meublée; de plus toutes ces affaires n'étant pas miennes, j'ai fait pour le mieux. Vous en serez juge en Canada si j'ai bien servi la cause que je voulais au moins servir. Je crois que si je n'avais pas été ici, probablement que plusieurs choses auraient été de travers et peut-être qu'on aurait remis à un autre temps pour avoir des informations. Du moins l'abbé Thavenet a demandé à retarder la Congrégation pour pouvoir, disait-il, nommer en même temps un coadjuteur.

Le St-Père, auquel j'ai fait mes adieux le mercredi saint après Ténèbres, m'a paru des mieux disposés; il m'a répété tout ce qu'il a approuvé et dit surtout que St-Jacques serait la cathédrale. Il a parlé aussi du Séminaire, de ses biens et des sujets à admettre. Je lui ai dit que les biens nous les considérions comme biens religieux du pays et que nous voulions les garder tels qu'ils sont, que les évêques ne voulaient pas l'extinction de la maison en refusant des sujets français;

mais qu'ils voulaient introduire des prêtres du pays qui s'agrégeraient et seraient sulpiciens aussi bien que des français, etc. Il répondit: C'est juste; il n'est pas nécessaire d'être français pour être Sulpicien. Il a dit aussi au secrétaire qui en lui rendant compte de la Congrégation lui parla du grand vicariat: "c'est un droit de l'évêque qui peut nommer qui il lui plaît." Je crois que voilà un bon coup porté aux intrigues françaises et que nous aurons un peu plus de paix.

Le St-Père m'a reçu de la manière la plus paternelle les deux fois que j'ai eu l'honneur de le voir. Il m'a surtout fait des adieux que je n'oublierai jamais. Un père ne ferait pas plus pour un fils bien-aimé. M. Lebourdais, que je lui présentai en même temps, fut très bien accueilli. Il lui a donné une petite croix bénite de sa main, et moi, qui ai toujours plus que je ne mérite,-il m'a fait présent d'un magnifique calice d'argent doré que j'ai reçu à genoux comme on reçoit les rameaux. A ma demande, il a eu la bonté de le consacrer le lendemain jeudi saint.

Je dois partir la semaine de Pâques. Je vais aller à Vienne où il paraît que les missionnaires sauvages sont les bienvenus.

Le secrétaire me dit que j'emporterai toutes vos demandes et les miennes, excepté le cas de Polygamie qui est mien et les ordinations qui sont vôtres; elles viendront plus tard. Je les trouverai peut-être à Paris à mon retour de Vienne.

M. Thavenet. que je trouve incommode, me fait peine pour les comptes. Il me semble qu'on le laisse trop dans une affaire où il n'a vraiment que de la tracasserie. Je ne vois pas qu'on y doive rien gagner. J'espère mettre en route tout ce que M. Parant demande. Un Bullaire est chose rare; si j'en ai un, il le devra à la complaisance de M. Thavenet qui l'avait retenu pour Avignon.

† J. N. Ev. de Juliopolis

P. S. Le Bullaire est acheté. M. Thavenet a renoncé à son droit. Mgr Mai. qui le cherchait depuis longtemps, perdait espérance de le trouver. Il y a dans cette lettre bien des choses qui m'ont été dites en confidence et que je vous dis parce qu'elles vous regardent plus que moi; elles vous serviront, vous soulageront; mais il faut de la discrétion surtout pendant un certain temps.

† J. N.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

MONTRÉAL, 26 AOÛT 1836.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu hier votre lettre avec celle de Mgr Mai, elle annonce une bonne nouvelle, mais Mgr de Telmesse n'a rien reçu. Il faut croire que les bulles n'ont pas été envoyées par la même poste et qu'elles ont manqué le vaisseau qui a apporté ma lettre; ainsi il pourra encore s'écouler quinze jours ou trois semaines sans les voir paraître. Tout va pour le mieux. Dieu soit béni.

Mgr de Telmesse a vu hier le Gouverneur à St-Jacques et lui a parlé de ses affaires i. e. d'annoncer au Gouverneur en Angleterre, de sanctionner dans son temps le bill qui a manqué à la dernière session pour l'érection des paroisses, un bill qui l'incorporera, à présenter à la prochaine session ou de lui donner des patentes pour assurer son établissement et pour acquérir des fonds, etc. Nous avions dîné la veille avec son Excellence.

J'ai écrit ce matin à M. Chiniqui pour lui reprocher son étourderié qu'il réparera j'espère. Pendant que j'écrivais j'ai reçu une lettre de lui. Il paraît contrit et appréhende d'être mis de côté, disant que ce serait le plus grand châtiment qu'on pourrait lui infliger. Il pense qu'on a exagéré les choses sans nier d'y avoir donné occasion sans y penser. Je ne le ménage pas. Je lui dis que je vous ai informé du projet de le mettre à St-Grégoire et que ce plan réussirait peut-être avec le temps mais de ne pas s'en occuper. Il voulait venir me rencontrer au bureau de la caisse. Je lui réponds que je ne m'y trouverai pas, devant attendre vers ce temps là l'arrivée du Gouverneur Simpson. Vers le 20 je serai à Québec.

Je suppose que l'on pourvoira au besoin des missionnaires de la Colombie avec l'argent donné pour la mission de la Rivière Rouge. Ils ne pourront pas emporter un gros bagage. Il faudra leur faire passer le reste par les vaisseaux de la Compagnie par le cap Horn. Il leur faudra chacun une chapelle qui ne pourra être fournie que du pur nécessaire; ils trouveront sur le lieu de quoi s'habiller. S'il se présente quelques dons pour cette mission, ils ne seront pas refusés.

Un mandement de ma façon ne serait pas admirable, à moins que ce ne fut pour sa simplicité. Dans mon pays je fais tout de vive voix. Si je puis ramasser quelques idées je les mettrai sur le papier.

Je pourrais revoir le petit livre de règles que je n'ai pas et que je connais peu. Il suffirait probablement de le diminuer en retranchant ce qui ne convient pas au pays. Je ne sais pas vos idées là-dessus. Il est plus difficile de travailler quand c'est au nom d'un autre.



J'ai les annales de la Propagation de la Foi qui renferment tout ce qui regarde cette société mais épars dans sept volumes.

Je parle de ce projet à tous ceux que je vois afin d'en donner l'idée d'avance. Si le clergé prenait cette œuvre à cœur elle réussirait. Ce sera le cas j'espère pour un bon nombre de ses membres; mais ce sera un feu qu'il faudra attiser de temps en temps en excitant les curés à y faire entrer le plus qu'ils pourront de leurs paroissiens.

J'ai l'honneur d'être
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

P. S. Votre Grandeur doit avoir dans sa chambre mon évangile médité. Je crois que dans un des volumes se trouve le compte des effets que j'ai achetés à Paris pour Mgr de Sidyme: s'il s'y trouve je vous prie de le lui remettre. Je dois en avoir le duplicatum, probablement à Yamachiche où j'ai laissé apparemment un petit secrétaire qui renferme des papiers, puisque je ne le trouve plus ailleurs. S'il se présente une occasion sûre et soigneuse M. Belle-Isle pourrait m'envoyer cet ouvrage qui se trouvera rendu au point du départ; là doit se trouver une petite boîte qui les contenait.

† J. N.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Nicolet, 26 septembre 1836.

Monseigneur,

Vous avez su qu'après avoir monté lentement aux Trois-Rivières, je me suis acheminé vers Nicolet par St-Grégoire et arrivé jeudi pour dîner. Je fus pris sans avoir le temps de respirer pour prêcher une retraite qui allait être renvoyée plus loin, M. Raimbault ayant décidé la question ce matin. Enfin cette retraite est finie d'hier matin. Dieu veuille qu'elle produise quelque bien.

Dimanche j'ai prêché à la paroisse, les sermons de la retraite étant avant et après l'office de la cure à cause des externes. Lundi j'ai officié accompagné des curés de la Baie St-Grégoire, Bécancourt et le vicaire de St-François. M. Raimbault prêcha et n'oublia pas un compliment. Ma tâche est déjà préparée pour les fêtes prochaines. Je dois prêcher dimanche à la paroisse ainsi que le jour des morts. Le jour

de la Toussaint j'officierai. M. Chs Harper prêchera le jour de la fête patronale. Je dois officier à St-Grégoire et y prêcher; la relique de St-Grégoire doit être annoncée ce jour-là.

J'ai reçu toutes les lettres que je pouvais attendre de la Rivière Rouge. A la dernière date de M. Thibault, mon église était rasée tout autour et le pignon du fond fini, celui du portail devant se faire, le comble se pose ainsi que la couverture en planche. Je dis que c'est une bonne nouvelle.

La récolte de l'année dernière avait été très abondante et celle de cette année se montrait aussi bien. Il se plaint d'avoir trop d'ouvrage. Je le crois sans peine et je le trouve vaillant de s'en être tiré comme il l'a fait. Il me dit qu'il vous a écrit et il se plaint de ce que vous ne lui avez pas écrit un mot d'encouragement. De tous ceux qui m'ont écrit, personne ne me dit qu'il est content que je le leur aie donné pour me remplacer.

Il a reçu des lettres du docteur McLaughlin et des colons de la Colombie qui me font des remerciements de ce que je leur ai écrit l'an passé et de l'espérance que je leur ai donnée d'avoir des prêtres. Ils comptaient si bien sur leur arrivée cette année qu'ils ont coupé le bois d'une chapelle et disent qu'après leurs semences ils vont bâtir un presbytère. J'ai le cœur navré en apprenant tout cela et en prévoyant que très probablement il n'y aura pas moyen de secourir des gens qui demandent eux-mêmes à connaître Dieu. Quand je pense à la facilité qu'il y avait cette année, alors que toutes les portes étaient ouvertes de la meilleure grâce par la Compagnie, je ne me console qu'en pensant que je n'avais dans cette affaire qui en grande partie a été le sujet de mon voyage, que le droit d'exposer et le besoin de frayer le chemin en m'exposant à tout l'odieux de demande et de refus, etc. Je n'avais plus le droit de commander, car assurément je l'aurais fait et à cette date il y aurait des prêtres à la Colombie.

M. Belcourt bâtit une chapelle qui sera belle dit M. Thibault. Il me renvoie à votre Grandeur sur un projet qu'il ne me répète pas mais qui est sans doute celui d'aller à la Colombie. Je vous prie de m'envoyer une copie de sa lettre et en même temps votre opinion sur le contenu. Il me demande de lui écrire cet automne s'il y a moyen. Je voudrais mettre une lettre à Lachine qui partira si elle peut; ordinairement il y a un envoi tous les automnes par terre d'un poste à l'autre.

M. Belcourt dit qu'il est comme l'oiseau sur la branche. Donc il ira à la Colombie. Peut-être pose-t-il des conditions ? Je l'aimerais mieux à sa place parce qu'il est prêt; mais j'aimerais mieux le voir aller à ce nouveau poste que revenir ici. M. Poiré m'écrit aussi. Il arrivait de son retour de prairie avec ses chasseurs.



Je n'ai rien su de Montréal de l'affaire de M. Naud. Comment M. Bonin se trouve-t-il transporté au collège de Chambly ? Est-il sorti du Séminaire ? Je n'aimerais pas cette démarche. Les français la mettraient en avant pour dire que les canadiens ne sont pas propres à leur maison et qu'ils ne sont pas constants. Il en est tant sorti du séminaire de Québec !

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monseigneur

Votre très humble et très obéissant serviteur

†J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Nicolet, 17 novembre 1836.

Monseigneur,

J'ai reçu en effet le paquet de lettres des Messieurs de la Rivière Rouge. J'ai été généralement content de ce qu'ils disent à votre Grandeur; c'était à peu près ce que me disaient les abbés Poiré et Thibault.

Pour M. Belcourt je vous ai déjà dit qu'il m'avait renvoyé à votre Grandeur sur ce qui concernait son changement de poste. Comme je ne connaissais pas la demande, je ne pouvais guère attendre la réponse quoique M. Thibault me dise qu'il avait entendu dire que M. Belcourt se disposait à partir. Je n'ai rien à dire dans un arrangement qui vous regarde le premier et qui est à peu près conclu. M. Belcourt aura du zèle partout.

Il est sûr pour lui confier un compagnon même jeune; mais un autre aurait fait aussi bien que lui sur l'océan Pacifique. Ses travaux pour apprendre la langue sauvage deviennent inutiles en tout cela. Il n'y a que de l'ouvrage en chemin et rien de fini. Puisqu'il a tant de sûreté de voir tous les sauvages devenir chrétiens, pourquoi les abandonne-t-il au moment de voir ses espérances se réaliser.

Il trouve qu'il n'y a rien à faire à la Rivière Rouge et qu'un prêtre peut tout faire, pourquoi donc en a-t-il trouvé trop dès la première année de sa station à son poste ? Il a fallu lui donner les vieilles demoiselles Nolin sur lesquelles il s'est déchargé de son catéchisme et d'une école entreprise contre mon gré, le jugeant incapable de subvenir à tant de besogne. Je lui dis alors: Jésus-Christ n'a pas envoyé



les apôtres faire l'école mais prêcher; vous ne pourrez continuer cette entreprise et de plus vous n'avez pas de livres en cette langue.

Il se plaint dans sa lettre d'être obligé de biner pendant que M. Poiré est dans la Prairie du Cheval Blanc. Que dirait-il s'il fallait confesser tout le monde, catechiser, etc.? C'est ainsi que par une phrase, qu'il ne pèse pas en l'écrivant, il donne des idées singulières tantôt sur une chose tantôt sur une autre. S'il n'écrivait qu'à votre Grandeur, le danger ne serait pas grand, mais il écrit ainsi à beaucoup d'autres.

Pour moi, je l'aimerais mieux à son poste mais s'il y a moyen de l'envoyer à la Colombie, je ne m'opposerai pas à son départ. Il fera là des projets sans être contrarié. C'est un homme tout de feu et il croit que tout est fait parce qu'il a vu les gens qui lui ont donné de bonnes paroles. Je suis sûr, dit-il; mais j'ai vu souvent qu'il était loin du but qu'il croyait toucher. Vous voyez l'idée qu'il a de moi. Il s'imagine que je veux m'en défaire et que je ne peux le souffrir. Tout le monde lui a dit cette année que ce n'était pas vrai. Il en rabat un peu.

Il donne à entendre que je ne veux pas faire parcourir le pays par un missionnaire ambulant. Il n'en a jamais été question, mais j'approuve ce plan si la Compagnie veut s'en mêler. Quant au voyage de la Baie d'Hudson, je l'y ai envoyé deux fois pour faire trois ou quatre baptêmes. Cette mission ambulante est ce qui lui conviendrait le mieux.

Je ne peux rien dire sur le nombre de prêtres qu'il me faudra tant que je n'aurai pas reçu de réponse d'Angleterre. J'ai écrit au Curé des Cèdres avant que d'avoir reçu votre paquet. Je lui offre la mission de la Colombie. M. Belcourt l'ayant accepté, un jeune prêtre suffira avec lui. Il en faudra un pour le remplacer ou plutôt M. Thibault qu'il faudra donner aux sauvages de la Rivière Rouge. Je n'ai pas reçu de réponse de ce bon curé dont il ne sera plus question. Un jeune bien choisi pourra faire à la Rivière Rouge.

J'ai érigé aujourd'hui très solennellement le chemin de la croix. Samedi je donnerai la confirmation à la paroisse et probablement que mardi je traverserai à Yamachiche sans renoncer à Nicolet. M. Dumoulin, ici aujourd'hui, doit revenir pour la Présentation. Je partirai avec lui. Comme j'aurai l'honneur de vous revoir avant le printemps. il pourra être question encore de mes missions; tout est arrêté par le passage. Il faut pourtant compter sur le départ de deux. Il en restera un si la nouvelle mission manque. Je pense que dans tous les cas M. Chiniqui montera.

Je suis mieux sans avoir été bien malade. mais seulement incommodé. Je vous renvoie les lettres des missionnaires. Avez-vous quel-



que connaissance des arrangements du père Poiré? Je pense que tout est à son fils. Je pourrais me charger d'acquitter des messes pour lui si son testament en demande. Le petit Thibault a-t-il été trouvé capable d'entrer au Séminaire?

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Év. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Yamachiche, 2 décembre 1836.

Monseigneur,

J'ai reçu votre lettre du 22 novembre, un cordon de croix puis enfin les intentions de messes pour le père Poiré. Je n'ai pas reçu l'argent que M. Cooke doit me remettre à la première occasion. Je suis bien fâché que ce cher père Poiré ait fait son testament si gauchement. Il a pourtant sans doute été rédigé par un notaire. Que ne lui a-t-il pas fait voir les suites qu'il aurait? Tous ces embarras feront soupirer son cher fils après son retour.

J'ai reçu une réponse de M. Blanchet, curé des Cèdres, auquel j'avais offert la mission de la Colombie avant que d'avoir vu les lettres de M. Belcourt à l'adresse de votre Grandeur. Il paraît un peu surpris de me voir penser à lui. Il remet tout à la décision de Mgr de Montréal. Il paraît qu'il partirait mais il faudrait quelqu'un pour le remplacer. Un jeune prêtre le suivrait. M. Belcourt resterait à son poste; mais si la Compagnie voulait favoriser une mission ambulante, elle pourrait lui être donnée. C'est un homme sur lequel on peut compter. La langue qu'il sait lui servirait dans presque tout le nord ainsi que l'anglais. Cette mesure lui exempterait la peine d'apprendre une autre langue sauvage, ce qui offre de grandes difficultés, cette langue n'ayant jamais été mise en principes.

J'ai répondu au curé des Cèdres de consulter Dieu sur sa vocation et de ne rien mettre au jour en attendant mon retour à Montréal. Je lui dis que probablement il n'aurait que le mérite de sa bonne volonté parce qu'il n'était pas sûr qu'il y eut un passage et que, de plus, il était probable que M. Belcourt serait chargé de cette mission que votre Grandeur lui avait offerte et qu'il avait paru accepter. Il serait



peut-être bon de s'assurer de lui au cas de besoin et l'arrivée de la réponse d'Angleterre fera décision finale. En tout cela, je n'ai intention que de proposer ce que je crois pour le mieux. Vous serez toujours libre de faire ce que vous croirez aussi pour le mieux de votre côté. C'est vous que Dieu est obligé d'éclairer.

J'attends la neige pour monter à Montréal où je pourrai concerter avec Mgr de Montréal le départ pour la Rivière Rouge d'un de ses prêtres; mais auparavant il faut que je sache ce que vous pensez. Tâchez de viser un compagnon de bonne volonté, aimable et capable de se tirer d'affaire. Je regrette M. Chiniqui auquel je n'ai pas écrit parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le faire que par la poste. Dieu lui tiendra compte de sa bonne volonté. Je lui écrirai plus tard.

Je vous remercie de la mission du jeune Thibault et je souhaite qu'il ait l'esprit d'en profiter.

Je vous prie de dire à M. Cazeault que les chapelets qu'il a reçus de M. Trudeau doivent être donnés au frère Louis pour être enchaînés et renvoyés à Montréal par occasion sûre.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

P. S. Il a neigé un peu aujourd'hui, trois décembre. Voilà plusieurs fois qu'il neige mais peu, de sorte qu'il n'y a pas moyen d'aller en cariole. Je partirai d'ici le lendemain de la fête de l'Immaculée-Conception s'il y a de la neige, probablement pas avant cette fête quand même il y en aurait.

Je crois avoir déjà écrit à votre Grandeur que M. James Harper m'avait dit qu'il irait à la Rivière Rouge si on le jugeait capable. Il aurait l'avantage de parler anglais et de ne pas laisser des parents sans secours. Votre Grandeur doit commencer à s'apercevoir qu'il y aura moyen de faire partir la nouvelle mission si la Compagnie ne s'y refuse pas.

† J. N.

***



A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

YAMACHICHE, 23 NOVEMBRE 1836.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu à Nicolet la lettre de M. Chiniqui avec vos notes. Je suis bien fâché que ce jeune prêtre, qui brûlait d'ardeur pour les missions, se trouve dans l'impossibilité de partir. Il faut maintenant en chercher deux. M. James Harper m'a dit qu'il irait si on l'en croyait capable. Je n'ai pas eu de réponse des Cèdres. Voyez-vous quelque part deux sujets qui pourraient faire l'affaire ?. S'ils parlaient anglais ce serait chose avantageuse. Il faut viser des caractères qui s'accommodent avec tout le monde, capables de se montrer et de parler en public. outre qu'ils doivent être fournis de talents pour apprendre les langues, etc.

Le mandement va-t-il bientôt sortir ? Il me semblait tout simple d'annoncer le but de cette association pour les missions catholiques et infidèles du diocèse, avec le règlement chargeant les curés de s'intéresser à son organisation ou d'y intéresser une personne pieuse qu'ils auraient droit de nommer. annonçant seulement qu'il y aurait un bureau ou comité à Québec qui serait chargé de recevoir et distribuer toutes les contributions en disant que c'est pour le soutien des missions.

Il ne me semble pas nécessaire d'entrer dans aucun détail: si on bâtira une église, si on soutiendra un prêtre, si on fera des écoles, etc. Tout cela étant dans le but de l'œuvre pourra avoir lieu dans l'occasion. L'essentiel est de faire partir cette œuvre en la lançant dans le public pour voir si elle prendra. Il sera toujours aisé d'organiser un bureau de distribution quand il y aura des sommes de perçues à Paris et à Lyon. Il y a un grand vicaire qui préside.

J'ai assisté à des assemblées aux deux places en allant et en venant. J'avais ramassé tous les matériaux d'un mandement et du règlement que j'avais extrait des annales de la Propagation de la Foi que j'avais en main à Montréal, Je tiens peu à la forme et à mes mots, j'y avais travaillé pour avancer. Mettez tout de côté si vous voulez, mais il serait temps qu'il parut quelque chose. Il ne faut pas tout faire d'avance en l'annonçant comme à Lyon. Vous aurez tout le droit de régler après ce qui ne l'aura pas été auparavant.

Le principal, selon moi, c'est d'annoncer l'œuvre. Il y aurait déjà bien des sous de perçus; dans toutes mes courses je l'aurais encouragée en parlant aux curés et quelquefois au peuple. Je crois qu'il est mieux de dire en général que c'est pour les missions que de particulariser. Il faut toujours éviter de se prendre soi-même. Mettez si vous

voulez que le curé nommera quelqu'un de confiance qui s'occupera de l'œuvre dans la paroisse qui recevra l'argent Enfin faites comme vous l'entendrez, pourvu qu'il soit fait quelque chose. Mgr de Montréal devant l'établir aussi il serait bon de lui communiquer votre plan afin que les deux diocèses marchent sur la même ligne.

J'ai quitté Nicolet hier très satisfait de la manière polie dont j'y ai été traîté. Je leur ai aidé à faire de très belles fêtes. Tout le monde paraissait content de ma présence sur le lieu et toutes les semaines il y a eu quelque cérémonie. Je resterai ici jusqu'au chemin d'hiver, alors j'irai à Montréal donner quelque office. Mgr de Troboco doit y venir aux premières neiges. Je voudrais le voir.

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

NOTE SUR LE TRANSPORT DU PRETRE QUI PARTIRA CETTE ANNEE.

Québec. 2 mars 1837.

Il doit n'avoir que le poids d'une pièce en terme de voyage i. e. de 80 à 100.

Il ne doit prendre que le meilleur de ses hardes d'hiver et d'été qui sont d'usage à différentes époques du voyage.

Il ne doit rien acheter à Québec parce qu'il s'embarrasserait à pure perte outre qu'il payerait le transport. Il trouvera à Montréal ce ce qu'il n'aurait pas dans ses propres effets.

Les livres étant d'un grand poids, il ne faut point en emporter; si pourtant j'en avais la liste, peut-être lui conseillerais-je de ne pas laisser quelque ouvrage utile on qui manque à la Rivière Rouge, quoiqu'il y ait une bibliothèque. si mes envois de Paris et de Rome sont parvenus heureusement.

Il devra se rendre à Montréal de bonne heure en avril, pour profiter des chemins et faire faire ce qui lui manque. S'il ne doit aller qu'à la Rivière Rouge, il trouvera là ce qui lui manque.

Il doit être décidé à aller, soit à la Colombie, soit à la Rivière Rouge, selon le besoin qu'on aura de sa personne, étant impossible de dire encore où il ira définitivement, faute de réponse de Londres. Il doit surtout s'attendre à ne pas revenir de longtemps à moins de raisons de santé ou autres qu'on ne peut prévoir.

Comme il va en mission dans l'intention sans doute de procurer

la gloire de Dieu et sans aucun calcul d'intérêt personnel, il doit s'attendre à avoir des privations qui seront, j'espère, moindres que celles que nous avons éprouvées dans les premières années de l'établissement. Je n'aimerais pas à entendre dire par la suite: si j'avais su, si j'avais connu, si on m'avait bien informé, etc.

Si ce Monsieur est doué de quelques qualités requises dans un missionnaire, il aura par là même les qualités sociales et il pourra vivre avec supérieurs et égaux sans trouble ni chagrin. Qu'il parte sans préjugés, sans projets et calculs faits sans avoir une idée juste des choses.

Je désire achever en paix ma carrière. Peut-être sera-t-il le compagnon du reste de mon pélérinage sur cette terre de misère.

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Yamachiche, 19 mars 1837.

Monseigneur,

J'ai reçu votre lettre avec celle de M. Morin. Je suis bien réjoui d'avoir de ses nouvelles quoiqu'elles soient mêlées de malheur. La Providence s'en est mêlée; qu'elle soit donc bénie ! Elle a conservé tout ce qui venait de sa libéralité. Il paraît que la compagnie a éprouvé de grandes pertes. Peut-être ses vaisseaux perdus sont-ils sur quelques côtes ou îles à lutter contre les horreurs de la faim et autres mières qui accompagnent les naufragés.

Comme les chemins vont devenir mauvais et qu'il sera peut-être difficile et coûteux pour M. Demers de monter avec tous ses effets, ne pourrait-il pas apporter avec lui que ce qu'il pense pouvoir lui être nécessaire, laissant le reste qui pourrait être envoyé ce printemps. où il donnera ordre de le déposer. M. Dumoulin a reçu votre devis de perron. M. Brassart a dû vous écrire à ce sujet. Il pense qu'il vaudrait mieux que celui qui taillera la pierre la pose, un autre ne trouvera rien de bien fait. Il n'a guère de temps pour écrire. Il attendra que les propositions ou le prix du tailleur lui parviennent. Il a écrit lui-même ce que je ne pensais pas qu'il dût faire.

La propagation va à merveille à Yamachiche. Il y a sept centuries de formées. Je n'ai pas su comment elle prenait dans le voisinage. Il y avait deux centuries à St-Grégoire, il y avait plus à espérer. Le curé n'avait pas pu s'en mêler pendant son rhume à Nicolet, la

lettre ne devant être lue qu'après mon départ. Elle commençait à la Rivière du Loup. Je n'ai point vu le curé, ni autre des environs; chacun est à l'ouvrage dans ce temps-ci jusqu'à moi qui demeure à la sacristie du matin au soir. Dieu veuille que je contribue à tirer quelques pécheurs du danger de se perdre.

Je vous remercie des bonnes nouvelles dont vous a fait part Mgr de Montréal au sujet des procès de M. Naud. Je n'ai pas écrit à Montréal depuis que j'en suis parti.

Je vous écris ces mots par la mère de M. Lemieux qui est venue voir son fils.

J'ai l'honneur d'être

Monseigneur

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. DE JULIOPOLIS.

Je reçois ce soir la lettre de M. Cazeault écrite en votre nom, plus celle de M. Thibault qui est venue par la même occasion que celle de M. Morin.

La Compagnie a sans doute envoyé des nouvelles en Angleterre par Montréal et par les Etats-Unis, de la Rivière Rouge à la rivière Lapierre affluent du Mississipi.

Je ne vous dirai rien de la Rivière Rouge puisque votre Grandeur en sait autant que moi. Je suis content de tout ce qui est venu de Rome pour votre Grandeur et pour moi.

Si M. Demers part véritablement, je payerai sa dette de 20 louis, si quelque événement l'empêche de partir, il la paiera lui-même. Je suis content de sa bonne volonté. Puisse-t-il être l'homme de la Providence !

Je ne verrai point M. Cooke en allant à Nicolet. Votre Grandeur aura occasion de lui demander des nouvelles des gens de St-Pierre par une autre voie.

† J. N. Ev. DE JULIOPOLIS.

Je vous prie de dire à M. Cazeault que je ne peux pas me charger du jeune homme dont il me parle, pour bien des raisons qu'il peut très facilement deviner. Comment faudra-t-il donc s'y prendre pour faire parvenir des prêtres à la Colombie si la Compagnie ne veut pas l'entendre même en payant ? Il paraît qu'à Rome on ne voudra me décharger, ce que j'espérais faire.

† J. N. Ev, DE JULIOPOLIS,

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

MONTRÉAL, 17 AVRIL 1837.

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir une lettre de M. Thibault du 22 janvier et de M. Poiré du 19 du même mois. M. Morin était alors rendu à la rivière au Brochet au fond du lac Winipic d'où il avait demandé des chiens que M. Thibault lui avait envoyés. L'hiver était très doux, il n'y avait presque pas de neige. La misère commençait à se faire sentir.

Votre Grandeur a vu que le grain avait été gelé et qu'il espérait ramasser le reste des matériaux de l'église. Les gens voyant qu'il n'y avait plus qu'un coup à donner avaient assez de courage. M. Belcourt se portait très bien. Il n'a point pu profiter de cette occasion, son poste n'étant pas sur le chemin.

M. Thibault dit que M. Poiré s'attend à descendre cette année, qu'en dites-vous vous-même ? Il disait (M. Thibault) dans sa première lettre qu'il faisait du lard en attendant le printemps. Je vois par sa lettre (de M. Poiré) qu'il a peu travaillé pendant l'hiver parce que ses gens n'avaient pas mis logeable une maison où il disait faire l'école et le catéchisme. Il n'est pas homme à se créer de l'ouvrage. Par ici il aimera à être confortable et fera ce qui se présentera sans chercher beaucoup à faire venir l'eau à son moulin spirituel. C'est pourtant un bon sujet, j'aimerais mieux le perdre que M. Belcourt.

Votre Grandeur trouvera moyen de faire savoir aux familles de ces deux prêtres, à la Pointe Lévis, qu'ils étaient en bonne santé à la date sus-mentionnée; en disant un mot à M. Brassard à Nicolet la famille Belcourt saura que le 22 janvier la mission vivait et se portait bien.

Je tâcherai d'encourager M. Belcourt selon votre avis. Je prends plus de soin qu'il ne pense pour éviter de lui faire de la peine. Il a la fureur de faire avant le temps. Il voit déjà fait en imagination ce qui ne se fera pas en dix ans et écrit partout selon cette prévision, de sorte qu'il est toujours en avant en esprit et en arrière en réalité. J'aimerais mieux à mon arrivée trouver un grand nombre de chrétiens, au moins de catéchumènes, à son poste, qu'une chapelle qu'il se tue à bâtir et qu'il aurait été suffisant de commencer quatre ou cinq ans plus tard.

J'ai écrit hier au Gouverneur Simpson au sujet de la mission de la Colombie, demandant s'il pensait que le comité serait disposé à fa-

voriser cet établissement prochainement, ce que semblait donner à entendre la réponse de M. Smith. Il me répond que ni l'intérêt ni aucune mauvaise volonté n'avaient influencé ce refus, mais seulement la crainte de trouble dans le pays, causé par les controverses entre plusieurs religions, après quoi il ajoute: "Should such apprehension be hereafter removed through the reports of the company's officers on the west side of the mountains, I feel myself at liberty to assure your Lordship of our best support and assistance towards the accomplishment of your benevolent views."

Votre Grandeur fera comme elle l'entendra, je ne suis chargé qu'en second. J'en parlerai encore au secrétaire Mai auquel j'écris; ce n'est que comme information privée. Il faudrait écrire au préfet. Je ne doute pas que la Compagnie ne vienne à acquiescer à une demande juste, mais quand ? Il serait mieux, je pense, de sonder les dispositions de l'évêque de St Louis et s'il pourrait faire passer prochainement des prêtres par le Missouri. Vous verrez ce qu'il dira et vous pourrez ensuite écrire à Rome. Ce refus est propre à jeter de l'odieux sur la Compagnie. Je ne doute pas qu'elle ne revienne sur ses pas. Il faudra garder la juridiction sur ce pays jusqu'à ce qu'il ait été donné à autre qui pourra me donner des pouvoirs parce que je peux en avoir besoin. Probablement que si on demande l'avis des agents au-delà des montagnes, on ne trouvera pas qu'il y aura tant à craindre.

M. Demers est arrivé lundi. Nous partirons aussitôt que les glaces le permettront. Je pense que ce sera après le 25. Votre Grandeur pourra encore m'écrire par la poste de samedi à Montréal, si elle a besoin de le faire.

Je viens de recevoir une lettre de M. Chartier qui m'engendre chicane pour l'avoir mis curé à St-Benoît. Il dit que cette phraséologie ne convient qu'aux évêques diocésains du Bas Canada et qu'elle annonce leur absolutisme et despotisme dont ils vont bientôt recueillir des fruits bien amers. Quelle sortie à propos de rien!

J'ai lu le mémoire de Mgr de Montréal et je crois qu'on en sera content. J'ai vu aussi une partie des répliques à M. Lafontaine. Je ne sais pas s'il y aura moyen de mordre par une seconde réplique. Cette affaire qui regarde tout le pays aura bien des suites.

J'ai l'honneur d'être

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVÊQUE DE QUEBEC.

MONTRÉAL, 25 AVRIL 1837.

MONSEIGNEUR,

En écrivant à Mgr Mai, je lui ai rendu compte des difficultés que je rencontrais dans l'établissement de la mission de la Colombie. Je lui parle aussi de l'espérance que laisse apercevoir la Compagnie pour le futur. Je lui promets de lui écrire de la Rivière Rouge si les apparences sont plus belles. Je lui dis que votre Grandeur doit consulter l'évêque de St-Louis et écrire à Rome ensuite; mais probablement que là on ne changera pas facilement. Il faudra toujours vous attendre à faire l'envoi du Canada, surtout si la Compagnie change de sentiment sous peu, ce qui ne me surprendrait pas.

M. Blanchet sera toujours prêt à partir pour la vie. Quelque autre pourrait se découvrir d'aussi bonne espérance. soit pour le remplacer si son âge ou quelque infirmité survenait, soit pour l'accompagner en supposant qu'il n'y aurait pas moyen de se passer d'un prêtre de la Rivière Rouge.

On ne parle pas de M. Naud par ici. Son procès est inquiétant. Mgr de Montréal a joliment et savamment selon moi éclairé cette matière. Il craint qu'on en appelle à Québec où il espèrerait peu. Je crois que s'il perdait à ces deux tribunaux, il en appellerait en Angleterre où il se croirait sûr de gagner.

M. Bonin a été annoncé comme dangereusement malade. J'ai vu hier MM. Marceau et Hudon qui paraissent convaincus qu'une requête a été envoyée à Rome, mais ils ne savent rien de positif. M. Quiblier a adressé à votre Grandeur une copie du mandement de Mgr de Pontbrillant sur l'aliénation des biens de l'Eglise. Je suppose que c'est ce que vous vouliez.

Puisque votre Grandeur a la bonté de s'informer de ma santé, je lui dirai que je suis bien. J'en suis content d'abord parce qu'on aime mieux se porter bien que d'être malade, et de plus. parce que je n'aurais pas aimé à être malade au moment de partir. Plusieurs auraient peut-être pensé que j'avais trop goûté les aises et commodités de la vie depuis deux ans. Je vous avoue que j'ai vu et joui de tout et partout comme un voyageur qui passe. Il ne m'en coûte nullement de partir, seulement en mettant le pied dans le canot si je me trouvais rendu, je serais très content. Je laisse le Canada dans une triste position pour le civil et l'ecclésiastique. Puissè-je avoir de meilleures nouvelles l'an prochain et apprendre que tout est terminé pour le mieux. M. Lebourdais doit porter lui-même mon argent à Québec. Il faut le laisser faire.

Je crois qu'il devient urgent d'organiser tous les diocèses du pays en province ecclésiastique. Il faudra tâcher d'avoir le consentement des évêques d'en bas en supposant que le St-Siège voulut tous les réunir sous la métropole de Québec. J'en ai parlé à Mgr de Montréal et de Trabaca qui est ici et qui le veulent bien. On ne rencontrera pas d'opposition à Rome. Le Pape avait voulu faire cet arrangement à la nomination de l'évêque de Montréal. Que pourrait dire le gouvernement ? Je crois le gouvernement disposé à présenter cette affaire comme plusieurs autres, sous un bon point de vue.

Mgr de Montréal qui a fini avec M. Lafontaine va travailler maintenant à préparer l'incorporation de son établissement. M. Quesnel, avocat, disait hier, 27, à Monseigneur qu'il pensait que l'affaire de M. Naud serait jugée en faveur de l'évêque et qu'il n'y aurait pas d'appel. Ainsi soit-il.

Priez donc M. Parant ou M. Demers d'examiner s'il revient encore quelque argent de la souscription de M. Dumoulin pour la mission du Sault Ste-Marie. Mgr de Trabaca doit s'occuper de faire desservir ce coin de son diocèse. C'est par conséquent le moment de lui mettre en écrit ce à quoi ce poste peut prétendre. Si la somme n'est pas forte elle pourrait être payée par M. Trudeau qui a de l'argent de la mission en main sur un ordre qui viendra de Québec. Il est inutile de compter plus longtemps de l'argent qui ne m'appartient pas. Faites connaître par M. Bourget le montant de la somme.

M. Demers est parti ce matin, samedi 29, sur les canots de la brigade; moi, comme apparemment moins bon chrétien, je pars demain dimanche. Puisse donc le dimanche nous porter bonheur ! Je pourrai au moins dire la messe.

Je vous offre mes remerciements pour toutes les politesses et les secours que j'ai reçus de votre Grandeur. Je vous prie de présenter mes saluts et adieux aux Messieurs du Séminaire, de me rappeler au souvenir des communautés et leurs chapelains. Un petit souvenir de leur part devant Dieu pourra nous rendre Dieu et les éléments favorables.

M. Drolet a demandé et reçu hier son exeat et excorporation du diocèse de Montréal. Que va-t-il devenir ? Mgr de Trabaca est parti ce matin. Je prie Dieu de répandre ses bénédictions sur votre diocèse. Je laisse le pays en une assez triste position. Dieu j'espère prendra la cause en main si la mesure d'iniquité n'est pas à son comble. Je vous souhaite force et santé pour vous opposer au torrent qui veut tout entraîner vers l'abîme.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY EVEQUE DE QUEBEC.

RIVIÈRE ROUGE, 4 JUILLET 1837.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé à St-Boniface le 14 juin. La glace nous a arrêtés à plusieurs places et nous a fait perdre quinze jours. J'ai trouvé tout le monde en bonne santé, mais le pays est pauvre par manque de récolte de l'an passé et celle de cette année ne se présente pas avec grande espérance. Le temps a été très froid et sec.

M. Poiré est parti pour la prairie. Il a dû écrire à M. Parant pour ses affaires et ses lettres ne me sont pas encore parvenues et manqueront cette occasion; il y en aura une autre. Il aurait pris congé volontiers. Il n'a pourtant pas beaucoup insisté.

M. Belcourt se porte bien ainsi que M. Thibault et M. Demers qui ne sont arrivés que le jour de la St-Pierre. Je vous prie de faire donner au père de M. Thibault quinze louis que son fils lui envoie. C'est je crois le revenu d'un cheval dont on lui avait fait présent.

Mon église est couverte en planches et se couvre en bardeaux. Il y a un peu de maçonnerie à faire pour finir le portail. Tout ce qui est fait paraît solide et bien fait. Ma maison tombe tout doucement et il me faudra bâtir pour me loger, mais quand les moyens le permettront, car en ce moment je crois la bourse à sec. Il n'y aura même pas assez d'argent à Québec pour payer le compte de cette année à moins que M. Lebourdais n'ait payé pour sa fabrique.

M. Harper et M. Boucher envoient aussi quelque chose qu'ils remettront sans doute à demande. J'espère qu'on aura alloué quelque somme à Lyon mais je ne le sais pas; j'attendrai aussi de l'association du diocèse. Je vais tâcher de faire moins de dépenses cette année. Pour cela, il faudra arrêter des travaux qui devraient marcher pour finir enfin.

Les mauvaises récoltent occasionnent des dépenses pour vivre. L'établissement de M. Belcourt coûte passablement, je ne l'ai pas encore visité. Sa chapelle est couverte et elle sera grande longtemps, car il paraît que son troupeau n'a guère augmenté.

J'ai demandé au gouvernement un passage pour envoyer un prêtre au fort des prairies Athabaska et pour passer l'hiver dans ces parages. Il l'a refusé en disant peut-être l'année prochaine. J'ai dessein d'envoyer M. Belcourt du côté du lac La Pluie. Ce projet n'aura probablement lieu que l'année prochaine, faute de moyens pour cette année. Il manque surtout un canot d'écorce qu'il n'est pas aisé de se

procurer ici. Il y a de ce côté-là, un bon nombre de sauvages qui parlent la langue qu'il entend. Je ne sais si la mission de la Colombie pourra reprendre. La Compagnie n'aime pas l'instruction des sauvages.

J'ai trouvé M. Morin à la Rivière Rouge mais il n'est pas l'homme que je pensais, d'après ce qu'on m'en avait dit. Il a bien certaines des qualités, mais il léger et changeant. Il espérait que je le ferais prêtre mais je lui ai annoncé qu'il fallait y renoncer. Il fait l'école depuis mon arrivée, il n'a rendu aucun service auparavant et de plus, il a coûté plus de cent louis pour son voyage; enfin j'avoue que j'ai été trompé on ne peut mieux. Le seul service qu'il a rendu est d'avoir sauvé mes effets sur la mer. N'ayant point d'état à lui donner, il ne peut rester ici. Il voudrait s'en aller à Montréal, où il espère avoir une place de chantre à la paroisse et trouver quelque autre moyen de gagner sa vie. Je ne sais s'il pourra avoir un passage cette année. Je regrette mes écus dont la dépense n'aura servi à rien.

M. Demers a déjà commencé l'étude du sauvage. Malheureusement le dictionnaire de M. Belcourt n'a pas fait grands progrès depuis mon départ; c'était pourtant le plus solide service qu'il aurait rendu à la mission. Des bâtisses avant le temps me semblent des hors d'œuvre, encore faut-il avoir l'air d'être content. M. Demers est aussi chargé des études de mes écoliers qui ne sont plus que deux; les autres ne promettant rien sont partis. J'avais un maître d'école dans le haut de la rivière dont il a fallu me défaire parce qu'il a perdu la confiance publique et je n'ai personne pour le remplacer.

Cette année la Compagnie a fait payer sept par cent pour le change sur l'Angleterre et ce, parce que nous payons à Québec et non à Londres. Si je puis savoir que M. de Laporte a touché quelque argent de Lyon, je donnerai une traite sur lui pour éviter cette augmentation.

J'attendrai avec hâte des nouvelles du Canada au printemps. J'espère avoir une autre occasion au mois d'août. Je n'écris pas à Mgr de Sidyme pour cette fois. Je vous prie de lui offrir mon hommage de civilité et de respect; je lui écrirai par l'autre occasion. Je me rappelle aussi au souvenir des Messieurs du Séminaire et des bonnes filles des communautés de Québec qui ont si bien prié pour moi, que tout mon voyage a été constamment heureux et ma santé bonne. Je prie Dieu de leur en tenir compte.

Je suis au bout des nouvelles car ce pays n'en fournit guère. J'en attendrai plus que j'en envoie. Je sais de plus que votre bonne volonté pour faire plaisir à de pauvres exilés ne vous fera pas regretter le temps qu'il faudra prendre sur vos nombreuses occupations. Je souhai-

te que Dieu bénisse les projets que vous formez pour sa gloire et vous donne la consolation de voir tout prospérer pour le plus grand bien de vos nombreuses ouailles.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Rivière Rouge, 4 août 1837.

Monseigneur,

Quoique j'aie dit à Mgr de Sidyme que je n'écrirais pas à votre Grandeur par cette occasion, cependant je vais dire un mot. C'est principalement pour vous recommander de ne pas oublier mon coin dans la première distribution de votre association. Votre Grandeur verra où en sont mes finances, outre les dépenses ordinaires qui montent joliment pour les prêtres. les écoles. Il faut de plus défalquer de ma bourse au moins 75 louis de rétribution de messes et qui ne sont pas argent de la mission.

Mon église et celle de M. Belcourt ne sont que couvertes; il reste encore un peu de mur à faire à la mienne. La menuiserie demandera de la dépense. Il faudrait une sacristie qui aurait dû être bâtie en même temps et que je n'ai pas osé mettre en chemin; de plus ma maison tombe. J'ai fait reconstruire un coin cet été et les autres ne valent pas mieux.

M. Belcourt voudrait bien finir sa chapelle. J'aimerais à lui en fournir les moyens. Cette année j'arrête plusieurs travaux de peur d'être en peine pour payer. Vous voudrez bien exposer mes besoins. Si une fois donc j'avais fini de bâtir ! mais du train que je vais, je finirai de vivre auparavant.

J'ai reçu hier une lettre de M. Poiré datée de fort loin d'ici dans les prairies. Il m'annonce une bonne nouvelle pour le pays qui est bien pauvre en ce moment: c'est que les chasseurs ont trouvé une abondance de vaches. ce qui va les faire revenir chargés. Il y a plus de sept cent charettes dans cette caravane.

Tous les prêtres se portent bien et il n'y a rien eu de nouveau

depuis ma dernière lettre excepté que la pluie a fait changer la face de nos champs qui promettent beaucoup; mais les grains sont si peu avancés, qu'il y a à craindre la gelée, ce qui serait un grand malheur si cet accident arrivait deux années de suite.

M. Morin, mon français, part pour Montréal où il espère avoir une place de chantre. Il demande soixante louis pour rester ici. Il pouvait me servir pour l'école et pour la menuiserie de mon église ce qu'il entend bien. Je n'ai pas osé les lui donner. Il m'a fait une custode avec des gradins très bien faits. Que ne l'ai-je laissé à Paris ! Si j'avais l'argent qu'il m'a coûté, je pourrais faire plusieurs choses.

Je me recommande à vos Saints Sacrifices et me souscris très respectueusement

Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Év. de Juliopolis.

* * *

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Rivière Rouge, 27 juin 1838.

Monseigneur,

Le docteur Mc Laughlin que nous n'attendions pas à la Rivière Rouge y est arrivé ce matin. J'ai peu de temps à préparer mes dépêches. Je vais pourtant écrire quelque chose. M. le Grand Vicaire Blanchet est arrivé le cinq de juin et M. Mayrand le vingt-deux en bonne santé et ils vont repartir le quatre ou le cinq de juillet. M. Demers, qui demeurait avec M. Belcourt depuis le mois de janvier pour apprendre la langue, est très content d'aller enfin à son premier but. C'est un bon sujet qui en accompagne un autre. J'espère que Dieu bénira leurs travaux. Ils sont tous deux zélés et pieux.

M. Belcourt a fait la mission du Lac de La Pluie. On ne peut pas attendre grand chose du premier voyage, mais malheureusement, il donne peu d'espérance pour l'avenir et ce, parce qu'on y donne du rhum aux sauvages. On m'a dit qu'il vous avait écrit de là qu'il descendrait; rendu ici, il a consenti sans se faire prier à rester pour achever son dictionnaire, etc. puis arrivé chez lui, il m'a écrit que l'envie de partir le tourmentait de plus en plus, ajoutant: *je vous en parlerai lundi.* Il est venu dimanche. M. Thibault lui a dit que le beau-frère de M. Poiré avait dit à son frère, avant son départ, que si M. Poiré ne

venait pas cette année, il mettrait les affaires de la succession en cours. A cette occasion, il l'engagea à céder sa place à M. Poiré, ce à quoi il consentit et le dit aussi à M. Blanchet. Il ne me parla de rien. En passant au fort, il alla demander un passage à M. Christie auquel il avait dit aussi qu'il ne partirait point et qui fut surpris de ce changement comme il vient de me le dire. Voilà comme je sais ce qu'il se propose de faire parce qu'il en a dit aux uns et aux autres.

M. Poiré est dans les prairies. M. Belcourt sera probablement parti quand il reviendra. Les autres me disent qu'il se propose de revenir. M. Poiré en voudrait faire autant s'il peut descendre pour ses affaires. Vous pouvez compter sur le retour de l'un d'eux et très probablement ce sera M. Belcourt qui est à sa mission.

Les changements de cette année me désorientent grandement. M. Thibault est très nécessaire ici. Il va falloir le mettre à la place de M. Belcourt et rester avec M. Mayrand qui n'apprendra guère de sauvage ici. M. Thibault sera obligé de venir confesser une partie des pénitents qu'il a quittés.

J'ai écrit à M. de Laporte l'automne dernier de garder l'argent qui sera donné à Lyon pour payer à Londres mes traites de la Rivière Rouge. afin d'éviter sept par cent qu'il faudra payer dorénavant si l'on paie à Québec. La traite de cette année est payable à Londres, (30 louis). Ainsi vous n'en verrez pas paraître à Québec cet automne. Il faudra plutôt aviser au moyen de faire passer l'argent de Québec à Londres, soit pour moi, soit pour M. Blanchet qui sera dans le même cas sans doute.

J'espère qu'on aura su avant la distribution de Lyon que la mission de la Colombie aurait lieu. J'avais chargé M. de Laporte d'être aux aguets auprès de M. Smith, secrétaire de la Compagnie, et son ami et d'en informer M. Meynis, secrétaire de l'association à Lyon, afin qu'on augmente le don ordinaire.

Je me donnerai encore l'honneur d'écrire à votre Grandeur par M. Belcourt dans le mois prochain.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

RIVIÈRE ROUGE, 6 AOÛT 1838.

MONSEIGNEUR,

Depuis ma dernière lettre par le docteur McLaughlin, nos missionnaires ont laissé la Rivière Rouge le 10 juillet. Ils se sont rendus en sept jours à la rivière au Brochet, au fonds du lac Winipic, où ils ont baptisé, marié, prêché, etc.

J'ai reçu aujourd'hui, 1er août, une lettre de M. le Grand Vicaire qui se porte bien ainsi que M. Demers; ils devaient quitter ce poste bientôt pour continuer leur route. M. Blanchet a été indisposé pendant quelques jours avant son départ d'ici. Le départ fut retardé d'un jour et il était assez bien alors. Il m'écrit que son mal finit avec la neuvaine de St François-Xavier qu'il avait commencée ici. Ils m'écriront sans doute avant que de passer la montagne. Je recevrai leurs lettres en hiver vers le printemps et j'en recevrai du lieu où ils auront passé l'hiver.

Il n'y a rien eu de nouveau depuis ma dernière lettre dans notre pays. La récolte promet beaucoup d'orge et peu de blé qui aura encore de la misère pour mûrir, faute de temps; il est tardif.

Il paraît que la succession Poiré est sur le point de subir un procès à cause de l'absence du prêtre. Il ne sera guère possible de lui refuser de descendre l'année prochaine, il reviendra probablement. Il bâtit une maison dont il a sans doute envie de se servir. Il est encore absent et ne reviendra que vers le quinze de ce mois. S'il eût été ici et qu'il eut pu avoir un passage, je l'aurais laissé aller. J'aurais pu m'en passer pour un hiver. J'ai demandé au Gouverneur Simpson un passage de Montréal ici pour M. Belcourt ou autre. Il faudra envoyer quelqu'un.

M. Belcourt part en disant qu'il reviendra. Je compte peu sur son retour. Il serait nécessaire pour finir son dictionnaire mais je pense qu'il ne cherchera pas à revenir. Les choses n'ont pas toujours tourné ici comme il croyait en être sûr, mais à peu près comme je lui disais. Il s'en aperçoit sans doute et il aime mieux aller projeter ailleurs.

Un peu plus de souplesse de caractère lui aurait exempté des mortifications, des chagrins et des pleurs. Il a fallu le laisser faire à sa volonté. Dieu ne pouvait guère bénir des travaux qui n'allaient pas selon l'ordre qu'il a établi. Aussi il y a eu peu de fait à cette mission, si on excepte des bâtisses peu nécessaires pour le moment et qui ne subsisteront plus quand elles deviendront nécessaires.

Il fallait une chapelle et il la fallait grande et belle et les sauva-

ges devaient se convertir. Alors je lui dis dans le temps qu'une chapelle ne serait pas un moule à chrétien. Il doit s'en apercevoir. Il dira qu'il n'a rien fait sans m'en parler passe; mais quand le refus du tout ou du mode seulement doit être suivi de tant de chagrins et de plaintes, j'ai cru qu'il valait mieux faire semblant d'être content.

Son poste est peu sûr et peu nombreux. Son départ peut-être va être la cause de la dispersion. On le croit ici, lui-même paraît le craindre. Il a été dépensé 600 louis pour bâtir et vivre à cette mission. Je ne les regrette pas encore, mais je les regretterai beaucoup s'ils sont perdus. Je suis pourtant assez certain que ce ne sera pas le cas.

M. Thibault va remplacer M. Belcourt. Il aurait mieux aimé rester ici et moi aussi; la besogne ne lui plaît pas. S'il s'applique à les desservir, il gagnera leur confiance et n'aura pas de peine à faire autant que M. Belcourt qui travaillait comme un journalier et abandonnait le soin d'instruire ces sauvages à une demoiselle Nolin. M. Thibault aime aussi à travailler et va peut-être s'y livrer trop assidûment; ce travail se fait aux dépens du temps destiné à l'étude. Il n'a pas encore travaillé pour les uns et pour les autres; qui sait si l'envie de gagner de l'argent ne le prendra pas, d'autant plus qu'il va avoir son frère avec lui. Je crains bien que ce frère ne soit un embarras pour lui et même pour moi. Il aurait mieux fait de le laisser avec son père aider la famille.

Si M. Belcourt ne remonte pas, il faut songer à envoyer quelqu'un de capacité au moins au-dessus du médiocre pour apprendre des langues. Je n'aurai bientôt plus que M. Thibault qui ne sera guère missionnaire. Le zèle s'émousse. M. Mayrand ne paraît pas avoir envie d'essayer à l'apprendre. Je ne sais s'il en est capable. Ce prêtre fera peu par ici à en juger par les apparences. Je peux et veux bien me tromper. C'est un vrai malheur quand un sujet vient ici sans être qualifié, c'est encore pire quand il n'a pas de volonté.

On dit que vous trouveriez un homme propre à l'œuvre dans la personne de M. Charles Tardif qui viendrait volontiers. Il a, dit-on, de la capacité, de la piété et de la bonne volonté; ce que je dis d'après les autres d'ici qui le connaissent. C'est à vous à en juger. Je le connais pour l'avoir vu en passant et rien de plus. Il pourrait être envoyé l'année prochaine si M. Belcourt ne remonte pas. Pourrait-il être prêtre, au moins dans les ordres ? Il faudrait qu'il vint pour être missionnaire. M. Belcourt pourrait bien lui donner des notions sur la langue: mais n'ayant que sa grammaire, il ferait peu de progrès, faute de dictionnaire. S'il vient il fera comme les autres; il se servira du travail de M. Belcourt. Un prêtre ne peut pas exercer son ministère sans savoir la langue du pays. Je vais tâcher que M. Mayrand s'y prête.

M. Belcourt part plein de projets d'impression de grammaires,

de cantiques et autres petits livres. Comme personne ne sait lire à sa mission, il faut peu de livres. A quoi servira une grammaire imprimée? Quel est celui qui voudra faire la dépense de toute une édition sans espérance de réparer les frais en vendant? Probablement que tout n'ira pas à sa volonté du moins autant qu'il a l'air de le croire. Je ne m'oppose pourtant à rien s'il trouve des moyens par souscription ou autrement.

Je suis bien satisfait de la part que le conseil de l'association de la Foi de Québec m'a faite à sa première distribution. M. Blanchet fera peu de dépenses cette année. Il arrivera trop tard. Le lieu de l'établissement n'est pas encore fixé. Il n'y a que deux ou trois familles établies au Cowlitz. Il a 100 louis provenant d'une souscription dans le pays. Les gens pourront peut-être lui aider. La maçonnerie de mon église est finie: probablement que je ne dirai pas la messe dedans cet automne, faute de menuisiers.

J'ai reçu une lettre d'une religieuse de la Visitation de Grasse, [Var] en France, nommée Angélique-Aimée Cournel. Elle s'offre pour faire un établissement à la Colombie ou à la Rivière Rouge. Elle dit qu'elle ne sera pas à charge à la mission. Je lui réponds lui demandant de me faire connaître ses moyens et de m'envoyer le témoignage de son évêque et qu'ensuite je verrai. J'en parle à M. Choiselat, secrétaire du conseil de Paris, le priant de me faire connaître par le moyen de quelque prêtre, ce que c'est que cette fille ou ces filles, car elles parlent au pluriel, pour savoir aussi si le conseil serait disposé à aider à bâtir une maison. C'est un projet qui mûrira peut-être des volontés.

J'ai écrit en France et à M. de Laporte pour faire passer différents articles à M. Blanchet. J'espère qu'il recevra le principal par les vaisseaux du printemps prochain.

Je crois vous avoir déjà parlé de la petite perspective qu'offrait la mission du Lac de La Pluie. La Compagnie ne paraît pas aimer ces excursions. M. Belcourt laisse la Rivière Rouge le 6 août et il n'arrivera qu'au mois d'octobre.

J'ai espérance de réussir à faire montrer à nos femmes et filles à filer et à faire de l'étoffe et de la toile; c'est une chose importante à la Rivière Rouge. Il y a des moutons en assez grand nombre. Le lin réussit bien.

Dans tout ce que j'ai dit de M. Belcourt, je n'ai aucune intention de lui nuire auprès de vous. Je n'ai aucune plainte à faire sous tout autre rapport. Il fera bien j'espère partout où vous le mettrez. Il ne sera jamais grand missionnaire, mais il pourra rendre service en apprenant la langue des têtes de boules plus aisément qu'un autre parce qu'elle a sans doute quelque anologie avec celle d'ici.



Je souhaite que la paix règne en Canada; ce sera un grand sujet d'inquiétude de moins pour votre Grandeur. Je recommande à vos prières mes missions. M. Belcourt part aujourd'hui en disant qu'il reviendra. On verra l'année prochaine comment tout aura tourné.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Rivière Rouge, 13 août 1838.

Monseigneur,

M. Poiré est arrivé le dix à la Prairie du Cheval Blanc et le douze ici, n'ayant reçu qu'alors la lettre de ses parents de la Pointe Lévis qui le menacent de mettre les affaires de la succession en cour s'il ne revient pas cette année. Il m'a demandé son congé et je le lui ai accordé dans la pensée que sa présence est nécessaire pour éviter le trouble de cette famille. Il part en petit canot avec l'intention de rejoindre les canots de la Compagnie qui probablement sont déjà passés au bas de la rivière Winipic.

Je pourrai me passer de lui pour l'hiver. M. Thibault va être chargé des deux postes. La besogne n'est pas bien grande quoique le besoin d'instruction ne manque pas partout. Si M. Belcourt revient, il pourra suffire et M. Poiré ne cherchera pas à revenir. Il pourra vous rendre service pour les missions qui ne sont pourtant pas sa partie. Je ne m'oppose pas à son retour. Me voilà réduit à un prêtre parlant sauvage. M. Mayrand n'a pas l'air de vouloir s'y mettre. Ainsi visez un homme de bonne capacité pour l'année prochaine si aucun des anciens ne revient.

M. Belcourt a emporté son dictionnaire pour composer des petits livres; tâchez qu'il le renvoie l'année prochaine. A quoi sert son travail maintenant si les autres n'en peuvent pas jouir? Je n'ai su qu'au moment d'embarquer qu'il emportait ce dictionnaire. Il me dit alors aussi qu'il avait véritablement l'intention de revenir si la chose me plaisait. Je lui ai dit que je ne m'y opposais pas pourvu qu'il revint avec un esprit un peu plus soumis. Il aurait pu faire beaucoup plus.

Il a trop pensé à bâtir temporellement et pas assez dans les cœurs. Il y a bien à craindre que tout soit abandonné, outre la perte de beaucoup d'argent; la religion en souffrira. Que Dieu daigne prendre cette frêle mission sous sa sainte protection. M. Belcourt pourrait donner des notions de la langue pendant l'hiver. Faites comme vous l'entendrez. Pour moi je ne vois qu'obscurément en ce moment de précipitation. Je tâcherai toujours d'avancer l'œuvre de Dieu. Priez-le qu'il m'éclaire.

Envoyez-moi s'il vous plaît un ou deux exemplaires de livres de chants et deux exemplaires de Bouthiller pour les règles, si place il y a. Je crois pourtant avoir demandé des livres de chants à M. Trudeau cette année. Il n'y en avait pas à Montréal. Il y aurait pourtant moyen de savoir s'il en est chargé et s'il en a. J'ai donné un exemplaire des miens à M. Blanchet.

Je vous souhaite bonne santé ainsi qu'à votre digne cuadjuteur et demeure très respectueusement

Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
13 novembre 1838.

Monseigneur,

Je commence cette lettre par l'extrait de celle que M. Belcourt m'a écrite du bas de la rivière Winipic le 17 août dernier.

"Monseigneur, ce que je vous ai dit, que je reviendrais l'année prochaine, je vous l'ai dit sérieusement. Si vous aviez quelque objection à mon retour, il faudrait le faire connaître par l'exprès d'hiver; c'est la seule chose qui me ferait hésiter. Je ne vous cache pas, Monseigneur, que je crois que vous aimeriez mieux que je restasse en Canada, tandis que d'un autre côté j'ai la présomption de croire qu'il me faudrait retourner à ma mission pour quelques années encore. Si je savais que je m'en fisse accroire là-dessus, et alors je resterais en Canada. Veuillez bien, Monseigneur, me faire connaître d'une manière plus claire vos intentions par l'exprès d'hiver."

Je dis comme lui et je crois qu'il est nécessaire qu'il revienne

pour achever ses ouvrages sur la langue sauteuse et pour en former un autre pour le remplacer. Cet autre ne sera pas M. Mayrand qui n'apprendra jamais la langue du pays car il ne s'en croit pas capable sans avoir essayé. Il dit qu'il avait prévenu avant son départ qu'il ne se croyait point propre à l'œuvre. Si M. Belcourt revient, comme il paraît le désirer, il avancera sa mission et à son départ il y en aura un autre j'espère capable de le remplacer.

M. Demers aurait pu y suppléer mais étant rendu au bout du monde, il ne me reste que M. Thibault qui n'est guère propre à cette œuvre pour laquelle il n'a pas de goût. Il dit une messe tous les dimanches à la mission sauvage et réside à la Prairie du Cheval Blanc où il a son frère avec lui. Ce jeune homme a perdu son temps jusqu'à ce moment. Il en fera probablement autant d'ici au printemps. Il est pourtant en train de se gréer une boutique. Le prêtre voudrait l'engager à s'établir par ici et l'autre désire s'en retourner et voudrait amener le prêtre avec lui. Je crois qu'il aurait mieux fait de rester chez son père.

M. Belcourt croit que j'aimerais mieux qu'il restât en Canada. Il se trompe: je crois au contraire qu'il aurait dû ne pas abandonner son poste dans la détresse où j'étais pour le remplacer. Je l'avais engagé à rester à son retour du Lac de La Pluie et il y avait consenti sans se faire prier, ensuite il a voulu partir. Je n'ai pas cru devoir le forcer à tenir sa parole, vu surtout qu'il ne tenait pas de moi la permission de descendre. Vous prierez ou vous commanderez. Je ne dois pas vous laisser ignorer que le salut des infidèles souffre et souffrira encore plus de son départ dans les circonstances où je me trouve: c'est à votre conscience à remplir le vide.

M. Mayrand n'étant point propre à l'œuvre il faudra en faire monter un autre, ce qui mènera en 1840; ensuite il faudra qu'il se forme, etc. Peut-être avez-vous des arrangements avec M. Belcourt qui mettent son retour impossible. En ce cas faites comme vous l'entendrez quoique M. Belcourt pense, voie et fasse autant qu'il peut autrement que les autres.

Je me sens capable de vivre encore avec lui; au reste nous ne sommes jamais en querelle, mais il souffre par temps et moi aussi. Je ne le demande pas pour moi mais pour le bien des âmes qui l'appelle ici, puisque Dieu lui a donné le moyen de leur rendre service. Sa mission est encore comme il l'a laissée. Melle Angélique Nolin garde la maison et fait le catéchisme comme de son temps.

Mon église ne sert pas encore faute de menuisiers pour avancer les ouvrages de leur métier. J'espère que tout sera prêt au printemps. Je suis en frais de bâtir une sacristie qui sera en pierre jusqu'à la hau-

teur du chœur, ce qui formera un petit étage pour les écoles; le reste sera en bois. Ma maison menace ruine, j'espère que Dieu la soutiendra jusqu'à ce que j'aie fini pour lui.

La récolte a été meilleure qu'on ne pensait. Il y a peu de blé parce qu'il n'a pas levé ou trop tard pour mûrir quoique la gelée ne se soit fait sentir que vers le vingt de septembre. Il y a beaucoup d'orge. Les deux tours de chasse ont été assez bons. M. Mayrand était du dernier.

M. Thibault fait achever la maison à deux étages de M. Poiré et il va s'y loger ces jours-ci. C'est une maison bâtie avec du bois trop faible et qui penche déjà du côté qu'elle veut sans doute tomber. C'est une vraie calamité de toujours bâtir pour recommencer. Il va falloir ce printemps défaire la chapelle de la Prairie du Cheval Blanc qui penche elle aussi. Elle sera en même temps transportée dans une meilleure place. La chapelle de M. Belcourt ouvre par le haut, sa voûte en mortier menace de tomber; ce sera une bâtisse à refaire avant que de la finir; heureusement que mon église paraît très solide. Que Dieu la conserve longtemps car pour celle-là il serait impossible de la recommencer.

Je n'ai encore rien su du voyage de nos missionnaires de la Colombie. Il a tombé il y a trois semaines une assez bonne bordée de neige qui a fondu depuis ce temps. La terre est découverte mais il neige aujourd'hui, 13. Notre rivière est prise depuis le quatre du courant.

M. de Laporte m'écrit qu'il aurait désiré que les mandements des évêques du Canada eussent été lus par les catholiques et prêtres anglais qui sont tous révolutionnaires. Il m'annonce que Lyon m'a alloué 9000 frs. M. Dubois se plaint que ce n'est pas assez pour un pays isolé et sans ressource aucune. Il me dit de demander fortement parce que, dit-il, je vois que l'importunité entre pour beaucoup dans la distribution. Je vois de fortes sommes données, dit ce bon Père, à des missions que je sais n'être pas en besoin.

J'ai demandé un passage au Gouverneur pour M. Belcourt. Pourvu qu'il ne le refuse pas! Il doit venir, dit-on, plusieurs gentils hommes d'Angleterre. M. Poiré est je pense en Canada pour toujours. Visez d'avance un sujet de bonne espérance sur lequel vous puissiez compter pour l'avenir. Je ne vivrai pas toujours. Un prêtre accoutumé au pays serait préférable à un autre pris au hasard et qui se déplairait ici. Vous ne devez pas viser les prêtres qui sont ici.

J'espère que la paix est rétablie en Canada et que tout va aller pour le mieux. Les deux prêtres d'ici vous offrent leurs respectueux hommages. Veuillez bien me rappeler au souvenir de Mgr le

Coadjuteur, des évêques de Montréal dans l'occasion, des Messieurs du Séminaire, etc.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
8 juillet 1839.

Monseigneur,

J'ai reçu par M. Belcourt vos deux lettres du 13 et 18 avril dernier.

Je n'ai pas osé demander un passage pour M. Mayrand qui n'a pas encore essayé de se mettre des mots sauvages dans la tête. Votre Grandeur pourra le demander si elle le veut. Le Gouverneur passera à Québec pour aller aux postes du roi. Si vous l'obtenez, vous pourrez envoyer un prêtre qui pourra remplacer M. Belcourt et marcher sur ses traces. Ici personne ne s'en croit capable.

Je vous remercie de tous vos envois tant pour ce qui me regarde que la mission de la Colombie. Vous allez avoir d'amples nouvelles et surtout très intéressantes de cette mission qui s'annonce déjà comme devant étendre les branches et ramifications sur plusieurs peuples. Vous y trouverez de la matière pour vos annales. M. Blanchet demande du secours. J'ai essayé à avoir au moins les passages et j'ai été remis au comité à Londres.

J'ai voulu envoyer M. Thibault au fort des Prairies avec M. Rowand qui est ici. C'est le bourgeois de ce poste et il est catholique. M. Demers m'avait donné la marche qu'il pourrait faire pendant l'hiver; c'est M. Rowand qui la lui avait dictée. J'ai été remis à Londres. M. Thibault se serait rendu avec M. Rowand à travers les prairies; ainsi nous restons tous à la Rivière Rouge.

M. Belcourt aura en belle à faire ses courses évangéliques. Il trouverait des sauvages à instruire sans aller bien loin. Nous allons voir s'il va se donner le trouble d'aller les chercher; s'il est consé-

quent il agira à présent qu'il a de l'argent, quand ce ne serait que pour faire voir que ma mesquinerie l'empêchait de faire du bien. Je désire qu'il grossisse cette preuve le plus qu'il pourra.

Je n'ai reçu aucune nouvelle des religieuses qui m'avaient écrit de France. Je devrais pourtant en apprendre quelque chose par plusieurs lettres que j'attends de France mais seulement en automne.

M. Thibault n'a pas envie de descendre. Son frère s'est mis à travailler depuis le mois de novembre ou décembre et a gagné quelque argent. Je lui ai prêté une boutique qu'il aurait pu avoir six mois plus tôt. Il va rester ici. La Compagnie l'a demandé pour la Colombie et il n'a pas mordu.

J'avais écrit au secrétaire de la Propagande, Mgr Mai, d'après une lettre que j'avais reçue de Québec qui me disait que votre Grandeur devait chercher à faire retomber sur l'évêque de St-Louis la mission de la Colombie et que s'il répondait négativement vous vous déchargeriez de ce territoire auprès du St-Siège. J'avais reçu cette lettre de Montréal et c'est de là que j'ai écrit si je m'en souviens bien. Dans l'automne ayant reçu du Lac de La Pluie une lettre du Gouverneur qui me disait de lui écrire par l'occasion d'hiver et que si j'étais disposé à renoncer à la rivière Wollomet pour fixer la résidence des missionnaires à la rivière Cowlitz, il ferait ses efforts pour faire consentir le conseil à donner des passages.

J'écrivis au mois de novembre à Mgr Mai la perspective que j'avais afin que dans le cas où votre Grandeur aurait demandé à être déchargé de ce territoire on put juger plus sûrement à Rome. C'est sans doute à cette lettre-dernière que Son Eminence le cardinal Fransoni fait allusion dans sa lettre du 24 avril 1838. Ne craignez pas, je ne vous donnerai pas le débarras de mes missions tant que je vivrai à moins que les choses ne changent. Si j'avais voulu le faire je l'aurais pu déjà, mais ayant tout à perdre et rien à gagner il faudrait avoir plus d'envie de régner que je n'en ai. Ainsi soyez sans inquiétude.

Tâchez de former des missionnaires pour le Saguenay. Que peut faire M. Boucher par là en ne parlant pas un mot de la langue du pays ? Que fera-t-il auprès des sauvages plus enfoncés dans les terres dont vous me parlez ? Rien.

M. Poiré aurait pu tirer votre Grandeur d'inquiétude au sujet de ce qu'il a laissé ici en disant qu'il a par là payé ses dettes envers moi.

Il me devait à peu près deux cents louis qu'il avait reçus en argent et il m'a payé en me laissant de mauvais chevaux, bœufs, vaches, les os d'un cheval que j'avais payé pour lui 25 louis au mois de mai et qui mourut quelques jours après l'achat. Il a donné lui-même quelques-uns de ses effets et le reste était le paiement de sa dette que

j'aurais mieux aimé en argent qu'en bêtes. La maison était le morceau le plus apparent, mais elle était peu avancée, peu solide et assurément que s'il revient sur ce qu'il a fait je ne la prendrai pas. J'aimerais mieux en bâtir une autre pour loger le prêtre. Elle est de plus sur un terrain dont il n'a aucun titre et qui peut devenir la propriété de la mission en joignant aux trois chaînes qu'il avait, trois autres chaînes du terrain voisin; ce qui formerait les six chaînes que le Gouverneur a données pour l'emplacement de l'église de la Prairie du Cheval Blanc. C'est là toute la sûreté de ce terrain. Où en prendre d'autre dans ce pays? La place de ces six chaînes n'est pas fixée; en changeant l'église de place j'ai dessein de joindre ce terrain comme ci-dessus avec le consentement de la Compagnie que j'avais déjà; mais ce déplacement n'a pas eu lieu cette année. C'est la raison qui empêche de faire travailler à cette église plus que le manque de moyens.

Vous savez vous-même qu'il y a encore de l'argent à Québec, mais pourquoi mettre de l'argent sur une bâtisse qu'il faut nécessairement défaire. Le marché même pour une partie de l'ouvrage est fait et le manque d'hommes un peu habiles a fait remettre à une autre année. J'ai ramassé tout ce que j'ai pu trouver pour travailler à mon église dont je voudrais bien me servir enfin. Je voudrais de plus me construire un petit coin pour me mettre à l'abri du froid en hiver.

Le 26 mars ma grande maison de bois a brûlé avec tout ce qu'il y avait dedans. Les tisserandes et leurs élèves se sont sauvées seulement avec ce qu'elles avaient sur le corps quoique ce fut en plein midi. Tous les instruments pour faire de la toile, filer et carder, laine, filasse, fil tout a brûlé; un bout de cette maison servait de boutique. Les châssis et les portes de l'église y étaient déposés prêts à poser au mois d'avril; il a brûlé la moitié des volets et tous les cadres des portes, etc. L'église (la vieille) a pris en feu à plusieurs places, le vent poussait le feu dessus. C'est une perte considérable et qui m'a mis en retard pour me servir de mon église. La Compagnie m'a donné 50 louis pour encourager mon école d'industrie qu'il a fallu remonter. J'ai espérance de réussir, sans cela il n'y a pas moyen de tenir ici.

Après cet incendie je ne savais où loger les maîtresses et les élèves. Je leur ai abandonné ma maison de pierre en réservant la cuisine et une petite salle pour manger et je me suis logé avec M. Mayrand dans la vieille sacristie qui met à l'abri du mauvais temps en été mais qui ne pourra pas rendre le même service en hiver. Elle se trouve entre la vieille église et la neuve. Le vent empêche d'y faire du feu outre que c'est une bâtisse abandonnée depuis longtemps et qui est en mauvais ordre.

Je fais une sacristie neuve avec un logement pour moi au bout; un étage est en pierre et l'autre est en bois. J'ai espérance d'en mettre un coin logeable, du moins dans le premier étage, pour passer l'hi-

ver en continuant à aller manger à l'autre maison. Je pense me servir de l'église vers l'automne. La voûte, dont le bois est scié de l'année dernière, ne se fera que l'année prochaine avec le reste de la sacristie dont la maçonnerie s'achève et la partie en bois se taille. Je n'ai qu'un menuisier qui puisse porter ce nom et les autres préparent le bois; je ne puis aller vite.

Je ne répète pas ce que M. Blanchet me dit parce que je pense qu'il vous dit la même chose. Je crois que ces deux braves doivent être encouragés par tous les moyens possibles. Vous pourriez parler vous-même au Gouverneur pour leur faire passer des prêtres par l'intérieur ou par mer. Pourrez vous fournir à tous ces besoins ? On pourrait faire passer des français, soit séculiers, soit religieux. J'en ai parlé dans ma demande au Gouverneur mais je n'agirai pas sans votre aveu. Je voulais savoir s'ils ont encore des préventions contre les étrangers. Je n'ai point articulé le nom d'aucune nation. Il faut des prêtres un peu choisis pour les envoyer si loin. des hommes qui aient un peu d'expérience et capables de se montrer. Que voulez-vous qu'on fasse avec des jeunes gens pris dans le séminaire qui s'en retournent quand ils sont un peu connus et qui pourraient rendre service quand ils ont cherché à s'en rendre capables. On ne change pas un prêtre ici. et encore moins à la Colombie,, comme on change un vicaire à Québec.

Je vous adresse une liste d'effets demandés par M. Blanchet pour lui être envoyés par la voie de Londres.

M. Blanchet avait encore cent quelques louis de souscription après les dépenses de l'année payées. Il n'enverra donc point de compte à Québec. Je lui dis de compter sur la plus grande partie de l'argent donné ce printemps par votre association s'il est en bâtisse. J'aurai assez pour faire face ou honneur à ma dépense. Je ne voudrais pas le gêner et je ne doute pas du bon emploi. Il n'est pas mauvais qu'il y ait toujours quelques sous en réserve en cas de besoins imprévus.

Ayez la bonté d'offrir mes remerciements aux Messieurs du conseil pour la généreuse assistance qu'ils ont donnée à mes missions. Je prie Dieu de répandre ses amples bénédictions sur eux et tous les membres répandus dans le diocèse.

Je suppose que vous avez déjà annoncé à la Propagande la nouvelle mission de la Colombie à moins que vous n'ayez peut-être attendu des nouvelles des missionnaires qui y sont allés. Je pense écrire par la Baie à Son Eminence le cardinal Fransoni. Je lui en dirai sans doute un mot. C'est par la même voie que j'écrirai à M. de Laporte et autres, pour moi et M. Blanchet.

M. Blanchet demande des maîtres et maîtresses d'école. Ce n'est pas chose facile que cet envoi. Des religieuses feraient mieux l'affaire.

mais où les prendre ? Je doute qu'on en trouve en Canada. C'est en France qu'il faut les chercher; j'y pense pour ici aussi. J'en ai parlé l'année dernière au conseil de Lyon pour voir s'il serait disposé à voter une somme pour l'érection de la bâtisse qui pourrait n'être pas d'une grande dépense. Je verrai peut-être plus clair cet automne si tout se présente avantageusement. J'écrirai au mois de novembre pour en faire venir deux et on verra ensuite quand ces deux connaîtront le pays.

Pour M. Blanchet il faudra bien attendre à 1841. La réponse du conseil fera voir comment il faudra s'y prendre. Qu'ils disent ce qu'ils voudront il faudra bien pourvoir au besoin. S'il faut envoyer par la mer, on gagnerait au moins le transport de Québec à Londres, en prenant des prêtres en France à moins d'envoyer par Boston ou par St-Louis. Des français seront plus stables et pourvoiront plus facilement aux besoins des missions. Comment envoyer si loin un jeune homme pris sur les bancs du grand séminaire qui n'a aucune expérience ni du ministère ni même du monde. Voilà mes idées. C'est le poste le plus éloigné à l'ouest de ma juridiction qui s'étend sur un immense territoire aux besoins duquel je ne puis pourvoir que par des paroles.

Il y a dans l'Océanie occidentale un évêque du Maronnée, Pomballier par son nom, qui appartient à une association de prêtres de Marie qui ont des pères et des frères. Serait-il bon de donner entrée à une communauté religieuse dans la Colombie ? Le Gouvernement en prendrait-il plus d'ombrage que de l'introduction de prêtres séculiers? On pourrait avoir des uns et des autres. Je vous donne ces idées afin que vous y pensiez et que vous me donniez les vôtres l'année prochaine.

Je connais l'évêque d'Amiens qui était à la tête de la maison des missionnaires à Lyon et qui était président d'honneur au conseil de l'association de la Propagation de la Foi. Son nom est Mioland. Il pourrait être de quelque secours pour désigner ou trouver des sujets soit à Lyon ou ailleurs. Son zèle pour les missions ne doit pas avoir disparu en prenant la mitre. Pensez à tout cela pendant l'hiver à moins que vous n'ayez des hommes propres à l'œuvre des missions dans votre diocèse. Il faut qu'ils aient du goût pour l'œuvre et qu'ils soient instruits, d'un caractère ferme et sans aigreur, capables de se contenir et de ne pas se laisser emporter, qui aient comme on dit la parole en bouche et le chant aussi. L'anglais serait bien nécessaire.

Probablement que M. Thibault va revenir ici avant qu'il soit longtemps. Je mettrai M. Mayrand à sa place. Je voudrais qu'il restât autant que possible chez M. Belcourt et au milieu des sauvages; il apprendra peut-être quelques mots de leur langue. J'attends M.

Belcourt qui n'est point revenu ici depuis son arrivée à son poste pour arranger la desserte de la Prairie du Cheval Blanc.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monseigneur

de votre Grandeur

Votre très humble et très obéissant serviteur

✝J. N. Ev. de Juliopolis

**

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Rivière Rouge, 25 juin 1840.

Monseigneur,

Votre lettre du 10 ainsi que celle du 14 avril me sont parvenues le 2 juin et le 20; des paquets pour moi et pour d'autres sont arrivés. Je crois qu'il ne manque rien de ce qui était annoncé. Ma lettre à M. Cazeault renferme des demandes et des détails que je ne repèterai pas parce que je lui ai dit de montrer cette lettre à votre Grandeur; elle ne contient rien de secret.

Votre Grandeur devra demander encore des passages pour la Rivière Rouge et la Colombie. Je crains bien que la réponse ne soit négative pour les deux postes. Il faudra bien alors prendre une autre voie. Il me semble que ces refus obstinés ne feront pas honneur à la Compagnie, ce que pourtant elle ne hait pas. Elle paraît disposée à favoriser les différentes sectes protestantes; du-moins les ministres qui sont montés cette année sous son patronage sont Wesleynens.

J'ai tâché ce printemps de préparer un moyen de faire parvenir des prêtres à la Rivière Rouge en les faisant passer par la rivière St-Pierre où on peut se rendre de Montréal en steamboat et en voiture de terre. J'ai écrit à Mgr Lora, évêque de Dubuc, que des gens d'ici ont vu à la rivière St-Pierre l'année dernière avec un prêtre français. C'était la première visite du prêtre à ce poste. Les gens m'ont dit qu'il devait envoyer un prêtre tous les ans. J'ai écrit à ce prêtre pour le prier de prendre auprès des agents des steamboats des renseignements détaillés sur la route, la défense, etc. J'aurai une réponse cet automne et je pourrai en dire un mot à votre Grandeur par l'exprès du mois de novembre.

Cette ressource n'est qu'un pis aller. J'aimerais mieux voir régner la bonne harmonie qui a existé jusqu'ici entre la Compagnie et

ma mission. Un prêtre venant par cette voie n'arriverait ici qu'en automne. Je pourrai dire plus tard, à peu près le temps de son départ de Québec.

Tous les ans, il va des gens d'ici à la rivière St-Pierre vendre des animaux, bêtes à cornes; d'autres s'en vont s'y établir.

J'ai appris par un mot de M. Troteau la mort de Mgr de Montréal. J'ai vu dans une gazette que M. Power était nommé coadjuteur de Mgr Gaulin. L'année prochaine nous apprendrons les suites de la mort de Mgr de Montréal. Il n'est pas très facile à remplacer sous tous les rapports.

M. Thibault est dans la prairie. Je pense le garder avec moi afin qu'il soit plus disponible pour les missions dont j'ai dessein de lui faire part. M. Mayrand sera chargé de la Prairie du Cheval Blanc où il pourra rendre service et sera forcé d'apprendre des mots sauvages. Je chargerai M. Belcourt, qui aura très peu à faire à son poste, de confesser ceux qui ne parlent pas français. M. Mayrand et moi pourront desservir toute la population pendant les voyages d'été.

Si votre Grandeur trouve moyen d'envoyer au moins un prêtre, qu'elle choisisse un peu et qu'elle donne d'avance la perspective d'un retour éloigné. Demandez passage pour deux en disant que M. Mayrand retournera probablement. Je le garderai s'il se rend capable pour la Prairie du Cheval Blanc.

M. Thibault est tourmenté par sa famille qui voudrait le revoir. Il lui prend quelquefois envie d'aller faire un tour. Je n'aimerais guère ce tour qui pourrait être long. Il n'est pas possible de se passer de ses services ici, à moins qu'un autre ne sache parler sauvage. Il parle deux langues.

Je pense bien que M. Belcourt se trouverait mieux en Canada qu'ici; pourtant je crois qu'en Canada ils seront obligés tous deux de faire des missions, faute d'autres capables de remplir ce pénible ministère. Il n'y a pas moyen de se passer ici ni de l'un ni de l'autre.

Votre Grandeur a vu la réponse de Mgr l'évêque d'Amiens; elle donne des espérances. Je vais lui écrire encore cette année pour le prier de me mettre en connaissance avec les supérieurs des Picques à Paris et des Maristes de Lyon. Je voudrais tirer un mot de ces respectables supérieurs et savoir d'avance s'ils seraient disposés à lancer quelqu'un de leurs prêtres sur les bords de l'océan Pacifique.

Je ne sais ce que va devenir ou plutôt à qui appartiendra ce beau pays mais peu importe le propriétaire pourvu que Dieu soit connu de ses habitants. Si cette mission prend des accroissements, il faudra songer à mettre un évêque à sa tête. Mon humble opinion est qu'il devra

être indépendant. Cette mission que le diocèse de Québec aura la gloire et l'honneur d'avoir commencé malgré son grand éloignement ne pourra pas être fournie de sujets par lui. Si on peut y introduire des prêtres tirés des corporations de France ce sera un très grand avantage pour le pays. Ces corporations ont des prêtres et des frères qui font le catéchisme, dirigent les écoles, tiennent les maisons pendant l'absence, etc. Ils seront plus connus des conseils de Lyon et de Paris; de plus la plupart des missions de l'Océanie sont confiées aux soins des deux corporations sus-mentionnées.

J'aimerais pourtant à voir le premier évêque, tiré du diocèse de Québec, afin d'introduire sa discipline et ses usages dans toute l'immense étendue des possessions britanniques de l'Amérique du Nord. M. Blanchet serait capable et digne d'être le premier évêque d'un pays qu'il a le premier arrosé de ses sueurs à moins que ce projet en traînant ne le laisse trop vieillir.

J'insiste surtout sur l'indépendance de l'évêque qui pourra être nommé par la suite. Soyez bien persuadé qu'à une si grande distance et avec des communications si difficiles, les progrès de la religion seront retardés considérablement outre que des prêtres qui ne croient dépendre que par un fil de l'évêque qui n'a que des travaux pénibles à leur donner et qu'ils ne considèrent pas comme leur premier supérieur, mettront toujours légèrement la main à la charrue et regarderont souvent du côté d'où ils peuvent attendre un meilleur sort; de là la désaffection, etc. J'ai l'expérience et cependant je resterai comme je suis.

J'ai pour votre Grandeur et pour tous mes autres bienfaiteurs la reconnaissance la plus vive pour l'assistance que mes missions reçoivent tous les ans de mes très chers compatriotes. Que Dieu leur inspire le courage de continuer la bonne œuvre et qu'il daigne dans sa grande miséricorde répandre ses bénédictions sur ceux qui y contribuent; que les bons fidèles du Canada aient souvent dans l'esprit la pensée que leurs prières, leurs bonnes œuvres et surtout leur légère aumône font connaître et bénir Dieu d'une mer à l'autre et que pendant qu'ils n'y pensent pas même des âmes entrent dans le ciel pour y chanter les louanges de Dieu et le prier pour ceux qui ont contribué à leur ouvrir l'entrée de la céleste cité. Un Dieu juste et généreux écoutera la voix de leur intercession et leur accordera la possession de leur royaume qu'il semble promettre pour des œuvres purement temporelles. J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été nu, j'ai été en prison, etc et vous m'avez donné à manger, à boire, vous m'avez vêtu, visité. Dieu écoutera la voix de son église qui approuve la belle et divine œuvre de la Propagation de la Foi et bénira ceux qui s'intéressent à la conservation et à la propagation du précieux dépôt de la foi qu'elle a reçue de Jésus Christ.

Si votre Grandeur peut avoir passage pour un prêtre du diocèse de Québec pour M. Blanchet, ce sera une bonne chose mais insuffisante. Il faut nécessairement prendre des prêtres en France. Il faudra encore réitérer votre demande pour des passages sur les vaisseaux de la Compagnie. En cas de refus il faudra tâcher d'en envoyer aux îles Sandwich par d'autres vaisseaux anglais, ou français, ou américains; ces derniers entrent dans la Colombie. Offrez de payer les frais et faites observer si votre Grandeur le juge à propos que c'est pour entretenir la bonne harmonie entre les missionnaires et la Compagnie que vous réitérez vos demandes de passages, qui pourront être prouvées autrement si la Compagnie a des raisons de refuser son assistance. Ménagez pourtant cette Compagnie qui aime plus sa gloire que celle de Dieu.

Le docteur McLaughlin m'a dit l'année dernière en passant ici: Soyez assuré que le comité vous accordera le moins qu'il pourra et seulement lorsqu'il ne pourra pas refuser sans s'exposer à la censure du public surtout. Il me disait aussi: tâchez de faire rendre des prêtres aux îles Sandwich et de là nous les aurons bien. La Compagnie a un vaisseau qui voyage entre ces îles et Vancouver; ce chemin sera bien vite fermé si la Compagnie est malveillante. Un mot de défense arrêtera tout.

M. Belcourt est parti d'ici le 1er de juillet pour visiter le poste ou fort Alexandre, connu sous le nom de bas de la rivière Winipic et tous les sauvages qu'il pourra rencontrer le long de sa route jusqu'au Lac de La Pluie. Celui qui tient la place du Gouverneur M. Allen McDonell, catholique, a témoigné sa désapprobation de ce voyage de M. Belcourt qui sera peut-être encore plus mal vu à Londres. Je ne sais pas s'il avait ordre de faire cette démarche. On voudrait sans doute faire prendre racine à la bonne semence Wesleyenne. Je n'ai point répondu à sa lettre et M. Belcourt est parti avec ordre d'avoir tous les ménagements qui ne blessent pas ses obligations et même de ne pas aller dans les forts pour n'exposer personne à des reproches. Il paraît que ce même M. McDonell en a eu pour avoir conduit M. Belcourt au Lac de La Pluie

J'ai bien recommandé aussi à M. Belcourt de prendre toutes les précautions possibles pour éviter les nombreux dangers auxquels il est exposé dans ce pénible voyage. Il s'est arrangé de lui-même d'hommes, etc. J'ai contribué un peu à l'approvisionnement de son canot. Il ne paraissait manquer de rien d'essentiel pour un pareil voyage où l'on n'est pas aussi à son aise que chez soi. Je souhaite que Dieu prenne la cause en main en faisant pencher les sauvages du côté de la vérité. Les sauvages sont méchants de ce côté-là, mais Dieu peut faire avec des pierres des enfants d'Abraham.

M. Belcourt doit aller visiter les sauvages da la baie des Canards

vers l'automne et aller plus loin. Cette mission a été bien faiblement ébauchée l'année dernière dans un passage trop prompt pour faire du bien. J'avais dessein d'y envoyer M. Thibault au mois de juin dernier quand j'ai su qu'il ne pouvait aller sur la rivière Saskatchewan où les missionnaires de la Colombie avaient remarqué en passant qu'un prêtre pourrait faire du bien. M. Belcourt me dit alors qu'il ne s'était annoncé que pour l'automne et que probablement il ne trouverait personne. J'ai renoncé à ce plan pour cette année et j'ai mal fait. Une personne arrivée de là, il y a peu de jours, m'a dit que les sauvages avaient attendu longtemps la visite d'un prêtre que j'aurais pu leur procurer facilement. Je ferai en sorte que les sauvages s'arrangent mieux une autre année. Les sauvages de ces parages étant peu fréquentés donnent plus d'espérance qu'en plusieurs autres places.

On a cessé cette année de donner du rhum aux sauvages au Lac de La Pluie et au bas de la rivière. Je ne sais si cette défense est pour tout le pays. Je le crois; ce sera un obstacle de moins dans les commencements. Les sauvages en voudront peut-être aux prêtres qu'ils croient les auteurs de cette prohibition; s'ils n'en sont pas les auteurs ils en sont au moins les très grands approbateurs. On n'aurait guère écouté leurs plaintes si d'autres n'avaient élevé la voix plus haut. Il a fallu l'an 1840 pour voir finir la vente des liqueurs qui n'aurait jamais dû être connue dans ces pays sauvages et qui dans l'opinion commune a été la cause de l'écroulement général et prompt des fortunes qui ont été ramassées par la distribution de cette eau de feu qui a contribué à la destruction et à la démoralisation des sauvages: voilà tout ce qu'ils ont eu en échange de leurs pelleteries.

Je ne pense pas écrire au Gouverneur Simpson; il vaut mieux que les demandes soient faites par votre Grandeur que par moi. Il me semble qu'il en coûtera plus à ces messieurs de refuser à l'évêque de Québec qu'à l'évêque de Juliopolis. Le Gouverneur d'Assiniboine doit lui écrire au sujet des tisserandes dont une veut descendre au bout de son engagement, l'autre restera. Je me suis engagé dans la vue du bien public du pays à fournir le logement, chauffage, etc. comme ci-devant. J'ai écrit à M. Dumoulin de tenir une femme prête à partir au mois d'avril si la Compagnie fait connaître sa volonté de payer deux tisserandes. Si cette dernière savait assez lire pour montrer aux jeunes filles qui fréquentent l'école d'industrie, ce serait tant mieux; je lui ai dit tout cela.

J'ai donné à M. Belcourt tous les pouvoirs qu'il était en ma puissance de lui donner afin qu'il ne fut pas gêné dans son ministère. Je lui ai dit dès son arrivée qu'il pouvait aller partout où il verrait jour de faire du bien sans se mettre en peine de son poste que je ferais desservir. Il lui donne peu de besogne. Les sauvages suivent ordinairement les chasseurs aux deux voyages d'été. Je crois qu'il n'y a que

quelques femmes de restées au premier voyage, elles ont soin des vaches, patates, etc.

Les sauvages vont à la chasse et à la pelleterie pour se procurer leurs habillements. C'est le printemps qu'il voit plus de monde, encore le nombre n'est malheureusement pas grand. Ce sont les excursions lointaines qui pourraient faire entrer des brebis dans le bercail. L'œuvre est commencée. Prions Dieu de bénir les entreprises de ceux qui travaillent à la répandre. Je m'attends que la Compagnie s'opposera à nos excursions au-delà des limites de la colonie. La lettre du Gouverneur Simpson, de l'hiver dernier, le dit en propres termes. Que faudra-t-il faire ? Je n'ai pas la pensée d'obtempérer à cette injuste défense mais cette Compagnie peut nous faire bien du mal sans avoir l'air d'y toucher. Si Deus pro nobis quis contra nos ?

J'ai écrit le 26 de juillet au supérieur des Picques, à Paris, lui demandant si sa maison pourrait donner pour la Colombie 4, 6 et même huit prêtres en 1841 ou 1842. J'ai demandé des frères pour l'école. Je ne parle pas encore des religieuses, j'ai dessein de m'adresser au Sacré-Cœur. Je crois que M. Blanchet n'est pas encore prêt à les recevoir. J'ai demandé que la réponse à ma lettre soit adressée à votre Grandeur de bonne heure dans l'hiver.

Je n'ai reçu les lettres de MM. Blanchet et Demers que le 20 de juillet. Je leur avais écrit alors que je n'avais rien reçu d'eux, ce qui va les mettre bien inquiets. Il est trop tard pour leur écrire maintenant et je ne le pourrai faire qu'au mois de novembre; leurs relations continuent à être très intéressantes. Je vous adresse lettres, journaux, pamphlets outre beaucoup de lettres pour différentes personnes à Québec et ailleurs qui se trouveront dans les paquets adressés à M. Troteau.

M. Blanchet a donné il paraît une traite de 150 louis à Londres apparemment sur M. de Laporte qui paiera sans doute; mais en envoyant chacun de notre côté on pourrait le mettre en peine. Je sais ce que j'ai quand je signe ma traite sur lui et je doute que M. Blanchet soit informé de ce qu'il a en main; ma traite montait je crois à 225 louis avec 100 louis de M. Belcourt. J'ai demandé plusieurs choses l'année dernière. Je pense que M. de Laporte aura de quoi payer parce que sans doute Lyon sera venue à notre secours. Votre Grandeur verra par les lettres de M. Blanchet qu'il a bien de la dépense à faire; votre conseil y pourvoira je pense autant qu'il pourra. Le printemps prochain je saurai ce que j'ai à Londres et à Québec. Je pourrai alors l'aider à remplir ses vues.

Ici il y a aussi de la dépense à faire pour finir ma maison dont je ne pourrai occuper qu'une partie, faute d'ouvriers pour avancer l'ouvrage. L'église de la Prairie du Cheval Blanc coûtera cette année une

soixantaine de louis, il en faudra autant l'an prochain. Elle paraît solide et elle est couverte en planches; on pose le bardeau. L'église d'ici est un sujet de dépenses qui durera longtemps, je vais doucement pour ménager.

Voilà Monseigneur à peu près tout ce que puis vous dire sur les missions du pays, leurs besoins d'argent et de prêtres. Je crois que votre Grandeur fera bien d'écrire le plus tôt possible pour des passagers à Londres; elle pourrait aussi écrire à Boston pour des passages par mer pour des prêtres canadiens. Elle pourrait s'informer là aussi des moyens d'envoyer par St-Louis; enfin écrire par St-Louis pour savoir quand part et d'où part la caravane qui va à la Colombie tous les ans, ce qu'il faut pour le voyage, si l'on se chargerait de tous les frais, comment on voyage, si c'est en steamboat, ou à cheval, ou en wagon jusqu'au pied de la montagne, le temps que prend cette expédition. Je vous écrirai au mois de novembre tout ce qui regarde la route par la rivière St-Pierre dont Louis Thibault pourra donner des détails à votre Grandeur l'année prochaine. Il doit s'en aller par là. Il faut faire de grands efforts.

J'ai reçu une lettre et une circulaire du 27 juillet 1839, imprimée et signée du président du conseil de Lyon. M. De Verna. Elle donne différents renseignements sur la manière de correspondre avec le conseil. Un P. S. dit: "Nous avons appris avec une vive consolation par la lettre de votre Grandeur datée du 7 juillet 1838 que vous étiez parvenu, Monseigneur, à fonder la mission nouvelle de la Colombie. Nous espérons que vous voudrez bien nous tenir au courant de tout ce qui concerne cet établissement important, si important pour l'avenir surtout et dont nous désirons de toute notre âme d'apprendre l'heureuse réussite."

Je ne manquerai pas de répondre à la demande de ces hommes respectables. Ma lettre de l'année dernière et celle de cette année les mettront au courant de ce qui se passe là. Je demanderai à M. Blanchet un abrégé de tout ce qu'il a écrit depuis qu'il est dans le pays pour être envoyé à Lyon. Une lettre ou rapport fait exprès pourra être imprimé au long et ça fera plaisir aux associés, qui je sais, sont affamés d'avoir des détails sur les missions nouvelles. Je regrette de n'avoir pas fait cette demande cette année.

Votre Grandeur verra par les lettres de M. Blanchet que la langue anglaise est bien utile dans un pays anglais; ici c'est la même chose. Vous aviez un irlandais pour M. Blanchet, personne n'a pu lire son nom ici. je le suppose encore prêt à partir. Des canadiens parlant anglais vaudraient mieux ici; je n'ai cependant pas d'objection pour d'autres nations pourvu que les sujets soient propres à l'œuvre.

Le docteur McLaughlin a dit à M. Blanchet qu'il était bon de



demander des passages en Angleterre, mais qu'en cas de refus il faudra envoyer par St-Louis ou par la mer et qu'une fois aux îles Sandwich ils le feraient bien venir. Ce Monsieur est plein de bonne volonté pour les prêtres mais il ne faut pas le prôner; sous ce rapport il donne des avis dont on peut profiter sans dire d'où ils viennent. Il aurait à craindre des reproches.

L'église de la Prairie du Cheval Blanc a été jetée à bas, transportée et refaite solidement, auprès de la maison qu'a bâtie M. Poiré; elle pourra servir dans un mois. Elle est couverte en planche, le bardeau se pose, les planchers se font, etc; elle coûtera une soixantaine de louis cette année. Il faudra faire une voûte et une sacristie l'année prochaine ce qui coûtera encore autant. Outre cela et la dépense courante, il me faudra payer à Québec l'année prochaine près de 150 louis. M. de Laporte avait en main, le 29 janvier 1840, 575 louis 3.8; ma traite et celle de M. Blanchet formeront 375 louis mais M. de Laporte dépensera avant que de les recevoir 60 ou 80 louis pour mes dépenses de l'année dernière vin, étoffe, etc.

Vous avez un aperçu de ma caisse et des dépenses à faire ici et à la Colombie; vous le verrez par les lettres de M. Blanchet. J'enverrai peut-être le second numéro de vos annales à Lyon. Je sais que l'on lira avec plaisir ce qui regarde la Colombie mais je crains qu'en voyant que nous sommes secourus par le Canada le conseil donne moins, ce qui ne ferait pas notre affaire dans ces commencements où il y a tant à faire. A Rome on verra vos annales avec plaisir. Le cardinal Fransoni parle bien français.

M. Blanchet me dit de ne rien dire des embarras et difficultés qu'on mettait aux mariages des engagés. Le docteur arrangera cela sans avoir l'air de contredire son confrère. Il a déjà donné la liberté à plusieurs.

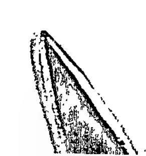
Je pense ne rien oublier de ce que votre Grandeur pourrait désirer savoir.

Je souhaite que Dieu conserve votre santé et qu'il vous donne la consolation de voir les affaires du pays sur un meilleur pied.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***



A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
29 octobre 1840.

Monseigneur,

Différents événements funestes sont venus embarrasser la marche des affaires de mes missions. Je n'ai point eu de réponse de l'évêque de Dubuc. Ma lettre est probablement encore dans la cassette de M. Ths. Simpson, neveu du gouverneur Simpson, qui s'est tiré un coup de fusil à deux coups. en présence de Jack Bird, métis, et Antoine le Gros, de Rigaud, deux frères ses compagnons; tout cet échafaudage de crimes a été fait sans provocation autant qu'on a pu le savoir le 13 de juin. Nous ne l'avons appris ici qu'à la fin de septembre par le retour de ceux qui allaient à la rivière St-Pierre.

Il y aura encore de nos gens qui iront à la rivière St-Pierre l'année prochaine. Vos lettres du printemps me feront connaître où vous en êtes pour des passages et il y aura encore moyen d'écrire à ce poste et de charger quelqu'un de pourvoir au retour d'un prêtre s'il en devait venir un par là. Le départ d'ici est à la fin de mai et celui de la rivière St-Pierre au commencement de septembre, plus tôt ou plus tard, selon les affaires.

Ayez la bonté de faire dire à M. Dumoulin de ne pas donner les cinq louis dont je lui parle dans mes lettres de cette année, aux enfants de la veuve Lapolice, une de mes tisserandes qui, ainsi que sa compagne, se portent bien. Je lui dirai la raison une autre fois.

Vous avez appris la mort de M. de Laporte arrivée le quatre de mai dernier; elle me met dans l'embarras. Melle de Préville est exécutrice de son testament et elle m'a fait écrire pour m'envoyer le détail de l'envoi de cette année, expédié par M. de Laporte qui n'a été que quatre jours malade. M. de Laporte que j'avais prié de me chercher un prêtre il y a trois ans, me répondit qu'il n'y avait plus de prêtres français et que les prêtres anglais ne s'y prêteraient pas. Il me disait qu'à défaut d'agent prêtre je pourrais faire verser mes allocations de Lyon entre les mains des MM. Wright, banquiers à Londres, et il ne m'a pas donné leur adresse. En écrivant aujourd'hui à Melle de Préville je l'ai priée de faire demander à ces Messieurs s'ils voudraient se charger de faire mes commissions, de me le faire savoir au mois de juin et de m'envoyer leur adresse; alors je leur écrirai. Ils sont agents de la branche anglaise de l'association de la Foi. Peut-être se prêteront-ils plus volontiers que tout autre à cette bonne œuvre. J'ai pourtant prié Melle de Préville de me chercher un agent prêtre.

Je ne sais pas où j'en suis dans mes affaires à Londres; je le sau-

rais si M. Blanchet n'avait pas aussi fait ses demandes et envoyé ses traites; je pense qu'il doit rester près de trois cents louis s'il n'y a que sa traite de cette année dont je connais le montant. Je n'ai point su ce que Lyon avait alloué en mars 1839 et 40, si vous le savez dites-le moi; je donnerai ma traite sur Melle de Préville au mois de mai. Je l'en ai prévenue.

La neige a commencé ici le 18 octobre et elle couvre encore la terre qui est gelée; les rivières sont prises et nous aurons un long hiver. Probablement que les provisions des hommes et des animaux seront courtes. Il y a assez de blé mais peu d'autres grains et patates. Le dernier voyage de la prairie sera d'un secours bref pour les familles qui l'ont fait; elles reviennent peu chargées de viande fraîche, ce qui passe plus vite que la viande sèche. Une bonne partie de ces Bois-Brûlés n'ont point semé comptant uniquement sur la prairie. M. Mayrand qui accompagnait la caravane est arrivé hier soir en bonne santé. Il va sous peu aller se fixer à la Prairie du Cheval Blanc que j'ai desservie comme j'ai pu ainsi que St-Paul.

M. Thibault est tombé de cheval le jour même du départ de M. Mayrand. Le cheval lui a enfoncé deux crampons dans le gras de la jambe, ce qui a formé deux plaies qui ne sont pas encore guéries. Il a été arrêté à peu près jusqu'à ce moment et il marche en boîtant. M. Mayrand était parti le 16 de septembre. M. Belcourt partit le 18 pour la baie des Canards. Je n'ai pas encore appris son retour. Il aura eu de la misère parce qu'il était parti trop tard, faute d'un canot qu'il a dû faire chez lui après son retour du Lac de La Pluie d'où il avait apporté l'écorse.

Ces lettres vous parviendront par la rivière St-Pierre. L'exprès part samedi, veille de la Toussaint, et il lui faudra une vingtaine de jours pour se rendre si les chemins ne deviennent pas trop mauvais. Ainsi probablement que cette lettre vous parviendra vers Noël.

Je vous souhaite bonne santé et vous prie de me croire très respectueusement

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. DE JULIOPOLIS.

* * *

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC

St-Boniface de la Rivière Rouge,
23 juillet 1841.

Monseigneur,

J'ai reçu le 10 juin votre lettre du 14 avril et elle était accompagnée de bien d'autres. M. Darveau n'est arrivé que le 22 juin et il est ici en attendant le retour de M. Belcourt qui est parti le 26 pour sa mission du Lac de La Pluie; à son arrivée il va résider à St-Paul pour y étudier la langue sauteuse qu'il a commencée déjà ici avec M. Thibault.

M. Belcourt était bien à son départ. La jaunisse le quittait et il avait bon appétit; enfin il se trouvait bien portant. Ce voyage ne pourra que lui être utile par la distraction qu'il lui procurera.

M. Mayrand va rester à la Prairie du Cheval Blanc. Je n'avais personne pour le remplacer à moins de faire desservir la Prairie du Cheval Blanc par St-Paul; cette desserte aurait été administrée comme du temps de M. Mayrand, par M. Darveau qui aurait alors perdu le meilleur temps pour apprendre la langue, celui de l'arrivée; d'ailleurs ce Monsieur devant, selon votre désir, accompagner M. Belcourt, et M. Thibault devant de son côté faire des missions, je restais seul pour les trois postes si leur absence était simultanée.

A moins que le St-Siège décharge l'évêque de Québec de la mission de la Colombie, j'aimerais qu'elle resterait encore à sa charge quelques années. Il est absolument nécessaire d'y faire passer au moins deux prêtres l'année prochaine. Le Gouverneur m'a dit qu'il écrirait de la Colombie par le vaisseau qui partira pour Londres, je ne sais à quelle date: toujours il sera trop tard pour qu'une réponse du comité parvienne à votre Grandeur à temps pour profiter des canots de 1842. Il paraît bien que ces gens là veulent nous dire sans l'articuler: "Arrangez-vous, nous ne nous en mêlons plus." Au reste s'il vous vient plus tard une réponse favorable, il sera encore bon d'en profiter; la dépense sera grande mais au moins elle tendera à la gloire de Dieu.

Votre Grandeur devait demander une augmentation de traitement de 200 louis pour la Colombie, (il est vrai qu'elle est absorbée par le haut compte de M. Blanchet) ce sera au moins autant d'argent qui ne sera pas pris sur ma caisse qui, d'après l'état prospère dans lequel votre Grandeur me dit qu'elle est, pourra faire face à une dépense extraordinaire outre que votre conseil en pareil cas pourrait allouer une partie de la somme requise afin de ne pas réduire à rien ma cais-



se en cas de besoins imprévus. Il faudra bien prendre vos mesures à St-Louis ou à Boston afin d'être à temps pour ne pas manquer le vaisseau ou la caravane.

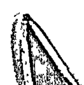
Je vais écrire à Lyon pour faire connaître la nécessité où nous sommes de faire de grandes dépenses pour envoyer des prêtres à la Colombie. Cette mission leur est très à cœur car le conseil m'a écrit cette année qu'il était disposé à donner en proportion des besoins que je ferai connaître. Il est venu l'année dernière, et avant la distribution ordinaire, à mon secours afin de me tirer de l'embarras causé par la perte de 369 louis que j'ai perdus dans la banqueroute de la banque Hammerotey. La somme votée, a payé ce qui restait de ma dette ou traite et servira à payer celle de cette année qui monte à 300 louis à peu près, y compris 122 louis 14 de M. Belcourt. Je dois au frère de M. Thibault qui devait descendre cette année et qui probablement finira par rester par ici. J'aimerais mieux le payer à Québec c'est pour cela qu'il est bon qu'il y reste un peu d'argent.

Faute d'ouvriers je ne pourrai pas faire faire à l'église de la Prairie du Cheval Blanc l'ouvrage que j'aurais voulu y faire achever, à moins que je ne le puisse faire vers l'automne. Je fais faire en ce moment quelques réparations à la maison de M. Mayrand absolument nécessaires pour la rendre un peu plus chaude. Ici je fais travailler à un logement dans ma maison neuve dans laquelle je ne pourrai être que vers l'automne tant les choses vont doucement; c'est cette maison dans laquelle je croyais hiverner il y a deux ans.

Je crois qu'il sera beaucoup plus avantageux qu'un nouvel évêché soit érigé à la Colombie: tous les voisins sont trop loin. J'ai dit au Gouverneur que probablement nous allions chercher à nous décharger de cette mission à cause de la trop grande difficulté que nous rencontrons à y faire passer un nombre de prêtres en harmonie avec les besoins de la population. Il me demanda qui en serait chargé. Je lui ai répondu que je n'en savais rien; mais en pareil cas nous nous déchargerons sur le Pape qui en chargera soit les évêques voisins ou qui mettra un évêque dans le pays. Aimera-t-on mieux d'autres que nous ? Videbitur infra.

J'ai écrit dernièrement à Mgr Rosati pour l'engager à étendre les excursions de ses missionnaires chez les têtes-plates du côté de la Colombie. Je l'ai informé que tout ce pays avait été confié à votre juridiction et la mienne en 1836. Votre Grandeur pourra au besoin donner des pouvoirs afin que le bien se fasse en attendant que la connaissance plus parfaite du pays mette la cour de Rome en état de fixer de nouvelles démarcations.

Un métis nommé Picher, vivant avec et comme les sauvages, est venu ici cette année du pied de la montagne pour voir les prêtres et



tâcher de m'engager à en envoyer au secours des cris nombreux de ces quartiers. M. Thibault l'a instruit de son mieux au moyen de l'échelle de M. Blanchet qu'il a emportée avec lui pour s'en servir auprès de ses gens qui l'ont député afin de connaître ce que disent les prêtres avant de se décider en faveur du ministre qui reste au fort le plus voisin de leur campement. J'ai promis M. Thibault pour le printemps prochain.

Picher doit écrire, en hiver, les dispositions de ses gens et doit venir au devant de M. Thibault environ la moitié du chemin. Je suppose que ce départ aura lieu à la fin d'avril et le retour en automne. J'ai bonne espérance de ce côté là. Il y a déjà trois ans que M. Thibault y serait si le Gouverneur ne m'avait renvoyé alors au comité qui m'a répondu non et qui a envoyé un ministre dont personne ne veut. Il était difficile d'envoyer un prêtre au milieu des sauvages inconnus. A présent qu'ils le demandent la difficulté cesse. Dieu fera le reste si nos péchés n'y mettent pas d'obstacle. Il ne faut rien dire de ce projet en Canada ou ailleurs de peur qu'il ne nuise. M. Thibault ira chez les sauvages qui vont être informés d'avance qu'il n'a à leur donner que la bonne nouvelle du salut. Prions pour ce projet précieux.

M. Thibault ne partira qu'au mois d'août pour la Baie des Canards; c'est le temps qu'il y trouvera les sauvages au dire de M. Belcourt. On pensera plus tard à y bâtir une chapelle si les sauvages se montrent disposés à se laisser instruire. Il y a peu de chose faite dans ce lieu. M. Belcourt n'a fait que passer et les gens n'ont pas eu le temps de concevoir une idée de la religion qu'il leur annonçait. Au reste une chapelle en ce moment sera plutôt un abri pour le prêtre pour faire ses instructions. Peut-être M. Thibault fera-t-il quelque chose de ce genre pendant qu'il résidera au milieu des sauvages de ce lieu.

M. Belcourt ne fera rien cette année à Wabassimong, il n'était pas arrangé pour cela en partant. Peut être que son voyage de cette année fera connaître le besoin prochain d'une chapelle qui ne presse pas parce qu'il n'y a pas un chrétien au moins adulte. Il n'y est pas resté assez longtemps pour sonder leurs dispositions ou en faire naître de favorables. Les écrits de ce brave homme sont toujours de plusieurs années en avant de sa besogne. J'espère et souhaite que Dieu lui donne la consolation de voir accompli réellement ce qu'il a cru devoir s'exécuter par la suite. Votre Grandeur verra par les rapports où il est. Il faut toujours en rabattre un peu sur les espérances que donnent les sauvages en passant. L'argent voté pour cette chapelle sera en réserve pour une autre année puisqu'elle ne pourra être construite pendant cet été.

Si je faisais ce que je veux à St-Paul, je n'entreprendrais pas de



finir ni même de réparer la chapelle qui y est construite: je la laisserais durer et servir telle qu'elle est jusqu'à ce qu'elle tombe, ce qui ne peut aller loin. Elle est ouverte par le haut et les chevrons menacent d'échapper de dessous les sablières. Je pense que la dépense que fera M. Belcourt sera perdue.

M. Belcourt a le projet de finir le bas de sa chapelle pour en faire une école d'industrie, faire de la toile avec de l'ortie, de l'étoffe avec du poil de bœuf de prairie. Il n'a pas réfléchi avant d'écrire tout cela qu'il n'avait point ce qu'il fallait pour réussir: des personnes pour montrer et peut-être des personnes pour apprendre. Il est encore plus mal monté cette année depuis le départ de Melle Angélique Nolin qui savait un peu filer et rien de plus sur le reste de cette profession; ainsi ce propos va s'en aller en fumée. La Compagnie n'a point engagé de tisserandes. J'en ai gardé une qui fera ma cuisine ou qui continuera à montrer si je puis me procurer une autre cuisinière.

M. Belcourt est aussi en chemin de construire une maison. J'ai vu du bois de construction sorti de là. Je ne sais de quelle dimension elle doit être. Je ne me rappelle pas d'avoir lu dans son rapport qu'il en ait parlé à votre Grandeur. Il lui faudra de l'argent pour la faire et il ne peut pas mettre les deux bouts ensemble avec ses 120 louis.

Les sauvages n'ont rien récolté l'année dernière et il paraît qu'ils auront bien peu de chose cette année, ce qui les expose à jeûner et ne les encourage guère. Les sauteux d'ici et du Lac de La Pluie ne promettent pas une abondante moisson; ils ont déjà trop abusé de la grâce et sont trop mêlés avec les blancs qui ne les édifient pas.

Tout ce que votre Grandeur me dit du bien fait par le pieux évêque Nancy par les retraites, les sociétés de tempérance et l'augmentation des moyens d'étendre les missions, etc.. m'intéresse beaucoup. Que Dieu daigne faire croître et consoler ces différentes sortes de bien.

M. l'abbé Mailly m'a écrit ainsi que Melle de Préville qui a continué de gérer mes affaires après la mort de M. de Laporte. M. Mailly me donne un aperçu de l'état de mes affaires et se charge de les gérer à l'avenir. C'est dommage qu'il n'ait pas fait autant pour M. Blanchet. Il n'est pas facile de charger un autre de cette besogne puisqu'il ne recevra rien. A Lyon on ne donne qu'aux chefs des missions; deux agents prenant dans la même bourse seront exposés à dépenser au delà de son contenu. Je vais le prier de faire ou de faire faire ses commissions mais sous son contrôle. J'ai envoyé les deux numéros des annales de l'an passé où j'en ai retranché les comptes: j'en ferai autant cette année ce qui mettra le conseil au courant de l'état des missions qui sont sous ma juridiction.



Votre Grandeur voudra bien ne pas me laisser manquer de pouvoirs si quelqu'un d'entre eux doit finir pendant l'année.

Je crois que je pourrai me passer de nouveaux prêtres l'année prochaine en gardant M. Mayrand qui fait bien à son poste Il entend un peu la langue sauvage et M. Darveau, aussitôt qu'il en sera capable, parcourera le pays. Si M. Thibault réussit avec les sauvages qui l'ont envoyé demander de si loin, il faudra peut-être deux prêtres en 1843. Je ne compte pas sur un long séjour de M. Belcourt.

Le Gouverneur ne m'a point parlé des excursions des missionnaires dans le pays. M. Belcourt lui a dit que les sauvages le demandaient aux différents postes qu'il visite.

Je m'unis à vos bonnes œuvres et saints sacrifices. Je prie Dieu de bénir les projets que vous formez pour sa gloire et de vous conserver santé et vie.

Je demeure très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
7 janvier 1842.

Monseigneur,

Depuis le départ de mes lettres du mois d'août il ne s'est passé rien d'intéressant par ici. Nous nous portons tous bien. J'ai été un peu malade au commencement de l'avent. J'ai eu une attaque de gravelle qui n'a duré que quelques jours.

M. Darveau est chez M. Belcourt depuis le retour de M. Thibault de la baie des Canards. M. Mayrand a passé les fêtes cette année sans être malade. M. Belcourt écrit à votre Grandeur.

M. Thibault partit le 17 d'août pour la baie des Canards accompagné de trois hommes. Le vent lui fit perdre du temps en allant et en revenant et il fut de retour le 10 octobre. Il a passé plus de vingt jours avec les sauvages de la Baie des Canards qui l'ont traité volontiers. Il a appris les prières à la plupart des sauvages, expliqué la re-

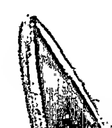
ligion au moyen de l'échelle catholique de M. Blanchet et fait entrer dans leur tête et graver dans leur cœur le plus qu'il a pu d'idée et de connaissance de Dieu, créateur de toutes choses et de son Fils Rédempteur des hommes. Cette bande paraît bien décidée à embrasser le christianisme. Il a fait ou béni trois mariages sauvages et baptisé vingt-sept personnes dont vingt-six sauvages.

Pendant son séjour il a fait avec ses hommes et l'aide des sauvages une petite maison suffisante pour loger le prêtre et faire les instructions dont il s'est servie avant son départ en ayant alors confié le soin à un métis du lieu. C'est le plus bel édifice de la baie des Canards parce qu'il est unique; c'est tout ce qu'il fallait pour commencer. Le voyage a coûté, y compris les vivres, douze louis et demi; la bâtisse n'a rien ajouté à la dépense. Les baptêmès étaient d'adultes, les enfants ayant été baptisés par M. Belcourt.

Si M. Darveau parle assez sauteux au mois de juin je l'enverrai passer l'été à la baie des Canards où il instruira les autres en s'instruisant lui-même sur la langue qu'il sera forcé de parler. Cela suppose que M. Thibault ira évangéliser les sauvages qui m'ont demandé un prêtre l'été dernier lesquels demeurent près des montagnes rocheuses. Les Jésuites établis chez les têtes-plates et nos prêtres sur la Colombie feront briller le flambeau de la foi aux yeux des sauvages ce qui nuira grandement à la marche de l'hérésie. On m'a dit encore aujourd'hui que les sauvages de la rivière Winipic, Wabassimong, Portage du Rat, ne voulaient pas écouter le ministre qui leur est envoyé lequel est ici en ce moment. On dit qu'il est venu pour se marier.

M. Belcourt qui a été écouté l'été dernier le sera encore mieux l'été prochain. Il n'a pas envoyé bâtir comme il le disait parce que le charpentier a manqué de parole. Il pourrait faire comme M. Thibault engager des hommes entendus qui bâtiraient pendant qu'il instruirait des sauvages qui veulent l'écouter: ce qui vaudrait mieux que d'aller jusqu'au Lac de La Pluie pour n'y rencontrer personne. Je ne crois pas que ce plan que je lui ai déjà insinué entre dans ses vues. Il se propose de bâtir plus en grand. Je ne le contrarie pas mais il vaudrait mieux instruire plus à fond ceux qui sont disposés que de courir après d'autres qui seront attirés par l'exemple des bons. Il faudrait rester longtemps avec eux.

Je ne sais où en est le projet de faire monter des Ursulines ici. Je ne sais pas trop si ces saintes filles seront propres au pays. Je n'avais jamais eu l'idée d'avoir des religieuses cloîtrées; le grand besoin m'a fait parler et si çà réussit tant mieux. Si le projet manque je vais tâcher d'avoir des Amantes de la Croix établies au Kentucky d'après



ce que j'ai lu dans les annales de Lyon; c'est ce qu'il faudrait pour ici et à la Colombie.

Je vais en demander pour ces deux postes s'il y a moyen de les y faire rendre, ce qui ne serait pas difficile pour ici. Elles viendraient en steamboat à la rivière St-Pierre et de là en charettes avec nos gens de la Rivière Rouge qui y vont tous les ans. Des prêtres allant à la Colombie par le Missouri en prendraient avec eux en passant à St-Louis. Ces filles outre l'instruction religieuse montreront à faire de la toile et de l'étoffe dont elles font leurs habits. La religion et l'industrie est ce qu'il faut ici. Ne dérangez pas vos plans si vous en avez de formés. Je m'attends à en apprendre quelque chose au mois prochain.

Des prêtres en partira-t-il pour la Colombie ? Des prêtres un peu exercés sont nécessaires; sortant du séminaire ils ne s'en tireront pas bien dans un voyage si long. Que Dieu vous éclaire et les conduise. J'ai hâte d'avoir des nouvelles du voyage de Montréal.

J'ai appris aujourd'hui que vous aviez un autre Gouverneur et que Lord Lidenham était mort et rien de plus. Cela est venu par la rivière St-Pierre.

Je me recommande à vos prières ainsi que mon petit clergé et nos ouailles. Je compte aussi beaucoup sur celles de la Propagation de la Foi et de toutes les bonnes âmes. Mes saluts respectueux à Mgr de Sidyme et veuillez bien me croire très respectueusement

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur.

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

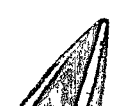
A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,

30 juin 1842.

Monseigneur,

Votre lettre du 25 novembre est arrivée ici le 22 avril deux jours après le départ de M. Thibault qui s'est mis en route pour les environs de la montagne de roches le 20. J'en ai eu des nouvelles le 9 mai et il était à la rivière au Castor allant petit train ses chevaux é-



tant faibles à cause du mauvais parcage de cette saison. Il me disait qu'il pensait ne pas revenir cette année.

J'ai appris par un homme des postes où il va que Picher devait venir au devant de lui comme nous en étions convenus. Cette nouvelle m'a réjoui car il n'avait pas fait écrire pendant l'hiver comme il en était convenu pour m'informer des dispositions des sauvages des environs et qui ne demeurent pas dans le même endroit que lui; malgré ce désappointement il s'est mis en route courageusement.

J'en attends des nouvelles un jour à l'autre par une personne qui devait quitter le service de la Compagnie à la fin de mai pour venir ici. Si je puis faire connaître à votre Grandeur où il en est, ses espérances, etc., je le ferai par les derniers départs. Il n'aurait pas été inutile qu'il eut connu les nouvelles que contenait votre lettre et surtout l'arrivée prochaine des Jésuites auxquels il va préparer les voies. Cette pensée l'aurait encouragé; mais le même homme qui m'a donné des nouvelles de Picher est parti le 27 juin pour retourner d'où il vient. Il emporte une lettre dans laquelle je l'informe de tout ce que j'ai cru devoir l'intéresser et l'encourager; je lui ai aussi envoyé des lettres de ses parents et de ses amis.

M. Bélcourt est parti le 24 mai pour le Lac de La Pluie où les canots l'ont rencontré à l'entrée de la rivière du même nom. Il avait intention de bâtir à Wabassimong où il n'avait que trois hommes. Il ne lui aura pas été facile d'en laisser à ce poste pour préparer le bois de sa bâtisse pendant son voyage à moins qu'il n'ait pris des sauvages pour se faire conduire au Lac de La Pluie. A son retour il aurait pu mettre en œuvre le bois préparé en instruisant ses sauvages. Il faudrait qu'il demeurât un assez longtemps à ce poste de réunion. Ces sauvages disposés à l'écouter n'ont encore entendu parler de Dieu qu'en passant. Ils sont grandement exposés à tomber dans l'hérésie.

M. Darveau a passé six mois avec M. Belcourt de l'aveu de ce dernier. Il a travaillé courageusement à se mettre dans la tête les éléments de la langue sauteuse; il parle un peu en prononçant mal dit-on. Il est parti le 18 de mai pour la baie des Canards. Il a trois hommes dont un est instruit et capable de montrer le catéchisme, c'est un homme sûr pour la conduite; un autre sait lire aussi et tous parlent sauvage. Obligé de parler continuellement sauvage j'espère qu'il s'en tirera passablement au retour de son voyage. C'était le moyen de le forcer de plus en plus de s'appliquer à l'étude de cette langue. Il n'a exercé aucun ministère pendant l'hiver excepté la prédication dont il s'acquitte très facilement et assez bien. Ses hommes doivent scier du bois pour bâtir plus en grand s'il en est besoin par la suite. Je suis par conséquent seul à St-Boniface. M. Mayrand dessert

son poste et celui de M. Belcourt où il n'y a que quelques personnes pendant l'été.

Je suis en relation avec Mgr Mathias Loras, évêque de Dubuc, et deux de ses prêtres: M. Galtier desservant la rivière St-Pierre et M. Ravoux qui étudie la langue des Sioux et qui parcourt les postes où il en peut trouver. Sa Grandeur m'a adressé des lettres de grand vicaire ce qui pourra me servir. Ce saint évêque me dit qu'il a onze prêtres et tous des saints ajoutant: "J'aurais pu en avoir vingt de plus mais à quoi bon tant de prêtres quand ils ne sont pas remplis de l'esprit de Dieu." Voilà un diocèse bien partagé, son clergé est à peu près tout français. Ne pouvant pas par moi-même lui adresser des lettres de grand vicaire, je lui ai dit que je prierais votre Grandeur de lui en adresser, ce qui peut être d'une grande utilité. C'est mon plus proche voisin du côté des Etats-Unis. Il faudrait en même temps lui envoyer copie de l'indult de 1836 qui concerne l'étendue de votre juridiction et de la mienne sur l'océan Pacifique et le long de la ligne des Etats-Unis. Je lui ai demandé les bornes de son diocèse et lui ai parlé de la teneur de cet indult sans le lui copier.

Sir Georges Simpson écrit de bonnes choses sur le compte des prêtres de la Colombie. M. Duncan Finlayson, gouverneur de la colonie, m'a lu ce qui les concernait dans le rapport de Sir Georges au comité. Il décide qu'il faut donner passage à deux autres prêtres et demande qu'un traitement de 100 louis par année soit accordé à cette mission. M. Finlayson est chargé d'en faire la proposition au conseil de la rivière au Brochet, je ne doute pas qu'elle ne passe: voilà qui va mieux. Si cet homme n'était pas gêné par l'impulsion qu'il reçoit d'en haut je le crois bien disposé pour nous. M. Blanchet me dit qu'il a accordé des passages pour huit autres personnes: fermiers, menuisiers, femmes d'industrie (des religieuses en place vaudraient mieux). Il devait donner cet ordre à M. Keith qui correspondrait avec M. Cazeault dans le rapport au comité. Il n'est parlé que de deux prêtres, peut-être le Gouverneur peut faire le reste seul.

Maintenant qu'allez-vous faire à Québec ? Deux prêtres sont déjà partis mais il y a déjà longtemps que M. Blanchet disait que six ne seraient pas trop; laisserez-vous manquer cette occasion qui ne reviendra peut-être plus. Si vous aviez des Jésuites prêts à s'embarquer, sinon tâchez d'envoyer des canadiens.

A propos de Jésuites, je ne sais qu'en pensera la Compagnie qui n'avait d'abord demandé que des canadiens mais cette condition lui a fourni un prétexte de se rendre juge du besoin en refusant des passages; mais voilà que des canadiens arrivent par la mer et des étrangers à travers les prairies.

J'avais averti le Gouverneur avant son départ que nous avions

intention de nous décharger de cette mission trop éloignée de Québec et surtout à raison de la difficulté d'avoir des passages pour s'y rendre. Si tout le monde dont parle M. Blanchet obtient passage, envoyez-les si vous pouvez les trouver et surtout si vous voyez jour de les payer par la suite. Les familles passées à la Colombie l'an passé feront des gens libres qui chercheront à gagner. Peut-être que les prêtres seront moins misérables pour se faire servir. Probablement qu'un plus grand nombre de familles partira d'ici l'année prochaine. Je pourrais m'y rendre moi-même ce qui ne serait pas inutile puisque je suis charge de ce territoire. Ceux qui veulent partir me sollicitent d'aller avec eux; je n'y ai pas grande répugnance mais je ne voudrais pas me dégrader là.

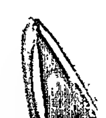
Je désirerais de plus connaître comment les Jésuites vont être chargés de cette mission. Seront-ils sous votre juridiction ou livrés à eux mêmes relevant de leurs supérieurs ? Pense-t-on quelque part à mettre un évêque dans ce pays ? Mon voyage pourrait devenir plus ou moins urgent d'après les arrangements futurs et qui me sont inconnus. Vous pourriez m'écrire en hiver et me pousser ou me retenir selon ce que vous croirez plus avantageux pour le bien des âmes; en attendant je demeurerai tranquille.

Abraham Lambert de St-Chrysostôme est arrivé ici le 7 juin pour la Colombie en 1843.

Je n'ai point reçu de réponse du Kentucky au sujet des religieuses que j'avais demandées pendant l'hiver dernier. J'ai prié Mgr Loras de s'en occuper pour moi et je lui ai demandé son opinion sur les Sœurs du Sacré-Cœur, Amantes de la Croix, ou Sœurs de la Charité pour un diocèse pauvre et où il ne faut pas une éducation bien relevée. Votre Grandeur pourrait traiter cette affaire avec les évêques des Etats-Unis et essayer de me pousser des institutrices l'année prochaine. Je suis sans école, il n'y a pas une fille ici capable de la faire. Je ne suis pas mieux partagé en école de garçons.

J'ai hâte de voir paraître les Jésuites avec leurs frères, mais encore ces frères peut-être ne laisseront pas les pères et que probablement ne travailleront pas dans nos espèces de paroisses. Puis-je compter sur ces frères pour les habitations ou s'il faut chercher ailleurs ? J'ai un de mes anciens élèves qui pourrait faire l'école; je ne suis pas sûr qu'il le veuille ni qu'il réussisse, ce ne pourrait être qu'une école de commençants. Les parents ont peu de courage pour envoyer leurs enfants dont ils ne veulent pas se priver, de sorte que tout va en traînant situé à peu près comme vous autres au milieu des protestants; manquer d'école est une chose grave.

J'ai envoyé des saintes huiles à la Colombie ce que je n'avais pas fait l'an passé et ce dont je me suis repenti. Je comptais sur les



îles Sandwich ce qui n'est pas sûr d'après ce que m'a dit M. Blanchet. Sans doute M. Langlois en avait et probablement ils en auront eu des îles. M. Demers en a manqué pendant son excursion de 1841. 765 baptêmes en 45 jours était un fameux coup de filet. Un évêque sur le lieu qui en ferait pour tous les prêtres du pays serait une chose plus sûre. M. Blanchet en demande toujours un.

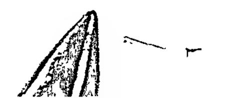
Un ministre est allé s'établir dans je ne sais quel coin du lac Manitoba en même temps que M. Darveau. Nous avons de l'avance sur lui et les sauvages sont presque tous baptisés. Il y a peu de sauvages dans le lac. Les présents pourraient nuire mais heureusement qu'il ne parle pas sauvage ainsi que tous les autres excepté M. Evans.

Il pourrait arriver que Sir Georges retournât à Londres par Montréal ou même qu'il hivernât ici d'après ce qu'il a écrit à M. Finlayson.

Votre Grandeur a-t-elle remarqué que le conseil de Lyon se plaint de n'avoir pas reçu les cahiers de vos annales, de n'avoir pas de documents sur la Colombie et qu'il voudrait voir les manuscrits? Il n'a rien imprimé sur cette mission. Tous les ans je lui ai rendu compte de ce qui s'y passe en gros. Il voudrait les lettres des missionnaires. Voyez ce que vous avez à faire. Il y aurait moyen de faire copier leurs rapports en commençant par le journal de M. Blanchet qui exciterait beaucoup d'intérêt en Europe en l'imprimant tout au long. Leurs rapports de tous les ans mériteraient aussi place dans les annales de Lyon. J'en envoie encore un de M. Demers qui en vaut la peine. Ces écrits feront tomber sur nos missions les dons de ce conseil. Je suis sûr qu'on a faim en Europe de détails de cette mission qui excitait déjà l'intérêt pendant que j'étais en Europe quoiqu'elle n'existat pas. Tâchez de satisfaire le conseil. Vous avez tout à Québec.

J'ai dit à M. Blanchet d'envoyer sa traite à Londres, qu'il y aura de l'argent l'année prochaine et dans le doute de me l'adresser une autre année. Je la dirigerai où il y aura de l'argent et cela à raison de la perte qu'on éprouve en payant à Québec. Si vous trouviez d'anciens bourgeois qui dépensent leur argent en Canada et qui voudraient donner une traite sur le comité à Londres où est sans doute leur argent, il y aurait moyen de leur donner de l'argent à Québec en ajoutant sterling. s'ils donnaient du sterling. Je pense que cela se pourrait faire sans qu'ils en souffrissent. Cette traite pourrait être présentée à M. Keith je suppose ou envoyée ici.

Je n'ai pas encore reçu aujourd'hui, 29 juin, les lettres de MM. Blanchet et Demers; elles me parviendront peut-être à temps pour en parler à Québec si elles contiennent quelques demandes. Je vous a-



dresse le paquet d'hiver. Je n'ai point vu de lettres à votre adresse à moins qu'on ne les ait gardées au fort ce dont je ne me suis pas informé. Il y a une relation intéressante d'une excursion de M. Demers à la rivière Fraser et les lettres qu'ils se sont écrites l'un et l'autre jusqu'au départ. Il n'y a pas d'espérance d'avoir des nouvelles de nos nouveaux apôtres par cet envoi de mars.

Je n'ai pas le temps d'écrire à Mgr de Sidyme par l'occasion qui part demain pour la rivière au Brochet. Je m'attends à en avoir une autre dans quelques jours; tout arrivera en même temps un seul canot devant descendre cet automne.

M. Mayrand dessert le poste de M. Belcourt avec le sien. Il parle passablement cris dit M. Thibault. Il entend les confessions et il vit bien à son poste. Ses gens lui donnent peu. Il entend l'économie et il vivra où d'autres creveront de faim. Je veille à ce qu'il ne manque pas. Il faut peu ajouter.

Le poste de M. Belcourt paraît aller plutôt en baissant qu'en croissant; peu de nouveaux chrétiens et ceux qui le sont tiennent fermement mais le nombre n'est pas grand pour faire quelque chose avec les sauvages. Je crois qu'il faut les instruire chez eux et loin des blancs.

Ils n'ont à peu près rien semé cette année ce qui les force de s'éloigner l'automne. Ce poste sera abandonné à moins que la population métive en s'établissant de proche en proche n'en fasse une petite paroisse comme la Prairie du Cheval Blanc. En attendant cet événement que je suis loin de désirer, on tâchera d'en tirer le meilleur parti possible. L'église comme je l'ai observé n'est pas solide. M. Belcourt n'y a point travaillé excepté qu'il a bouché les fenêtres du premier étage avec des bouts de planches et l'a fait renchausser, ce qui l'a rendue plus chaude.

J'ai payé son compte 120 louis, 18, 7 sterling. Vous ne serez pas capable d'en donner autant à chaque prêtre qui s'occupera de la conversion des sauvages. Il faudra donc qu'il trouve moyen de vivre plus économiquement. Il n'achète pourtant pas ses vivres; sa boutique les lui fournit ainsi que ses animaux. Malgré son travail assidu tant qu'il fait clair en hiver, et l'argent qu'il tire de Québec, il vit moins bien que M. Mayrand ; le ménage n'est pas sa partie. Le peu de succès qu'il a auprès des sauvages le décourage, l'envie de revoir le Canada ne manque pas, son dictionnaire n'est pas fini, du moins je ne l'ai pas entendu dire. Il passera l'hiver seul et M. Darveau restera ici.

Priez donc pour nous tous afin que visant tous au même but nous nous efforcions d'y tendre par la charité.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR P. F. TURGEON,
EVEQUE DE SIDYME A QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
10 juillet 1842.

Monseigneur,

J'ai reçu votre lettre du mois d'avril et je vous remercie de toutes les choses intéressantes qu'elle contient. Les mélanges religieux et le Canada m'ont mis au courant des nouvelles de ma patrie. J'ai écrit au long à Mgr de Québec et je tâcherai de ne pas me répéter.

Je viens de recevoir une lettre de M. Belcourt datée de Wabassimong le 5 juillet. Les porteurs de cette lettre me procurent une occasion que je craignais ne pas avoir pour envoyer des lettres au bas de la rivière Winipic ce qui m'aurait privé d'écrire à votre Grandeur. M. Belcourt rendra compte de ses courses apostoliques; il paraît avoir mieux réussi que par le passé. *Deo gratias.*

M. Darveau est de retour depuis le 8 de ce mois: il a évangélisé les sauvages de la baie des Canards pendant 24 jours et il est revenu parce que tous les sauvages partaient pour une place de pêche. Il a visité en revenant l'établissement du ministre où il n'y avait personne. Il retournera peut-être vers le 15 août.

M. Belcourt m'a envoyé une lettre de la Mère St-Michel qui paraît toujours désirer de venir à la Rivière Rouge. Il me dit que d'après la lettre de Mgr de Québec je pourrais avoir des religieuses Ursulines. Je ne comprends pas cela. Vous m'avez tous dit qu'il fallait renoncer à ce projet et qu'il ne convenait pas au pays. M. Belcourt a encore l'idée d'aller chercher des religieuses l'année prochaine. J'aimerais mieux des religieuses non cloitrées et si on veut en envoyer d'autres fiat ! je pense qu'elles nous gêneront pour la messe.



Je me porte assez bien mais j'ai de temps en temps des attaques de gravelle; j'en ai eu une pendant que j'étais seul, elle n'a pas été longue mais après qu'elle a été passée j'ai rendu des petits calculs qui annoncent peut-être que la maladie grandit sourdement. Pensez-vous à mon successeur ? Je l'ai déjà écrit: J'ai toujours l'idée que vous ne trouverez pas ce qu'il faut ici; tâchez de me croire quoiqu'il ne faille pas un homme bien remarquable pour me remplacer. J'ai cependant toujours cru que cet homme n'était pas ici.

Il faudrait un évêque pour la Colombie, tout languira sans ce premier supérieur qui est d'ailleurs demandé et désiré depuis si longtemps. Peu importe le gouvernement, ce serait le temps de prendre possession. Vous avez tant de choses à faire chez vous que vous n'avez guère le temps de penser à des arrangements si importants. Cette mission si importante aux yeux de l'Europe n'y est point du tout connue.

Tâchez donc de me procurer des religieuses pour l'année prochaine; il y en a pour toutes les œuvres aux Etats-Unis. J'attendrai des nouvelles là-dessus par les lettres du mois de novembre. Vous remettrez tout à l'arrivée des Jésuites qui viendront Dieu sait quand. Demandez des Sœurs de la Charité, ou du Sacré-Cœur, ou des Sœurs du Kentucky Amantes de la Croix à cause de leur industrie. J'ai chargé l'évêque de Dubuc de s'intéresser pour moi; mais peut-être a-t-il à penser à lui auparavant. Il en faudrait pour la Colombie. Si la Compagnie donne des passages pour des femmes d'industrie, il faudrait tâcher d'envoyer des religieuses à la place, ce qui plaira davantage je n'en doute pas. Quand même il faudrait retarder d'un an faites passer des Sœurs de la Charité ou autres.

Point de nouvelles de M. Thibault depuis le 9 mai. Je n'ai point encore reçu les lettres de la Colombie du mois de mars; elles sont à la rivière au Brochet d'où rien n'est encore venu.

Notre récolte n'a pas mauvaise mine à présent qu'il a plu; le blé épie. On a semé de bonne heure mais la saison a été froide et sèche ce qui a tout retardé. Tout le reste va à l'ordinaire.

Veuillez bien me rappeler au souvenir de MM. du Séminaire et autres qui pensent encore à moi.

Priez pour moi et mon troupeau. Je prie Dieu de bénir tous les projets que l'on forme en Canada pour la gloire de Dieu. Je crois voir un grand changement et mieux partout. Le danger paraît réveiller la foi, le zèle, etc. Si j'avais quelque espérance d'avoir des religieuses sous peu je leur bâtirais une maison pendant que j'ai de l'argent; avisez-moi en hiver.

Je suis pressé par l'occasion que je n'attendais pas et qui n'attend



pas. Je suis rendu au bout de mon papier. Il manquera peut être des réponses ce sera sans mauvaise volonté.

Croyez-moi, mon cher Seigneur, avec toute la cordialité possible,

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev: DE JULIOPOLIS.

P. S. Nous avons enterré ce matin la mère de la famille Nolin âgée de 80 ans. Les prêtres qui sont venus ici pourraient peut-être penser à elle devant Dieu.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

ST-BONIFACE DE LA RIVIÈRE ROUGE,
7 AOÛT 1842.

MONSEIGNEUR,

Il se présente encore une occasion pour faire parvenir des lettres au bas de la rivière Winipic et j'en profite pour écrire quelques mots. Cette occasion est formée par M. Belcourt dont les lettres n'étaient pas écrites au dernier départ d'ici. Il est venu coucher ici dimanche avec M. Mayrand et il est retourné lundi pour écrire.

N'ayant reçu les lettres de la Colombie (du mois de mars) que le 22 juillet je n'ai pu y répondre; je vais le faire par la rivière au Brochet. Une berge ne quitte la Baie qu'après l'arrivée du vaisseau pour en porter les dépêches, elle prendra celles de la Rivière Rouge qui seront expédiées d'ici le dix de ce mois; je ne connaissais pas cette occasion. Les lettres arriveront vers le jour de l'an.

M. Duncan Finlayson, de retour à la rivière au Brochet, m'a dit que le conseil avait voté le traitement de 100 louis par année en faveur de la mission de la Colombie. Une personne qui a fait le voyage de la Colombie a dit par ici qu'il n'y avait que le clergé catholique qui fut bien vu et respecté par là. Il paraît que par ici on est passablement rassasié des Wesleyens qui sont à charge à la Compagnie et qui ne font rien. Je souhaite qu'on en vienne au renvoi.

Si vous jugez à Québec que je doive faire le voyage de la Colombie, il faudra un prêtre d'un peu d'expérience pour me remplacer. Tous les prêtres d'ici sont en course tout l'été et même l'hiver. M. Darveau va partir pour ne revenir qu'en hiver et retourner passer le printemps. Il faut se défier de ce ministre qui est en opposition.

M. Thibault ne reviendra que tard si toutefois il revient. Il devra



sans doute retourner seul. car il sera impossible de lui donner un aide. M. Belcourt ne manque pas de besogne dans les différents postes où il devra passer tout l'été. Il ne reste que M. Mayrand qui pendant ces absences dessert deux postes; c'est lui que je mettrai à St Boniface. Si vous envoyez un jeune prêtre sans expérience il fera l'affaire ici et ne retardera point le progrès des missions; s'il ne vient personne je ne pourrai pas quitter mon poste. Vous pourriez en envoyer un ici et un à la Colombie. Je parle au hasard car je ne sais où vous en êtes avec les Jésuites.

Si je meurs j'ai un testament ici dont copie chez M. D. B. Doucet, N. P.; ce testament est fait pour un pays anglais. Je me suis toujours considéré comme simple administrateur des biens de la mission. J'ai nommé MM. Thibault et Demers pour administrer après ma mort, ou tout autre missionnaire en leur absence, et ce, jusqu'à ce que l'autorité compétente m'ait donné un successeur d'une manière ou d'une autre; alors tout retombera entre les mains du dit successeur. Je désire qu'il n'y ait aucun dérangement dans les biens de la mission à ma mort.

La traite de M. Blanchet 151 louis, 2, 7 m'a été présentée. J'en ai signé une le 3 août sur M. Mailly que j'ai prévenu ayant encore ma lettre à son adresse; ainsi vous ne serez pas troublé pour charger des traites sur Londres.

M. Finlayson m'a dit qu'il pensait qu'en mettant entre les mains de M. Keith à Lachine l'argent que j'ai à Québec il viendrait ici dans mes comptes et que je n'aurais que le sterling à payer. Je vais en écrire à M. Keith.

Voyez à ce que je ne manque pas de pouvoirs. Envoyez-moi le droit de les communiquer ou communiquer les vous même à tous les prêtres sous ma juridiction quand je trouverai à propos qu'ils s'en servent.

Il est question de 200 louis donnés par M. Larocque à la mission de la Colombie. Tâchez d'avoir une traite sur Londres ou faites entrer cette somme dans les livres de M. Keith à Lachine. J'ai écrit à ce Monsieur pour mon argent à Québec et je lui ai demandé de recevoir mon argent que vous lui ferez passer à Lachine où à M. McKenzie à Québec en valeur sterling. S'il ne peut pas je l'ai prié de faire accepter cet argent à d'anciens bourgeois qui dépensent leur argent en Canada et de faire entrer dans ses livres les sommes ainsi reçues ou les traites de ceux qui auront accepté ma proposition; par là vous pourrez tous les ans me faire parvenir sans frais l'argent ou partie de l'argent donnée ou déposée à Québec.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur
† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface, 2 janvier 1843.

Monseigneur,

Je commence à transcrire une partie de la réponse de Mgr Loras, évêque de Dubuc. à ma lettre du 4 juin dernier; elle est datée du 10 août. Il me donne les bornes de son diocèse dans l'Iowa limité à l'est par le Mississipi, à l'ouest par le Missouri, au midi par l'état du Missouri et au nord par la ligne anglaise. Comme je lui avais donné l'étendue de ma juridiction, il fait la réflexion suivante: "Vous me faites remarquer que le Pape a étendu votre juridiction jusqu'au delà des Montagnes Rocheuses. Il serait bon que vous en informassiez Mgr de St-Louis qui pense avoir cette section sous sa juridiction sans que peut-être rien n'ait été formellement déterminé. Suivant votre direction sans doute Mgr de Québec a eu la bonté de m'envoyer des lettres de grand vicaire.

Vous me faites l'honneur, Monseigneur. de me demander mon opinion par rapport à un couvent que vous désirez établir dans votre ville épiscopale. Quant aux diverses communautés: 1o Les Ursulines et autres qui ont la grande clôture ne conviennent pas dans un nouveau pays. 2o. Les Sœurs de la Charité sont excellentes mais leur but principal est de diriger les hôpitaux; d'ailleurs il est très difficile d'en obtenir et il faut payer pour chacune à la maison mère $50 par an. 3o Les Amantes de la Croix ne sont pas très nombreuses et je ne pense pas qu'elles puissent ou veulent aller chez vous. 4o L'ordre qui. à mon avis, vous conviendrait le mieux est celui des Sœurs de St-Joseph de Lyon: elles ont ici à St-Louis un bel établissement.

Je fais actuellement des démarches pour en avoir quelques-unes au printemps prochain pour le nord de mon diocèse où des institutrices françaises feraient mieux que des américaines parmi mes canadiens. métifs et sauvages. Si vous le désirez, je tâcherai d'en obtenir trois ou quatre pour vous. Elles viendraient au printemps et au mois d'août elles pourraient se rendre à la Rivière Rouge par St-Pierre; ce

sont vraiment de bonnes religieuses. Je suis tellement convaincu qu'elles vous conviendraient que j'écris à ce sujet aujourd'hui même à Madame la Supérieure des Sœurs de St-Joseph à Lyon. Si vous ne les acceptez pas elles seront toujours utilement employées dans mon diocèse. Si vous les acceptez veuillez me l'écrire par la première occasion favorable et en même temps veuillez aussi faire votre demande officielle à Lyon.

Quant aux frais nous vous aiderons mutuellement. Néanmoins je présume qu'en adressant une lettre à la Propagation qui renfermerait en substance ce que vous me dites d'intéressant dans votre lettre vous obtiendriez facilement une augmentation à votre allocation annuelle qui vous mettrait à même de payer tous les frais de leur voyage. L'idée de religieuses de Lyon pour l'Amérique a quelque chose d'enthousiasme pour nos bons français. Votre lettre aura aussi le bon effet d'encourager quelque vocation à cet ordre et d'augmenter par conséquent notre chance d'obtenir plus facilement des sujets."

J'approuve le plan de mon respectable voisin et vous le soumets. Si votre Grandeur n'a point objection il faudra écrire immédiatement à l'évêque de Dubuc et faire savoir que vous et moi acceptons les religieuses qu'il a bien voulu demander pour la Rivière Rouge et qu'à tout hasard je chargerai ou enverrai quelqu'un pour les chercher à St-Pierre au mois d'août au plus tard. M. Galtier, prêtre à St-Pierre, pourra informer sa Grandeur de l'arrivée de mes gens.

Je n'ai pas d'occasion pour écrire à Dubuc en hiver et même je ne sais si j'en aurai au printemps d'autre que celle que je ferai moi-même. Je n'écris pas à Lyon en hiver. Comme Mgr Loras doit faire venir des religieuses que je prendrai si je veux, je désire que sa Grandeur sache seulement que j'accepte son offre.

Votre Grandeur pourrait écrire à la Supérieure de Lyon si besoin en était en donnant pour excuse de ma part pour le moment la difficulté des communications en hiver. Je pourrai le faire plus tard en été. Une chose importante serait de faire parvenir votre lettre au secrétaire de la Propagation de la Foi pour tirer des fonds pour payer les frais du voyage ou du moins l'autoriser à faire des avances sur mon allocation de l'année et au départ des canots m'informer de tout ce qui a été fait afin de travailler de concert.

Je me propose de loger ces bonnes sœurs dans ma maison de pierre que j'ai quittée le 1er du mois pour habiter enfin celle que j'ai bâtie au pignon de l'église dont je parle depuis longtemps et qui a été bâtie lentement faute d'ouvriers; elle a 70 pieds sur 46 et deux étages; elle me donne un bon et ample logement, une très belle sacristie et une école qui a été commencée le 1er de ce mois: 25 écoliers. Une autre école a été commencée le même jour à deux lieues plus haut que



l'église, elle n'a qu'une quinzaine d'écoliers mais ce nombre augmentera; à chaque place il y a un plus grand nombre d'enfants qui apprennent le catéchisme. J'en aurais établi une à la Prairie du Cheval Blanc si j'avais trouvé un maître.

Ma vieille maison n'est pas solide, je la ferai réparer un peu afin de loger ces bonnes sœurs pendant un an ou deux pour, pendant ce temps, leur construire un logement adapté à leurs besoins et commodités; ce sera une dépense à laquelle la Propagation de la Foi pourvoira sans doute. Du moins je me propose de demander une augmentation à Lyon où j'ai été servi largement aux deux dernières distributions mais je m'attends que la Colombie va augmenter ses dépenses.

Ici outre ce couvent l'église n'a point de voûte, point de clocher. Les enduits sont aussi à faire. Il n'y a qu'un bon ouvrier, encore il est cultivateur et prend le temps de faire ses travaux ce qui raccourcit la saison des travaux au dehors

M. Belcourt après son retour a bâti une maison de 30 pieds sur 25; elle est couverte en bardeau et sera logeable au printemps; elle est destinée à son logement et à celui des Jésuites qu'il s'attend d'initier dans la langue sauteuse. Il a aussi répandu le bruit qu'il irait probablement à Montréal l'été prochain pour chercher des prêtres, ce projet n'a point d'appui ici.

Il pense avoir des hommes pour rien ou peu de chose; sans doute il compte sur ce que votre Grandeur lui a écrit ou doit lui écrire en hiver à ce sujet. Pour moi je n'ai que le bruit courant. Il m'a parlé d'engager un homme avec sa femme pour faire le catéchisme à Wabassimong pendant son absence. Ne croyant pas beaucoup à l'exécution de ce projet je lui ai dit d'attendre les lettres de Québec.

M. Thibault est arrivé de sa mission le 20 octobre, six mois juste après son départ le 20 d'avril. Il n'a couru aucun danger mais il a éprouvé les misères inséparables de semblables voyages. Il s'est rendu au pied de la fameuse montagne. Tous ceux qu'il a eu occasion de rencontrer de métifs, de sauvages et de canadiens ont été contents de le voir et ont profité de son ministère autant que les circonstances l'ont permis; il doit retourner au printemps.

Les gens de ces parages ont signé une petite requête au Gouverneur pour demander un prêtre parmi eux. La requête a été faite sans la participation de M. Thibault, ce qui est mieux. Que va dire ce brave Gouverneur en voyant que nous n'avons pas respecté ses défenses de bâtir çà et là et surtout d'aller vers la montagne de roches. Un plus puissant que lui me charge et me presse de paître le troupeau qui m'est confié. Tous les métifs et la plupart des sauvages qu'il a vus



ont abandonné les ministres méthodistes pour se rendre à la vérité: injures, mensonges, blasphèmes tout est mis en œuvre dans ces parages pour empêcher que Dieu y ait de vrais adorateurs. Malgré tout cela la foi triomphe. M. Thibault a baptisé 353 personnes, fait 20 mariages, 4 premières communions. 3 enterrements. Il doit écrire une petite relation qui ne sera envoyée qu'en été.

Nous nous sommes réunis la troisième semaine de l'avent pour faire une retraite pendant laquelle chacun s'est renouvelé dans la ferveur et l'esprit de son état.

M. Darveau est arrivé ici hier matin bien portant. Sa petite mission n'est pas encore bien nombreuse mais il a espéranc qu'elle s'augmentera à mesure qu'il se perfectionnera dans la langue et qu'il pourra leur expliquer plus facilement les vérités de la religion. Il parle bien sauteux pour le temps qu'il l'a étudié. Il a fait 12 baptêmes et 2 premières communions.

M. Mayrand a été malade ces jours passés mais il est maintenant bien portant; il dessert toujours la Prairie du Cheval Blanc au grand contentement des habitants.

Etant dans le temps des compliments du jour de l'an votre Grandeur me permettra de lui souhaiter une heureuse année, santé et succès dans les saintes entreprises. J'en dis autant à Mgr de Sidyme. J'attendrai avec empressement les canots du printemps pour voir ce qu'ils nous apporteront.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

*
* *

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Montréal, 12 octobre 1843.

Monseigneur,

A la hâte je dis à votre Grandeur que mes affaires avec les Sœurs-Grises sont en bon chemin mais ces bonnes filles demandent que j'assure à leurs sœurs un petit revenu pour acheter leur trousseau, comptant sur les ressources du pays, leurs écoles, etc pour leur

nourriture. Elles se contenteraient d'une rente d'environ 25 ou 30 louis dont le fonds ou le capital serait à leur disposition pour le faire fructifier.

Etes-vous disposés à Québec. conseil tenu (je n'y admets pourtant que Mgr de Sidyme et M. Cazeault) de donner quatre ou cinq cents louis à la disposition de celles qui seront nommées pour se créer une petite rente par là. Je serai embarrassé pour bien des demandes. Il faudra toujours que je leur donne de l'argent pour acheter ce qui leur est nécessaire. Je ne compte guère sur le pays pour de l'argent à moins qu'elles n'aient pour pensionnaires des filles de bourgeois. On pourra trouver cette somme dans ma bourse du Séminaire.

Outre ce capital je me chargerai de leur bâtir une maison à moins que je leur donne celle que j'ai fait bâtir dernièrement pour moi. Je verrai sur le lieu et elles aussi. Avec cette maison ira un jardin dans son voisinage et de plus une ferme d'une centaine d'âcres sur le terrain de la mission ou le domaine d'icelle. Rien n'est conclu. Elles ont demandé hier à Mgr de Montréal d'assurer une trentaine de piastres à chacune d'elles trois. Jugez si vous aimez mieux que je me charge d'une rente annuelle d'environ 25 louis ce qui pourra devenir à charge à mes successeurs, ou que je leur donne le capital de la même somme qu'elles placeront elles-mêmes.

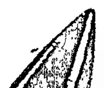
On a envoyé des feuilles du nouveau testament à votre Grandeur. Mgr était absent à St-Edouard où il y avait mission. Il y a eu aussi ordination dimanche. Pendant ce temps j'ai fait le voyage de Varennes et de Chambly avec M. Brassard de Longueil. J'ordonnerai trois diacres dimanche.

Je pars pour St-Jean où Mgr de Montréal m'envoie avec M. Hudon pour engager Mgr de Kingston à donner une procuration à quelqu'un pour vendre son ménage sans faire lui-même le voyage. Il est temps que la dépense cesse de marcher en son nom à Kingston. Je vais adresser à Nicolet et à Québec car je ne sais où est votre Grandeur en ce moment.

En me demandant de prêcher la retraite des écoliers vous m'avez mis une méchante et grosse épine dans le pied. Si votre Grandeur cherche les progrès spirituels de ses élèves elle pourrait trouver un prédicateur plus capable d'embraser ces jeunes cœurs. Si votre Grandeur est à Nicolet elle pourra me répondre de là sans attendre son retour à Québec.

J'aimerais à conclure enfin quelque chose, donner des réponses aux Etats-Unis.

Quatre ou cinq Oblats sont arrivés à Longueil aujourd'hui. M. Raymond est à New York. Je n'ai point vu ces braves gens. Si j'ap-



prends des nouvelles qui nous concernent j'en ferai part à votre Grandeur.

J'ai l'honneur d'être avec respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

Monseigneur,

Mgr de Juliopolis demandant prompte réponse à la présente lettre je la transmets à votre Grandeur avec mon consentement à ce qu'une somme de 500 louis soit donnée aux Sœurs Grises pour former la dotation désirée des sœurs de la Rivière Rouge. La caisse de cette mission se trouvant à contenir environ 1 300 louis. il sera bien plus avantageux d'en tirer cette somme pour en former un fonds qui produira à perpétuité que de charger la mission d'une rente de 25 à 30 louis par année. Dans seize ans cette somme se sera doublée; toutefois votre Grandeur en fera ce qu'elle voudra.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† P. F. Ev. de Sidyme.

***

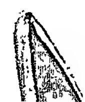
A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Montréal, 19 octobre 1843.

Monseigneur,

J'ai reçu votre lettre du 16 courant. Je partirai demain soir pour Nicolet où j'arriverai samedi matin.

J'envoie ou plutôt Mgr de Montréal envoie à la Supérieure ma demande officielle de trois sœurs pour faire une fondation à la Rivière Rouge. Je lui annonce ce dont je me charge envers ces sœurs: 1o Frais de voyage. 2o Une maison proportionnée aux besoins ce qui sera jugé sur le lieu; à cette maison sera annexé un jardin. 3o Une ferme de cent arpents. 4o 500 louis pour être placés à rente; tout cela n'avait pas encore été mentionné. Il faut que la communauté accepte,



l'offre et ensuite elle procédera à la nomination des sujets; tout ne se fera pas encore avant mon départ. Je reviendrai après la Toussaint.

Si je puis aller à Lachine demain je sonderai le Gouverneur au sujet du passage de tout mon monde afin de savoir comment écrire à la Rivière Rouge à la fin du mois prochain.

Votre Grandeur a sans doute reçu des lettres de M. Belcourt. Il ne m'a pas écrit du moins je n'ai rien reçu de lui ni d'aucun autre ici. M. Mayrand m'écrit du 30 juillet. Je vous envoie sa lettre qui vous fera voir qu'il demande un successeur; sa santé paraît aller de mal en pis. Il faudra garder cette lettre afin que je réponde à ce qu'elle contient.

Si la saison le permet j'irai peut-être à Québec pour écrire de concert sur différentes choses qui regardent la mission.

M. Raymond est passé ici, il ne paraît pas très bien portant. Il a vu le P. de Smet en Belgique mais en passant. Il ne sait rien de ce qui concerne la Colombie. Sans doute la Propagande écrira à votre Grandeur ce qui aura été décidé.

J'ai toujours le rhume depuis que je suis en Canada, je passais des années sans le contracter à la Rivière Rouge si je m'en souviens. Il est vrai que le temps est propre à le donner et à l'entretenir.

La lettre de M. Mayrand apprend à votre Grandeur le peu de nouvelles qu'il me donne. Sans doute M. Belcourt a envoyé son bulletin; vous verrez aussi où en était M. Thibault; j'accorderai sa demande d'une berge pour se rendre l'année prochaine avec plus d'effets. Si mes prêtres passent par la rivière St-Pierre ils arriveront tard pour l'accompagner. Je comptais sur M. Mayrand mais d'après ce qu'il dit du délâbrement de sa santé je dois y renoncer.

Lundi j'ai assisté à l'oblation du P. Eusèbe Durocher où il y avait un bon nombre de prêtres sans compter Mgr de Montréal qui avait fait une ordination à Chambly la veille. La maison des Oblats contient 21 prêtres novices et frères convers. Il en est parti 4 mardi pour une mission à St-Cyprien. Le P. Dandurand est parti pour les townships avec M. Morisson, il va se mettre au fait de ces missions dont la maison va être chargée. Il est venu deux Pères irlandais pour cela. Le P. Dandurand parle aussi cette langue.

Rien de plus ici à ma connaissance. Il devient de plus en plus urgent d'écrire une relation à Lyon sur mes missions. Je serai obligé d'aller à Québec travailler avec M. Cazeault, mais il faudrait qu'il n'eut que cela à faire où l'envoyer à Nicolet avec tous les documents nécessaires pour composer une relation un peu intéressante. Ce serait le parti le plus sûr pour que je puisse en tirer de l'aide. Si la proposi-

tion plaisait à votre Grandeur et au brave secrétaire il pourrait me joindre à la fin de la retraite.

Passez-moi bien des ratures, j'écris à la hâte et je ne m'attendais pas à quitter si vite Montréal. Mes affaires avec les Sœurs Grises ne seront probablement pas entièrement terminées mais je serai sûr d'en avoir; c'est le principal. Je reviendrai. J'aimerais mieux ne pas aller à Québec où j'ai déjà été trop longtemps pour embarrasser. Je m'acquitterai de votre commission auprès des Sœurs Grises vers le soir de ce jour ou demain.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Nicolet, 30 octobre 1843.

Monseigneur,

Je suis arrivé à Nicolet mardi dernier à 2 heures du matin. M. Prince est descendu avec moi et a gagné chez ses frères du fort St-François. Nicolet, séjour de mon enfance, est toujours cher à mon cœur. On a travaillé à finir l'immense édifice du Séminaire; tout ce qui est fini est d'une grande perfection.

La retraite a commencé et fini en son temps. Tous vos enfants ont paru s'occuper du salut de leur âme. Un meilleur prédicateur aurait pu les toucher plus que moi. Espérons que Dieu fera fructifier les quelques grains de semence que j'ai jetés dans leur cœur.

M. Caron a confessé à peu près toute la communauté. Je serai bien trompé si ce Monsieur n'est pas l'homme qu'il faut pour remplacer M. Leprohon; il en a toute la tournure extérieure et je ne doute pas qu'il gagne tous les cœurs. Un homme propre à cette besogne n'est pas facile à trouver. Les fréquents changements ne seront pas très avantageux.

J'ai bénit jeudi dernier le cimetière de la paroisse. A dîner se sont joints à nous MM. les grands vicaires Côté et Picard du Séminaire

de Montréal. J'ai officié pontificalement hier au Séminaire, la paroisse aura le même office le jour de la Toussaint et St-Grégoire le dimanche suivant car il faut que je paie un petit tribut à chacun de mes anciens collaborateurs. Je ne ferai probablement pas le voyage de Yamachiche cette fois-ci. les chemins ne sont pas invitants. De St-Grégoire je traverserai aux Trois-Rivières pour de là remonter à Montréal.

J'ai écrit mercredi dernier par la poste à M. Olivier Caron et lui ai proposé de venir partager mes travaux. J'ai demandé une réponse à Nicolet et leur ai dit que je m'expliquerais plus au long à mon passage aux Trois-Rivières. Je n'ai encore rien reçu mais M. J. Harper m'a dit hier au soir qu'il lui avait parlé à son retour de Québec, sans savoir que je lui avais écrit et qu'il avait dit: "Je suis prêt à aller où l'on voudra m'envoyer." Il faut lui donner le temps de réfléchir et il répondra sans doute; il ne lui a pas donné à entendre que je lui avais écrit.

Ici M. Laflèche accepterait m'a dit M. Caron. Je lui ai fait la proposition à laquelle il ne s'attendait pas. Il en a parlé ensuite à M. Caron qui m'a aussi nommé le petit M. Provencher. J'ai objecté la classe de M. Laflèche et M. Caron m'a dit aussitôt qu'il s'en chargerait pour achever l'année. Tout cela s'est dit sans avoir l'air d'y penser mais j'ai ramassé les paroles qui tombaient.

M. Leprohon a nommé de prime abord M. Olivier Caron et ensuite M Laflèche, peut-être M. Martineau, vicaire à Québec, je n'en suis pas sûr.

En allant à Montréal je tâcherai de tout régler avec les Sœurs Grises. Elles veulent un acte notarié de nos transactions; il serait peut-être mieux que votre Grandeur s'en mêlât; elles s'y attendent. Tous ces procédés entreront dans vos archives.

J'ai demandé six passages à Sir Georges Simpson qui doit calculer et donner réponse à mon retour. Il faudra qu'il ajoute au moins un canot et je m'attends à la demande de deux cents louis ou plus. Je serai sûr de voir arriver tout mon monde vers le 20 juin par la rivière St-Pierre. L'arrivée sera différée au mois de septembre et le départ de Montréal à la fin de juin. Si je peux avoir le port d'un peu de bagage il vaudra mieux prendre les canots. Qu'en pense-t on à Québec? Il faut une décision immédiate. Je voudrais de plus le passage d'un menuisier sculpteur qui pourrait travailler pour son passage en le prévenant.

Mgr de Montréal, ayant entendu dire qu'il y avait deux prêtres dans votre diocèse qui voulaient se faire Jésuite, m'a engagé à presser votre Grandeur de les laisser partir pour avoir plus vite des prêtres sujets anglais ou canadiens pour mes missions auxquels il s'inté-

resse chaudement. Il m'a dit qu'il en avait parlé au R. P. Chasel. Voilà ma part faite dans cette affaire. Pour plus amples renseignements ayez recours à lui si votre Grandeur le trouve bon. Point de nouvelles de la Rivière Rouge où il y aura moyen d'écrire en décembre.

Mes respects à Mgr de Sidyme et veuillez bien me croire très respectueusement

Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Nicolet, 1er novembre 1843.

Monseigneur,

Une lettre de Mgr de Montréal m'apprend que les Sœurs Lagrave, Valade, St-Joseph et Lafrance sont nommées pour la fondation de la Rivière Rouge et que ces bonnes filles sont au comble de la joie. Elles ont demandé neuf jours pour faire leurs réflexions et donner leur consentement après lequel on procédera à l'élection de la supérieure. Voilà du progrès.

Une lettre de M. Olivier Caron, d'hier aussi, me donne à espérer qu'il acceptera. Il me dit qu'il me donnera oralement une réponse définitive à mon passage aux Trois-Rivières et qu'en attendant il y a quelque probabilité pour l'affirmative. Voilà encore qui me met en avant. Demandons à Dieu que tout ce monde soit celui qu'il a destiné à cultiver sa vigne.

Comme je vais être dans le cas de prendre beaucoup d'argent dans ma bourse du Séminaire, je désire que M. Cazeault me donne le montant de la somme. Il devra y ajouter 145 louis sterling, peut-être shelling que j'ai payés pour M. Belcourt cette année. J'ai payé aussi 288 louis. 6, 10 sterl. pour la Colombie cette année sans compter 151 louis l'an passé. Il pourra joindre tous ces argents ensemble afin que je sache où j'en suis et où j'en resterai. Sur la somme en dépôt il y a 50 louis pour l'évêque de Dubuc (messes), je ne sais si son billet est venu. Je dois aussi 250 louis sterling au frère de M. Thibault.

M. Boucher doit 50 louis et M. le Curé actuel de St-Grégoire en doit autant depuis leur arrivée de la Rivière Rouge.

On m'a fait dire à Lyon que le conseil de Québec m'avait alloué 12 000 francs. Je crois que cette somme n'est pas entrée dans le compte rendu du mois d'avril dernier. Que M. Cazeault veuille bien me donner le montant de tout ce qu'il a d'argent à Québec pour la Rivière Rouge et la Colombie, qu'il ne laisse de côté que ce qui a été annoncé à M. Belcourt afin que je ne m'engage pas à payer plus que je n'ai. Mon voyage de Montréal va me mettre dans la nécessité de disposer de la plus grande partie de cet argent. J'avais oublié hier de prier votre Grandeur de me faire parvenir ce détail.

J'écris par M. Blanchard qui part d'ici à 8 heures. J'ai su qu'il avait eu en main des lettres pour moi et qu'il les avait envoyées à Québec ne sachant point que j'étais à Nicolet. Je pense que ce sont les dernières lettres de la Rivière Rouge; j'aimerais à les voir avant que je monte à Montréal.

Il y a eu grand office aujourd'hui à Nicolet et demain je prêcherai.

Si le temps se remet au beau je ferai peut-être le voyage de Québec après mes affaires terminées. J'ai commencé à écrire au cardinal Fransoni. Je dois une réponse à Lyon et enfin il faut écrire à la Rivière Rouge. Sur tout cela il sera bon de s'entendre au moins en quelques points. Je n'aimerais point à être dégradé à Québec à moins que les chemins ne me permissent d'aller par en bas. J'aurais aimé que M. Dionne fut de retour de Kingston. Tâchez d'expédier les affaires, les visites se feront ensuite.

J'ai l'honneur d'être avec respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.



A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Trois-Rivières, 6 novembre 1843.

Monseigneur.

Bénissons tous ensemble la divine Providence qui daigne seconder mes vues d'une manière spéciale et visible. Me voilà avec tout mon monde et leur passage.

J'ai reçu la semaine dernière à St-Grégoire des lettres qui m'ont

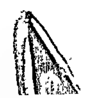
fait admirer la bonté de Dieu. Votre Grandeur approuvait mes demandes de prêtres: M. Laflèche m'avait donné son consentement avant mon départ de Nicolet après avoir demandé conseil et avis à qui de droit; M. Cazeault me donnait le détail de mes comptes de Québec; Sir Georges m'adressait une réponse à ma demande d'un passage qui aura lieu pour deux prêtres et quatre religieuses moyennant 170 louis que je n'hésiterai pas à donner. Il ne me dit pas la quantité de bagage alloué. Je le verrai à Lachine à son retour du Haut Canada où il me dit qu'il allait faire un voyage de dix ou quinze jours. Dans le même paquet du Gouverneur il y avait une lettre de M. Mailly qui me donne mes comptes.

Au mois de mai dernier M. Thibault annonçait à M. Mayrand qui m'a envoyé sa lettre, son arrivée au fort Carleton, premier poste sur la rivière Saskatchewan; il était bien portant et les sauvages se réjouissaient de son arrivée parmi eux pour y rester: ils ont rêvé aux prêtres et ils ont dit qu'il fallait les écouter. M. Belcourt me donnait quelques détails et me demandait du papier et un chapeau me disant qu'il en est à la fin de la lettre T. Le même me dit qu'il a eu 200 vitres cassées le 16 juillet par la grêle qui n'a pas fait un grand dommage aux grains car il ajoute que si la gelée ne nuit pas il y aura la récolte la plus abondante qu'il y ait jamais eue à la Rivière Rouge.

M. Mayrand, le 25. me donne des détails des affaires du ménage, bâtisse d'un hangar, d'une maison d'école et donne la même espérance de récolte. M. Darveau était à la baie des Canards, voilà qui me comblait de joie. Un père qui apprend des nouvelles de sa famille n'est pas plus heureux que moi.

Pour y mettre le comble M. Caron vient de me dire: "*Ecce ego mitte me.*" Ce jeune prêtre me plaît beaucoup. Il aimerait à avoir du temps pour faire une retraite qu'il désirerait faire à Québec et il faudrait qu'il fut remplacé. Avant son départ il n'y aura pas de temps. il faudra le lui donner avant le carême; ceci est du ressort de votre Grandeur. J'aimerais que votre Grandeur ou Mgr de Sidyme eussiez la bonté de lui écrire quelques mots; d'abord votre Grandeur pour approuver sa vocation, puis Mgr de Sidyme pourrait lui dire quelques mots de consolation et lui faire connaître que la Providence qui a si bien arrangé tout. approuve clairement sa vocation car il craint de faire un pas à côté du chemin.

Autre chose: Je désire que M. Laflèche soit tiré du Séminaire de Nicolet, ordonné prêtre et lancé dans le ministère de suite. On s'y attend à Nicolet; son départ dérangera moins à présent qu'à la Quasimodo. Si votre Grandeur approuve ce plan il faudra le mettre à exécution bien vite pendant que la navigation est ouverte. si son départ nécessite la présence d'un autre ecclésiastique, car M. Caron ne



pourra peut-être pas se charger de sa classe pour si longtemps, ceci n'est pas de son ressort.

Je m'embarquerai demain soir pour Montréal où je terminerai mes affaires et écrirai à la Rivière Rouge. Je descendrai ensuite à Québec si la navigation est ouverte pour écrire de concert à Lyon. Je partirai après le 19 de ce mois.

Une lettre de M. Truteau, reçue aujourd'hui, me réitère l'invitation déjà faite par Mgr de Montréal de me rendre à la translation des reliques de St-Janvier qui aura lieu ce jour-là. Si la navigation le permettait quelqu'un de Québec pourrait bien s'y trouver.

Je remercie votre Grandeur pour les deux bons sujets qu'elle m'a promis de prendre dans son clergé. Tout le monde me trouve heureux et bien partagé. M. Caron a exprimé une grande satisfaction en apprenant que M. Laflèche se joindrait à lui.

M. Harper a traversé avec moi et M. Paiement se joindra à moi demain au soir pour faire le voyage de Montréal. M. Dumoulin part. J'ai trouvé ici la lettre de Mgr de Sidyme, j'écrirai à sa Grandeur une autre fois.

J'ai l'honneur d'être
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Montréal, 6 décembre 1843.

Monseigneur,

Je suis arrivé à Montréal hier à 5 heures du soir. On me dit qu'il me faut huit jours pour me rendre à Boston par les chemins de cette saison.

Autre difficulté: M. Hudon, qui voyage à ses frais, voudrait voir plus loin que Lyon et il ne peut se décider à partir s'il doit se trouver seul pour aller plus loin. Il a fait le voyage de St-Hyacinthe pour avoir un compagnon dans M. Desaulniers qui est arrêté par la bourse. Je vais me trouver seul. On me tourmente ici pour retarder au 1er janvier dans l'espérance que votre Grandeur donnera à M. Dumoulin la permission d'être du voyage. Il est prêt à partir. M. Hudon lui a écrit et il lui a répondu qu'il ne lui manquait que la permission, qu'il

avait de l'argent, etc. Il n'osera pas peut-être demander lui-même; d'ailleurs le temps est trop court pour le 16; mais si je ne puis partir ce jour-là votre Grandeur pourra peut-être procurer ce plaisir très grand à M. Dumoulin qui est brûlant de partir. (Avant midi.)

(Après-midi.) Détermination finale. Craignant que votre Grandeur ne permette pas à M. Dumoulin de partir je pars seul samedi, le 9 décembre. Si j'avais pensé que votre Grandeur lui eut accordé ce qui fait l'objet de ses désirs, j'aurais retardé au 1er janvier. Mon temps est court, quinze jours sont beaucoup pour moi. Si votre Grandeur lui permet il pourra bien me joindre en France. Je serais content de lui voir faire ce voyage. Peut-être M. de Kinguet pourrait-il le remplacer? Si M. Laflèche avait eu plus d'expérience il aurait pu se joindre au vicaire.

Je suppose que tous les écrits vont arriver de Québec: je n'aimerais pas à les attendre comme je n'aimerais pas à partir sans eux. Je verrai demain Sir Georges Simpson.

Je vous souhaite une bonne santé ainsi qu'à Mgr de Sidyme.

J'ai l'honneur d'être
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Montréal, 9 décembre 1843.

Monseigneur,

J'ai reçu ce matin les liasses de dépêches à mon adresse par M. Cazeault plus la lettre de votre Grandeur ainsi que celle de Mgr de Sidyme. Je remercie vos Grandeurs de tous leurs bons souhaits d'heureux voyage et j'espère que Dieu exaucera vos vœux. Je me ferai un devoir de remplir vos vues en remplissant les commandes de votre Grandeur au meilleur de ma connaissance.

J'ai écrit dernièrement à votre Grandeur pour lui apprendre mon embarras causé par le départ de M. Hudon. N'ayant point moi-même le temps de mettre tout l'ordre nécessaire à mon départ, je l'ai remis au 1er janvier dans l'espérance d'avoir alors un compagnon qui m'ai-



dera à expédier mes affaires qui iront plus vite et plus facilement. Sir Georges m'a dit que j'avais tout le temps nécessaire en partant. Alors peut-être s'embarquera-t-il ce qui n'est pas sûr.

Je vais mettre à la poste aujourd'hui pour Boston et Liverpool la lettre au cardinal Fransoni renfermant la supplique de votre Grandeur au Pape afin que votre demande ne soit point retardée; le reste je l'emporterai. J'ai reçu des recommandations de Sir Georges auprès du comité et des secrétaires, ce qui facilitera l'exposition de mes affaires. J'emporterai mes deeds qu'il a vus et lus ne doutant pas du succès.

Cette proposition aux conseils centraux vous conviendrait-elle ? Après discussion préalable nous vous rendrons compte de notre recette qui sera à votre disposition; mais en même temps nous vous ferons une demande qui devra vous obliger de nous la laisser en main et en y ajoutant. Par exemple vous direz: Nous avons 20 000 frs de recettes ici, portez-les sur la vôtre; mais les besoins du diocèse exigent que vous nous fassiez une allocation de 25 000 frs que nous prions les conseils de nous accorder en nous laissant l'argent que nous avions en main pour éviter trouble et dépense; si l'on veut cela ou l'équivalent pourrais-je accepter ? Je n'ai pas encore lu tout ce qui m'est envoyé excepté la lettre de votre Grandeur et celle de Mgr de Sidyme.

Maintenant je reviens à M. Dumoulin qui, comme je vous l'ai déjà dit, désire faire le voyage d'Europe. J'aimerais à l'avoir pour compagnon et ce voyage ne nuira pas à sa santé qui est faible. Il m'a même dit qu'il ne nuirait pas à sa bourse pour ce qu'il destine aux bonnes œuvres (Nicolet) ; ainsi sans me constituer juge en l'espèce je le demande si vous le pouvez et le voulez. Il faut le lui faire savoir bien vite afin qu'il soit prêt avant Noël.

M. Cooke a sans doute répondu à Mgr de Sidyme au sujet de M. Laflèche et il veut le prendre. Je suis content que tout s'arrange à Nicolet.

Il m'en coûte de retarder mon départ mais il ne m'en coûtait pas moins de partir seul. Votre Grandeur aura le temps d'écrire encore.

La poste part, à la hâte et en attendant vos commandes futures,

J'a l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Év. de Juliopolis.


***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

MONTRÉAL, 21 DÉCEMBRE 1843.

MONSEIGNEUR,

Nous voilà enfin réunis tous trois et résolus à partir le lendemain de Noël. J'ai deux compagnons agréables et de bonne compagnie. Ils jouiront plus l'un de l'autre que je ne jouirai d'eux. Quand ils m'auront aidé à faire ou terminer mes affaires à Londres. à Paris et à Lyon, je leur souhaiterai un bon voyage et je reviendrai sur mes pas aussi vite que possible.

Je ne puis compter sur des Sœurs Grises pour la Colombie puisque la communauté veut que M. Blanchet fasse sa demande et ses offres. Je vais envoyer deux ou trois Jésuites par le premier vaisseau de la Compagnie qui partira de Londres; ceux-là en attireront d'autres et nos Sœurs Grises partiront une autre année.

Je tâcherai d'obtenir des patentes sur un autre pied à Londres et de l'argent à Lyon car je ne puis rien faire si je n'en ai pas là. On ne nous répond pas, probablement qu'on n'en démordra pas.

Il sera bon d'écrire à M. Caron si déjà vous ne l'avez fait afin de tranquilliser sa conscience. Il faut avoir un ordre de son évêque, c'est chose raisonnable. Il me semble qu'il serait plus avantageux pour M. Cooke d'avoir pour second vicaire celui qui devra rester seul après le départ de M. Caron. Il aura plus d'expérience de la besogne de la cure. M. Laflèche irait à Yamachiche, ce qu'il aimera peut-être mieux soit dit en passant et sans prétendre déranger les plans de personne. Pourvu que mes deux hommes soient prêts à partir à la fin d'avril, je n'en demande pas plus.

Je tâcherai de remplir vos vues et vos commandes le mieux qu'il me sera possible; ce que je ne pourrai pas faire je le recommanderai à mes compagnons de voyage. Je remercie votre Grandeur de tout ce qu'elle a fait pour moi personnellement et pour mes missions. Prions tous Dieu de conduire à une heureuse fin l'ouvrage commencé afin que son saint nom soit connu de plus de monde et béni plus religieusement par ceux qui le connaissent déjà.

Permettez que par vous mes saluts et bons souvenirs parviennent à Mgr de Sidyme et aux Messieurs du Séminaire soit *ad multos annos* soit *in æternum*.

M. Dumoulin a engagé un sculpteur 50 louis par année pour deux ans.

Je dois faire la grande ordination du samedi des Quatre-Temps.



Mgr de Montréal a été clore la mission de St-Jacques de l'Achigan faite par les Oblats pendant quatre semaines.

Si par hasard je ne revenais pas par mort ou par maladie, voilà comment je pensais arranger mes affaires à la Rivière Rouge. M. Mayrand resterait à sa place parce que je le crois entendu dans la tenue du ménage et des affaires; alors M. Laflèche irait avec M. Thibault. M. Caron apprendrait le sauteux chez M. Belcourt et aiderait à desservir la Prairie du Cheval Blanc quand M. Darveau n'y est pas ou St-Boniface si M. Mayrand est malade, ce qui lui arrive souvent. Je leur ai déjà écrit cela et leur ai dit à moins qu'entre eux autres ils ne jugent qu'il fut mieux de faire autrement en quelques points.

J'ai écrit aussi qu'il faudrait arranger un logement dans la vieille maison de pierre pour les Sœurs Grises lesquelles feraient leur école et tiendraient la boutique à tout faire dans le bas de ma maison si comme je l'espère je me rends au mois de juin. Je compte sur M. Mayrand pour aller avec M. Thibault parce qu'il parle déjà cri.

Les Sœurs disent qu'elles ne partiront pas sans moi. mais il faudra tâcher qu'elles partent pour ne pas retarder encore, ce qui aurait dû être fait depuis longtemps. Je ne sais si vraiment elles sont décidées à ne pas partir. Il faudrait faire agir Mgr de Montréal en pareil cas. Tout ceci est pour laisser une ligne de conduite à suivre en cas de malheurs. Au reste vous êtes toujours le premier supérieur de cette mission tant que la séparation ne sera pas faite.

Je vous souhaite santé, forces, vie surtout et demeure très respectueusement

Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur
† J. N. Ev. DE JULIOPOLIS.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

BOSTON, 31 DÉCEMBRE 1843.

MONSEIGNEUR,

Comme votre Grandeur le sait déjà nous sommes partis de Montréal mardi, le 26, à une heure, et nous couchâmes à St-Jean chez M. Morisset où j'ai vu Mgr Gauthier qui est bien portant; de St-Jean nous vînmes coucher à Burlington, de là à Royaltown et de là à Bos-

ton vendredi à 7 heures du soir. Tout ce bout de chemin a été fait sans accident et en voiture d'hiver, excepté un avant déjeuner en partant de Burlington que nous fîmes en voiture d'été; il y avait des côtes où la neige manquait; partout ailleurs ainsi qu'à Boston il y a de la neige comme en Canada.

Je me suis acquitté de la commission de compliments dont votre Grandeur m'avait chargé. Ce bon évêque me semble un colosse quoique un peu plus petit que moi; je ne l'avais jamais vu et je le trouve très aimable. Mgr Myler, évêque nommé de Hartford, est malade depuis un mois, ici dans la maison de l'évêque. Aucune bulle n'est encore arrivée aux Etats-Unis.

Votre demande de vicariat apostolique va nous accompagner si, comme on l'a dit avant notre départ de Montréal, la malle a manqué le bateau du 16; ainsi tout arrivera à Rome à peu près en même temps.

Nous sommes tous bien portants aujourd'hui, demain peut-être il y en aura qui feront pauvre figure. Nous devons nous embarquer à une heure et demie demain pour nous livrer à la merci des flots sur lesquels nous espérons voguer heureusement sous la protection de Marie et de Ste-Anne, sa mère. Les prières des bonnes âmes du Canada vont monter souvent vers le trône des miséricordes pour faire souvenir Dieu de ne pas nous abandonner. Nous tâcherons, j'espère, de ne pas rendre ces vœux inutiles en nous efforçant au contraire d'attirer de plus en plus par notre union à Dieu sa sainte protection.

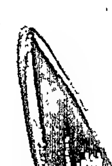
Comme de coutume j'ai trouvé les voitures trop petites pour la longueur de mes jambes. Les chemins étaient beaux, il y avait peu de neige, par conséquent point de chaos ni pentes; mais dans un grand nombre de places ces chemins sont le long des montagnes et feraient faire un saut désagréable à ceux qui auraient la fantaisie d'aller trop près du bord.

Je vous souhaite la bonne année ainsi qu'à Mgr de Sidyme. MM. Hudon et Dumoulin, qui écrivent le premier à Montréal et le second aux Trois-Rivières, demandent à vos Grandeurs la bénédiction du jour de l'an.

Je tâcherai de donner signe de vie ou du moins quelqu'un de nous écrira de Liverpool, ou de Londres ou de Paris; ce sera toujours avec plaisir que je le ferai. Puissé-je avoir de bonnes nouvelles à annoncer ? J'aimerais à avoir un mot de Québec pendant mon absence, mais qu'on calcule sur mon départ de Liverpool le 1er mars.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.



A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC

PARIS, 29 JANVIER 1844.

MONSEIGNEUR,

Partis de Boston le premier janvier vers 4 heures p. m. nous débarquâmes à Liverpool le 13 à 2 heures p. m. après une traversée sans tempête. Le mal de mer a fait visite à chacun de nous mais n'a pas été de longue durée. Nous quittâmes cette ville le dimanche à 8 heures p. m. et à 4 heures du matin nous étions à Londres le 15. Nous avons laissé Londres le 22 et arrivâmes à Paris le 24.

Malheureusement il n'y a pas eu de conseil vendredi dernier. Je vais attendre vendredi prochain autant que je puis voir. Paris nous sera plus favorable que Lyon. M. Choiselat m'a lu une lettre du conseil de Lyon. qui l'informe qu'il a consenti pour cette année seulement à laisser à Québec l'argent collecté, et cela, à cause des grands besoins du diocèse que votre Grandeur a fait connaître sans doute par sa dernière lettre qui n'avait pas eu de réponse à mon départ; en conséquence de cet arrangement Lyon a fait passer à M. Mailly les 30 800 frs votés pour la baie d'Hudson et la Colombie.

Les Jésuites ne m'ont donné aucune réponse. Ici on attend des renseignements sur les opérations du P. de Smet qui est parti de Belgique avec des religieuses, des religieux et des prêtres; s'il a tout ce qu'il faut ce sera autant de besogne de moins pour moi: J'attends une réponse du Supérieur de Gand auquel j'ai écrit. Le nonce ici m'a dit qu'il croyait que le bon Père avait emporté ce qu'il fallait pour la consécration de M. Blanchet, je doute qu'il ait ses bulles. Le nonce dit qu'on lui a annoncé de Rome que toutes les bulles des évêques d'Amérique étaient expédiées; vous les avez peut-être en main.

Le Gouverneur de la Compagnie à Londres dit qu'il ne peut pas changer les titres des terres données à la Rivière Rouge; ainsi il faut sérieusement chercher les nouveaux agrégés.

Il paraît qu'il ne sera pas facile de trouver en France les livres pontificaux que votre Grandeur demande; j'en laisserai la note à MM. Hudon et Dumoulin qui pourront les envoyer en transit avec leurs achats.

Aussitôt après le conseil de vendredi je partirai pour Lyon où je tâcherai de faire entendre et comprendre ce qu'on n'a pas pu ou voulu comprendre jusqu'ici au sujet de l'union du diocèse de Québec et de Montréal. A Paris on trouve Lyon trop exigeant. Il y a de la misère humaine par ici comme ailleurs. J'ai vu le président du conseil, M. de la Bouillerie qui m'a paru me comprendre. Je lui ai laissé la corres-



pondance entre Lyon et Québec. J'attends ici le conseil de vendredi.

Je n'ai point encore reçu de nouvelles du P. de Frankerville. supérieur des Jésuites de Gand. au sujet des opérations du P. de Smet. ce qui me gêne en ce qui regarde l'Orégon, de sorte que ma lettre ne vous apprendra rien de nouveau; mais je la suivrai de près et je serai alors peut-être un peu plus avancé que je ne le suis aujourd'hui.

Il faut que je fasse partir cette lettre si je ne veux pas manquer le bateau à vapeur du 4 février. Je me propose toujours de m'enbarquer le 4 de mars. Que les bonnes âmes du Canada m'obtiennent une heureuse traversée dans cette saison qu'on dit orageuse.

MM. Hudon et Dumoulin seront prêts, j'espère. à partir avec moi pour Lyon. M. Hudon est chargé de mille commissions qui le font trotter de tous côtés mais enfin il en finira. Pour moi je crois que j'aurai peu à faire ici parce que j'espère que le P. de Smet a tout fait.

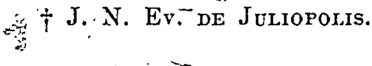
En traitant à Paris et à Lyon de l'union de l'association de Québec je tâcherai de faire admettre sur le même pied celle de Montréal. On croit ici que l'évêque a posé des conditions inadmissibles quoiqu'il ne veuille que ce que nous voulons à Québec. Les membres du conseil n'ont pas que cette œuvre en tête, par conséquent les affaires qui la concernent ne sont pas toujours approfondies autant qu'il le faudrait, quand il n'y a personne pour en faire sentir l'importance. Heureux si je puis y réussir étant sur les lieux.

On craint ici que l'évêque de Nilopolis, Mgr Rouchouse, ne soit péri en retournant aux îles Sandwich sur un vaisseau à lui. Il avait une vingtaine de prêtres, de religieuses. etc. Quelle perte pour l'Océanie ! On n'en a pas eu de nouvelles depuis un an.

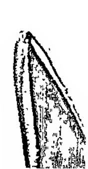
M. Mailly m'a dit qu'il avait déjà reçu contre ordre pour les objets que votre Grandeur ne désirait plus recevoir d'Europe parce qu'elle les avait trouvées à Montréal. Je lui ai remis la lettre et le compte de M. Cazeault et aussi celui de M. Parent pour le transport des annales. J'ai fait mettre à la poste vos lettres à différents évêques d'Europe.

Je prie votre Grandeur de me rappeler au souvenir de Mgr de Sidyme, de Messieurs du Séminaire et autres de la ville. Je termine à la hâte ce peu de mots, bien fâché de n'avoir rien de mieux à vous dire.

Je me souscris très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur



† J. N. Ev. DE JULIOPOLIS.



A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

Montréal, 16 avril 1844.

Monseigneur,

Parti mercredi, le 10 avril de Québec, je me rendis à 7½ heures du soir à Ste-Anne; le lendemain j'arrivai aux Trois-Rivières d'où j'écrivis à M. Laflèche et allai coucher à la Pointe du Lac. Le vendredi j'allai dire la messe à Yamachiche où je dînai; on avait enterré la vieille Melle Courval. J'allai coucher le même jour à Maskinongé et samedi j'arrivai vers trois heures à La Valtrie fatigué et ayant mal aux reins. Je me couchai et me décidai à y passer la nuit. Le lendemain après la grand'messe je partis et arrivai à l'évêché à 6 heures mort de fatigue et tourmenté du rhume. Je suis mieux sans être très bien. J'ai pris les voitures d'été aux Trois-Rivières. Pendant la messe dimanche le fleuve devint libre à La Valtrie. Lundi je suis allé à Lachine où tout se prépare pour le départ le 24; ainsi mon monde i. e. mes prêtres n'auront pas trop de temps.

J'ai parlé à Mgr de Montréal au sujet du projet d'avoir des Oblats Il favorisera ce projet qui entre tout à fait dans ses vues. Les Oblats devant être chargés des missions de l'Ottawa, il devient plus convenable qu'ils soient en même temps chargés de celles du St-Maurice. Mgr en a parlé aujourd'hui au R. P. Honorat et moi aussi. Il est disposé à seconder les vues de votre Grandeur autant qu'il le pourra. Il a deux diacres qui vont être fait prêtres et ils étudient le sauvage au lac des Deux-Montagnes; l'un doit aller avec M. Moreau et l'autre pourra être à votre service pour le St-Maurice. Ce sera, je crois en être certain, le P. Bourassa, canadien, qui pourra se charger par la suite de la mission, ce qui vous donnera un prêtre.

Ces Révérends Pères pourront se charger aussi de la mission des postes du roi et de la mission du Saguenay, celle de M. Pouillotte; ces missions ne sont pas hors de leur but. Deux ou trois Pères pourront s'établir par là, apprendre la langue des sauvages des profondeurs, desservir les sauvages qui sortent des terres en été et se réunir en hiver à la mission du Saguenay si leurs services ne sont pas nécessaires à la mission sauvage.

Votre Grandeur les dirigera selon ses vues car elle ne trouvera jamais d'opposition. Ces bons Pères cherchent à faire du bien. Ils s'y appliqueront partout où ils seront envoyés; voilà une belle perspective qui s'ouvre aux besoins de votre diocèse. Je ne doute pas que votre Grandeur ne cherche à en tirer parti immédiatement. Il faudra vous entendre avec Mgr de Montréal et le Père Supérieur qui est disposé à travailler aussi volontiers dans votre diocèse que dans celui de Montréal.

Comme le départ de M. Payement n'est pas très éloigné, votre

Grandeur verra qu'elle doit s'assurer sans délai du sujet en question en faisant sa demande. Ces deux diacres vont être appelés à Montréal ces jours-ci pour être ordonnés prêtres. J'ai demandé le canadien dans la pensée qu'il ferait moins sensation dans un diocèse où ces Pères paraissent pour la première fois. Au reste le Supérieur m'a dit que toute sa maison s'étudiait à se mettre en harmonie avec le clergé du pays et que si l'on avait trouvé quelque chose de répréhensible en eux au commencement, cela venait du manque de connaissance des usages et de l'esprit du pays. Je ne doute pas que votre Grandeur ne soit satisfaite du travail et des procédés de ces bons Pères.

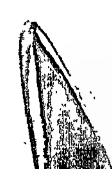
Les Jésuites ont peu de sujets et on ne peut pas encore leur en demander pour les missions; mais ayant à cœur de les voir paraître dans le diocèse de Québec j'ai parlé à Mgr de Montréal pour savoir de sa Grandeur si ces Révérends Pères auraient de l'opposition à aller en visite avec votre Grandeur. Monseigneur en a parlé au R. P. Chazel qui lui a dit qu'il ne ferait pas de difficulté de donner le R. P. Martin pour la visite de cette année. Voilà encore un moyen d'avoir de l'aide et de détruire, je pense, les préjugés qu'on pouvait avoir contre ces étrangers. Le P. Martin vous plaira je n'en doute pas et je pense qu'il plaira à tous ceux qui auront occasion de le connaître.

En parlant de visite épiscopale avec le P. Chazel il m'a dit: "Nous allons en visite avec les évêques mais nous avons une règle qui nous dit et nous défend de nous mêler de l'administration." Cette prudence et cette réserve ne peuvent que nous accommoder et elle empêchera des réflexions qu'excite facilement l'élévation. Voilà tout ce que je puis dire à votre Grandeur aujourd'hui connaissant mieux que tout autre les besoins de votre diocèse. Je ne doute pas que votre Grandeur ne profite de tous ces moyens. Votre Grandeur devra écrire aux Supérieurs, etc

Je suis avec le plus profond respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***



A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

HÔTEL-DIEU DE MONTRÉAL,
18 AVRIL 1844.

MONSEIGNEUR,

La lettre de votre Grandeur du 15 m'a été remise à une heure aujourd'hui par Mgr de Montréal qui venait me voir à l'hôpital où je suis venu coucher hier. J'ai pris médecine aujourd'hui pour tâcher de me défaire de mon rhume avant mon départ. Je me crois mieux, ainsi ne soyez pas inquiet.

J'ai envoyé votre lettre à la Sœur Valade après l'avoir lue devant Mgr de Montréal. Je suis content que votre Grandeur ait pensé à leur donner un mot d'encouragement. Elles sont toujours courageuses. Je les ai vues aujourd'hui toutes quatres le jour où elles faisaient leurs adieux aux communautés. Elles partiront mercredi, le 24, et elles m'ont dit que les deux autres canots partiraient deux jours plus tard. Je ne me rappelle pas bien d'avoir entendu cela de la bouche du Gouverneur.

Votre Grandeur a dû recevoir une lettre de moi ce matin; elle contient le détail de mon voyage et de mes misères. Je n'y penserais plus s'il ne me restait encore du rhume avec lequel je ne voudrais pas partir.

Votre Grandeur aura vu par le quantième du départ (24) qu'il n'y avait pas de temps pour le départ de M. Bourassa que j'ai annoncé à M. Laflèche comme devant partir de Québec mardi et que je devais attendre avec lui vendredi ou samedi; probablement qu'ils n'arriveront pas. Les chemins doivent être passablement beaux de Trois-Rivières à Montréal; ils étaient déjà assez secs depuis Maskinongé. Je crois bien qu'ils ne sont pas beaux de Québec aux Trois-Rivières; le lac des Deux Montagnes est débarrassé de ses glaces depuis quelques jours. Je ne sais où en sont les bateaux à vapeur. Votre pont de Québec est peut-être encore solide.

Je suis bien aise que Mgr de Sidyme se soit donné le trouble d'aller ordonner M. Bourassa dans sa paroisse; c'est une vraie jouissance pour ses parents et pour la paroisse entière.

Je suis fâché d'avoir troublé la paix de M. Ol. Caron en le demandant l'automne dernier, et encore il paraît par les adieux que je lui ai faits qu'il m'a cru bien mécontent de lui; mais j'ai cru voir que Dieu ne le voulait pas à la Rivière Rouge et j'ai cessé de compter sur lui dès la lecture de cette lettre qu'il m'avait écrite à Montréal à mon dernier départ. Je lui ai dit que je le prendrais une autre année si sa



santé le permettait. Les années à venir feront voir si j'ai eu raison ou non.

Votre Grandeur sait maintenant où en est le presbytère de Yamachiche. Je pense que tout va aller comme auparavant par les soins de M. de Courval, que je suppose devoir demeurer là jusqu'à l'arrivée de son frère.

Probablement que je partirai sans rien recevoir de Rome ce qui ne me fera assurément aucune peine. Pourtant. en tous cas, êtes-vous autorisé à faire exercer vos pouvoirs de délégation et de subdélégation par vos grands vicaires hors de votre diocèse ? Je ne me rappelle pas si j'ai reçu de vous quelque écrit qui m'annonce cela par le passé; s'il me vient des bulles sans être accompagnées de facultés suffisantes je vous prie d'en demander de plus amples ou la liberté de me servir des vôtres. J'ai parlé de ce besoin dans la lettre que j'ai écrite au cardinal Fransoni de Lyon.

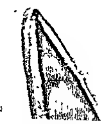
Je suis bien charmé d'apprendre la réponse du conseil de ville au sujet de l'évêché. Cette mesure plaisant aux grands et aux petits de la ville je ne doute pas que la ville entière ne fasse tout en son pouvoir pour favoriser une entreprise qui entre dans ses goûts.

Votre Grandeur a-t-elle été satisfaite de tout ce que je lui ai écrit de la bonne entente des Oblats et des Jésuites ? Elle voudra bien sous peu leur faire connaître sa décision et si elle se servira d'eux. Je l'y engage si elle n'y voit pas des obstacles qui me sont peut-être inconnus. Les Oblats pourraient prendre une autre direction dans ce diocèse s'ils ne voyaient pas l'apparence d'être employés dans le vôtre, ce que je dis pourtant de moi même. Il ne faudrait peut-être pas laisser fermer la porte pendant qu'elle est ouverte. Le P. Honorat m'a bien remercié de l'intérêt que je prenais à l'honneur et à l'extension des communautés.

Je crois avoir suffisamment répondu à la lettre de M. Caron par la petite note que j'ai insérée dans ma dernière adressée à votre Grandeur. Que ce bon secrétaire n'oublie rien de ce qui m'est nécessaire. J'aurais été content de voir arriver MM. Laflèche et Bourassa demain ou après demain afin d'avoir plus de temps pour emballer leurs effets et les miens.

Mgr de Montréal se dit toujours assez bien et il est faible. Il ne se donne point de repos, prêche beaucoup, etc. Il met en pratique ce que dit St Paul: *dum tempus habemus operemur bonum.*

Pour moi, j'ai bonne envie de me rendre à mon poste si Dieu le veut. Il me donnera la santé nécessaire. Je n'ai pas sujet de douter que je ne l'aie déjà car les petites incommodités que j'éprouve vont sans doute disparaître. Que la volonté de Dieu soit faite ! Il y a déjà



longtemps que j'occupe cette terre sans porter des fruits, sans me croire nécessaire à son peuple; je ne refuse pas le travail.

Mes saluts respectueux à Mgr de Sidyme.

J'ai l'honneur d'être avec respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
6 juillet 1844.

Monseigneur,

J'ai déjà écrit à Mgr de Sidyme et à M. Cazeault. J'avais d'abord remis à écrire à votre Grandeur par les occasions du mois d'août mais il y a encore loin. Je profite de l'occasion de sa Seigneurie l'évêque de Montréal dont je viens de recevoir la visite et qui m'a offert de se charger de mes lettres. Il doit partir d'ici demain et quelques jours plus tard du bas de la rivière Rouge où il y a un village sauvage.

M. Thibault est parti avant hier pour gagner la rivière au Brochet et de là monter la rivière Saskatchewan jusqu'au fort Pitt; de là il ira visiter les montagnes et se rendra plus tard à Edmonton ou mieux dans les environs où il a fixé sa demeure sur un lac qui a le vilain nom du lac du Diable. Des hommes lui bâtissent une maison pendant l'été. C'est vers cette place qu'il a dirigé M. Bourassa qui est parti le 25 de juin; il était arrivé le 21.

Je viens d'en avoir des nouvelles par la rivière au Castor, à six jours d'ici; il était bien et allait bon train. Il eut été mieux que M. Thibault fut parti en même temps que lui, il l'aurait dirigé mais il n'était pas prêt.

M. Thibault avait bon envie d'aller en Canada pour revenir. Je l'en ai détourné l'année dernière. Il n'a pas visité les postes de la Compagnie comme je pensais; ses chevaux ne pouvant aller plus loin que le fort Pitt. Il a gagné un petit lac dans le voisinage, le lac Froid ou d'eau froide où il a bâti et passé l'hiver. Cette bâtisse ne servira plus probablement parce que ce n'est pas un lieu où les sauvages

demeurent. Cet homme est trop timide, il n'aime pas à demeurer dans les forts parce qu'il est gêné avec les bourgeois ou les commis. Il faudra pourtant que quelqu'un les visite pour instruire les enfants et les femmes. Il ferait bien sous un autre, aussi il n'aime pas à être le premier.

M. Bourassa sera bien moins capable que lui, ainsi ce quartier est mal pourvu. J'ai dessein d'y faire passer M. Laflèche l'année prochaine. Il va étudier le cris et il se montrera mieux. Il est peut-être douteux qu'il ait le talent des missions. Il paraît distrait. Probablement même qu'il desservira la Prairie du Cheval Blanc pendant l'hiver.

Je n'ai rien appris de M. Darveau récemment. M. Belcourt est à Wabassimong. Il va peut-être demander à partir. Il faut lui faire finir son dictionnaire et je crois qu'il n'a pas de successeur ici.

S'il est vrai qu'il doit venir des Oblats l'année prochaine il sera bon que j'en sache quelque chose en hiver, par où et comment ils viendront. J'aimerais à avoir des Canadiens. Je vous ai demandé les plus jeunes; il faudra peut-être modifier ce plan; cela ne dépend pas de moi. S'il y a des vocations favorisez-les.

La Sœur Lagrave est mieux, elle ne marche pas encore mais elle ne souffre pas et les autres sont bien. Elles ont passé quelques jours dans ma maison et pendant ce temps elles ont nettoyé celle qui leur est destinée car elle avait été préparée à la façon du pays. Elles sont rendues dans leur maison qui sera trop petite. Je leur ai offert la mienne et elles ne la trouvent pas convenable pour une communauté.

Je prépare les matériaux d'une bâtisse qui coûtera cher surtout en pierre; de plus il faudrait deux ans pour la bâtir. On ne fait pas comme l'on veut ici, même avec de l'argent. J'ai un ~~sculpteur~~ et un menuisier pour la voûte et autres ouvrages d'église. Je ne puis trouver à faire scier du bois blanc qui est le meilleur bois pour une voûte; tout ce que j'en avais a été employé à autre chose. Il aura toujours de l'ouvrage en attendant parce qu'il a la menuiserie de la maison à faire; pour cela je prendrai de l'épinette dont une partie est sciée ou se scie.

Priez pour moi et pour nous tous. Il y aura encore des occasions au mois d'août.

J'ai l'honneur d'être avec respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***



A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
29 juillet 1844.

Monseigneur,

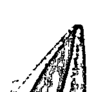
J'ai eu l'honneur d'écrire à votre Grandeur par sa seigneurie l'évêque de Montréal. Depuis ce départ il m'est parvenu des nouvelles bien affligeantes. On est venu du fond du lac Manitoba m'annoncer que M. Darveau était noyé ainsi que les deux hommes qu'il avait avec lui. Il était parti d'ici depuis le mois de mars afin d'avoir du temps à donner pour l'instruction des sauvages de la baie des Canards et se rendre ensuite après le départ des glaces au Pas, mission qu'il avait ouverte l'année dernière.

J'ai appris qu'il était parti de la baie des Canards le soir et avait campé à une petite distance. Il est probable qu'il a péri en partant le lendemain parce qu'on a trouvé son canot, ses autres effets et son corps ainsi que celui de M. J.-B. Boyer, métis de la Prairie du Cheval Blanc, à peu de distance de son campement; ce sont des sauvages qui ont trouvé le tout. Ils ont laissé les corps sur la grève, apporté à la baie des Canards (à la maison ou chapelle) une partie des effets et sont ensuite venus avertir des métis qui faisaient du sel en deçà de la chapelle.

Deux hommes partirent aussitôt pour aller enterrer les corps, peut être sur le lieu, peut-être à la chapelle. Un sauvage qui était aussi avec lui n'avait pas été trouvé alors. Il y a une grande distance d'ici au lieu de cet accident. On n'y peut aller que par eau et je n'ai pas pu envoyer immédiatement. Des hommes partent aujourd'hui, 24 juillet, avec un cercueil.

J'ai appris cette mort le 14 juillet; c'est un voyage d'une quinzaine de jours. Peut-être pourrais-je annoncer en Canada, par les derniers départs, qu'il a été apporté et enterré dans l'église. J'ai trouvé dans ses papiers un petit testament dont j'envoie copie à ses parents. Il me donne tout ce qu'il a. Je ne serai pas plus riche puisqu'il ne laisse rien; il n'avait que ses hardes et elles ont péri avec lui. Peu importe si je peux au moins rendre à son âme la sépulture ecclésiastique !

Cette mort me désole. Je n'ai point de prêtres pour le remplacer pour le moment. M. Laflèche ne sachant pas le sauvage ne peut rendre aucun service aux brebis qui ont perdu leur pasteur. Il laisse abandonnée une immense étendue de pays qu'il avait déjà parcouru et dont il connaissait les habitants. C'est une grande perte pour les missions auxquelles il s'était dévoué pour la vie. Il avait du zèle et une



grande activité, s'accommodant de tout pour la vie et craignant peu les privations auxquelles est souvent exposé un missionnaire.

Ayez la bonté de faire savoir cette triste nouvelle à son père et à ses autres parents. Si je suis mieux informé plus tard je le ferai connaître, car tout ce qui précède est un récit fait par des sauvages. Les hommes qui vont chercher son corps, connaissant le pays et la langue des sauvages, donneront peut-être plus de détails, ce qui ne nous avancera pourtant pas puisque tout cela ne fera point revivre celui que nous pleurons.

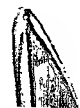
Votre Grandeur voit encore plus clairement qu'il faut des prêtres. J'en parle aussi à Mgr de Montréal qui fera, j'en suis certain, tout ce qu'il pourra.

S'il est possible d'avoir des Oblats, arrangez-vous ensemble. Je vous ai nommé les RR. PP. Bourassa et Fiset qui feraient probablement bien mon affaire avec un plus vieux à leur tête; des français pourraient les remplacer. Tâchez d'avoir des passages de la Compagnie si Sir Georges est encore en Canada. Faites-moi savoir en hiver où vous en êtes, et s'il n'y a pas moyen je les ferai venir par St-Pierre; si je le sais en hiver je ferai les préparatifs nécessaires. Il sera temps de partir à la fin de juillet. Probablement qu'une lettre écrite ici en mai arrivera assez tôt à Montréal pour le départ des voyageurs.

Les Sœurs ont demandé de faire venir leurs Sœurs en même temps. Je n'ai dit ni oui ni non mais que des prêtres pressaient plus; en hiver j'en parlerai.

J'ai demandé à Mgr de Dubuc une fille capable de tenir une bonne école anglaise; on verra ce qu'il répondra au retour de la caravane. Elle viendrait l'été prochain si j'en avais besoin. Plusieurs attendaient l'arrivée des Sœurs pour savoir si elles tiendraient une école anglaise. Il y en aura probablement bien d'autres s'il y avait des Sœurs Grises capables à cette besogne. J'insisterais plus pour en avoir mais il n'y en avait pas à mon départ. Ces bonnes Sœurs se sont chargées de l'école des filles et des garçons à mon grand contentement et celui de tout le monde. Voilà deux écoles assurées à l'Eglise. Je vais tâcher d'en établir une à la Prairie du Cheval Blanc et une autre ici, ce qui fera quatre.

Je suis décidé de bâtir en bois à raison de la rareté de la pierre et son éloignement. Peut-être ferais-je un étage en pierre en défaisant la maison que les Sœurs habitent maintenant et y ajoutant un peu de pierre que je pourrai me procurer à 6 lieues d'ici et de 10 à 12 piastres la toise. Pendant la construction de la bâtisse nous serons tous dans la même maison (la mienne) dans laquelle se fait déjà l'école des garçons et sous peu celle des filles s'y fera aussi dans le bas. Un



appartement de 40 pieds sur 22 partagé en deux fera l'affaire et il sera facile à chauffer.

Je désire savoir en hiver s'il y a des Oblats disposés à venir à notre secours et de plus deux Sœurs Grises en cas de besoin, afin que je fasse partir d'ici autant de voitures qu'il en faudra pour amener tout ce monde par les prairies s'il n'y a pas moyen d'avoir des passages par les canots. S'il y a des Oblats décidés à venir ils peuvent étudier l'algonquin s'ils veulent.

M. Belcourt ne pourra pas laisser le pays l'année prochaine; tâchez d'exiger l'achèvement de son dictionnaire. Il n'y a plus que lui qui parle sauvage dans les missions d'ici et autour. M. Mayrand ne peut rendre service qu'ici faute de santé. M. Laflèche sera bon partout mais quand il saura la langue du pays.

M. Thibault m'écrit du 17, de la rivière au Brochet, qu'il a de l'ouvrage à faire là mais on le veille et encore plus les sauvages pour les empêcher de venir à lui. Il y a là trois ministres et un village qui les écoute que d'une oreille; il leur faudra émigrer pour trouver l'instruction des prêtres. M. Thibault n'avait pas appris la mort de M. Darveau mais bien qu'il n'était pas rendu au Pas.

La récolte promet abondance mais elle n'est pas avancée.

Une occasion part d'ici le 31 juillet. Elle sera probablement la dernière. Faites-moi savoir combien on m'a alloué à Lyon afin que je sache sur quoi compter. Il restera peu du vieux quand tout sera payé. Tout va à l'ordinaire ici.

J'ai l'honneur d'être avec respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

* * *

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface, 20 juin 1845.

Monseigneur.

Vos lettres du 16 et 25 avril sont arrivées ici le 6 juin avec bien d'autres qui m'ont appris les nouvelles du pays et de la saison. Je remercie bien sincèrement votre Grandeur de l'intérêt qu'elle a pris et



du trouble qu'elle s'est donné pour me rendre service. J'attends dans quelques jours le fruit de ces travaux.

Il paraît qu'on n'a pris aucun ordre de la Compagnie pour avoir de l'assistance le long de la route. Le Gouverneur ne soupçonnait pas qu'il montait des canots cette année.

Il paraissait décidé que deux Oblats allaient venir avec des futures religieuses. Ici il y a une postulante et trois autres qui demandent leur entrée. Probablement qu'il n'y aurait pas eu de danger par la rivière St-Pierre. La caravane est partie comme de coutume et le voyage par la grande rivière coûtera infiniment plus cher, mais c'est une chose faite pour le mieux.

En cas qu'ils arrivent par le Lac de la Pluie en jeûnant, ce qui est presque toujours le cas, j'ai envoyé à ce poste par M. Belcourt des provisions pour les rendre ici.

M. Mayrand ne demandera pas mieux que de partir. Il a demandé un passage au Gouverneur qui n'a pu le lui accorder faute de place dans les canots: il pourra profiter des canots qui nous amènent des prêtres. Il ne peut point du tout jeûner et depuis l'hiver il n'a pas chanté la messe.

Nos sœurs font beaucoup de bien; elles ont 80 enfants. Si j'en avais assez pour en mettre à différentes places. notre jeunesse changerait et avec le temps toute la paroisse changerait.

M. Laflèche est parti pour visiter les postes que la mort de M. Darveau a laissés vacants; il ne parle pas encore sauvage.

J'ai cru avoir lu sur les Mélanges Religieux à peu près tout ce qui concernait la mort de M. Darveau. J'ai fait mettre une notice après son acte de sépulture dans laquelle j'ai inclus à peu près tout ce qui pouvait être dit sur ce défunt.

Dieu nous envoie j'espère dans les RR. PP. Oblats des hommes zélés et qui travailleront aux missions sans regarder en arrière. Je ne sais comment et en faveur de quel endroit je disposerai d'eux; sans doute ils passeront l'hiver ici à la Rivière Rouge. Probablement que je les dirigerai vers les missions que M. Thibault a ouvertes. Il a déjà parcouru une assez grande étendue de pays et il est absent de son poste pour six ou sept mois; il paraît réussir. M. Bourassa a fait des progrès dans la langue dit M. Thibault qui le trouve un très bon prêtre.

J'espère que M. Belcourt restera encore pour faire les missions et initier les nouveaux venus dans la langue.

La maison des sœurs ne s'avancera guère cette année parce que celui qui avait entrepris le bois pour 50 louis n'a pas tenu son mar-



ché. Il a apporté du bois pour d'autres et va, dit-il, retourner chercher le mien. Je vais faire faire les fondements avec la pierre de ma vieille maison. En attendant tout le monde est dans ma maison qui sera plus qu'au complet quand les canots seront arrivés.

Les grains sont beaux pour la saison et l'hiver n'a pas été froid. La misère s'est fait sentir parmi la classe des chasseurs qui sont revenus avec rien de la prairie deux fois l'été dernier et qui n'avaient pas semé. Ils sont partis encore cette année sans semer et s'ils reviennent encore avec rien ils souffriront encore plus. Mais qui est-ce qui fera entendre à ces gens-là qu'il faut tirer sa vie de la terre. Il faut travailler pour cela c'est et ce qu'ils n'aiment pas.

J'ai reçu mes bulles de Vicaire Apostolique; ce qui me sépare de Québec. Le bien de la religion y gagnera-t-il ? Je le souhaite pour moi et je ne m'en réjouis ni ne m'en plains. *Fiat voluntas!*

Si j'avais des copistes j'enverrais la notice sur M. Darveau; peut-être que je pourrai le faire plus tard. Le Gouverneur qui n'est venu ici que le 15 juin pour retourner le lendemain au fort d'en bas où il était resté, a reparu ici le 19 pour le conseil. Il est reparti le même jour pour le fort St-Pierre qu'il laisse ce soir 20 juin. Je n'ai pas le temps d'écrire toutes mes lettres.

Je prie Dieu de conserver la vie et santé de votre Grandeur afin qu'elle voie la fin de la bâtisse de l'Archevêché et y établisse sa demeure. En attendant bien des choses se feront pour la gloire de Dieu.

Vous avez une maison d'Oblats dont vous dites du bien. Voilà un établissement précieux pour les missions.

Priez Dieu pour moi pauvre exilé qui ne trouve pourtant pas son exil pénible. Je ne sais où j'en suis pour la bourse en Europe. Faites agréer mes sincères remerciements à votre conseil pour la bienveillance qu'il a toujours montrée envers mes missions; si les moyens lui permettent d'étendre ses bienfaits jusqu'à nous ils seront reçus avec gratitude en tout temps.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

P. S. Je prie votre Grandeur d'accepter le titre de mon grand Vicaire et le droit de gouverner mon vicariat même après ma mort et de vous intéresser à me procurer un successeur si ma mort arrive avant que rien n'ait été réglé là dessus. Si j'avais un copiste ou secré-



taire je vous adresserais une lettre de grand vicaire plus en forme peut-être plus tard pourrais-je le faire. Si je m'en souviens bien j'ai signé à Montréal, avant mon départ, quelques lignes par lesquelles j'établissais mes grands vicaires les évêques de Montréal, Kingston et Toronto. Peut-être ai-je fait la même chose pour votre Grandeur et Mgr de Sidyme parce qu'alors mes bulles étaient supposées devoir arriver sous peu le jour même.

† J. N. Ev. de Julicpolis.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
16 juin 1846.

Monseigneur,

Votre lettre du 21 avril est arrivée le 7 juin. Déjà la caravane était partie pour St-Pierre. Pourtant des cavaliers étaient restés en arrière et j'ai pu donner le nombre de ceux qui nous viennent. J'attends trois prêtres. deux Sœurs Grises, peut-être un ou deux frères, un homme et une femme pour le service des Sœurs. Votre Grandeur sait mieux que moi l'envoi qui nous est fait.

M. Laflèche et le R. P. Taché ne partiront qu'en juillet parce qu'ils se rendront par les berges de la Compagnie, passage que le Gouverneur a offert gratis. J'avais déjà des hommes engagés et un canot prêt pour les conduire par le lac Manitoba ce qui m'aurait coûté une quarantaine de louis.

La mission de la baie des Canards et du Pas ne se feront pas cette année parce que pour trouver les sauvages il faut se rendre en hiver. M. Laflèche est parti au mois de mars et rendu au lac Manitoba. L'homme que j'avais engagé n'avait pas de chien. Mes chiens que j'avais prêtés pour l'hiver, n'étaient pas revenus; bref M. Laflèche est revenu sur ses pas ce qui fait beaucoup de tort à ces deux missions que des ministres parcourent sans être beaucoup écoutés à la vérité, mais ils ne laissent pas de ralentir le zèle des sauvages. Ces prêtres vont s'établir à l'est, à la Crosse. et de là pousseront leurs courses au delà vers le nord.

M. Thibault est parti au commencement de mai pour aller à la rivière Mckenzie; il doit en revenant rencontrer M. Laflèche.

Je n'ai point vu M. Belcourt depuis l'arrivée des lettres. Ses sauvages sont malades ainsi que presque tout le monde dans le pays. La



rougeole, venue du Missouri, est la maladie du temps; des sauvages en sont morts. M. Belcourt part plus tard pour cette raison. Je l'attends aujourd'hui parce que demain trois de nos quatre postulantes prennent l'habit; les deux qui sont venues l'an passé et la fille de M. Connolly; reste encore la Sœur Nolin qui n'a pas fini son temps.

M. Belcourt partira la semaine prochaine et le P. Aubert doit l'accompagner. Je resterai seul après le départ des deux autres.

Il y a eu un peu de bruit pendant l'hiver. Les gens voudraient être plus libres pour le commerce de la pelleterie. La Compagnie a doublé le prix des fourrures ce qui n'a pas empêché qu'il en a passé beaucoup à Pembina où il y avait un traiteur américain; comme il était la cause de cette augmentation, on s'est entendu pour le favoriser. La Compagnie a fait d'assez fortes dépenses pour opposer ce traiteur et n'a guère atteint son but.

Comme le juge Adam Thomest est mal vu ici on voulait le chasser. Je ne sais s'il pourra tenir longtemps. Nous étions menacés de révolte. On s'est adressé à M. Belcourt qui a assisté à leurs assemblées et qui les a avisés à s'adresser à la reine; alors on s'est tenu tranquille. La pétition a été faite et signée par la majorité de la population et est partie avec la caravane. Le nommé James Sinclair en est le porteur. On est venu en corps me demander M. Belcourt pour aller la porter. J'ai refusé en motivant mon refus ce dont on s'est contenté. A présent tout est en paix et on attendra une réponse si réponse il doit y avoir.

M. Belcourt se trouve en prise avec la Compagnie. On échange des lettres en ce moment. Le Gouverneur m'a dit qu'il désirait le voir; peut-être ira-t-il doucement, ce sera son meilleur parti. Il n'est pas aimé non plus. Qu'arrivera-t-il de tout cela ? On le verra plus tard. Depuis longtemps les gens voulaient se plaindre. Il ne leur manquait qu'un homme qui voulut les aider.

M. Laflèche qui arrive de St-Paul dit que M. Belcourt est décidé à partir l'année prochaine; s'il peut initier les nouveaux venus ce sera une excellente chose. Pour cela il faudra qu'il passe l'hiver à St-Boniface parce que chez lui il n'y a pas moyen d'apprendre un mot; il travaille sans cesse comme un menuisier.

M. Laflèche et le P. Taché ont passé un mois chez lui et ont dit tout ce que les autres avaient dit qu'il n'y avait pas de menuisiers plus laborieux que lui. Son dictionnaire ne sera jamais fini par lui; il en a copié quelques pages et ses trois disciples ont tiré chacun une copie des principaux mots.

Que M. Cazeault mette immédiatement des messes; on a acquitté d'avance une bonne partie de celles qui sont annoncées; qu'il compte

le nombre des prêtres y compris MM. Thibault et Bourassa; ce dernier était sur le retour pour remplacer M. Thibault et il a fait du bien dans son voyage d'hiver. Je tâcherai de faire un précis des lettres de ces deux missionnaires pour envoyer à Québec et à Lyon pour les annales.

Le Gouverneur ne doit partir que dans cinq ou six semaines.

Le R. P. de Smet cherchant à faire la paix avec les Pieds-Noirs, ennemis des Têtes-Plates, s'est rendu la veille du jour de l'an à Edmonton où il a passé l'hiver avec M. Thibault en partie. Il est repassé les montagnes sans avoir rencontré les Pieds-Noirs. Il avait vu au mois de juin les prêtres de la Colombie dont il m'a donné des nouvelles.

Je n'ai rien reçu du conseil de Lyon. J'aurais besoin d'une forte allouance parce que la dépense a presque doublé cette année. Je ne fais que de commencer la maison des Sœurs, les fondements sont presque finis mais le bois ne fait que d'arriver et est encore dans l'eau: ainsi point d'espérance de loger nos Sœurs dans cette maison encore cette année, à moins qu'on ne puisse en finir quelques appartements. Elle a 100 pieds sur 40, deux étages et une cave de 6 ou 7 pieds. Il y a à peu près cent enfants à l'école des Sœurs. Je vise à en établir une à la Prairie du Cheval Blanc où le R. P. Aubert a fait une retraite avec MM. Laflèche et Belcourt après Pâques, dans le temps où tout le monde était sorti des prairies.

Je suis bien sensible à la maladie de Mgr de Sidyme; j'espère qu'en ce moment il est mieux, du moins je le souhaite de tout mon cœur. Veuillez bien lui offrir l'hommage de mon respect.

La saison a été favorable pour les grains; à cette date ils sont très beaux et promettent une moisson abondante.

Un clocher est fini et l'autre s'élève en ce moment en attendant qu'on travaille à la maison des Sœurs. J'ai ramassé du bois pour la voûte qui ne se fera pas faute d'ouvriers assez nombreux.

M. Cazeault voudra bien donner cinq louis de votre pays au père Thibault de la part de son fils le prêtre. J'ai signé une traite de 82 louis et quelques chelins en faveur de M. Andrew et M. Dermol et adressée à M. Parent; je crois qu'elle sera remise par M. Sinclair, porteur de la pétition à la reine; du moins il doit aller à Montréal.

Je souhaite à votre Grandeur santé et longue vie, succès et consolations dans ses saintes entreprises et me recommande à vos prières.

J'ai l'honneur d'être
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.



AUX CONSEILS CENTRAUX DE LYON ET DE PARIS.

St-Boniface de la Rivière Rouge.

Messieurs,

Tous les ans je vous ai adressé quelques détails sur les missions qui me sont confiées. Depuis que j'ai eu la satisfaction de vous rendre compte moi-même de l'état de nos missions, en assistant à vos réunions à Lyon et à Paris en 1844, la religion a fait quelques progrès tous les ans par le zèle et les travaux de mes missionnaires.

Après mon retour d'Europe, le 25 mars, je quittai Montréal à la fin d'avril avec deux prêtres: MM. Louis Laflèche et J. Bourassa, tous deux du diocèse de Québec, et quatre religieuses de la communauté des Sœurs Grises de Montréal; l'une d'elles se donna une forte entorse à un pied dans le lac Huron et elle en a souffert longtemps, maintenant elle est bien. Elle avait avant son départ acquis quelques connaissances en médecine ce qui lui donne le moyen de rendre de précieux services aux malades du pays. Deux autres conduisent une école de cent enfants. Les principes religieux qu'on leur enseigne, le travail des mains et la politesse peu connue auparavant me donnent l'espérance de voir le pays se régénérer.

Vous savez que deux prêtres de la Congrégation des Oblats de Marseille sont venus à mon secours l'année 1845. C'est une grande consolation pour moi de voir avant ma mort mon vicariat pourvu de religieux et de religieuses qui se recruteront et qui assureront l'instruction de la jeunesse du pays ainsi que la prédication de l'évangile parmi les infidèles répandus dans l'immense pays qui m'est confié.

En recevant les RR. PP. Oblats, je n'ai eu qu'un prêtre de plus parce que M. Mayrand dont la santé est mauvaise est retourné dans le diocèse de Québec par le même canot qui les avait amenés. Cette année j'attends trois autres Pères du même ordre et deux autres Sœurs Grises.

J'espère pouvoir établir une autre école afin de faire participer à une instruction plus solide la jeunesse de St-François-Xavier de la Prairie du Cheval Blanc. Trois postulantes de notre noviciat ont pris l'habit le 17 juin dernier et il en reste encore une qui le prendra à la fin de son année, de sorte que la communauté sera composée de dix. Le nombre des prêtres y compris l'évêque sera aussi de dix s'il en vient trois cette année.

Cette année je bâtis la maison des Sœurs et elle ne fait que de commencer parce que j'ai été trompé par l'entrepreneur qui n'a rendu le bois à la grève que dans le mois de juin de cette année. Je l'attendais au départ des glaces 1845. Cette maison a 100 pieds sur 40, deux

étages, les fondements en pierre. de trois pieds de hauteur. Elle coûtera cher et ne se finira pas cette année; en attendant, les Sœurs et nous sommes très à l'étroit.

A mon dernier voyage, je vous ai parlé d'une mission lointaine sur la rivière Saskatchewan, près d'Emonton, principal poste de traite de ce département. La mission porte le nom de Ste Anne ainsi que le lac sur lequel elle est établie. Il s'appelait auparavant le lac du Diable. M. Thibault est à la tête de cette mission depuis 1842 et M. J. Bourassa s'est joint à lui l'année dernière.

Comme on vous a sans doute envoyé de Québec un exemplaire du 6ème volume des rapports sur les missions du diocèse, vous y aurez vu une lettre de M. Thibault, écrite ici le 18 juin 1843, dans laquelle il rend compte de son premier voyage qui eut lieu en 1842. Une autre écrite le 26 décembre de la même année, vous aura appris ce qui s'était passé jusqu'alors au sujet de la religion dans ces parages. Vous y aurez lu de plus plusieurs lettres de MM. Belcourt, Darveau et moi qui vous auront donné l'état des missions qui nous environnent à moindre distance: St-Paul, N.-D. de la Merci de Wabassimong, St-Norbert et Ste-Marie; la première à la baie des Canards et la seconde au Pas sur le lac Manitoba ou mieux le petit Winipic.

Je dois avouer franchement que ces quatre stations dans lesquelles on évangélise des sauvages de la nation des Sauteux ou Sauteurs ne donnent pas beaucoup de consolation. Cette nation vivant sur les lignes des Etats-Unis et des Etats Britanniques, est trop fréquentée par les blancs qui leur communiquent leurs vices: sa fainéantise et tout ce qui l'accompagne. l'ardeur pour les boissons enivrantes qu'ils peuvent de temps à autre se procurer surtout dans la colonie où plusieurs colons en distillent en cachette et de la bière ouvertement, la réponse banale de ces sauvages quand on veut les engager à se convertir est "Je suis trop ivrogne ou j'aime trop à boire." Tout cela rend le ministère auprès d'eux très difficile. Plusieurs d'entre eux même travaillent à détourner les sauvages de se faire chrétiens.

M. Thibault a découvert des émissaires de cette nation indifférente jusqu'au pied de la Montagne Rocheuse. M. Belcourt du côté du lac de la Pluie et partout dit qu'ils débitaient les histoires les plus absurdes sur la religion et ses ministres. Ces méchants blasphèment ce qu'ils ignorent, mais ils l'ignorent parce qu'ils n'ont pas voulu l'apprendre vû que depuis quatorze ans M. Belcourt travaille à leur faire connaître Dieu. leur créateur: aussi je leur ai annoncé que dorénavant j'occuperais peu de prêtres parmi eux et que j'allais les envoyer plus loin vers le nord où les sauvages montrent de meilleures dispositions et demandent avec instance des prêtres pour les instruire.

M. Thibault qui a visité l'an passé 1845 quelques camps de la



nation des Montagnais les a trouvés aussi bien disposés qu'on peut le désirer. Il avait commencé à voir quelques familles de cette nation à son retour de St-Boniface 1844. Il s'embarquera sur un petit bateau que la Compagnie a au nombre de deux sur le lac Winipic, traversa ce lac et fit un court séjour à la rivière au Brochet où est établi la principale station des Méthodistes. Il fit quelques baptêmes d'enfants sauvages étrangers à ce poste. Ceux qui étaient instruits par les ministres furent surveillés et ne le visitèrent qu'en cachette. Il s'embarqua ensuite sur les berges d'Edmonton à leur retour de la Factorerie d'York sur la baie d'Hudson, il remonta la rivière Saskatchewan jusqu'au fort Pembina où il quitta les berges pour aller visiter pour la première fois ceux qu'il pouvait rencontrer de la nation des montagnais. La lettre suivante contient le détail de cette visite.

LAC STE-ANNE, 23 DÉCEMBRE 1844.

MONSEIGNEUR,

C'est au retour de mes missions, le 11 novembre, que j'ai eu le plaisir de recevoir les deux lettres que vous m'avez adressées le 7 et le 11 août. Ce sont ces lettres qui m'ont appris la mort de notre bon confrère Darveau. C'est un grand vide dans notre petit bataillon. Pauvre missionnaire !

Nos bonnes sœurs paraissent faire des merveilles, tant mieux.

M. Belcourt ne doit pas manquer d'occupations à présent qu'il est seul parlant sauvage. Ce bon Monsieur m'écrit du Pas qu'il doit s'en retourner par le fort Pelly et la rivière aux Castors afin d'avoir occasion de voir certains sauvages que je connais bien pour avoir fait grandement tort à la religion dans les visites qu'ils ont rendues aux sauvages de ce pays.

Je vais à présent, Monseigneur, au moins autant que mon pauvre génie me le permet, tâchez de satisfaire le désir de votre Grandeur en lui donnant un petit rapport de mes courses et de mes travaux depuis la dernière fois que je vous ai écrit.

Parti de la rivière au Brochet le 26 juillet je me suis rendu au fort Pitt le 27 août. Notre voyage a été heureux et prompt. M. Hamiot chargé de conduire la brigade m'a traité avec politesse. En passant à la montée au fort Carlton j'ai eu occasion de voir un certain nombre de familles crises des prairies (car il y a les cris des bois et des prairies) que j'avais déjà vues. Tout ce pauvre monde paraissait joyeux de me revoir. J'ai baptisé parmi eux une quarantaine d'enfants et je n'ai pas perdu un moment pendant les deux jours que j'ai passés avec cette portion de mon cher troupeau.

Rendu au fort Pitt j'appris que la construction de la maison que

j'avais ordonnée au lac Ste-Anne n'était pas avancée. Je pris le parti de laisser les berges pour venir par les prairies afin d'être rendu plus promptement. J'achetai pour cela un bon cheval qui me transporta ici en quatre jours. Je trouvai le bon M. Bourassa encore en tente, les travaux de la maison ayant été retardés par les pluies continuelles et le manque d'hommes. Je n'en avais que deux à mon service et encore l'un d'eux me fut enlevé dans le temps que j'en avais le plus grand besoin.

Cependant ma maison qui a 40 pieds sur 25 était levée mais sans planchers, sans portes et sans châssis; dès le lendemain de mon arrivée, quoique bien fatigué, je me mis à l'ouvrage et en assez peu de jours nous avions un plancher et des châssis dans la partie destinée au logement des missionnaires mais point de portes parce qu'il n'y avait point de bois préparé pour cela. N'importe, mon confrère s'y logea et sans s'y trouver bien, il s'y trouva encore mieux que dans une tente.

Après avoir passé sept jours avec ce cher confrère, je le laissai pour aller faire la mission comme je l'avais promis au lac Froid et au lac de la Biche; une berge de la Compagnie descendant au fort Pitt je m'y embarquai. Le lendemain de mon arrivée au poste, il arriva quelques montagnais qui venaient pour échanger des pelleteries et en même temps voir si le prêtre était arrivé. Leur joie fut grande en apprenant que j'allais me rendre chez eux pour leur porter la bonne nouvelle du salut. Plusieurs d'entre eux avaient passé la plus grande partie de l'été au lac Froid pour ne pas perdre l'occasion de me voir si j'y allais.

Je partis avec deux jeunes gens de cette nation qui étaient mes guides et mes serviteurs. Nous étions à pied d'abord parce que je n'avais que deux chevaux qui étaient chargés de mon petit bagage et ensuite parce que les chemins étaient très mauvais à travers des forêts épaisses. La cinquième journée vers midi nous arrivâmes au lac Froid où une trentaine de familles montagnaises m'attendaient.

En arrivant, tout le monde, petits et grands, vinrent me présenter leurs hommages avec les marques d'une grande joie et on me fit entrer dans une petite maison qui appartient à un métif de cette nation nommé Janvier. Cette pauvre demeure qui pouvait rappeler l'étable de Bethléem a été mon presbytère et mon église pendant seize jours que j'ai passés à cette place.

Le zèle de ces pauvres sauvages pour entendre parler de Dieu et apprendre à le servir était extrême. Jour et nuit ils étaient occupés à réciter les prières et les instructions que je leur faisais; aussi les ai-je laissés sachant tous le pater, l'ave, le credo et le chapelet en français. Des petits enfants de trois ans disent très bien ces prières seuls. Tous



comprennent et sont capables d'expliquer les principaux points de l'échelle catholique. Tous ceux qui pouvaient se faire entendre en cris se sont confessés et les autres étaient bien chagrins de ne pouvoir point se faire entendre. J'en ai baptisé une trentaine et un certain nombre d'autres pourront avoir ce bonheur l'été prochain.

J'ai eu un peu à souffrir de la faim les premiers jours parmi ces gens-là. Ils sont on ne peut plus malpropres; ils ne me servaient que du poisson bouilli sans être lavé ni écaillé, mais à la fin je n'en faisais plus de cas et je mangeais comme eux.

Un vieux canadien nommé J. Cardinal, âgé de 88 ans et natif de St-Laurent, île de Montréal, vint me trouver là quelques jours après mon arrivée; ce bon vieilard venait pour me conduire au lac de la Biche où la plus grande partie de sa famille s'était réunie pour m'attendre. Ayant donc terminé ma mission du lac Froid je partis avec mon vieux guide que son âge rendait peu capable de me rendre service. Aussi ce bout de chemin m'a fait éprouver beaucoup de fatigue, puisqu'il nous fallait aller à pied à cause des mauvais chemins, du froid, de la faim, etc. Nous avons mis dix jours à faire le trajet du lac Froid au lac de la Biche.

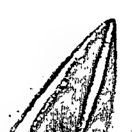
Il y avait à cette place une quarantaine de familles qui se sont efforcées de profiter de mon ministère pendant quinze jours que je suis demeuré avec eux. Tous ont assisté aux instructions avec zèle et se sont confessés plusieurs fois. J'y ai fait un bon nombre de baptêmes et bénit plusieurs mariages.

Le lac de la Biche abonde en poisson mais de mauvaise qualité. J'y ai été traité avec politesse et générosité. De ce lac pour me rendre chez nous j'ai mis huit bonnes journées à pied. Quand je suis arrivé au fort Edmonton j'étais si fatigué que je ressentais des douleurs dans tout mon corps et même jusque dans les doigts ce qui m'obligea de me reposer une journée, après laquelle je me mis en route pour mon établissement que je n'atteignis que la seconde journée.

Mon confrère était dans la joie de me revoir, je n'en éprouvais pas une moindre car j'avais été absent un peu plus de deux mois. Depuis que j'ai vu votre Grandeur, en juillet dernier, j'ai fait 236 baptêmes et bénit 26 mariages.

Je vais partir le lendemain de Pâques pour aller visiter les montagnais de l'Ile à la Crosse et du Portage de la Loche où j'espère en voir un grand nombre car je leur ai fait dire que je serais là à l'arrivée des berges.

J'ai l'honneur d'être
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur
Bte Thibault, prêtre.



Lettre de M. Thibault à Mgr de Juliopolis.

FORT EDMONTON, 6 AVRIL 1845.

MONSEIGNEUR,

Je suis ici depuis le vendredi saint, 21 mars, et je dois partir après demain pour aller travailler du côté du Portage de la Loche et plus bas. Je pense être six à sept mois en voyage. Les cris des prairies qui fréquentent ce poste écoutent quand on leur parle de Dieu mais ils ne retiennent pas longtemps ce qu'on leur dit. La boisson les démoralise, le vol et la guerre avec leurs voisins les occupent une partie de l'année. Les Montagnais qui n'ont pas toutes ces occupations sont beaucoup mieux disposés et sont plus fermes dans leurs résolutions.

Au mois de septembre, mon confrère ira pour passer l'hiver du côté de la rivière La Paix, mais en attendant il restera à ma place. Le dimanche des Rameaux j'ai fait faire dix premières communions et deux ici le jour de Pâques. Tous nos vieux chrétiens se sont confessés et quelques-uns ont eu le bonheur de satisfaire au devoir pascal.

M. Bourassa doit passer l'été au lac Ste-Anne pour instruire ceux qui y sont et ceux qui y viendront. C'est un excellent sujet et un très bon prêtre; il comprend passablement le cris mais il le parle un peu difficilement. Il s'y applique beaucoup et il a un très grand désir d'aller à la rivière La Paix. Je l'y laisserai probablement aller pour ne point l'affliger.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

BTE THIBAULT, prêtre.

Autre lettre du même à Mgr de Juliopolis datée de l'Ile à la Crosse le 24 mai 1845.

MONSEIGNEUR,

J'avais d'abord eu le projet de me rendre au Portage de la Loche et de passer par ici en revenant; mais rendu au lac de la Biche j'ai pensé que je ferais beaucoup plus de bien en passant par ici dans cette saison. Je me suis donc embarqué sur un petit canot avec un homme non sans misère et je me suis rendu ici il y a quinze jours.

J'ai été reçu avec honneur. M. McKenzie me comble de politesse et de bienfaits depuis mon arrivée. Je travaille jour et nuit et je suis à moitié mort. J'ai vu tous les sauvages qui traitent à ce poste; environ quatre-vingt familles et tous, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, montrent un zèle extrême à apprendre et à servir Dieu. Tous savent le pater, l'ave, le credo, le gloria patri en français jusqu'aux pe-



tits enfants de trois ans. Si nos travaux sont pénibles par intervalle, convenons qu'ils sont bien adoucis par les consolations que l'on éprouve au milieu de sauvages aussi dociles et aussi désireux de connaître les moyens d'aller au ciel.

Jour et nuit ils sont occupés à apprendre les prières afin d'être baptisés bien vite. "Hâtons-nous, disent ils, car nous allons peut-être mourir bientôt et nous ne pourrons pas voir Dieu." Il n'est pas possible que jamais peuple sauvage soit mieux disposé à embrasser la foi que les Montagnais. Que les bons prêtres qui auraient le talent d'apprendre la langue montagnaise viennent donc exercer leur zèle ici.

Je promets à ces bons sauvages qu'il en viendra l'année prochaine qui auront plus d'esprit que moi, qu'ils apprendront leur langue que je n'entends que très peu. Il faut tâcher, Monseigneur, que je dise vrai, s'il n'en vient pas il pourrait en résulter du mal. Les méthodistes cherchent à s'introduire par ici et il faut les devancer. Cette espèce d'hommes fait bien du mal et rend notre ministère bien pénible par temps.

J'ai l'honneur d'être etc.

BTE THIBAULT, prêtre.

Autre lettre de M. Thibault à Mgr de Juliopolis datée du Portage de la Loche, 24 juillet 1845.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé ici le 4 de juin et les berges y sont arrivées le 21. J'ai reçu hier les petits effets que votre Grandeur m'a envoyés et je vous remercie de tout mon cœur.

J'ai toujours eu du monde à instruire depuis que je suis ici. Les Montagnais sont venus de très loin pour entendre parler de Dieu et tous ceux de cette nation que j'ai vus jusqu'à présent savent prier Dieu plus ou moins; grands comme petits ils comprennent la doctrine chrétienne de même. Ce bon peuple est d'une docilité indicible. Dieu serait-il en personne au milieu d'eux pour leur faire connaître lui-même ses volontés, je crois qu'ils ne le traiteraient pas avec plus d'honneur et ne l'écouteraient pas avec plus de docilité qu'ils ne m'écoutent quoique je ne sois que son très indigne représentant. Il paraît bien que toutes les nations qui sont connues d'ici au pôle ont le même désir de connaître Dieu. C'est pourquoi j'ai le projet de prolonger mes courses l'été prochain jusque chez les dernières nations qui habitent notre terre si je vis et si j'en ai les moyens.

J'ai dit que j'allais faire venir l'été prochain deux prêtres qui resteraient dans ces environs et pour les empêcher de s'attacher trop à

moi (ce qui n'est pas aisé) je leur dis qu'ils auront bien plus d'esprit que moi, qu'ils apprendront vite leur langue, qu'ils pourront les instruire dans leur langue et les confesser tous. Ils les attendent avec empressement, ils seraient affligés s'ils ne venaient pas et moi encore plus. L'un pourrait se fixer à l'Ile à la Crosse et l'autre entre l'Athabaska et le grand Lac des Esclaves. Occupez-vous, Monseigneur, de ces missions lointaines et nouvelles; elles sont certainement les plus importantes de toutes celles qui se font dans notre vicariat apostolique.

Depuis que je suis parti de chez moi au mois de mars j'ai fait 425 baptêmes et bénit plusieurs mariages. Je ferai encore un certain nombre de baptêmes avant d'être rendu. Envoyez-nous absolument deux prêtres et si Dieu me laisse vivre j'irai leur frayer le chemin aussi loin que je pourrai.

Je suis bien joyeux d'apprendre que nos bonnes sœurs font beaucoup de bien à la Rivière Rouge.

J'ai l'honneur d'être etc

BTE THIBAULT, prêtre.

Autre lettre de M. Thibault à Mgr de Juliopolis datée du lac Ste-Anne près d'Edmonton, le 27 décembre 1845.

MONSEIGNEUR,

La dernière fois que je vous ai écrit, je l'ai fait avec tant de précipitation que je ne me rappelle nullement ce que je vous disais. Tout de même je dois vous avoir fait connaître que mes travaux au milieu de la nombreuse nation des Montagnais avaient été couronnés du plus brillant succès. Ce bon peuple est on ne peut mieux disposé à embrasser la foi. Je n'ai point encore été assez loin pour voir toute cette nation qui occupe une vaste étendue de terre, mais tous ceux que j'ai eu occasion de rencontrer depuis que je travaille parmi ce bon peuple se sont rendus d'eux-mêmes avec joie et empressement. Dieu fut-il venu lui même pour faire connaître ses volontés à ces pauvres habitants des forêts ils ne l'auraient pas reçu avec plus d'honneur et de démonstration de joie sincère qu'ils n'ont reçu son indigne représentant.

En me voyant pour la première fois le salut de la plupart était celui-ci: « Ah! bonjour mon père, Monsieur Thipo, mon cœur est joyeux. Merci, merci; aujourd'hui je commence à voir clair. Voilà longtemps que les Français parlent de M. Thipo. On a désiré te voir pour apprendre de toi à prier Dieu. C'est toi merci, merci; nous voulons faire tout ce que tu nous diras." Et ensuite les vieillards faisaient de longues harangues aux jeunes gens pour les exhorter à profiter des moyens de salut que Dieu leur envoyait.



Quel empressement à se rendre aux instructions ! Quelle ardeur à apprendre leurs prières ! Tous venaient, grands et petits, se jeter à genoux devant moi de temps en temps pour répéter les prières; et le premier d'entre eux qui savait une prière par cœur devenait le maître des autres. On se réunissait autour de lui et qu'il fut jeune ou vieux, femme ou homme, on se jetait à ses genoux avec une simplicité admirable pour répéter les prières et cela se faisait jour et nuit. Aussi tous savent ils le pater, l'ave, le credo, le chapelet et les commandements de Dieu.

Les pères et les mères ne laissaient pas coucher leurs enfants sans les avoir fait prier; ils en faisaient autant le matin, avant et après les repas. Tous ceux qui entendent quelques mots de la langue crise se sont confessés et ceux qui n'ont pas pu le faire en ont été affligés. J'en ai vu pleurer de ce qu'ils ne pouvaient se faire entendre.

Je leur ai promis de faire venir des prêtres pour demeurer avec eux, qu'ils apprendraient leur langue, qu'ils pourraient se confesser et comprendre tout ce qu'ils leur diraient. Cette annonce leur a fait grand plaisir et ils attendent avec impatience ceux qui doivent leur être envoyés. Je leur ai promis que je ferais tout ce que je pourrais pour les faire venir l'année prochaine; l'un pourrait se fixer à l'Ile à la Crosse et l'autre à l'Athabaska.

Les méthodistes pourraient chercher à s'introduire dans cette nation. Elle ne paraît pourtant guère disposée à les écouter mais ils font toujours un peu de mal avec des rêts et de la munition. Ils ne souffriront point de la faim, la pêche est partout abondante, le gibier ne manque pas, l'orignal n'est pas rare, etc.

J'ai le projet de me rendre l'année prochaine jusqu'au fort principal de la rivière Mckenzie et plus loin si j'en ai le temps et les moyens. J'ai vu au Portage de la Loche quelques-uns des sauvages qui habitent les bords de ce fleuve et ils m'ont témoigné un grand désir de me voir chez eux. " Nous désirons aussi, nous comme les Montagnais, apprendre les nouvelles que tu viens apporter dans ce pays m'ont-ils dit; nous faisons pitié, nous ne connaissons pas Dieu mais nous désirons le connaître, nous voudrions aussi aller quand nous mourrons dans le beau pays où Dieu place les bons vivants. Viens nous voir, fais nous charité. . . . " Ma réponse affirmative les a remplis de joie.

Depuis le mois d'avril dernier jusqu'à ce jour, j'ai fait 488 baptêmes. M. Bourassa en aura fait aussi quelques-uns pendant mon absence de sorte que nous comptons plus de 500 baptêmes cette année.

Je suis arrivé ici au commencement de septembre et M. Bourassa



est parti aussitôt sur les berges de la Compagnie pour aller au petit Lac des Esclaves et de là à la rivière La Paix.

Je crois avoir déjà dit que les sauvages des prairies nous donnent peu de consolations. On dirait qu'ils deviennent de plus en plus imparfaits; la guerre et le brigandage sont leur unique occupation. La principale cause de tous ces désordres est. à mon avis, le commerce des liqueurs enivrantes. Il y en a pourtant quelques-uns de bons parmi ces barbares. Le nombre en augmenterait rapidement s'il m'était possible de les suivre de plus près: mais je voudrais devancer l'erreur d'aussi loin que possible et secourir ceux qui sont mieux disposés.

S'il vient des prêtres comme je le demande avec instance pour prendre soin de mes missions chez les Montagnais, je pourrai m'occuper plus particulièrement des cris parmi lesquels je suffirai pendant quelques années car ils ne sont pas tous disposés à se faire chrétiens.

J'ai l'honneur d'être etc.

Bte Thibault, prêtre.

Extrait d'une lettre du même à Mgr de Juliopolis datée d'Edmonton, 6 janvier 1846.

Monseigneur,

Je suis ici depuis le 3 de ce mois et le R. P. de Smet y est arrivé la veille du jour de l'an. Il était arrivé au fort de la montagne sur la rivière du Pas l'automne dernier. Il cherchait à rencontrer les Pieds-Noirs ennemis des Têtes-Plates afin de faire la paix avec eux; il se mit en route à travers les prairies cherchant à rencontrer quelques camps de cette féroce nation. Son guide l'abandonna et il erra longtemps dans les prairies avec beaucoup de misère; enfin il est ici où il va passer le reste de l'hiver et s'en retournera par le chemin qu'il a suivi en traversant la montagne. Je lui ai offert ma pauvre maison. C'est un homme aimable qui va faire du bien à nos fanatiques protestants. Il m'a pressé de faire une mission chez les Pieds-Noirs et je lui ai répondu que la chose était impossible pour le moment et que je ne pouvais pas abandonner les missions que j'ai commencées parmi des nations décidées à se faire chrétiennes et qui me désirent avec empressement. Si des prêtres sont chargés de la mission des Montagnais l'année prochaine. j'aurai plus de temps et si je puis me procurer un interprète je ferai une excursion parmi les sauvages les plus féroces de cette contrée. J'en ai déjà eu la pensée.

J'ai l'honneur d'être etc.

Bte Thibault, prêtre.



Lettre de M. Thibault à Mgr de Juliopolis.

EDMONTON, 6 MAI 1846.

MONSEIGNEUR,

J'ai quitté le lac Ste-Anne avant hier et me voilà en route pour aller du côté des Montagnais afin de continuer et pousser aussi loin que possible les missions commencées l'année dernière. Je suis très mal monté pour un si long voyage; mais n'importe, le bon Dieu pourvoira aux besoins de son pauvre serviteur. J'irai comme je vous l'ai déjà dit jusqu'au premier fort de la rivière Mckenzie si le temps et les moyens le permettent.

Je suis content que des prêtres sont envoyés de ce côté-là; l'un d'eux sera probablement placé dans les environs de l'Ile à la Crosse et l'autre entre l'Athabaska et le grand Lac des Esclaves. Je ne déterminerai point précisément les places où ils devront fixer leurs pénates pour la bonne raison que je ne connais pas assez le pays. Je m'entendrai avec ces missionnaires sur ce point là et sur d'autres car je reviendrai sur mes pas afin de les rencontrer en quelque place.

Ils devraient être munis d'une bonne quantité de chapelets, croix, médailles, échelles catholiques, etc. Je suis chagrin de me trouver dans une si grande pauvreté de tous ces petits instruments de piété que je ne puis attendre qu'en 1847 puisqu'on a oublié de vous en envoyer en 1845.

J'ai bien travaillé tout l'hiver mais plus temporellement que spirituellement; cependant depuis le carême je n'ai pas eu moins de 100 personnes au catéchisme tous les jours. J'ai fait faire la communion pascale à 50 personnes et le jour de Pâques j'ai baptisé 36 sauvages autrefois méthodistes. Tout mon petit peuple s'efforce d'être bon: l'estime et le respect qu'il a pour son pasteur le dédommage des fatigues et des privations qu'il éprouve dans ses courses lointaines.

J'ai planté huit minots de patates et semé autant de minots d'orge. Nos petits jardinages sont en partie sortis de la terre et je crains la gelée.

L'année dernière j'avais récolté 20 minots de patates et 12 minots d'orge; l'orge était très belle mais les oiseaux nous en ont volé une bonne partie. Les pois ont trop poussé et n'ont rien donné; le lin est venu très beau mais les souris de ce pays en ont mangé toute la graine dont nous manquons totalement. Tous nos autres petits jardinages ont bien poussé.

Le R. P. de Smet a passé quelques jours chez moi voyant qu'il ne pouvait exécuter son projet d'évangéliser les Pieds-Noirs; il est parti ces jours-ci pour repasser la montagne. Il a beaucoup insisté

auprès de moi pour m'engager à aller faire une visite à cette féroce nation. Je me suis presque rendu à ses instances en lui promettant que je ferais une excursion parmi eux l'année prochaine si j'en avais le temps et les moyens. Ce n'est certainement pas chose facile que la conversion de gens si peu raisonnables; mais que Dieu soit béni, avec son secours tout devient facile. Je demande l'assistance de vos prières.

J'ai l'honneur d'être etc.

BTE THIBAULT, prêtre.

La lettre suivante datée de l'Ile à la Crosse, le 3 juin 1846, apprend que M. Thibault n'a pas pu réussir à exécuter le projet qu'il avait formé de se rendre à la rivière Mckenzie cette année pour les raisons qu'il donne lui-même:

"Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu atteindre le fort de l'Ile à la Crosse. Mes chevaux qui étaient très maigres ne pouvaient pas aller à grandes journées; ensuite la rivière aux Castors se trouvant très basse nous a donné beaucoup de misère en sorte que j'ai mis plus d'un mois pour faire un chemin qu'on peut parcourir en douze jours. Il n'y a personne ici; le bruit s'était répandu parmi les sauvages que j'avais été tué par les Pieds-Noirs. Ils ont cependant attendu jusqu'au temps que j'avais fixé pour ma seconde visite à l'Ile à la Crosse; voyant que je n'arrivais point ils se sont persuadés que j'avais véritablement été tué et ils se sont dispersés.

Le diable a fait bien du mal parmi ces pauvres Montagnais depuis que je les ai laissés. J'ai dans ce moment bien du chagrin de ce que j'apprends et encore plus de ne pas les rencontrer afin de détruire les préjugés diaboliques qu'un méchant homme qui n'est plus a jeté dans leur cœur avant de mourir. Voici ce que j'apprends:

Dans le cours de l'hiver une brigade de Montagnais sont allés aux prairies et quelques-uns d'entre eux se sont rendus au fort de la montée (Carlton); celui qui y commandait, étant probablement en boisson, voyant les Montagnais avec des croix et des médailles au cou s'est mis à leur dire tout ce que l'enfer peut vomir de plus méchant contre la religion. Vous êtes bêtes, vous Montagnais, de prier et d'écouter M. Thibault qui cherche à vous baptiser pour avoir une grosse pièce d'argent à chaque personne qu'il baptise; la prière n'est pas pour vous qui êtes noirs mais pour ceux que Dieu a fait avec de la terre blanche. Vous allez tous faire pitié, les maladies vont vous prendre et vous allez mourir; tous ceux qui sont baptisés vont être pris et emmenés à la guerre. M. Thibault rit de vous et se vante de vous avoir tous attrappés; ne l'écoutez pas. Rejetez toutes ces mauvaises prières parce que vous allez mourir. etc.

Ce beau discours vole de bouche en bouche et est déjà rendu



loin. Tout ce pauvre peuple est dans de grandes inquiétudes. Plusieurs à ce qu'il paraît sont portés à y ajouter foi parce qu'il passe parmi eux une maladie qui en a déjà emporté plusieurs. Outre cela les cris et les sauteux ont toujours quelques nouvelles histoires à répandre; ce sont de vrais enfants de satan qui font du mal chez eux et au loin.

Je me trouve dans la nécessité de partir d'ici parce que je n'ai ni interprète ni guide et de plus parce que j'arriverais trop tard à chaque rendez-vous pour y trouver du monde; ce serait faire des frais pour rien. Je vais laisser ici mes meilleurs renseignements pour M. Laflèche. Il aura peut-être un peu plus de peine que moi à détruire ces préjugés mais il en viendra à bout je pense parce que ce sont des gens dociles.

Après avoir passé quelques jours au lac Ste-Anne avec M. Bourassa et réparé un peu nos forces spirituelles nous nous séparerons encore pour l'hiver car je pense que M. Bourassa ne voudra pas se séparer trop longtemps de ces bons Castors de peur qu'il ne leur arrive ce qui est arrivé ici aux Montagnais. Pour moi j'irai probablement faire un tour vers la montagne de roches après le retour des berges. Je n'ai fait ici qu'une quinzaine de baptêmes.

J'ai l'honneur d'être etc.

BTE THIBAULT, prêtre.

Cette lettre est la dernière que j'ai reçue de M. Thibault et je ne puis attendre de ses nouvelles que vers le mois de février 1847. M. J. Bourassa, son confrère, m'a aussi adressé quelques lettres dont les extraits suivants pourront intéresser vos lecteurs. En voici une datée du fort de la grande prairie le 10 décembre 1846.

MONSEIGNEUR,

La mission concertée entre mon confrère et moi et dont vous avez approuvé le plan comprend la partie nord-ouest de l'Amérique septentrionale. Ce pays est peuplé de cris, de sauteux, de castors, d'esclaves et de quelques couteaux jaunes qui habitent la montagne de roches. Tous ces sauvages sont affamés d'entendre la parole de Dieu à l'exception de quelques cris et sauteux qui sont gâtés par la médecine et la jonglerie.

Je suis parti du lac Ste-Anne le 16 septembre sur une berge de la Compagnie et je suis arrivé au Lac des Esclaves le 4 octobre. J'étais en compagnie de M. McDougall qui m'a traité avec politesse. J'ai eu le bonheur de rencontrer à ce poste un grand nombre de sauvages et de métifs qui ont tous paru contents de me voir. J'y ai fait 52 bap-

têmes et je n'y suis resté que quatre jours après lesquels je suis parti pour le fort de la grande prairie sur la rivière où j'ai été reçu et traité avec beaucoup de politesse par M. Bucher commis chargé.

J'avais formé le projet d'hiverner dans les bois avec les sauvages. Je n'ai pu le mettre à exécution faute d'interprète. Je voulais aussi pousser ma course jusqu'au fort Vermillon, dans le haut de la rivière La Paix, avant de revenir sur mes pas; manquant de tous moyens pour aller plus loin pour le moment, M. Bucher m'offrit de passer l'hiver avec lui et m'a promis qu'au printemps je pourrais avoir un passage sur les berges pour le fort Vermillon. J'acceptai son offre.

Il m'est absolument impossible de décrire les transports de joie et d'allégresse avec lesquels ces pauvres sauvages m'ont reçu à mon arrivée. Je les voyais courir de loge en loge (tente) aussitôt qu'ils m'ont aperçu pour avertir que l'homme de Dieu arrivait. J'ai eu beaucoup de peine à entrer dans le fort car il m'a fallu donner la main à tous petits: grands et ce qui retardait davantage ma marche c'est que presque tous m'ont fait un discours de bonjour qui ne finissait plus; chacun témoignait à sa façon sa joie et son contentement.

Leur ardeur pour m'entendre était si grande qu'ils ont mieux aimé jeûner quelques jours et plusieurs qui étaient déjà partis, avertis de mon arrivée, sont revenus sur leurs pas. J'ai fait 107 baptêmes et tous ces sauvages désirent ardemment d'être baptisés. "Il y a longtemps, disent-ils, que nous faisons pitié, nous avons été méchants et nous avons vécu comme des animaux; mais à présent nous voyons notre père; il nous parle et nous voulons l'écouter."

J'ai été plus d'une fois attendri jusqu'aux larmes en voyant de pauvres vieillards à cheveux blancs me prier constamment de leur faire charité en les baptisant. J'espère les revoir à un lac nommé lac Dongé où ils se rassemblent tous les printemps pour vivre. Ce pays est pauvre: le poisson manque et les animaux sont rares.

J'ai l'honneur d'être etc.

J. Bourassa, prêtre.

Extrait d'une autre lettre de M. Bourassa à Mgr de Juliopolis datée du 23 avril 1846.

Monseigneur,

Les circonstances ayant changé, j'ai été forcé de remettre à un autre temps la mission du fort Vermillon. J'ai vu dans mes voyages des sauvages de la montagne de roches, les Isékénés, qui désirent me voir chez eux. Ils ont une espèce de jalousie de voir que tous leurs voisins ont reçu la bonne nouvelle du salut et qu'il n'y a plus qu'eux

qui soient laissés orphelins. Je leur ai donné l'espérance que bientôt ils verraient des prêtres parmi eux, etc.

Toutes ces nations nous recevraient à bras ouverts et nous écouteraient avec la plus grande docilité; mais comment parler tant de langues ? Il faudrait en avoir le don. Je désire aller le plus loin que je pourrai afin de devancer l'erreur. Je suis en route pour le lac Ste-Anne où je dois remplacer M. Thibault pendant sa mission de la rivière Mckenzie. . . . .

J'ai l'honneur d'être etc.

J. Bourassa, prêtre.

***

Voilà ce que je puis vous dire de plus intéressant sur les missions dont je suis chargé. Nous sommes depuis le commencement du mois de juillet frappés d'une maladie qui rend presque tout le monde malade et qui en fait mourir un grand nombre surtout parmi les enfants. Il paraît que cette maladie est répandue dans tout le pays. M. Thibault m'en parle dans sa lettre du 3 juin dernier datée de l'Ile à la Crosse.

M. Belcourt m'écrit du 5 de ce mois. Il date sa lettre du point où le 28o de latitude coupe le 101o de longitude et il est avec les chasseurs. Il ne faisait que d'arriver et déjà 25 personnes étaient mortes; c'était en grande partie des sauvages qu'il avait baptisés avant leur mort. Il y avait beaucoup de maladies, point de remèdes. Ils ne trouvaient point d'animaux à l'exception de quelques vaches maigres qu'ils avaient trouvées en partant. Ils n'avaient rien rencontré qu'une petite bande de vaches, le 4, et elle avait été toute abattue, ce qui leur donnait des provisions pour quelques jours.

La disette jointe à la maladie avait jeté la désolation dans le camp: déjà on avait tué quatre bœufs qu'on avait pris sur les voitures qu'ils menaient. Ils n'avaient pas encore l'espérance de rencontrer la foule des animaux de sorte qu'il pourrait bien arriver qu'ils jeûneraient encore. Ce qu'il y a de pire c'est que le plus grand nombre des chasseurs n'ont point semé et seront exposés à souffrir de la faim après le retour. Nous les avons avertis souvent que pareil malheur leur arriverait, mais tant qu'ils pourront vivre sans cultiver ils ne le feront pas au risque de mourir de faim; et ce qui est plus malheureux encore pour l'avenir du pays c'est que la jeunesse s'élève sans instruction et est très exposée à se dépraver.

Je suis seul ici pour les trois missions de Saint-Boniface, St-François-Xavier de la Prairie du Cheval Blanc et de St-Paul. M. Belcourt est parti de St-Paul le 28 juin pour aller au secours d'une gran-

de partie des chasseurs que la maladie avait attaqués en partant. Le R. P. Aubert est parti d'ici à Notre-Dame de la Merci; il devait accompagner M. Belcourt que la maladie a forcé de prendre une autre direction. M. Laflèche et le R. P. Taché sont partis le 8 juillet par le lac Winipic pour se rendre à l'Ile à la Crosse où ils espéraient rencontrer M. Thibault qu'ils ne verront pas.

Je suis occupé depuis leur départ à visiter les malades, consoler les affligés et enterrer les morts; heureusement que la maladie a attaqué plus d'enfants que d'adultes; elle a commencé à sévir le 8 de juillet, jour du départ des derniers de mes prêtres. Dieu irrité continue depuis ce temps à moissonner notre jeunesse. J'ai enterré jusqu'à neuf personnes le même jour, presque tous enfants qui louent Dieu à présent et le prient pour leurs parents affligés; mais il y en a parmi les morts et beaucoup plus parmi les malades qui ont eu besoin de mon ministère; les adultes commencent à être attaqués en plus grand nombre.

Dieu qui envoie ces maladies pour punir et sauver par la terreur, me soutiendra, j'espère, pour assister dans leurs derniers moments ceux qui seront frappés. Le nombre des morts est considérable relativement à la petite population du pays, surtout en temps où la chasse et les voyages font beaucoup d'absents. Il n'y a point de doute que la maladie aura causé de grands ravages au loin et surtout parmi les sauvages.

Comptant sur votre bonne volonté ordinaire en faveur de mes missions dont les besoins augmentent rapidement, j'attends de la libéralité des conseils centraux une part dans la distribution annuelle des sommes qui leur sont confiées en faveur des missions. J'ai quatre prêtres qui demeurent au milieu des sauvages. Il en faudra trois autres pour visiter en été les missions éloignées.

Je prie Dieu de répandre ses abondantes bénédictions sur votre œuvre et sur tous les membres qui la composent.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement, Messieurs
Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis,
Vicaire Apostolique de la Baie d'Hudson.

***

A MONSEIGNEUR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
24 novembre 1846.

Monseigneur,

Je ne laisserai pas partir notre exprès d'hiver sans donner au moins signe de vie en Canada. Je n'écris qu'à votre Grandeur et à M. Mailly. J'ai appris que Mgr de Montréal était sur le point de partir pour Rome au départ du R. P. Faraud. Je n'écrirai pas à Montréal n'ayant d'ailleurs aucun besoin de le faire. Je ne devine pas le sujet du voyage du saint Evêque de Montréal. Aurait-il encore le projet de se faire Jésuite a présent que le Pape est mort ? On nous dit que le cardinal Pignotelli a été élu pape et a pris le nom de Pie IX; son âge de 76 ans ne promet pas un long règne.

Le R. P. Faraud ainsi que le frère Dubé sont arrivés ici le 9 novembre après un voyage de trois mois depuis Montréal. N'ayant plus de passages préparés d'avance il leur a fallu attendre à St Pierre et encore à l'île aux Corbeaux, sur le Mississipi, afin d'être plus de monde. Le Père a failli périr; la charette sur laquelle il était a versé et il s'est trouvé dessous avec toute la charge sur le corps et pendant tout le temps qu'il a fallu pour relever la charette à deux hommes. Il n'a pourtant pas été blessé, mais il se sent de ce coup et il n'est pas bien en ce moment. Il aura bientôt 23 ans et il n'est que tonsuré, il n'a point fait sa théologie mais il faudra l'ordonner avant l'été par besoin afin que je ne reste pas seul.

M. Belcourt est décidé de partir par les Etats-Unis: par conséquent il ne pourra pas faire de missions. Il passe l'hiver ici pour initier les autres à la langue sauteuse. Je n'ai point eu de nouvelles des quatre prêtres qui occupent les avant-postes vers le nord depuis mes dernières lettres.

Ici tout va le train ordinaire. Nous avons environ 350 militaires qui sont venus dans un mauvais temps puisque la récolte est mauvaise; la Compagnie avait amassé du blé et elle a acheté assez de bêtes pour les nourrir; les tours de chasse ont été assez bons.

La jeune sœur Ouimette arrivée avec le R. P. Bermond menace de mourir de pulmonie pendant l'hiver: voilà qui ne nous avancera pas pour l'instruction de notre jeunesse.

La sœur Gosselin écrit je crois à ses frères dans le faubourg St-Roch pour les engager à venir à la Rivière-Rouge; ce sont, dit-elle, des menuisiers dont l'un est garçon et l'autre marié. Ils ont demeuré chez les Sœurs Grises qui en rendent un bon témoignage. Je ne puis

rien leur assurer si ce n'est de les employer à travailler à bâtir la maison des sœurs. Je ne serai pas fâché de voir venir des menuisiers ici parce qu'il n'y en a pas assez surtout à présent que le gouvernement en emploie autant qu'il en peut trouver. Si votre Grandeur entendait parler de leur départ. elle pourrait les faire venir pour leur dire que je tâcherai de leur faire gagner quelque argent, aussi longtemps que j'aurai des travaux pour l'établissement des sœurs qui auront peut-être besoin d'eux quand elles seront chez elles; ce qu'elles désirent et moi aussi car nous sommes de plus en plus à l'étroit.

Celui qui est garçon serait plus facile à placer; venir avec une famille il faudrait avoir quelque avance pour se mettre chez soi en arrivant. S'il vient quelqu'un de Québec il pourrait faire connaître son départ à Longueil où probablement on leur confierait des caisses que le R. P. Faraud a laissées là et qu'il aurait été mieux de mener avec lui jusqu'à St-Pierre au risque de les y laisser; delà on les aurait eues facilement l'année prochaine et il aurait pu les rendre cette année.

Je souhaite que le feu ait épargné Québec cette année et que la récolte ait été plus abondante. J'ai reçu la caisse que M. Cazeault a fait passer par Londres; elle contenait peu de catéchismes, premier objet de ma demande; si je ne me trompe elle ne pesait pas cent livres. Il faudra recommencer plus vite. S'il y a moyen d'envoyer quelque chose, il ne faudrait pas oublier de nous envoyer quelques grammaires sauteuses, six par exemple, et quelques catéchismes.

J'offre à Mgr de Sidyme l'hommage de mon respect; mes saluts à MM. du Séminaire et de la ville s'ils pensent encore à moi et demeure

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Év. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR P.-F. TURGEON,

EVEQUE DE SIDYME A QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,

14 juin 1847.

Monseigneur,

Le canot ne m'est arrivé que le 12 au soir et le 13 j'ai reçu votre lettre du 23 avril. M. Belcourt était parti le 10 avec la caravane et il emporte quelques lettres écrites au hasard. Je suis heureux d'avoir

une occasion qui le devancera; c'est celle du lieutenant colonel Crafton qui a été remplacé. Je viens de voir Sir Georges qui part après-midi pour la mer et ensuite le Canada sans revenir ici.

Je suis bien aise d'avoir un mot de réponse à ma lettre du 9 février. L'affaire de M. Harper est finie et de plus il m'a répondu qu'il renonçait à ce projet qu'il dit n'avoir formé que dans la pensée de pouvoir rendre service ici en y consacrant sa vie et ce qu'il possède. Je loue son zèle. Sa cure le surcharge. Il paraît pourtant content de ses paroissiens qui d'après ce qu'il dit sont bien réglés dans leur conduite morale. Le nombre des communions à Pâques et à la retraite en fait foi. Je souhaite que Dieu le récompense de sa bonne volonté.

J'aimerais à avoir quelques prêtres canadiens mais il faudrait du choix: si vous aviez encore des Laflèche ou des Taché! La congrégation des Oblats a acquis quelques canadiens qui ne déshonoreront pas le clergé, j'espère, et qui pourront se montrer avec leurs confrères d'outre-mer. Tant mieux il nous en reviendra peut être quelques-uns; malheureusement il n'y a pas de vocation dans votre diocèse. Je n'aime pas cette nullité.

Le R. P. Bermond est de retour du Manitoba où il était allé le 19 mars. Les RR. PP. Aubert et Faraud vont partir pour Wabassimong. J'ai demandé l'agrément de Sir Georges pour envoyer deux prêtres que j'attends, au moins un à l'Athabaska. Je pense que cela s'exécutera l'été prochain.

Aurez-vous la bonté de dire à M. Cazeault de faire savoir au père Thibault, de la Pointe-Lévis, que son fils Louis ne peut pas lui prêter les 60 louis qu'il lui a demandés; je crois qu'il va se marier. Je vais signer en faveur de cet homme, qui ne peut prêter à son père, une traîte de 231 louis, 18 sterg. que votre Grandeur voudra bien annoncer à M. Parent. J'ai enfin terminé un compte qui durait depuis 1838 que je paie encore trop cher quoiqu'il ait été un peu réduit.

Mgr de Martyropolis m'écrit ce qui suit sous la date du 27 avril: "Il a été question à la Propagande de la création d'évêchés titulaires dans votre vicariat qui serait partagé en deux ou trois évêchés qui formeraient partie de quelque province voisine ou bien qui constitueraient une province dont la métropolitaine serait St-Boniface à l'instar de l'Orégon. On demande que votre Grandeur se prononce sur tous ces points et qu'elle propose les noms des futurs titulaires si elle goûte ce projet. L'affaire est majeure et réputée pressante. Ici on penche pour une province ecclésiastique chez vous et composée d'évêques canadiens."

Je tombe des nues en lisant cela. S'il suffit pour tailler des diocèses de regarder sur une carte, on peut trouver dans mon vicariat non seulement l'étendue de trois mais de vingt. Mais comment peut-on é-

riger un évêché dans la colonie ? Le reste est pays sauvage inculte et dont la population est infidèle. Je ne goûte pas ce projet qui a été conçu sans doute par des personnes qui n'ont pas d'idée du pays. On ne me dit point qui demande ces réponses, la Propagande sans doute m'écrira. Je vais donner mes idées à l'évêque de Martyropolis et probablement que j'en écrirai plus tard à Rome. Qu'on érige si l'on veut St-Boniface en évêché puisqu'on a pu ériger Walhalla et l'île Vancouver. Je ne vois pas ici parmi les prêtres canadiens de titulaires à nommer.

Vous avez rejeté le projet que j'ai mis au jour d'avoir un coadjuteur jeune pour visiter les postes éloignés et assurer l'épiscopat. Vous savez ce qui me gênait pour nommer un grand vicaire; vous avez jugé qu'il était aussi bien d'attendre. J'ai pourvu au gouvernement du vicariat en cas de mort selon les instructions du Saint-Siège. Je crois que tout ce qu'il faut ici pour le moment est un coadjuteur qui parcourera le pays. Je le demanderai probablement en donnant mes raisons à la Propagande. M. Laflèche est celui que je demanderai. Sans contredit il l'emporte de beaucoup sur tous les autres. Des étrangers ne doivent pas être mis sur les rangs de longtemps. Le P. Aubert est pour lui du plus grand cœur. Je n'en ai point parlé aux autres qui d'ailleurs ne l'ont jamais vu.

Je sais qu'il n'acceptera pas volontiers et qu'il fera un grand sacrifice en acceptant le fardeau plus réel ici qu'en bien d'autres places. Il passera trente ans avant que la destinée qu'on lui prépare s'accomplisse. Il est bien instruit dans les sciences de collège, studieux, il est un peu initié dans trois langues sauvages, parle passablement l'anglais et est doué d'un riche caractère. Ce qu'il y a de beau en lui c'est qu'il ne sait pas ce qu'il est, du moins rien ne l'annonce dans sa conduite.

J'ai plus d'argent à Québec que je ne pensais, mais je dois près de 411 louis, 18 sterg. qui vont être en grande partie tirés cette année. Si M. Belcourt ne vient pas, qu'on laisse l'argent au Séminaire à moins qu'il ne vienne un prêtre oblat qui pourrait en être chargé ou qu'on le fasse passer à M. Mailly par une traite sûre. Je paierai volontiers l'augmentation de dépenses dont votre Grandeur me parle. Je ne connais pas cette place et s'il y a moyen de faire plus je le veux bien. La dépense augmente rapidement ici. La maison des sœurs me cause autant d'inquiétude que la construction de votre archevêché.

Si je puis vous exempter de payer l'intérêt d'argent emprunté, servez-vous de ce que j'ai au Séminaire sans penser à l'envoyer; si je le sais je tâcherai de ne pas vous mettre en peine par mes traites. Dites-moi à peu près le temps où votre Grandeur pourrait le remettre

sans trop se gêner. J'aimerais à rendre service à l'archevêché de Québec qui m'a élevé en tout genre; seulement l'argent n'est pas à moi, je ne peux pas le donner, mais je puis vous en laisser jouir et vous tirer de gêne de tout cœur.

Je vous l'offre, cher Seigneur, il faudrait en ce cas voir ce qu'il y aura à payer à Longueil s'il vient un père pour sa traversée et son voyage ici. Le P. Bermond s'est rendu avec deux sœurs avec environ 80 ou 90 louis. Il a ménagé pourtant et il a fait quelques dépenses qui pourraient ne pas compter comme frais de route. M. Cazeault pourra mettre 25 louis de rétributions en juillet, autant vers Noël et Pâques et 100 louis si nous sommes un de plus. Je compterai sur ces dates et je ne voudrais pas mettre ce brave homme dans l'inquiétude ni moi dans l'injustice. J'annoncerai à M. Demers la date de ses messes que j'avais fixées à la Toussaint.

On m'écrit que Mgr l'Archevêque doit se retirer bientôt à cause de son âge avancé et de sa santé faiblissante. En ce cas je vous salue comme archevêque et vous souhaite un épiscopat long, paisible et glorieux. J'appelle sur votre Grandeur toutes les bénédictions du ciel ainsi que sur votre clergé et vos saintes entreprises. Priez pour moi, cher Seigneur.

Si vous en savez plus long qu'on ne m'en dit au sujet du partage de mon vicariat, faites-le moi connaître cet automne par le retour de M. Belcourt ou de son compagnon. Je ne m'opposerai certainement pas aux vues de la Propagande mais je tâcherai de l'éclairer afin que sa demande ne soit pas mal vue et produise du bien dans le pays. Je soupçonne que c'est le saint Evêque de Montréal qui a mis tout cela au jour. Je ne le blâme pas mais je pense que s'il connaissait mieux le pays il aurait attendu encore plusieurs années. Je demande à Dieu de m'éclairer dans une affaire qui peut avoir de si grandes suites; éclairez-moi si vous pouvez.

J'écrirai à M. Cazeault par la même occasion si j'en ai le temps.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.

***

A MONSEIGNEUR P.-F. TURGEON,
EVEQUE DE SIDYME A QUEBEC.

St-Boniface, 4 décembre 1847.

Monseigneur,

J'ai écrit à Monseigneur l'Archevêque par M. Belcourt le 26 octobre, jour de son départ d'ici, et il était arrivé le 8. Il avait eu la mauvaise fortune de perdre son meilleur cheval qui avait pris l'épouvante et qu'il n'avait pas retrouvé. Il envoya un de ses deux hommes devant pour avoir des vivres et des chevaux. Son cheval perdu a été trouvé par les sauvages qui l'ont tué; il a dû en voir la carcasse en retournant. Il m'avait écrit de lui dire à son arrivée si je ne voulais plus de lui afin de repartir immédiatement.

La mission trop vantée de Wabassimong est abandonnée; les sauvages n'ont pas voulu entendre parler de religion et ont fait des menaces. Le P. Aubert a vendu les animaux qui n'étaient pas morts à la Compagnie l'hiver dernier et l'homme qui les gardait est revenu parce qu'il avait grande peur d'être tué.

Vous savez qu'on m'a écrit que Rome voulait partager mon vicariat. Je suis grandement en peine pour répondre à tout ce dont Mgr de Martyropolis m'a parlé de la part apparemment de la Propagande. Je suis toujours d'avis que tout ce plan est trop précoce; mais enfin si Dieu le veut sa volonté se fera connaître. Je désirerais à ma mort laisser le diocèse en bonne voie de progrès. Comme il s'agit de fonder et de commencer tant de choses importantes il faut y penser deux fois.

La récolte est peu de chose: le grain levé en juillet n'a donné que de la paille, encore est-elle précieuse parce qu'il n'a pas poussé de foin à dix lieues à la ronde. J'ai fait mon foin chez M. Belcourt où mes animaux hivernent et la plus grande partie des habitants hivernent les leur encore plus haut. Il y a un peu de tout: blé, poids, orge, (patates plus que l'an passé). Les deux tours de chasse ont été assez abondants.

L'hiver a commencé à l'octave de la Toussaint par une bordée de neige très abondante et qui n'a pas fondu; la terre n'était pas du tout gelée.

Je n'ai point de nouvelles des autres prêtres. Le P. Faraud desservira la Prairie du Cheval Blanc et un autre ira à St-Paul quand il y aura du monde.

Priez pour moi, cher Seigneur, j'ai besoin des lumières d'en-haut.

Je suis très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis.



A MONSEIGNEUR P.-F. TURGEON, EVEQUE DE SIDYME ET COADJUTEUR DE QUEBEC.

St-Boniface, 14 juin 1848.

Monseigneur,

Votre lettre du 16 avril est arrivée le 5 juin deux jours après M. Belcourt. Comme nous avions appris en mars, par des lettres adressées à ses ménagères de la Prairie du Cheval Blanc et de St-Paul qu'il venait à Pembina, j'avais eu le temps de m'accoutumer à cette idée. Je souhaite que tout réussisse comme sans doute on l'espère. Il paraît qu'on a compté sur l'émigration des habitants de Saint-Boniface, de la Prairie du Cheval Blanc et de St-Paul pour peupler Pembina. Quel calcul ! Enlever la population d'un lieu pourvu des moyens de subsistance et d'instruction pour la transporter où il n'y a rien de tout cela! Probablement que l'émigration ne sera pas forte.

Pembina n'a qu'un commis qui vend pour de la pelleterie. Il ne se chargera pas de fournir des marchandises et des munitions. Que feront les gens ? La Compagnie ici refuse tout cela. Il n'y a point de pêche et la chasse est pour tout le monde dans les prairies; ils sont seulement un peu plus proche. L'établissement aurait peut-être pu être mieux placé sur le Missouri où il y a des peuplades sauvages.

Pembina est trop près de St-Boniface pour y placer un siège; moins de vingt lieues sans habitations intermédiaires si ce n'est d'ici à trois lieues. Il faut bien de l'argent pour faire un tel établissement. Qui donc y pourvoirait dans le cas de l'érection d'un siège à Pembina ? Pourrait-il être mis sous la métropole de St-Boniface comme pays de mission éloigné de la métropole des Etats-Unis ? Le changement de domination y met-elle obstacle ?

Je ne sais comment on entend mes raisons contre tous ces sièges. Je ne veux m'opposer à rien. Je ne vois que M. Laflèche que je veux demander ponr mon coadjuteur. M. Thibault n'est guère propre à cela et il n'en voudrait pas. Le P. Taché est trop jeune. Ce M. B. Proulx, ancien missionnaire du lac Huron, y serait-il propre ? Je ne le connais pas personnellement mais j'en ai entendu parler comme d'un brave prêtre. Il s'est offert à moi et je le demande; j'ai envoyé sa demande et ma réponse à Mgr de Montréal le priant d'aider à le faire partir; il est prêtre depuis 1835. On pourrait en y pensant encore placer un siège du côté du nord soit l'Ile à la Crosse, ou l'Athabaska, ou le fort des Prairies ou mieux Edmonton. La mission de M. Thibault a pour patronne sainte Anne et l'Ile à la Crosse a pour patron saint Jean-Baptiste.

J'ai parlé de ce plan à MM. Laflèche et Thibault qui ont parcou-

ru le pays. La première proposition m'a d'abord étonné mais à force d'en parler je m'accoutume à cette idée. Peut-être qu'on peste contre moi au Canada comme m'opposant à des mesures proposées par la Propagande. Il faut dire qu'on ne m'a pas parlé clairement. On ne m'a pas fait passer un petit bout de lettre venant de Rome, ce qui pourtant aurait été plus satisfaisant.

On peut compter sur ma bonne volonté là-dessus comme sur toute autre chose. Jusqu'à présent j'étais indépendant et cela ne m'a pas empêché de proposer M. Laflèche à votre approbation au Canada. Il est parti jeune, à peine prêtre, mais dès lors il avait la réputation d'un homme de grand talent et d'un caractère excellent; ici il a acquis l'estime de tous ceux qui l'ont connu. Il a trente ans. Je l'ai amené pour en faire mon coadjuteur avec la résolution d'attendre qu'il eut l'âge requis. J'ai eu le temps de le connaître. Malheureusement il se portait mal au mois de novembre. Ici il avait des douleurs à un bras et les sœurs l'avaient médicamenté le printemps 1847. Il m'écrivait qu'il ne se sentait plus rien mais qu'il était resté de petites bosses qui ne faisaient point mal. Au mois de novembre il m'écrit que ces petites bosses ont abouti, suppurent et ne veulent pas guérir et il boîtait. Nous lui avons fait passer quelques remèdes d'après la direction des docteurs des troupes; j'attends de ses nouvelles.

Le R. P. Faraud est parti pour le remplacer car il a ordre de revenir s'il n'est pas mieux; s'il est bien il restera jusqu'à ce qu'on le rappelle pour être sacré si en Canada on approuve sa promotion. Je ne saurai où porter mes vues s'il reste malade. Je voudrais qu'il apprit bien le cris et le montagnais. Je vise à avoir un successeur capable de dire un mot à son peuple en leur langue. Je pourrai encore écrire après que j'aurai reçu de ses nouvelles. Il faudrait s'assurer de la capacité de M. Proulx; peut-être que la Providence le met en vue pour accomplir ses desseins. J'aimerais pourtant à le connaître avant toute proposition. Il viendra l'an prochain.

Je sais que vous avez eu des vues sur M. Belcourt; je m'y suis opposé et je ne m'en repens pas. Il fera mieux où il est; il travaillera mieux au salut des âmes là qu'ici, mille raisons l'y forceront. M. Belcourt n'a pas dû paraître opposé à M. Laflèche car je suppose qu'il en a eu connaissance. Il l'estimait et avait une haute idée de ses talents. Si l'on m'avait mieux pourvu, je ne serais pas en peine de trouver des évêques dans mon diocèse; ces jeunes gens ont éte donnés au hasard. Je ne m'en plains pas car ils étaient généralement bons; quelqu'un qui se serait montré vraiment supérieur nous servirait en ce moment.

Comment s'y prendre pour demander un coadjuteur? La nomination se fera-t-elle seulement en concile comme à Baltimore? Mgr

de Montréal m'écrit qu'il me donne son approbation pour M. Laflèche et que depuis longtemps il l'aurait annoncé mais il attendait que l'archevêché prît l'initiative. Il m'annonce son consentement. Dans quelque temps j'écrirai définitivement.

Les prêtres et les sœurs ont été très sensibles à votre gracieux souvenir et vous offrent l'hommage de leurs respects.

Je prendrai possession de mon siège le 18. Priez pour moi et mon peuple.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. de Juliopolis
ou de St-Boniface.

Je n'ai plus de nom. Je prendrai celui de la cathédrale; Nord-Ouest est inconnu ici. On entend par ce mot la feue Compagnie du Nord-Ouest. Il n'y a point de place de ce nom ici; c'est une position géographique que l'on trouve partout où l'on est. Si l'on n'est pas content je changerai encore. Il me semble plus naturel de prendre le nom de l'objet le plus marquant de l'endroit.

***

A MONSEIGNEUR P.-F. TURGEON,
EVEQUE DE SIDYME A QUEBEC.

St-Boniface, 18 juillet 1848.

Monseigneur,

Mgr l'Evêque de l'île Vancouver est le porteur de cette lettre. Il est en route depuis le mois de mars et il s'en va à Rome pour chercher des prêtres et bien d'autres choses. Il vous parlera de son pays et du nôtre qu'il connaît, des projets de nouveaux évêchés, des personnes propres à cette œuvre au non. Il connaît tout notre monde au moins ceux dont il pourrait être question.

Je n'ai reçu que le 14 de ce mois les lettres de l'Ile à la Crosse et par Mgr Demers celle de M. Thibault. L'opinion de tous ces prêtres qui ont parcouru le pays et qui connaissent les dispositions des sauvages est que la mesure n'est pas pressante vu qu'il n'y a presque

pas de chrétiens et que ceux qui ne le sont pas n'ont guère envie de le devenir surtout du côté d'Edmonton. Ils disent tous qu'un coadjuteur jeune, capable de voyager, pourrait suffire pour quelques années. Ils ont tous été étonnés de ce plan. Leur opinion pourrait être mise de côté plus facilement que les raisons qu'ils donnent pour cette année. M. Laflèche ne se porte guère mieux. Il va venir mais il n'arrivera que vers le mois d'octobre. Il dit lui-même qu'il pourra rendre service à la Prairie du Cheval Blanc pouvant parler la langue crise et un peu la langue sauteuse; il parle aussi le montagnais que personne n'entend par ici. Je vais attendre sa guérison ou l'opinion de médecins sur son état. S'il est sans espérance je ne sais qui prendre; je crois qu'il n'y a personne ici.

Il paraît que M. Belcourt doit être évêque à Pembina et être suffragant d'ici. Je ne vois que M. Thibault à lui adjoindre pour pouvoir former une métropole. Peut-être M. Proulx, ci-devant de Manitoulinis, ferait mieux l'affaire que M. Thibault. Il faut l'attendre. Si on le connaît en Canada qu'on fasse ce que l'on croira pour la plus grande gloire de Dieu; du moins qu'on le laisse partir, s'est son désir et je pense que c'est Dieu qui le lui a inspiré. Si le P. Taché était plus vieux il pourrait faire très bien l'affaire dans son coin où il serait au milieu de ses confrères, mais on ne peut penser à lui pour le moment. Il faut que les évêques soient pris dans le pays et parlent la langue des sauvages de leur vicariat; sans cela le dernier de son clergé, connaissant cette langue, sera mieux vu que lui.

Je vais faire comme si je ne devais pas mourir cette année. Il est pourtant grandement à désirer qu'un coadjuteur soit sacré avant cette époque finale; mais qui sait mieux que Dieu ce qui peut procurer sa gloire. S'il veut M. Laflèche il le guérira et je le demanderai, si non je le prie d'en faire connaître un autre. La circonstance était belle, j'aurais eu un bon agent dans la personne de Mgr Demers. Pensez-vous qu'il faudrait avoir le consentement de M. Laflèche? J'aurais bien dessein de le demander sans l'avoir obtenu. Je sais qu'il refuseracar il sait que je pense à lui et il me prie instamment de n'y pas penser vu sa mauvaise santé; s'il se rétablit j'ai envie de demander des bulles. Qu'en dites-vous? Il ne sera pas le premier auquel on jouera ce tour.

Le grain est beau et il a peu brûlé sur les côteaux. La chaleur est étouffante depuis longtemps. Il n'a pas plu; les patates et tous les jardinages en souffrent plus que les autres grains. Au moins cette année nous avons du foin proche; les pluies du printemps l'ont fait pousser. On commencera à le couper le 20 parce qu'un règlement de police fixe cette époque pour éviter les querelles dans les prairies ou chacun se croit maître; alors attrappe qui peut.

Veuillez bien offrir mes respects à Mgr l'Archevêque et me croire respectueusement

Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. du Nord-Ouest.

21 juillet

J'ai écrit au cardinal Fransoni. Je lui donne les raisons pour ou mieux contre le projet en question; voilà l'opinion que je mets en cas qu'on veuille avancer: partager le nord de mon diocèse en deux dont un siège serait à Edmonton. Je propose M. Thibault qui est sur le lieu et qui parle les langues des sauvages.

Le second serait dans le district de l'Athabaska qui serait le titre de l'évêque; ce diocèse comprendrait l'Ile à la Crosse et la rivière McKenzie. Je ne propose personne parce que j'en ai pas. Je me propose de faire administrer le diocèse par l'évêque d'Edmonton en attendant qu'on trouve un sujet propre à la place; encore quelques années et le P. Taché aura atteint l'âge requis. Comme les Oblats sont chargés de ces missions, il ne serait peut être pas mauvais que l'évêque fut Oblat; il connaîtra bien le pays, le peuple et les langues qu'il parle déjà.

Je dis que je ne demande rien; je donne seulement mon opinion et un mot de réponse aux questions; on fera ce que l'on voudra. Je ne demande pas de coadjuteur mais je nomme celui que je voudrais avoir qui est malade, dont j'attends le retour cette année, et que je voudrais demander en hiver ou l'été prochain s'il se rétablit; sinon où irais-je ?

Si l'on veut mettre un évêque à Pembina, il pourra faire un second suffragant; d'autres parleront de ce projet qui pourra être bon comme un autre. J'aimerais mieux voir le siège placé ailleurs sans pouvoir dire où.

† J. N.

***

A MONSEIGNEUR P.-F. TURGEON,
EVEQUE DE SIDYME A QUEBEC.

St-Boniface, 27 juin 1849.

Monseigneur,

Enfin les lettres des évêchés de Québec et de Montréal sont arrivées le 25 juin au soir; j'étais tout déconcerté. Vous remarquerez que

mes lettres déjà écrites s'en sentent en quelques parties; qu'on adoucisse ce qui est un peu rude.

Si je comprends la lettre du conseil de Lyon, il ne m'allouera que 120 louis que vous avez dit avoir été donnés continuellement à un prêtre de mon diocèse. Les 150 louis mentionnés, dépenses pour différentes missions qui se trouvent maintenant dans le diocèse de Bytown, lui seront sans doute donnés; éclaircissez ce point que je n'entends peut-être pas bien; mais si au lieu de 270 louis je n'en ai que 120 çà ne sera pas une bonne affaire pour moi. Je vais vous laisser arranger tout céla espérant que si vous êtes déchargé de mes missions ce ne sera pas pour me laisser sans ressource aucune. Ne rejetez pas la fille aînée de votre diocèse.

Je souhaite que votre Grandeur réussisse dans ses entreprises pour le bien du diocèse de Québec. On m'avait fait autrefois espérer des Sœurs Grises pour Québec lorsque j'en ai fait la demande au nom de votre Grandeur; je pense qu'on s'en souviendra. Nous avons besoin de quelques sujets ici; peut-être la Sœur Valade ira à Montréal dès cet été s'il y a possibilité.

La caravane est partie et l'eau est extrêmement haute. On dit que Pembina se noie; il n'est pas possible de se lancer dans les prairies et l'eau monte toujours. Beaucoup de blé périt parce qu'il pleut souvent.

Il nous est parvenu plusieurs lettres intéressantes des missions surtout de l'Ile à la Crosse et j'ai pensé qu'elles seraient lues avec plaisir. J'attends M. Laflèche qui pourra en faire un rapport plus détaillé et officiel.

M. Belcourt vient de m'écrire que le grain est à peu près tout noyé et les troupes sont arrêtées par l'eau pense-t-il. Il a su qu'ils étaient à l'île aux Corbeaux. Il n'a point reçu de lettres de Québec ni de Montréal. Je vais lui envoyer celles que j'ai reçues hier de M. Cazeault et de Mgr de Martyropolis. Il est très difficile de communiquer excepté en canot.

Croyez-moi avec respect
Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. du Nord-Ouest.

* * *

A MONSEIGNEUR P. F. TUBGEON, EVEQUE DE SIDYME A QUEBEC.

St-Boniface, 1849.

Monseigneur,

Voilà le temps du départ de l'exprès d'hiver et il faut en profiter. Ici nous sommes tous en bonne santé. Les sœurs ont reçu des lettres de leurs sœurs de Montréal du 6 septembre. Mgr Demers était arrivé la veille. J'avais eu de ses nouvelles quelques jours auparavant de Galena par Racette, maître d'hôtel, qui m'annonce les effets achetés pour moi par Mgr et envoyés à St-Pierre. M. Ravoux m'a écrit qu'il les avait reçus et qu'ils viendront une autre année. Il me disait que Mgr avait quitté Galena le 26 août. Qu'est-il devenu depuis ? Je pense qu'il aura pu continuer son voyage puisque j'apprends que la France est assez en paix. J'espère que Dieu tirera sa gloire de toutes ces révolutions.

Les nouvelles que j'ai reçues de Londres par M. Mailly ne sont pas rassurantes. Il croit que la Propagation de la Foi a baissé grandement et que les parts sont petites. Toute mon allouance est à Québec. M. Maynis dit à M. Mailly que les ordres de Québec ne permettent pas au conseil de me faire passer de l'argent sinon par Québec. Je suppose que vous ne voulez pas donner à d'autres diocèses à cause du peuple; mais par arrangement il y aurait bien moyen de mettre dans vos annales *donné à la Rivière Rouge* et faire prendre votre argent à moi alloué par Lyon à un évêque du Canada et le sien passerait à Londres; car cet arrangement va me faire perdre 20% sur l'argent d'Halifax.

Sir Georges, ce printemps, a donné 40 louis à M. Belcourt pour 50 louis qu'il avait reçus de Mgr de Montréal.

D'après ce que votre Grandeur m'a écrit je ne suis pas même assuré de recevoir à Québec la somme allouée par la France. Que vais-je devenir avec tout mon monde ? Nous sommes trente dans les deux maisons et sur ce nombre il y a à peine un petit jeune homme pour mon train et un vieux pauvre chez les sœurs. Il faut au moins deux hommes pour une partie de l'hiver afin de battre le grain qui est assez abondant dans les deux maisons.

J'ai arrêté toute dépenses mais j'en avais faites pendant l'été. J'ai fait contremandé toutes mes commandes à Londres dans la crainte de n'avoir pas moyen de payer; les Pères vont sans doute en faire autant. M. Mailly me dit que peut-être il n'y aura rien l'année prochaine mais à cette date la France était en feu. Les dépenses des missions vont toujours leur train. Je ne sais où j'en serai au printemps quand tous les comptes seront réunis. J'adresserai ma traite à Québec puisque je n'ai rien à Londres; si vous savez quelque chose de mieux

faites le connaître par le premier canot afin d'éviter la perte. La traite que j'ai signée au mois de mai, le 8, n'aura pas pu être payée à Londres où il ne me restait que 200 louis.

A Québec il me reste peu de chose, j'avais je crois 300 louis; j'ai donné deux traites d'environ 100 louis aux deux Thibault, prêtre et forgeron. Pour comble de bonheur le R. P. Guigues a pris 100 louis pour le voyage des deux missionnaires; je ne m'attendais pas à payer ce voyage et je ne suis pas chargé des dépenses des Oblats d'après les arrangements faits par eux-mêmes; mais l'argent n'y est plus. Quand tout le monde prend dans la même bourse elle ne peut pas rester pleine.

Je n'ai pas reçu les annales de Lyon depuis 1844 et je ne puis voir les allouances faites à chacun. Ils ont fait venir des choses inutiles ou trop chères pour les missions (ornements) cette année. Ils ont reçu des draps fins et le reste en proportion; la demande était pour donner moyen aux missionnaires de payer les sauvages qu'ils emploient dans leurs courses. Un sauvage qui a coutume d'avoir tant de drap de 5 frs voudra en avoir autant quand il coûtera 20 frs; ils ont été mal servis. On a pensé sans doute que tout était pour leur usage: voilà pour les prêtres.

Si vous savez la somme qui m'est allouée cette année informez m'en donc. Les sœurs qui n'ont point de revenus sont encore plus pauvres cette année. Je n'ai rien à leur donner et elles ne tirent rien à peu près de leurs écoles; les gens sont pauvres et n'ont pas grand cœur. Elles ont eu de bonnes récoltes mais elles n'avaient pas un animal à tuer; elles prennent chez moi de quoi graisser leur pain. Le dernier tour de chasse n'a pas été abondant; on n'a apporté que de la viande fraîche, ce qui passe beaucoup plus vite.

Où en sont les affaires des évêchés projetés. J'espère qu'on s'est tenu tranquille jusqu'à de meilleure apparence. Après les départs pour le Canada j'ai reçu des nouvelles de l'Ile à la Crosse. M. Laflèche était mieux et des médecins qui étaient passés par là lui avaient dit que ce mal n'était pas dangereux. D'après cela j'ai écrit à Rome pour le demander comme coadjuteur aussitôt que possible. J'avais écrit par Mgr Demers qui devait conduire la mesure en supposant que je pusse faire une demande que je ne faisais pas alors. J'ai écrit par Londres, ma lettre est peut être rendue en ce moment. J'ai demandé une réponse rendue à Montréal au commencement d'avril pour ne pas être retardé d'un an. Cette mesure devient de plus en plus pressante.

J'aurais mieux aimé faire passer cette demande par Québec afin d'avoir le suffrage de l'épiscopat. J'avais prévenu le cardinal Fransoni que je demanderais M. Laflèche aussitôt que j'aurais des nouvelles de son rétablissement. Favorisez cette mesure si l'occasion s'en pré-

sente et tâchez que je ne meure pas sans coadjuteur car il en résultera de graves inconvénients. Je vais donner ordre à M. Laflèche de venir l'été prochain. Je vais le faire grand vicaire et administrateur de mon diocèse, en cas de mort, sans lui en parler. Le P. Aubert a déjà cette charge mais j'aimerais mieux un prêtre séculier; un religieux peut d'un jour à l'autre aller d'un bout à l'autre du monde et je ne révoquerai pas ses pouvoirs; deux seront plus sûrs qu'un.

M. Belcourt est venu ici la semaine dernière. Il est venu à bout de se faire un logement et un pour le bon Dieu. Il a travaillé comme un esclave et il ne trouvait personne; il a à peu près tout fait de ses mains. Il vivait misérablement n'ayant personne pour lui faire à manger. Il a pris dernièrement Melle Lefebvre, ex-postulante; elle est propre à l'excès mais peu cuisinière.

Je n'ai point de nouvelles des prêtres éloignés.

Nous avons pour gouverneur Coldwell nommé par la Compagnie avec une soixantaine de soldats vétérans. Tout est en paix et l'état sanitaire du pays est consolant.

Veuillez bien offrir à Mgr l'Archevêque l'hommage de mon respect. Je ne lui écrit pas n'ayant pas de raison de le faire. Je prie Dieu de lui conserver la santé et de répandre ses abondantes bénédictions sur ses saintes entreprises. Mes saluts à M. Cazeault; quoique je ne lui écrive pas qu'il ne cesse pas de le faire, la matière est abondante où il est et il ne lui en coûte pas cher pour la façonner.

Je me recommande à vos prières et me souscris très respectueusement.

Votre très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. du Nord-Ouest.

***

A MONSEIGNEUR P.-F. TURGEON,
EVEQUE DE SIDYME A QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
28 août 1849.

Monseigneur,

La Sœur Valade, supérieure de notre maison de Sœurs Grises, part pour Montréal accompagnée de la Sœur Ouimette. Je ne la laisserai pas partir sans écrire un mot à votre Grandeur.

Pour parler d'abord de ce qui m'intéresse le plus je vous dirai que M. Laflèche est arrivé bien portant mais cependant boitant du pied gauche. Il ne peut pas appuyer le talon à terre; il n'a pas de plaie et ne souffre pas non plus mais il s'appuie sur le bout du pied et se sert d'une petite canne pour se moins fatiguer quoiqu'il puisse s'en passer. Il marche par conséquent à peu près comme M. Chs Harper. Il va pourtant de mieux en mieux. Je redoute le froid. Il va rester à la Prairie du Cheval Blanc avec le P. Maisonneuve qui étudiera le cris et l'exemptera autant que possible d'aller au froid. Il fera le catéchisme en cris aux enfants et autres qui voudront l'écouter. Il était véritablement mieux quand on m'écrivait l'année dernière, la lettre d'après laquelle je me suis déterminé à écrire à Rome.

Les évêques du Canada ont corroboré ma demande en écrivant en sa faveur. Mgr de Montréal m'en parle et il me dit qu'il m'envoie copie de l'adhésion des évêques à ma demande; je ne l'ai pas trouvée; peu importe; que va-t-il arriver ? Sans doute des bulles ont été adressées à l'Archevêque. Celui à qui elles seront adressées sera-t-il capable de les accepter ? Il serait peut-être bon de le tenir secret si la chose n'est pas connue. D'ailleurs que faire s'il ne peut pas les accepter ? Faudra-t-il le consacrer boiteux ? Dieu a-t il d'autres vues ? Il les fera connaître ou le guérira. Il est sans contredit le seul pour le moment car il connaît le pays, le train des missions, les langues, etc.

S'il manque absolument, celui qui vient après est le P. Taché, homme de grand talent, connaissant le pays, les missions et les langues. Il n'a que 26 ans; il en aura 27 ou 28 avant que l'affaire de M. Laflèche soit terminée. Il est canadien, sujet anglais et Oblat. Il faut que ce diocèse tombe aux Oblats car il ne pourra pas se pourvoir de sujets sans cela.

Voilà comment je visais à arranger les choses: prendre M. Laflèche pour mon coadjuteur; son règne pourrait être long après ma mort et il prendrait le P. Taché pour le sien; par là les Oblats deviendraient chargés du diocèse. Les événements feront voir jusqu'à quel point Dieu a compté avec lui. Un coadjuteur jeune connaissant le pays et les langues pourra visiter les missions car je crois qu'on ne pense plus guère à une province ecclésiastique.

Je n'ai point parlé à M. Laflèche des avances que j'ai faites à Rome. Il profitera de son état pour tout jeter bien loin. Peut-être d'ici à ce temps là il sera capable d'accepter le fardeau et on le lui imposera ici ou ailleurs. S'il y avait à Québec un petit pontifical de trop pourrait-il nous être envoyé par la Supérieure.

Mgr l'Archevêque s'est-il chargé d'un neveu (mien) au Séminaire de Nicolet ? Ma traite a-t-elle été payée et que me reste-t-il ? Que m'a-t-on alloué en Canada ou en France ? Sur quoi pourrais-je

compter au printemps ? Je n'ai rien demandé à M. Mailly que 25 gallons de vin et deux pièces d'étoffe à soutane. Je veux laisser la bourse se remplir si on y verse quelque chose. Je ne peux pas supporter l'idée d'être en dette sur mes vieux jours.

Nos chasseurs sont de retour et bien chargés. On recueille en ce moment une récolte abondante comme il n'y en a jamais eue.

Tous nos prêtres se portent bien. M. Belcourt n'est pas venu depuis les premiers jours de juin avant l'arrivée de Sir Georges. L'eau a été si haute tout l'été qu'il n'y avait pas moyen de communiquer avec Pembina que par eau. Je l'attends de jour en jour. Une compagnie a visité son poste et ils doivent être repartis parce qu'il n'y a pas d'apparence de récolte à Pembina; l'eau a couvert les champs.

Est-ce qu'il n'y a pas au Canada quelqu'un qui puisse porter la mitre de Toronto ? C'est un grand malheur que ce diocèse soit si longtemps sans pasteur. Je ne doute pas qu'on ne s'en occupe.

Je vous souhaite succès dans vos entreprises pour le bien du diocèse. Il n'y a peut-être qu'à s'y mettre et la Providence viendra en aide.

Ayez la bonté de dire à M. Cazeault qu'il me reste 800 messes à dire sur les 100 louis que je l'ai prié de déposer pour les années 1848 et 1849. On en acquitte plus en hiver qu'en été à cause des voyages.

Veuillez bien faire à Sa Grâce Mgr l'Archevêque l'hommage de mon profond respect. Quel usage a-t-on pris à Québec ? Dit-on Sa Grâce ou comme ci-devant sa Grandeur ?

Priez pour le pasteur et les brebis.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement

Monseigneur

de votre Grandeur

Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Év. du Nord-Ouest.

***

A MONSEIGNEUR P.-F. TURGEON.

EVEQUE DE SIDYME A QUEBEC.

ST-BONIFACE DE LA RIVIÈRE ROUGE,
30 NOVEMBRE 1849.

MONSEIGNEUR,

Je souhaite que la présente trouve votre Grandeur jouissant d'une parfaite santé et que ce qu'elle se propose de faire pour le bien de la religion s'exécute pour la gloire de Dieu.

Une question de droit se présente à décider, savoir: combien avez-vous donné à M. Belcourt et combien a-t-il reçu du conseil de Québec?

M. Belcourt est venu ici avec M. Lacombe la semaine dernière et il a été jusqu'à St-Paul.

M. Lacombe nous a bien plu et il est lancé bien loin. Je doute que tous deux fassent beaucoup pour les sauvages; les sauteux gâtés jusque dans la moëlle des os ne les écouteront guère. Les sauvages du Missouri sont loin et dangereux. Il faudrait des moyens et je crois que ceux de M. Belcourt sont déjà petits. Il a à soutenir un personnel assez nombreux: Isabelle Gladu, ménagère; Melle Lefebvre, maîtresse d'école; une sauvagesse, cuisinière; une petite fille, nièce d'Isabelle, ensuite il faut un homme ou deux; nourrir, vêtir ou payer tout ce monde entraîne de la dépense. Il a fait une petite maison pour se loger avec M. Lacombe et les demoiselles restent dans l'autre.

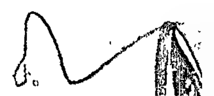
Un évêché à St-Paul de Minnesota va faire évanouir l'idée d'en ériger un à Pembina; tous les évêchés projetés dans le nord de mon diocèse vont sans doute en rester là. Qu'on me donne promptement un coadjuteur et les affaires s'expédieront facilement et passablement bien pour un certain temps. Votre Grandeur verra ce que j'ai écrit touchant cette importante affaire. Veuillez bien viser à en hâter l'exécution.

Mon cher Seigneur, nous voilà devenus vieux; nous sommes trois évêques en Canada nés en 1787 et je suis le plus vieux. J'ai appris que Mgr Guilin avait un côté paralysé; cela annonce la fin. Priez Dieu pour moi.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement

Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur

† J. N. Ev. du Nord-Ouest.



A MONSEIGNEUR L'ARCHEVEQUE DE QUEBEC.

St-Boniface de la Rivière Rouge,
21 juillet 1851.

Monseigneur,

J'ai reçu le 17 juin votre lettre du 19 avril. Grande a été ma joie en apprenant toutes les bonnes nouvelles qu'elle contenait. Mon coadjuteur est arrivé ici le 4 du courant et il s'en va par les canots jusqu'au Sault-Ste-Marie où il prendra un bateau à vapeur s'il s'y en trouve. Il aura par là occasion de voir plusieurs évêques, sur le lac et de passer par Bytown. Sa consécration aura lieu probablement à Marseille.

Qu'il fasse tout le voyage que le supérieur général lui trace; ce sera de la dépense, mais probablement qu'on lui donnera quelques sols. Son temps sera court car il faut qu'il se rende à son poste l'automne prochain. Il n'a laissé qu'un prêtre qui ne sait que peu de sauvage et il faudra même qu'il reste là jusqu'à ce que ceux qu'il mènera avec lui soient au fait des affaires et de la langue et ce, quand même il me prendrait envie de mourir; un prêtre peut mener la barque ici. Il y a peu d'ouvrage d'évêque à faire.

J'ai parlé de plusieurs choses à M. Cazeault dans la crainte d'oubli, surtout du défaut d'âge du R. P. Taché dont il faut demander promptement dispense si l'on juge qu'elle soit nécessaire et en disant de la faire passer par l'évêque de Marseille. Je pense pourtant que vous avez fait mention de son âge dans la supplique au Pape.

J'ai écrit à votre Grandeur par la caravane qui est partie de Pembina vers le 15 juin. J'écrivais sur le même papier en même temps au concile, bien peiné de ne pouvoir m'y rendre. J'ai dit à tous ces vénérables Pères que j'étais leur doyen d'âge et de consécration, mais je n'ai pas fait réflexion que les évêques du Golfe devaient s'y trouver. Je sais que l'évêque d'Halifax date de 1821 si je ne me trompe pas; celui de Terreneuve m'est inconnu de toute façon. Seront-ils venus ces bons évêques? En ce cas votre assemblée aura été nombreuse et propre à faire impression.

Nos sœurs vont assez bien pour leur école anglaise. Il leur faudra du secours pour l'anglais surtout; on nous le fait espérer. La maison est finie ou le sera cet automne et elles ont un assez bon logement pour leurs pensionnaires. Il leur manque plusieurs choses qui viendront peu à peu. Elles ont un harmonium pour la musique et un piano doit arriver par les berges d'automne ainsi que des globes, des cartes, etc. Vous pensez bien que je fais ces frais dans l'espérance de

leur donner moyen de gagner leur vie par les pensions. Le pays est pauvre. J'espère qu'il acquerra une bonne réputation et qu'on aimera mieux confier aux sœurs l'éducation des jeunes filles que de les placer dans des écoles laïques où il y a moins de surveillance.

L'évêque de Rupert's Land fait venir une veuve avec ses deux filles. Il pourrait bien arriver qu'elles se marieraient comme ont fait plusieurs de leurs devancières.

Les pluies abondantes ont fait du dommage aux grains. L'eau monte toujours et pourrait détruire la récolte dans les terres peu élevées; déjà c'est le cas à la Prairie du Cheval Blanc. Nous aurions besoin de voir mûrir tout le grain parce que le pays est pauvre et dépourvu de provisions de toute espèce.

Je souhaite de tout mon cœur que le bon Dieu prenne d'une manière évidente la cause de l'Eglise d'Angleterre. On m'a dit que le Bill avait passé à la chambre basse. Qu'en aura-t-il été à la haute? Il paraît qu'on marchait sur les traces de ceux qui légiféraient il y a deux cents ans. Comment exécuter et maintenir une persécution ouverte contre une si grande partie de la population britannique ?

Vos deux lettres au comité ne produiront que de la gêne pour nous. Vous les avez un peu jugés. Les grands monopoleurs qui sont naturellement de grands despotes n'aiment pas à s'entendre dire la vérité, moins encore leurs vérités. Que Dieu voie et juge; c'est sa gloire que vos Grandeurs cherchent; probablement qu'il y a bien quelque chose contre ces braves gens qui s'en vont chantant sur ce globe: *argent fait tout. Peu importe que des générations s'en aillent au diable; qu'est-ce que cela nous fait pourvu qu'elles nous aient procuré des richesses.*

Votre Grandeur sait sans doute que M. Laflèche est grand vicaire et administrateur en cas de mort. On peut le mettre en cette qualité de vicaire général sur les almanachs sur lesquels je suis porté seul; des raisons ont fait laisser dans le secret ce qui doit être public et elles n'existent plus.

C'est un brave homme que ce bon M. Laflèche. Il a l'estime de tout le pays même de la bourgeoisie qui s'aperçoit qu'il la domine ou la surpasse en talent; c'est en même temps l'homme le plus simple et le plus humble dans tout ce qu'il fait. Il boite sans souffrir n'ayant point de plaie.

Je souhaite que M. Laflèche l'assiste comme grand vicaire et tout ira bien. J'ai cru faire un bon coup en le demandant. Je suis persuadé qu'il n'y avait guère moyen de faire mieux pour assurer la desserte du diocèse; bien des choses sont déjà faites mais tout n'est pas fait. Que Dieu daigne ne pas me rejeter comme un instrument inutile après

avoir occupé pendant de longues années une terre qu'un autre aurait cultivé plus avantageusement pour sa gloire.

Comment vont les collèges de Ste-Anne et surtout de Nicolet? ce dernier avait, dit-on, diminué dans l'estime publique. J'espère qu'il a repris le dessus; ce serait un grand malheur qu'une si grande maison devienne inutile.

Il paraît que l'évêque de Marseille n'a pas reçu la lettre que je lui avais adressée en demandant le P. Taché; cette lettre était dans le paquet. Ma lettre à votre Grandeur disait de la faire passer à Marseille; elle n'était là que pour être mise sous les yeux des évêques avant de faire la demande au Pape. Ce bon évêque s'en plaint un peu au P. Taché et ce n'est pas ma faute. Le P. Aubert lui avait écrit en même temps que moi et il avait vu ma lettre. Je crois me rappeler qu'on m'avait écrit, je ne sais d'où, que l'évêque de Bytown s'était chargé d'arranger cette affaire avec le supérieur général. J'aurais aimé qu'il eut reçu ma lettre que je sentais être de convenance.

Je me recommande à vos prières et Saints Sacrifices ainsi que mon clergé et mes ouailles afin que Dieu reçoive un jour dans l'unique bercail le pasteur et le troupeau.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement
très cher Seigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur
† J. N. Ev. du Nord-Ouest.

***

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVEQUE DE QUEBEC.

Evêché de Saint-Boniface,
6 juillet 1852.

Monseigneur,

Votre lettre m'est arrivée ici le 27 juin avec Mgr Taché et sa suite, tous en bonne santé. Ils ont eu des chemins horribles et ils ont été forcés de s'atteler presque autant que les chevaux pour tirer des bourbiers: charettes, bagages et chevaux même; c'est merveilleux qu'ils aient pu se rendre en 25 jours. Pour éviter de rencontrer les Sioux ils avaient pris le pire chemin: ils n'ont eu aucun accident. Je ne savais par où les attendre. J'avais appris, mais mystérieusement et par les

hommes du canot, qu'ils avaient manqué leur passage. Je pense qu'en Canada on n'aura pas été content de cette méchante aventure. Sir Georges m'avait écrit le 1er mai pour m'annoncer que Mgr Taché montait avec deux prêtres sur les canots de la Compagnie et il y avait moyen de faire mieux ce me semble.

Mgr part le 8 avec le P. Grollier pour l'Ile à la Crosse. M. Lacombe, que la Providence m'a envoyé sans m'y attendre, traversera le lac Winipic avec eux et prendra à Norway House les berges d'Edmonton où il remplacera M. Thibault; ce dernier va avoir la Prairie Cheval Blanc et M. Laflèche viendra ici; il y est nécessaire pour les anglais. M. Thibault venu pour se rendre à Québec ne descendra pas du moins cette année. Il avait un passage mais il fallait aller le prendre loin et trop tôt pour l'accommoder; il a peur des cures du Canada. Il est peut-être douteux qu'il fasse jamais le voyage. Je vais me trouver plus riche en prêtres que jamais surtout s'il m'en vient encore trois cet automne. Je pourrai faire opposition à l'évêque de Rupert's Land qui ordonne métis et sauvages.

Cher Seigneur, nos péchés ont soulevé le courroux du ciel. Une inondation pareille à celle de 1826 est venue ruiner notre pays déjà pauvre. Elle a entraîné les maisons, les granges, les étables, les ponts, les clôtures, avec bien des pertes de ménage, etc. Il y avait cinq pieds d'eau autour de ma maison; encore deux ou trois pouces et elle était sur mon plancher. Je ne suis pas sorti mais j'étais comme sur un vaisseau en pleine mer et j'entendais jour et nuit des vagues poussées par des vents furieux battre les murs du premier étage, comme je les ai entendues dans mes voyages d'outremer. L'eau a monté jusqu'au 20 mai.

Les gens et les bêtes s'étaient réfugiés au loin dans les prairies; personne n'a péri. On n'a pu semer de l'orge que vers la fin de juin ainsi que des patates; tout cela mûrira si Dieu nous donne une saison favorable. L'eau a monté, dit-on, 1 pied ou 18 pouces de moins qu'en 1826 mais elle a causé infiniment plus de dommage parce que la population est plus grande. Il s'est perdu du grain. L'église et ma maison ont servi de hangar public; toutes les autres maisons étaient en danger d'être emportées. Quelle triste perspective pour l'année prochaine !

J'ai été très content de ce que j'ai connu du concile; l'esprit de Dieu y a présidé. J'ai hâte de recevoir le tout accompagné sans doute d'un ordo ou calendrier pour régler l'office des prêtres séculiers de mon diocèse, car il y a plus d'un changement.

Je souhaite que votre Grandeur réussisse à bâtir la maison des Sœurs Grises et qu'une université s'établisse dans le Séminaire de Québec. C'est bien le moins que cette maison qui a donné l'édu-

cation dans le pays à elle seule, pendant de longues années, ait cet honneur.

Nos sœurs se portent bien et offrent leurs très humbles hommages à votre Grandeur. Leur pensionnat ne va pas mal mais il est trop peu nombreux; nos gens sont trop pauvres. La maison de Montréal voudrait rejeter les pensionnats; en ce cas je devrais lui remettre leurs sœurs, ainsi que d'autres évêques qui les ont prises pour en tirer parti pour l'instruction de la jeunesse. Il leur serait impossible de vivre ici sans cela.

Je vais tâcher d'écrire à M. Cazeault qui pourra mettre des messes en proportion des prêtres que j'aurai, ce qu'il saura avant moi. Je vais m'informer s'ils en ont déjà. Je tâcherai aussi de calmer ses craintes ou plutôt celles des autres sur l'acquit de ces messes. Il y aura sans doute un peu de retard mais en les demandant, je sais qu'il ne les dépose pas toutes le même jour mais à distance. Je tiens compte ici, avec date du jour, du nombre destiné à chacun, de sorte que dans le doute je pourrais m'assurer par la date des dépôts à Québec, s'il y a eu un temps où il n'y en avait pas. Elles sont dites *ad intentionem dantis*, mais elles sont acquittées du moins en grande partie avant que j'aie la certitude de la mise à ma charge; autrement elles seraient plus retardées. Si je n'ai pas le temps d'écrire par cette occasion je le ferai par le dernier canot.

Il paraît que mon coadjuteur a été bien vu partout où il a passé. On me dit mille bonnes choses sur son compte; je m'en réjouis beaucoup. Prions Dieu qu'il lui fasse produire des fruits abondants pendant un ministère qui peut de beaucoup dépasser le mien vu sa jeunesse. Je le souhaite. Je désirais un coadjuteur plus capable que moi et je ne doute pas l'avoir trouvé en lui. Il possède les langues pour se faire entendre de tout son peuple, il a l'activité de la jeunesse, la prudence de plus d'un vieillard. Je crois que l'expédition des affaires ne le gênera pas. On dirait que Dieu s'en est mêlé. Je l'en remercie bien et qu'il le prenne maintenant sous sa sainte garde. Je vivrai le temps qu'il plaira à Dieu.

Je lui ai dit de ne quitter son poste que quand ses prêtres seront suffisamment au courant de la besogne des missions dans cette partie du diocèse et d'en faire prendre possession par un autre. Qu'en pensez-vous ? Pourtant je sais que cela se fait à Québec.

Je vous souhaite vie, santé et succès dans vos saintes entreprises pour la gloire de Dieu. un clergé qui fasse la consolation et la gloire du premier pasteur; enfin je vous prie de me croire très respectueusement

Monseigneur
de votre Grandeur
Le très humble et très obéissant serviteur
† J. N. Év. de St-Boniface.

TABLE DES MATIERES

LETTRES

DE S. G. MGR J.-N. PROVENCHER

A S. G. MGR J.-O. PLESSIS, EVEQUE DE QUEBEC.

LETTRES

DE S. G. MGR J.-N. PROVENCHER

A S. G. MGR B.-C. PANET, EVEQUE DE QUEBEC.

LETTRES

DE S. G. MGR J.-N. PROVENCHER

A S. G. MGR J. SIGNAY, EVEQUE DE QUEBEC.



LETTRES

DE S. G. MGR J.-N. PROVENCHER

A S. G. MGR P.-F. TURGEON, EVEQUE DE QUEBEC

LETTRES

DE S. G. MGR J.-N. PROVENCHER